

Il y passeront tous

Lawrence Block

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LAWRENCE
BLOCK
ILS Y
PASSERONT
TOUS



Lawrence Block

ILS Y PASSERONT TOUS

roman

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR ROBERT PÉPIN

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION DIRIGÉE PAR ROBERT PÉPIN

Titre original : *Everybody dies* Éditeur original : William Morrow & Company, Inc.

© original : 1998, by Lawrence Sanders **ISBN** original : 0-688-14182-X

ISBN 2-02-035222-2

© Éditions du Seuil, mars 1999, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Cet ouvrage est dédié à Knox Burger et Kitty Sprague
et à la mémoire de Ross Thomas.*

Remerciements

L'auteur a le plaisir de remercier la Ragdale Foundation de Lake Forest, État de l'Illinois, où cet ouvrage fut rédigé. Il tient aussi à exprimer sa gratitude aux propriétaires des lieux, tous situés à Greenwich Village, où il écrivit le début de ce livre : la Writers Room, le Caffè Lucca, le Caffè Vivaldi, le Peacock Caffè, Homer's Restaurant, la filiale Jefferson Market de la New York Public Library et la cafète de Barnes & Noble d'Astor Place.

*Trop de joie il est à vivre,
Trop d'espoir et de peurs en liberté,
Pour que brièvement nous ne merciions,
Les dieux, quels qu'ils soient à régner,
De ce qu'aucune vie ne dure à jamais,
De ce qu'aucun mort jamais ne ressuscite,
De ce que même le fleuve le plus usé,
Toujours trouve refuge sûr dans la mer.*

A. C. Swinburne, *Le jardin de Proserpine*

Tout le monde finit par mourir.

John Garfield, *Corps et Âme*

Tout le monde finit par mourir.

Randy Newman, *Old Man*

*Aux portes de la vie, près du souffle qui s'envole,
Il est pire attente que celle de seulement mourir.*

Swinburne, *Le Triomphe du temps*

1

— Nom de Dieu ! s'écria Andy Buckley en arrêtant la Cadillac d'un grand coup de frein.

Je relevai la tête et là il était, le cerf, à une dizaine de mètres de la voiture, au milieu de la voie sur laquelle nous roulions. Aucun doute n'était permis : l'animal était « aveuglé par nos phares », mais n'avait pas l'air hébété que suggère cette expression. Noble, voilà ce dont il avait l'air, et tout à fait maître de lui.

— Allez, quoi ! reprit Andy en grondant. Bouge ton cul de là !

— Approche-toi, lui conseilla Mick, mais tout doucement.

— Quoi ? lui rétorqua Andy en lâchant la pédale de frein. T'as pas envie d'avoir un frigo rempli de gibier, c'est ça ?

La Cadillac avança de quelques mètres. Le cerf nous laissa approcher étonnamment près, puis d'un bon superbe il quitta la chaussée et disparut dans les champs enténébrés qui bordaient la route.

Nous avons pris vers le nord par le Palisades Parkway, puis vers le nord-ouest par la 17, et enfin vers le nord-est par la 209. Nous roulions sur une route sans numéro lorsque nous nous étions arrêtés pour le cerf. Quelques kilomètres plus loin, nous tournâmes à gauche et nous engageâmes dans celle qui, tortueuse et couverte de gravillons, conduisait à la ferme de Mick Ballou. Il était plus de minuit lorsque nous étions partis, nous approchions des deux heures du matin lorsque nous arrivâmes. Il y avait si peu de circulation que nous aurions pu aller plus vite, mais Andy tenait absolument à rouler un ou deux kilomètres au-dessous de la limitation de vitesse, à freiner aux feux orange et à céder le passage aux intersections. Mick et moi nous étions installés à l'arrière, Andy conduisait, les kilomètres s'additionnaient dans le silence.

— Tu es déjà venu ici, lui dit Mick alors que le bâtiment de ferme à un étage se profilait à l'horizon.

— Oui, deux fois.

— Dont une après le truc de Maspeth, se rappela Mick. C'était toi qui conduisais.

— Je n'ai pas oublié ça, Mick.

— Et nous avions aussi Tom Heany avec nous. J'avais peur de le perdre. Il était gravement blessé, mais ne se plaignait pratiquement pas. Bah... c'est un type du Nord et ces gens-là ne l'ouvrent pas beaucoup.

C'était du nord de l'Irlande qu'il parlait.

— Mais la deuxième fois ? Quand était-ce ?

— Il y a deux ou trois ans. Nous avions fait la foire toute la nuit et tu m'avais amené ici pour voir les bêtes et la propriété en plein jour. Même que tu m'as renvoyé chez moi avec une douzaine d'œufs.

— Oui, ça me revient maintenant. Et je parie que tu n'en as jamais mangé de meilleurs.

— C'est vrai qu'ils étaient bons.

— Avec des jaunes beaux comme des oranges d'Espagne. Avoir des poules et ramasser leurs œufs est bien économique. D'après mes calculs, ces œufs-là ne me coûtent guère que vingt dollars.

— Vingt dollars la douzaine ?

— Non, non, vingt dollars pièce. Mais quand c'est Soi-même qui me les fait cuire, ça les vaut bien.

Par « Soi-même » il entendait M^{me} O'Gara, la propriétaire en titre de la ferme avec son époux. De la même manière, c'était un autre nom que celui de Mick Ballou qui figurait sur les papiers de la Cadillac, les titres de propriété et les licences d'exploitation du Grogan's Open House et du bar qu'il possédait au croisement de la 50^e Ouest et de la 10^e Avenue. Il avait encore d'autres biens immobiliers dans Manhattan, mais on aurait été fort en peine de trouver son nom sur les documents officiels qui l'attestaient. Il ne possédait, m'avait-il déclaré un jour, que les vêtements qu'il avait sur le dos et aurait été bien ennuyé si on lui avait demandé de prouver qu'ils lui appartenaient en toute légalité. Quand on n'a rien, m'avait-il expliqué, il est difficile de vous le prendre.

Andy se gara devant la ferme. Il descendit de voiture, alluma une cigarette et traîna un peu derrière nous pour la fumer pendant que Mick et moi grimpions les marches de la véranda de derrière. La lumière était allumée dans la cuisine, où M. O'Gara nous attendait, assis devant la table ronde en chêne. Mick l'avait averti de notre arrivée par téléphone.

— Vous m'aviez demandé de ne pas vous attendre, dit O'Gara, mais je voulais être sûr que vous ne manquiez de rien. Il y a du café frais.

— C'est gentil.

— Tout va bien à la ferme, reprit-il. Les pluies de la semaine dernière ne nous ont pas fait de mal. Les pommes devraient être bonnes cette année. Et les petits pois encore meilleurs.

— Les chaleurs de l'été n'ont donc pas fait de dégâts ?

— Rien qu'on n'aurait pu réparer, Dieu soit loué. Elle dort et je ne vais pas tarder à aller me coucher moi aussi, si ça ne vous gêne pas. Vous n'aurez qu'à crier si vous avez besoin de quelque chose.

— Non, tout va bien, le rassura Mick. Nous allons nous installer derrière et nous essaierons de ne pas vous déranger.

— Nous avons le sommeil profond, le rassura O'Gara. Vous réveillerez les morts avant qu'on entende quoi que ce soit.

O'Gara emporta son café et monta à l'étage. Mick s'en versa un Thermos qu'il ferma à l'aide d'un couvercle, puis trouva une bouteille de Jameson dans le placard et en remplit la flasque à laquelle il avait bu toute la soirée. Il remit celle-ci dans sa poche, sortit deux six-packs de bière blonde O'Keefe's Extra Old Stock du réfrigérateur, les tendit à Andy et attrapa son Thermos et une tasse. Nous regagnâmes la Cadillac et remontâmes l'allée, dépassant le poulailler, l'enclos à cochons et les granges, jusqu'au vieux verger. Andy gara la Cadillac. Mick nous dit de l'attendre pendant qu'il retournait à ce qui nous parut être une dépendance tout droit sortie de Lil'Abner mais n'était en fait qu'une vulgaire cabane à outils. Il en revint avec une pelle.

Il choisit un endroit et s'y colla le premier, plantant fort sa pelle dans la terre et pesant dessus de tout son poids jusqu'à ce que la lame y disparaisse entièrement. Les pluies de la semaine précédente n'avaient effectivement rien bousillé. Il se pencha en avant, souleva la terre et en jeta une pelletée de côté.

J'ouvris le Thermos et me versai du café, Andy s'alluma une cigarette et décapsula une bière, Mick continua de creuser. Puis nous primes la pelle chacun à notre tour et eûmes bientôt ouvert un trou rectangulaire au bord du verger à pommiers et poiriers. D'après Mick, il s'y trouvait aussi quelques cerisiers, mais, leurs fruits n'étant bons que pour les tartes, il était plus facile de laisser les oiseaux les manger que de se donner la peine de les cueillir. Sans compter qu'ils en auraient bouffé une bonne part de toute façon.

J'avais enfilé un coupe-vent, et Andy une veste en cuir, mais nous nous en débarrassâmes tous les deux dès que nous commençâmes à creuser. Mick n'avait rien mis par-dessus sa chemise de sport. Le froid ne semblait pas le gêner. Ni la chaleur non plus.

Andy ayant entamé son deuxième tour, Mick fit descendre sa gorgée de whiskey avec une bonne rasade de bière et poussa un grand soupir.

— Je devrais venir ici plus souvent, dit-il. Il faudrait plus que ce clair de lune pour voir comme c'est beau, mais on s'y sent quand même en paix, non ?

— Si.

Il renifla le vent.

— Et les poules et les cochons, on les sent aussi, ajouta-t-il. Ça pue quand on s'approche, mais à cette distance c'est supportable, pas vrai ?

— Tout à fait.

— Ça change des fumées de voitures et de cigarettes. Sans parler de tout ce qui cocotte en ville. Il n'empêche : je pourrais finir par m'en lasser si je respirais ça tous les jours. C'est vrai aussi que si je respirais ça tous les jours, je ne le sentirais plus.

— C'est ce qu'on dit. Si ce n'était pas vrai, personne ne pourrait vivre dans une ville avec des usines à papier.

— Putain ! Y a pas pire odeur que ça !

— Ça pue assez, ouais. Mais il y en a qui disent que les tanneries sont encore pires.

— Ça doit être pendant la fabrication, me fit-il remarquer, parce que le produit lui-même, ce n'est pas pareil. Le cuir, voilà qui sent bon. Le papier ne sent rien du tout. Cela dit, il n'y a rien d'aussi agréable que l'odeur du bacon qui frit dans la poêle et... le bacon ne vient-il pas de cet enclos dont l'infection présentement nous assaille les narines ? Ce qui me rappelle...

— Quoi ?

— Le cadeau que je t'ai fait à Noël il y a deux ans. Un jambon d'un de mes porcs.

— C'était très généreux à toi.

— Oui. Je ne vois pas quel meilleur cadeau j'aurais pu faire à un Juif végétarien, dit-il en hochant la tête. Quelle gentille femme tu as, Matt ! Elle m'a remercié avec tant de chaleur que j'ai mis plusieurs heures avant de comprendre la bourde que j'avais commise. Te l'a-t-elle fait cuire ?

Elle l'aurait fait si j'avais voulu, mais pourquoi diable Elaine aurait-elle fait cuire quelque chose qu'elle n'aurait pas mangé ? Je mange bien assez de viande quand je ne suis pas chez moi. Cela étant,

chez moi ou ailleurs, j'aurais peut-être eu des ennuis avec ce jambon. La première fois que Mick et moi nous étions rencontrés, je cherchais une fille qui avait disparu. Je devais apprendre plus tard qu'elle avait été tuée par son amant, un jeune homme qui travaillait pour Mick et s'était débarrassé du cadavre en le donnant à manger aux cochons. Scandalisé lorsqu'il avait découvert ça, Mick avait usé de justice poétique et lesdits cochons avaient eu droit à un second repas. Le jambon qu'il nous avait apporté venait d'une autre portée et, aucun doute là-dessus, avait été engraisé au grain et restes de repas, mais j'avais été ravi de l'offrir à un Jim Faber dont le plaisir à manger du jambon n'a jamais été contrarié par une connaissance trop approfondie de l'Histoire.

— Un de mes amis l'a mangé, lui répondis-je. D'après lui, c'est le meilleur qu'il ait jamais avalé.

— Tendre et onctueux, hein ?

— Exactement.

Andy Buckley jeta la pelle, sortit du trou et avala les trois quarts de sa bière d'une seule lampée.

— Putain, gronda-t-il, ça donne soif, ce boulot-là.

— L'œuf à vingt dollars et le jambon à mille, reprit Mick, je ne vois pas meilleure carrière que l'agriculture. Qui réussirait à échouer là-dedans ?

J'empoignai la pelle et me mis au travail.

Je fis mon tour et Mick fit le sien. À mi-corvée, il s'appuya sur la pelle et soupira.

— Attention les courbatures demain ! dit-il. Quel boulot... N'empêche : ça fait du bien.

— Oui. C'est du bon exercice, lui répondis-je.

— Je n'en fais guère dans le cours ordinaire de mon existence, mais... et toi ?

— Je marche beaucoup.

— Il n'y a pas mieux, à ce qu'on dit.

— Ça et se lever de table...

— Ah, c'est ce qu'il y a de plus dur. Et ça ne s'arrange pas avec l'âge.

— Elaine fait de la gym en salle, lui dis-je. Trois fois par semaine. J'ai essayé, mais ça me rase un max.

— Mais tu fais de la marche à pied.

— Oui, je marche.

Il sortit sa flasque en argent, un rayon de lune y accrocha un éclair de lumière. Il en but une gorgée, la rangea et reprit la pelle.

— Oui, je devrais venir ici plus souvent. Quand je suis ici, je fais de grandes balades, tu sais ? Et des travaux agricoles aussi. Mais comme j'ai dans l'idée qu'O'Gara doit tout refaire derrière moi... Je n'ai aucun talent pour l'agriculture.

— Mais tu aimes bien être ici.

— C'est vrai, et pourtant j'y suis rarement. Si j'aimais tellement ça, pourquoi faudrait-il que je meure d'envie de rentrer en ville dès que j'arrive ?

— C'est l'animation qui te manque, lui suggéra Andy.

— Vraiment ? Ça ne m'a pas manqué quand j'étais chez les frères.

— Les moines, rectifiai-je.

Il secoua la tête.

— Les frères thessaliens, précisa-t-il, de Staten Island. À un ferry de Manhattan, mais on dirait que c'est au bout du monde.

— Quand y es-tu allé pour la dernière fois ? Au printemps dernier, non ?

— Les deux dernières semaines de mai. Juin, juillet, août, septembre, il y a à peu près quatre mois de ça. La prochaine fois, il faudra que tu viennes avec moi.

— Ben tiens.

— Pourquoi pas ?

— Mais enfin, Mick ! Je ne suis même pas catholique !

— Et qui pourrait le savoir ? Tu m'as bien accompagné à la messe.

— Ça dure vingt minutes, Mick, pas quinze jours. Je ne me sentais pas à ma place.

— Allons ! C'était une retraite. En as-tu jamais fait ?

Je secouai la tête.

— J'ai un ami qui en fait de temps en temps.

— Chez les thessaliens ?

— Non, chez les bouddhistes zen. Ils ne sont pas très loin d'ici, quand j'y pense. Il y a bien une ville qui s'appelle Livings-ton Manor dans les environs ?

— Absolument. C'est tout près.

— Eh bien, le monastère n'est pas loin non plus. Il y est déjà allé trois ou quatre fois.

— Et donc, il est bouddhiste.

— Élevé catholique, mais ça fait des années qu'il ne met plus les pieds à l'église.

— Et il va faire des retraites chez les bouddhistes. Je l'ai rencontré ?

— Je ne crois pas. Mais c'est lui et sa femme qui ont mangé ton jambon à Noël.

— Et l'ont déclaré bon, si je me souviens bien.

— Ils n'en ont pas mangé de meilleur.

— Ce qui est un sacré compliment pour un bouddhiste. Ah, Seigneur, le monde est bien bizarre, n'est-ce pas ? dit-il en ressortant du trou. Allez, ajouta-t-il en tendant la pelle à Andy, encore un tour. Je pense que c'est bien comme ça, mais ça ne peut pas faire de mal que tu creuses encore un peu.

Andy se remit au travail. Je commençais à trouver qu'il faisait frisquet. Je ramassai mon coupe-vent et l'enfilai. Le vent poussant un nuage devant la lune, nous perdîmes un peu de lumière. Puis le nuage s'en fut et la lumière revint. C'était une lune croissante, dans quelques jours elle serait pleine.

Gibbeuse, voilà ce qu'on dit lorsqu'on en voit plus de la moitié. Le mot est d'Elaine. Elle l'a sans doute trouvé dans le dictionnaire, mais c'est par elle que je l'ai appris. C'est aussi elle qui m'a dit que si on remplit un tonneau d'eau de mer dans l'Iowa, la lune y déclenche des marées. Elle m'a également informé que la composition chimique du sang est très proche de celle de l'eau de mer et que l'attraction lunaire sur les marées se fait sentir dans nos veines.

Bon, assez de mes pensées sous la lune gibbeuse.

— Ça ira comme ça, dit enfin Mick.

Andy jeta la pelle et Mick lui tendit la main pour l'aider à remonter. Andy alla chercher une lampe de poche dans la boîte à gants et en dirigea le faisceau vers le fond du trou. Nous nous penchâmes tous les trois au-dessus de la fosse, l'examinâmes et la déclarâmes acceptable. Après quoi nous regagnâmes la Cadillac et, Mick poussant un grand soupir, déverrouillâmes la malle arrière.

L'espace d'un instant, j'espérai qu'elle serait vide. Le pneu de secours s'y trouverait, bien sûr, et le cric et sa manivelle, peut-être même une couverture et quelques vieux chiffons, mais en dehors de

ça, elle serait vide.

Une idée qui me passait par la tête, comme le nuage était passé devant la lune. En fait, je ne m'attendais pas vraiment à ce que le coffre fût vide.

Et, naturellement, il ne l'était pas.

2

Je ne sais pas trop si je devrais raconter cette histoire.

C'est celle de Mick, au fond, bien plus que la mienne. Ce devrait être lui qui la raconte. Mais il n'en fera rien.

C'est aussi l'histoire d'autres gens. Les histoires appartiennent à ceux qui y prennent part et nombreux furent les individus qui jouèrent un rôle dans celle-ci. C'est moins la leur que celle de Mick, mais ils pourraient la raconter, seuls ou en chœur, comme ceci ou comme cela.

Mais ils n'en feront rien.

Pas plus que lui, dont c'est plus l'histoire que celle de quiconque. Je n'ai jamais rencontré meilleur raconteur et ce serait un vrai régal de l'entendre, mais cela ne se produira pas. Jamais il ne la racontera.

Et puis quoi ? J'y étais, moi aussi. Un peu au début, pas mal au milieu et presque tout le temps à la fin. Bref, c'est aussi mon histoire à moi. Bien sûr que ça l'est. Comment pourrait-il en aller autrement ?

Et je suis toujours de ce monde pour la raconter. Et, va savoir pourquoi, je ne peux pas ne pas la raconter.

Il faudra donc bien que je la raconte.

3

Un peu plus tôt ce soir-là – c'était un mercredi –, je m'étais rendu à une réunion d'Alcooliques anonymes. Après, j'avais pris un café avec Jim Faber et deux ou trois autres personnes, et quand j'étais rentré à la maison Elaine m'avait informé que Mick avait appelé.

— Il a suggéré que tu passes. Il n'a pas vraiment dit que c'était urgent, mais c'est l'impression que ça m'a fait.

J'avais donc sorti mon coupe-vent de la penderie, l'avais enfilé et, à mi-chemin du Grogan, en avais remonté la fermeture Eclair jusqu'en haut. On était en septembre et ce septembre-là était de pure transition, avec des jours qui évoquaient le mois d'août et des nuits qui annonçaient celles d'octobre. Des jours qui rappelaient les moments par lesquels il avait fallu passer, des nuits qui s'assuraient qu'on savait vers quoi on allait.

J'ai passé quelque vingt années de mon existence dans une chambre de l'hôtel Northwestern, du côté nord de la 57^e Ouest, à deux ou trois portes à l'est de la 9^e Avenue. Quand je la quittai, ce ne fut jamais que pour traverser la rue et m'installer au Parc Vendôme, un immeuble d'avant guerre où Elaine et moi sommes propriétaires d'un appartement spacieux au quatorzième étage, avec vue sur le sud et l'est de Manhattan.

Je descendis donc vers le sud, puis vers l'ouest – le sud jusqu'à la 57^e, l'ouest jusqu'à la 10^e Avenue. Le Grogan est situé au croisement de ces deux artères, côté sud-est. Sol en petits carreaux noirs et blancs de trois centimètres sur trois, plafond en étain martelé, long comptoir en acajou avec miroirs assortis, il est de plus en plus difficile de trouver ce genre de bistro dans le quartier de Hell's Kitchen [\[1\]](#), voire dans toute la ville. Mick en a transformé l'arrière-salle en bureau où il range ses armes, son fric et ses papiers et, de temps à autre, fait la sieste sur un grand canapé en cuir vert. Petite alcôve sur la gauche, avec jeu de fléchettes tout au bout, sous un poisson pèlerin empaillé. Porte des toilettes dans le mur droit de l'alcôve.

Je poussai la porte d'entrée et enregistrai tout ce que je découvris : quelques tables vides et le mélange habituel de traînards, croulants et autres paumés. Burke derrière son comptoir – il me salua d'un petit

hochement de tête sans passion –, Andy Buckley tout seul dans l'alcôve, le buste penché en avant, une fléchette à la main. Un client étant sorti des toilettes, Andy se redressa – dans l'espoir de passer le reste de la soirée avec lui ou pour ne pas lui balancer une flèche dans l'oreille, va savoir. J'eus l'impression de reconnaître le bonhomme et tentais de mettre un nom sur son visage lorsque j'aperçus une autre figure qui me le fit oublier entièrement.

Au Grogan, personne ne sert aux tables. Il faut aller chercher soi-même son verre au bar, mais des tables il y en a, et une bonne moitié d'entre elles étaient occupées, une par un trio de types en costard, les autres par des couples. Mick Ballou est un criminel notoire et c'est au Grogan qu'il a établi son quartier général et que défilent les trois quarts de ce qui reste des durs d'autrefois. Cela dit, la rénovation d'un quartier qu'on a rebaptisé Clinton a fait de son troquet un lieu où les nouveaux habitants viennent se désaltérer, où l'on se rafraîchit avec une bière après le boulot, où l'on passe boire un pot après le théâtre. C'est aussi un endroit qui convient lorsqu'on veut avoir une conversation sérieusement alcoolisée avec son épouse. Ou avec quelqu'un d'autre quand on est soi-même ladite épouse.

Brune et mince, elle avait les cheveux courts et un visage qui, sans être joli, était parfois très beau. Elle s'appelait Lisa Holtzmann. Mariée lorsque j'avais fait sa connaissance, et son mari était quelqu'un que je n'avais jamais beaucoup aimé, sans trop savoir pourquoi. Jusqu'au jour où, un type l'ayant descendu alors qu'il passait un coup de fil dans une cabine elle avait découvert un coffre rempli d'argent dans sa penderie et m'avait téléphoné. J'avais fait tout ce qu'il fallait pour qu'elle puisse garder le fric, trouvé pourquoi son homme s'était fait assassiner et de fil en aiguille avais fini par coucher avec elle.

Je logeais encore au Northwestern lorsque l'affaire avait commencé. Peu de temps après, Elaine et moi avions acheté notre appartement au Parc Vendôme et, après y avoir habité environ un an, nous étions mariés. Mais, pendant toute cette période, j'avais continué de coucher avec Lisa. Chaque fois, c'était moi qui l'appelais pour lui demander si elle voulait de la compagnie. Elle était toujours d'accord et contente de me voir. Des semaines entières s'écoulant parfois sans que je la voie, je commençais à me dire que notre liaison touchait à sa fin, mais il venait inmanquablement un moment où je désirais tout oublier dans le creux de son lit et finissais par la rappeler. Et toujours elle me réservait le meilleur accueil.

Pour autant que je sache, cette liaison n'affecta pas mes relations avec Elaine. C'est évidemment ce qu'on a envie de penser en pareil cas, mais je crois bien, et en toute honnêteté, que c'est vrai. On aurait dit que c'était quelque chose à part, en dehors du temps et de l'espace.

Et sexuel, évidemment, bien que ce ne fût pas de ça qu'il s'agît – pas plus que boire soit lié au goût de ce qu'on avale. De fait, oui, cela ressemblait pas mal au fait de boire. Pour moi au moins. Son lit était un endroit où aller lorsque j'avais envie d'être ailleurs que là où je me trouvais.

Peu après notre mariage – pendant notre voyage de noces pour être exact –, Elaine me laissa entendre qu'elle était au courant de ma liaison. Elle ne me le dit pas ouvertement. Elle m'informa seulement que notre mariage ne devait pas tout changer, que nous pouvions continuer à être comme avant, mais le sous-entendu était clair. Il faut croire que toutes ses années de call-girl lui ont donné un point de vue assez unique sur les hommes, mariés ou pas.

Je continuai donc de voir Lisa après notre mariage, mais moins souvent. Jusqu'au jour où tout cessa, sans tambour ni trompette. Un après-midi que j'étais monté jusqu'à son nid d'aigle, à plus de vingt étages au-dessus du sol dans son nouvel immeuble sis au croisement de la 57^e et de la 10^e Avenue, elle m'annonça qu'elle avait commencé à voir quelqu'un d'autre, que ce n'était pas sérieux, mais que ça pouvait le devenir.

Après, nous étions passés au lit et ç'avait été comme d'habitude – rien de bien particulier, mais fort agréable. Néanmoins, pendant tout le temps qu'avaient duré nos ébats, je n'avais cessé de me demander ce que je foutais là. Je ne pensais pas que c'était pécher, ni non plus que c'était mal en soi, encore moins que ça puisse faire du tort à quiconque, Elaine, Lisa ou moi-même. Mais Dieu sait comment, cela m'avait paru déplacé.

Je lui avais alors dit, sans trop en faire, que je ne l'appellerais sans doute plus pendant quelque temps, pour la laisser respirer un peu. Et tout aussi naturellement elle m'avait répondu que c'était sans doute une bonne idée, pour l'instant au moins.

Et je ne l'avais jamais rappelée.

Mais l'avais croisée à deux ou trois reprises. Une fois dans la rue – elle rentrait chez elle avec un plein panier de provisions de chez Agostino. *Tiens, salut. Ça va ? Pas mal et toi ? Oh, ça se maintient. On s'occupe. Moi aussi. T'as l'air en forme. Merci. Toi aussi. Bon, bon. Ça me fait plaisir de te revoir. Moi de même. Prends bien soin de toi. Toi aussi.* Une autre fois avec Elaine – à l'autre bout de la salle de l'Armstrong. *On dirait Lisa Holtzmann. Oui, je crois bien que c'est elle. Elle est avec quelqu'un. Elle s'est remariée ? Je ne sais pas. Elle n'a pas eu beaucoup de chance dans la vie. Sa fausse couche, puis la mort de son mari... Tu veux lui dire bonjour ? Oh, je ne sais pas. Elle a l'air très amoureuse de son bonhomme et on la connaissait quand elle était mariée. Un autre jour peut-*

être...

Mais il n'y avait pas eu d'autre jour. Jusqu'à celui-là, au Grogan.

Je me dirigeais vers le bar lorsqu'elle leva la tête. Nos regards se croisèrent. Le sien s'illumina.

— Matt, dit-elle, et elle me fit signe d'approcher. Je te présente Florian.

Il me parut un peu trop ordinaire pour avoir un prénom pareil. La quarantaine, cheveux châtain clair, un rien dégarni sur le dessus, lunettes à montures en corne, blazer bleu pardessus une chemise en jean et une cravate à rayures. Une alliance au doigt, je le remarquai, mais pas elle.

Il me dit bonjour, je lui dis bonjour, elle me dit que cela lui faisait plaisir de me voir, je gagnai le bar et laissai Burke me verser un verre de Coca.

— Il devrait revenir tout de suite, me lança-t-il. Il m'a dit que tu passerais.

— Il ne se trompait pas, lui répondis-je.

Ça ou quelque chose d'approchant, je ne prêtais guère attention à ce que je disais. Je sirotai mon Coca et ça non plus je n'y prêtais guère attention, tant j'étais occupé à regarder la table que je venais de quitter par-dessus mon verre. Lisa et Florian me tournaient le dos. Ils se tenaient la main, je le remarquai, ou plutôt non : c'était lui qui lui tenait la main, pas elle. Florian et Lisa, Lisa et Florian.

Cela faisait des éternités que je n'avais plus couché avec elle. À peine quelques années, en fait.

— Andy est derrière, reprit Burke.

J'acquiesçai d'un signe de tête et m'éloignai du comptoir. J'avais aperçu quelque chose du coin de l'œil, je me retournai et croisai le regard du type que j'avais vu sortir des toilettes un instant plus tôt. Visage en forme de coin à fendre les bûches, sourcils proéminents, front large, nez mince et long, grosses lèvres. Je le connaissais, mais n'avais aucune idée de qui il pouvait être.

Il me gratifia d'un léger hochement de tête, mais m'avait-il reconnu ou voulait-il me signifier que son regard avait bel et bien croisé le mien ? Pas moyen de savoir. Il se retourna vers le bar, je passai dans son dos pour gagner l'endroit où Andy mordait sur la ligne et se penchait loin devant elle pour viser la cible.

— Le costaud est parti faire un tour, m'annonça-t-il. Tu veux faire une partie avec moi en l'attendant ?

— Non, je ne crois pas, lui répondis-je. J'ai toujours l'air empoté quand je m'y risque.

— Si je ne faisais jamais de trucs qui me donnent l'air empoté, je ne sortirais pas de mon lit, me répliqua-t-il.

— Ben... et les fléchettes ? Et tu ne conduis pas ?

— Putain, il y a rien de pire. Y a toujours une petite voix qui me susurre : « Non mais, tu t'es vu, espèce de clodo ? Trente-huit ans et tout ce que tu sais faire, c'est conduire et jouer aux fléchettes. T'appelles ça une vie, espèce de nul ? »

Il lança sa flèche – en plein dans le mille.

— Bah, grogna-t-il, tant qu'à jouer à ce truc-là, vaut mieux être bon.

Il décrocha ses flèches de la cible et revint vers moi.

— Il y a un type au bar, enfin... il y en avait un y a une minute et... Mais où diable a-t-il filé ? lui demandai-je.

— De qui tu parles ?

Je me rapprochai du miroir dans lequel on pouvait voir les visages des clients, mais n'y trouvai pas celui que je cherchais.

— Ton âge, environ, repris-je. Peut-être un peu plus jeune. Front large et menton en pointe.

Et je continuai de lui décrire mon client pendant qu'il fronçait les sourcils et secouait la tête.

— Ça ne me dit rien. Il est parti ?

— Je ne le vois plus.

— Tu serais pas en train de me parler de M. Dougherty, par hasard ? Parce que lui, il est là-bas et...

— Dougherty, je le connais. Et comme il doit avoir dans les quatre-vingt-dix ans alors que le...

— Oui, bon, tu me l'as dit : il est de mon âge ou plus jeune que moi. Tu sais, Matt, chaque fois que je me retourne, c'est pour voir des types qui sont plus jeunes que moi.

— Tiens donc.

— Toujours est-il que je ne vois pas ton bonhomme et que le portrait que tu m'en fais ne me dit rien. Et d'abord, qu'est-ce que tu lui veux, à ce mec ?

— Il a dû filer, lui répondis-je. Ce sera le petit homme qui n'était pas là [2]. Sauf qu'il y était et que je crois bien que tu lui as parlé.

— Quoi ? Au bar ? Ça fait une demi-heure que je suis ici, dans l'alcôve.

— Quand il est sorti des toilettes, lui précisai-je. Juste au moment où j'ai poussé la porte. Sa gueule me disait quelque chose et j'ai cru qu'il te parlait. Ou alors t'attendais seulement qu'il dégage pour ne pas lui coller une fléchette dans l'oreille.

— Je commencerais presque à le regretter, me renvoya-t-il. Au moins, on saurait qui c'est. Ah, oui !... Je vois qui tu veux dire. Le type qu'a une fléchette en guise de boucle d'oreille !

— Tu ne te rappelles pas avoir parlé à quelqu'un ?

Il secoua la tête.

— Mais j'ai pu le faire, précisa-t-il. Y a tout le temps des mecs qui sortent des toilettes et moi, je joue aux fléchettes, et y a des fois où ils s'arrêtent pour passer un moment. Alors je leur parle sans faire attention, à moins qu'ils me donnent l'impression de vouloir jouer une partie à un ou deux dollars le point. Sauf que ce soir je ne l'aurais pas fait vu qu'on se tire dès qu'il arrive et que devine un peu... Il vient justement de le faire.

C'est un grand costaud, le Mick Ballou. On le dirait taillé dans le granité, comme une statue de l'âge de pierre. Il a les yeux d'un vert étonnamment clair et son regard n'est pas qu'un peu dangereux. Ce soir-là, il avait un pantalon gris en coton et une chemise de sport bleue, mais aurait tout aussi bien pu porter le tablier de boucher de feu son père, celui qui est tout blanc avec, vieilles ou récentes, d'innombrables taches de sang dessus.

— Matt, me dit-il, tu es venu. C'est bien. Andy va nous amener la voiture. Tu n'as rien contre une petite balade en cette jolie nuit de septembre, n'est-ce pas ?

Il s'en descendit un vite fait au comptoir, puis nous quittâmes le bar, montâmes dans la Cadillac bleu foncé et nous éloignâmes de ce qu'un journaliste avait un jour appelé le « quartier général de son empire criminel ». Comme me l'avait fait remarquer Elaine, l'expression n'était pas très heureuse, le style de Mick Ballou n'ayant vraiment rien d'impérial. Il ferait plutôt dans le féodal. C'est lui le seigneur du château, et il le tient par sa seule force physique. On récompense le vassal fidèle – et noie le rival dans les douves.

Un ami assez peu vraisemblable, je le pense depuis toujours, pour un flic devenu détective privé. Le temps aidant, il a aujourd'hui les mains aussi tachées de sang que son tablier. Le plus étonnant est bien que je semble l'admettre sans le juger, ni même le tenir à bonne distance. Je ne sais pas trop s'il s'agit de maturité d'esprit ou

d'aveuglement volontaire de ma part. Je ne suis d'ailleurs même pas sûr que cela soit important.

J'ai pas mal d'amis, mais peu de vraiment intimes. Les flics avec lesquels je travaillais jadis ont pris leur retraite et j'ai depuis longtemps perdu tout contact avec eux. Mes copains de beuverie ont commencé à disparaître le jour où, cessant de trinquer, je cessai aussi de fréquenter les bars. Quant à mes camarades d'Alcooliques anonymes, leur amitié est certes profonde et solide, mais tout y est centré sur l'engagement partagé de ne plus toucher la bouteille. Nous nous soutenons, nous faisons confiance et savons des choses prodigieusement indiscrètes sur tel ou tel – mais cela ne signifie pas nécessairement que nous soyons intimes.

Elaine, voilà mon amie la plus proche. Personne ne compte autant qu'elle dans ma vie. Cela dit, j'ai aussi quelques amis hommes avec lesquels, chacun à sa manière, j'ai tissé de profonds liens d'amitié. Ainsi Jim Faber, mon responsable aux AA. T. J., qui a repris mon ancienne chambre d'hôtel et me sert d'assistant quand il ne donne pas un coup de main à Elaine au magasin. Ray Gruliow, l'avocat gauchiste. Il y a encore Joe Durkin : inspecteur au commissariat de Midtown North, il est mon dernier lien avec la police. Et Chance Coutler, qui fit autrefois commerce de femmes et s'est reconverti dans l'art africain. Et Danny Boy Bell, dont le boulot est de renseigner les gens.

Et Mick Ballou, bien sûr.

Ils sont loin de sortir du même tonneau, tous ces miens amis et, en gros, auraient assez de mal à se supporter. Mais ce sont mes amis. Je ne les juge pas, pas plus que je ne juge les relations que nous avons. Ce n'est pas un luxe que je pourrais me payer.

C'était à tout cela que je pensais tandis que nous roulions, Andy au volant et Mick et moi installés sur l'énorme banquette arrière de la voiture. Nous parlâmes bien un peu du nouveau lanceur des Yankees qui avait vite déçu après un début prometteur, mais personne n'ayant grand-chose à dire sur la question, nous avions surtout gardé le silence tandis que les kilomètres s'additionnaient.

Nous prîmes le Lincoln Tunnel pour passer dans le New Jersey, puis la Route 3 en direction de l'ouest. Après ça, je ne prêtai plus guère attention à l'itinéraire. Nous achevâmes notre voyage dans une espèce de fouillis urbain peuplé d'usines et nous arrêtâmes devant une énorme construction en béton d'un étage et entourée par un grillage en acier de trois mètres de haut, lui-même surmonté par du fil de fer garni de lames de rasoir. À LOUER, proclamait un panneau, ce qui me parut difficile à avaler tant la bâtisse était repoussante. Heureusement,

un deuxième panneau expliquait le premier : GARDE-MEUBLES, PIÈCES D'APPOINT À LOYER RÉDUIT.

Andy nous fit longer la cour sans se presser, s'engagea dans la première allée, puis repassa devant la cour sans accélérer l'allure.

— Voilà qui est bien calme et paisible, nous fit-il remarquer en s'arrêtant devant le portail.

Mick descendit, ouvrit le cadenas avec une grosse clé et poussa la grille. Andy fit entrer la voiture, Mick referma le portail derrière lui et remonta dans la Cadillac.

— Ils bouclent tout à vingt-deux heures, m'expliqua-t-il, mais ils te filent une clé pour le cadenas. Ça permet d'accéder aux garde-meuble vingt-quatre heures sur vingt-quatre sans avoir besoin d'un gardien de dix heures du soir à six heures du matin.

— C'est commode, dis-je.

— Oui. C'est même pour ça que j'ai croché le cadenas.

Nous fîmes le tour du bâtiment. Une porte-rideau tous les trois ou quatre mètres, chacune fermée au cadenas. Andy se gara devant l'une d'entre elles et coupa le moteur. Nous descendîmes de la Cadillac, Mick inséra une autre clé dans la serrure, la tourna, puis attrapa la poignée et remonta le rideau.

Il faisait sombre dans la pièce, mais des renseignements m'en étaient déjà parvenus bien avant que la porte n'ait été remontée jusqu'en haut. Je reniflai l'air comme le chien qui passe le nez à la portière de la voiture et commençai à trier les odeurs fortes qui venaient de mon côté.

Il y avait celle de la mort, bien sûr, de chairs sans vie qui pourrissent dans un espace chaud et sans aération. Il y avait aussi celle du sang – on la dit souvent « cuivrée », mais elle me fait plutôt penser au goût du fer dans la bouche. À fer vaciller donc, si vous voulez. L'accompagnait encore un lourd parfum de cordite, auquel se mêlait la puanteur de quelque chose qui avait cramé. Des cheveux, me dis-je. Désolant arrière-plan à ce concert d'odeurs, je humai enfin l'arôme ô combien nostalgique du whiskey. Ou plutôt non : du bourbon, et pas du mauvais.

La lumière s'étant faite – elle tombait d'une seule et unique ampoule pendant à un fil –, je découvris ce que mon nez avait déjà identifié, savoir deux hommes qui, l'un et l'autre habillés de jeans et de tennis (le premier portait une chemise de travail vert forêt avec les manches retroussées et le second un polo bleu marine), gisaient par terre, pratiquement au milieu d'une pièce qui ne devait pas faire

beaucoup plus de six mètres de long sur quatre de large.

Je m'approchai pour les regarder. La petite trentaine, et encore. Je reconnus celui qui portait un polo, mais fus incapable de mettre un nom sur son visage – peut-être même ne l'avais-je jamais su. Mais j'avais vu le bonhomme au Grogan. Récemment arrivé de Belfast, il en avait encore l'accent rocailleux et transformait toutes ses phrases en questions en remontant la voix à la fin de chacune.

Une balle lui avait traversé la main et une autre la poitrine, juste au-dessus du sternum. Il avait eu droit à une troisième qui, mortelle celle-là, lui était entrée derrière l'oreille gauche. Coup tiré presque à bout portant, cheveux brûlés tout autour de la plaie – c'était donc bien une odeur de cheveux roussis que j'avais reniflée.

L'autre, celui qui portait une chemise de travail vert forêt, avait saigné abondamment, une balle lui ayant perforé la gorge. Étendu sur le dos, il baignait dans une mare de sang. Là encore, il y avait eu *coup de grâce*^[3], pile au milieu du front. On ne voyait pas bien pourquoi. La balle qu'il avait reçue dans le cou aurait largement suffi et, à en juger par tout le sang qu'il avait perdu, il n'était pas impossible qu'il fût déjà passé de vie à trépas avant la seconde.

— Qui les a tués ? demandai-je.

— Ah, dit Mick, monsieur le détective a parlé.

Andy attendant dehors pour s'assurer que nous restions entre nous, Mick rabaisa le rideau en acier afin que personne ne puisse nous voir.

— Je voulais que tu les trouves exactement comme je les ai découverts, reprit-il. Je n'avais aucune envie de m'en aller en les laissant comme ça, mais y toucher, non : je ne tenais pas à faire disparaître des indices. Pas que j'y connaisse grand-chose, remarque...

— Tu ne les as pas bougés du tout ?

— Non, dit-il en secouant la tête. Je n'avais pas besoin de ça pour comprendre que c'était sans espoir. J'ai vu assez de cadavres dans ma vie pour savoir à quoi ça ressemble.

— Même dans le noir.

— Ça sentait moins mauvais il y a quelques heures.

— C'est à ce moment-là que tu les as trouvés ?

— Je n'ai pas noté l'heure. C'était en début de soirée, il y avait encore de la lumière dans le ciel. Disons... entre sept et huit heures.

— Et c'est très exactement ça que tu as vu ? Tu n'as rien ajouté ou enlevé ?

— Rien, non.

— Et le rideau était baissé ?

— Baissé et fermé à clé.

— Le carton, là, dans le coin... Qu'est-ce qu'il y a...

— Deux ou trois outils qui peuvent toujours servir. Un pied-de-biche pour ouvrir les caisses, un marteau et des clous. Il y avait aussi une perceuse électrique, mais ils ont dû la faucher. Ils ont raflé tout le reste.

— C'est-à-dire ?

— Du whiskey. Assez pour remplir un petit camion.

Je m'agenouillai pour examiner le type que je connaissais. Je remuai son bras et alignai sa blessure à la main sur celle qu'il avait à la poitrine.

— Une seule balle, dis-je, enfin... ça m'en a tout l'air. Je connais ça. Le geste est instinctif. On lève la main pour se protéger du projectile.

— Et ça marche ?

— Seulement quand on s'appelle Superman. Et on lui a flanqué une raclée, tu as remarqué ? Sa figure, là. À coups de crosse, y a des chances.

— Ah, seigneur ! soupira-t-il. C'était un gamin, tu sais. Tu as dû le rencontrer au bar.

— Je n'ai jamais su son nom.

— Barry McCartney. Il t'a sûrement dit qu'il n'était pas parent avec Paul. Il ne se serait pas donné cette peine à Belfast. Les McCartney, ce n'est pas ça qui manque dans le comté d'Antrim.

J'examinai les mains du second cadavre et n'y décelai aucune marque. Ou bien il n'avait pas essayé d'attraper des balles avec, ou bien il l'avait fait et les avait toutes ratées.

Il semblait lui aussi avoir été frappé à la tête et au visage, mais c'était plus difficile à établir. La balle qu'il avait reçue au front avait profondément modifié son visage, et cela suffisait à expliquer les décolorations que j'y notai.

Pour moi au moins. Pour quelqu'un qui aurait compris ce qu'il avait sous les yeux, ç'aurait pu être différent. J'ai fait pas mal de premières constatations, mais je n'ai rien d'un médecin légiste ou d'un expert. Je ne savais donc pas vraiment ce que je cherchais et ne pigeais pas grand-chose à ce que j'avais sous les yeux. J'aurais pu passer la nuit entière à contempler ces deux corps sans en sortir un dixième des renseignements qu'un expert y aurait décelés d'un seul

coup d'œil.

— John Kenny, reprit Mick sans que j'aie à lui poser la question. Tu le connaissais ?

— Je ne crois pas.

— Originaire de Strabane, dans le comté de Tyrone. Il vivait à Woodside, dans une pension pleine de jeunes gens d'Irlande du Nord. Sa mère est morte l'année dernière. Au moins n'aurons-nous pas à lui annoncer la triste nouvelle.

Il s'éclaircit la gorge et ajouta :

— Il est reparti en Irlande en avion, l'a mise en terre et s'en est revenu ici aussitôt. Pour mourir dans une pièce bourrée de whiskey.

— Que je ne sens ni sur lui ni sur l'autre.

— C'était la pièce qui était bourrée de whiskey, pas ces gamins.

— Sauf que j'en ai senti l'odeur en entrant, répliquai-je, et que je la sens toujours. Mais pas sur eux.

— Ah, me répondit-il, et je regardai l'endroit qu'il me montrait du doigt.

Du verre cassé couvrait quelques dizaines de centimètres carrés de plancher, au pied du mur. Celui-ci était taché à environ un mètre soixante-soixante-dix du sol. Quelque chose avait visiblement coulé jusque par terre.

J'allai voir ça de plus près.

— Ils étaient en train de te piquer ton whiskey, dis-je à Mick, et ils ont cassé une bouteille.

— C'est ça.

— Mais elle ne leur est pas tombée des mains toute seule, ajoutai-je, pas plus qu'elle ne s'est brisée sur le béton. Quelqu'un s'est donné la peine de la casser sur le mur. Et elle était pleine.

Je fouillai dans les éclats de verre et en trouvai un avec l'étiquette.

— Du George Dickel, repris-je. Je me disais bien que c'était du bourbon que je reniflais.

— Tu n'as pas perdu le nez.

— McCartney et... Kenny, c'est ça ?

— John Kenny.

— Et ils travaillaient tous les deux pour toi.

— Oui.

— Et c'est ton affaire qui les a amenés ici.

— Oui. Hier soir, je leur ai demandé de passer ici en voiture et de prendre une demi-douzaine de caisses, scotch, bourbon et je ne sais plus trop quoi d'autre. Je le leur ai dit et ils ont tout noté. John avait une familiale, une grosse Ford toute bouffée par la rouille. Manquait pas de place pour quelques caisses de whiskey. Barry devait lui donner un coup de main. Et comme ils avaient l'intention de monter dans la journée, il n'y avait pas besoin de leur donner la clé du cadenas. Mais j'en avais de rab et je leur en ai filé une.

— Ils connaissaient le chemin ?

— Ils étaient déjà venus quand on avait déchargé le camion. Ce n'était pas eux qui le conduisaient, mais ils avaient aidé à le vider. Et puis... ils étaient déjà venus ici une ou deux fois au cours de ces derniers mois.

— Bref, ils étaient passés prendre du whiskey. Qu'ils devaient livrer où ?

— Au bar. Quand je ne les ai pas vus arriver, j'ai appelé un peu partout pour savoir où ils étaient. Comme je ne trouvais rien, j'ai pris ma voiture et je suis venu.

— Tu étais inquiet ?

— Je n'avais aucune raison de l'être. Ce que je leur avais demandé de faire n'avait rien d'urgent. Ils auraient très bien pu repousser à plus tard.

— Mais tu étais quand même inquiet, hein ?

— Je l'étais, effectivement, reconnut-il. J'avais un mauvais pressentiment.

— Je vois.

— Ma mère m'a toujours dit que j'avais le don de double vue. Je ne sais pas si c'est vrai, mais il y a des moments où j'ai des pressentiments. Nous avions besoin de whiskey au bar, je n'avais rien d'autre à faire, pourquoi ne pas venir ici voir un peu ce qui se passait ?

— Et c'est comme ça que tu les as trouvés.

— Comme ça, oui. Je n'ai rien apporté ou emporté.

— Qu'est-il advenu de la familiale ?

— Aucune idée en dehors du fait qu'elle a disparu de la circulation. Je pense que le type qui les a tués a filé avec.

— À ceci près qu'il y avait là plus de whiskey qu'on ne pouvait y

mettre, lui fis-je remarquer. Rafler une demi-douzaine de caisses, oui, mais de là à piquer tout ce qu'il y avait dans la pièce...

— Il aurait fallu un gros camion à ridelles.

— Ou alors deux ou trois familiales et plusieurs voyages pour chacune. Sauf qu'ils voulaient sans doute tout faucher d'un seul coup et n'avaient guère envie de revenir dans un endroit où il y avait des morts. Ils avaient un camion, le premier est parti avec et le deuxième s'est barré dans la familiale de Kenny.

— Cette voiture est invendable, me fit remarquer Mick. On n'en voudrait même pas pour les pièces détachées. Tu grattes la rouille et il ne reste plus rien pour la tenir.

— Et s'il avait eu besoin de place ? Disons que le camion ou le van qu'ils amènent n'est pas assez grand pour tout charger. Ils sont obligés de planquer le reste du whiskey dans la familiale et...

— Et ils laissent une bouteille derrière eux et la cassent sur le mur ?

— S'il y a eu bagarre...

— Peut-être, mais on n'en voit pas la moindre trace. Les tueurs ont surpris tes gamins, les ont assommés à coups de crosse et les ont assassinés. Cette partie-là de l'affaire me semble claire, mais la bouteille cassée ne cadre pas vraiment avec ce scénario.

Je me baissai, puis me relevai.

— Et cette bouteille a été ouverte, ajoutai-je. Tiens, regarde le goulot. Quelqu'un l'a décapsulée et a brisé la cire.

Je fermai les yeux et tentai d'imaginer la scène.

— Kenny et McCartney sont ici. Ils ont fini de charger les caisses et s'en descendent un pour la route. Les méchants entrent, leurs flingues à la main. « Du calme, leur dit Kenny ou McCartney, buvez plutôt un coup avec nous. » Il leur tend la bouteille, un tueur la lui prend et la jette contre le mur.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. À moins qu'ils aient été butés par Carry Nation^[4] et les Liges antialcooliques.

— Ah, toutes ces histoires de whiskey ! s'exclama-t-il, et il sortit sa flasque de sa poche et en avala une gorgée. Une bouteille ouverte ? Non, jamais ils n'en auraient trouvé une. Toutes les caisses étaient scellées. Ils auraient été obligés d'en ouvrir une et ça non plus, ils ne l'auraient pas fait.

Je retournai à mes cadavres. Un petit éclat de verre flottait dans la

mare de sang qui avait coulé du cou de John Kenny.

— La bouteille a été cassée après leur mort, déclarai-je. Ils les ont tués et après seulement, ils ont ouvert une caisse pour boire un coup en chargeant. Et c'est là qu'ils ont pété la bouteille. Sauf que... pourquoi ?

— Peut-être que la bibine ne leur plaisait pas.

— Dans certains endroits, c'est vrai, il est interdit de conduire avec une bouteille de whiskey ouverte dans sa voiture. Cela dit, j'ai idée que ça ne les aurait pas beaucoup troublés. Donc... un geste de mépris ? On balance la bouteille de whiskey contre le mur ? Ou alors... ç'aurait été comme de jeter son verre dans la cheminée après qu'on a porté un toast ? Non, quelle que soit la raison, c'est idiot.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'y a pas mieux que le verre pour les empreintes. Il y a même toutes les chances pour qu'un de ces éclats en porte une dont on pourrait faire quelque chose. Dieu sait ce qu'un technicien de l'identité pourrait trouver ici !

Je me tournai vers lui et ajoutai :

— Tu as fait attention de ne rien déranger, mais cela ne servira pas à grand-chose s'il n'y a que moi pour examiner la pièce. Je n'ai ni l'équipement ni les connaissances qu'il faut pour faire du bon boulot. Cela étant, je ne pense pas que tu aies envie d'appeler les flics sur ce coup-là.

— Pas vraiment, non.

— C'est ce que je pensais. Et donc... c'est quoi, la suite ? Tu as l'intention de déplacer les corps ?

— Ben, c'est-à-dire que... Je ne peux quand même pas les laisser là, tu ne trouves pas ?

Nous déposâmes les deux corps dans la seule et unique fosse que nous avions creusée. Nous les avions l'un et l'autre enveloppés dans des sacs-poubelle noirs de la marque Hefty [5] avant de les charger dans le coffre de la Cadillac et leur avions laissé cette manière de linceul quand nous les avons transférés dans leur tombe.

— Ils ont droit à une prière, déclara Mick qui se tenait gauchement debout à côté du trou. Aurais-tu une prière que tu pourrais leur dédier ?

Rien de bien approprié ne me vint. Je gardai le silence, comme Andy. Pour finir, ce fut Mick qui parla :

— John Kenny et Barry McCartney, dit-il. Ah, vous étiez de bons gars et que Dieu vous prête gloire. Le Seigneur donne et le Seigneur reprend. Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, amen.

Il fit le signe de la croix, puis laissa retomber ses mains le long de son corps et secoua la tête.

— Ah, putain, gronda-t-il, dire que nous ne sommes même pas foutus de nous rappeler une seule prière ! C'est un prêtre qu'ils auraient dû avoir, et ça n'aurait même pas fait le tour de la question. Un vrai enterrement, voilà ce qu'on aurait dû leur donner. Ah, Seigneur, et trente ans de plus à vivre, pour ce que vivre veut dire, s'entend, et... c'est vraiment trop con de dire « ce qu'ils auraient dû avoir », vu qu'ils n'auront jamais plus que ce qu'ils ont maintenant, un trou dans la terre et trois types qui hochent la tête au-dessus. Ah, les pauvres ! Allez, enterrons-les, et qu'on en finisse.

Il nous fallut moins de temps pour reboucher le trou qu'il ne nous en avait fallu pour le creuser. Il n'empêche : cela nous en prit quand même un peu. Nous n'avions qu'une pelle et il fallait s'y mettre à tour de rôle, comme nous l'avions fait avant. Quand nous eûmes fini, il restait de la terre. Mick la répandit dans une brouette de la cabane à outils et s'en fut la vider une cinquantaine de mètres plus loin, au plus profond du verger. Puis il ramena la brouette, la rangea dans la cabane à outils, avec la pelle, et revint jeter un coup d'œil à la tombe.

— Ça se voit à un kilomètre, tu ne trouves pas ? dit-il à Mick. Bah,

il n'y a personne dans le coin, hormis O'Gara, et ce n'est certainement pas la première tombe qu'il voit dans les environs. C'est un type bien, O'Gara. Il sait toujours quand il vaut mieux regarder ailleurs.

La lumière était toujours allumée dans la cuisine. Je rinçai le Thermos et le posai sur l'égouttoir à vaisselle, Mick remettant les boîtes de bière que nous n'avions pas bues dans le frigo et remplissant à nouveau sa flasque de Jameson. Enfin nous regagnâmes la Cadillac et reprîmes la direction de New York.

Il faisait toujours nuit lorsque nous quittâmes la ferme et il y avait moins de circulation qu'à l'aller. Et plus de cadavres dans le coffre pour nous obliger à respecter les limites de vitesse. Il n'empêche : Andy ne roula jamais plus d'une dizaine de kilomètres au-dessus. Au bout d'un moment, je fermai les yeux. Je ne sombrai pas dans le sommeil, mais me laissai aller à mes pensées dans le silence. Lorsque je rouvris les paupières, nous traversions déjà le Washington Bridge et le ciel commençait à se colorer à l'orient.

Ainsi donc, j'avais passé une nuit blanche, la première depuis bien longtemps. Parfois, Mick et moi veillions jusqu'à l'aube au Grogan. Le bar était fermé, toutes les lampes éteintes à l'exception de celle que nous couvrons d'une serviette sur notre table, et là, jusqu'au matin, nous nous racontions nos histoires ou gardions le silence. De temps en temps, nous terminions la nuit en allant à la messe. La messe des bouchers, à Saint-Bernard.

Alors, Mick Ballou n'était plus qu'un énième paroissien au tablier taché de sang.

Nous venions de quitter le pont et nous engagions dans le West Side Drive lorsqu'il déclara :

— Nous serons juste à l'heure, tu sais. Pour la messe à Saint-Bernard, je veux dire.

— À croire que tu lis dans mes pensées, lui répondis-je, mais je suis fatigué et je crois que cette fois je vais m'en passer.

— Moi aussi, je suis fatigué, mais j'en ai besoin. Ils auraient dû avoir un prêtre.

— Kenny et McCartney.

— Voilà. McCartney a toute sa famille à Belfast. Il n'y aura qu'à leur dire qu'il y a eu des problèmes et qu'il est mort. Le pauvre garçon. La mère de Kenny est morte, mais il avait aussi une sœur, n'est-ce pas, Andy ?

— Deux. La première est mariée et l'autre est nonne.

— Mariée à notre Seigneur, dit Mick. Je n'ai jamais très bien su où

finit le respect et où commence l'ironie. Et je ne pense pas que la chose Lui ait jamais été très claire non plus.

Andy nous déposa au Grogan. Mick lui dit de laisser la Cadillac au garage.

— J'irai à Saint-Bernard en taxi, précisa-t-il. Ou alors je ferai le chemin à pied. J'ai tout le temps.

Burke avait fermé bien des heures auparavant. Mick ouvrit le rideau en accordéon et déverrouilla la porte. À l'intérieur, toutes les lampes étaient éteintes et les chaises posées sur les tables pour ne pas gêner quand on passerait la serpillière.

Nous gagnâmes l'arrière-salle – le bureau. Mick fit tourner la molette de son énorme coffre Mosler et en sortit une liasse de billets.

— J'aimerais t'engager, dit-il.

— Tu veux m'engager ?

— Tu es détective, non ? C'est bien ton boulot ? Quelqu'un t'engage et tu entames une enquête, c'est bien ça ?

— Oui, c'est bien ça.

— Je veux savoir qui m'a fait ce tour de cochon.

J'avais déjà réfléchi à la question.

— Ils ont pu faire ça sur un coup de tête. Un type qui se trouve dans le garage voisin et qui voit toute la bibine à prendre... Combien m'as-tu dit qu'il y en avait ?

— Entre cinquante et soixante caisses.

— Ce qui va chercher dans les combien ? Douze bouteilles par caisse, à combien la bouteille ? Dix dollars ? Ça te semble juste ?

Il eut le regard plus qu'amusé.

— Le whiskey a pas mal augmenté depuis que tu as cessé d'en boire, me lança-t-il.

— Je n'arrive pas à comprendre comment les cafetiers n'ont pas fait faillite.

— C'est vrai que sans toi ils ont du mal à s'en sortir, mais ils se débrouillent. Disons plutôt deux cents dollars la caisse.

J'effectuai les calculs.

— Dix mille dollars, en chiffres ronds. C'est assez pour tenter son monde.

— Je le pense. Pourquoi crois-tu que nous l'aurions piqué sans ça ? Cela dit, c'est vrai que nous n'avons pas éprouvé le besoin de tuer

quiconque.

— Si ce n'est pas un type qui se trouvait là par hasard, continuai-je, ou bien on aura suivi McCartney et Kenny, ou bien alors les types avaient déjà repéré les lieux et attendaient que quelqu'un s'y pointe. Mais tout ça n'a quand même pas grand sens.

Il y avait une bouteille de whiskey ouverte sur son bureau. Il en dévissa la capsule, chercha un verre, puis décida de boire une gorgée à même le goulot.

— Il faut que je sache, insista-t-il.

— Et tu tiens à ce que ce soit moi qui trouve.

— Oui. C'est ton boulot, et moi je ne saurais même pas par où commencer.

— Bref, ce serait à moi d'apprendre ce qui s'est passé et de découvrir qui t'a fait ce coup-là.

— Ouais.

— Et ce serait à toi que je communiquerais le résultat.

— Où veux-tu en venir ?

— Au fait que je condamnerais à mort le coupable, non ?

— Ah, dit-il.

— À moins que tu veuilles y mêler les flics.

— Non, dit-il. Je ne vois pas que ça les regarde.

— Je ne le pensais pas non plus.

Il posa une main sur la bouteille, mais en resta là.

— Tu as vu ce qu'ils ont fait à ces deux gamins, reprit-il. Il n'y a pas que leur assassinat. Il y a aussi le fait qu'ils les ont battus. Ce ne serait que justice de les faire payer.

— Mais la justice est rude quand on la dispense soi-même.

— Comme si la justice n'était pas toujours rude !

Je me demandai si je le pensais vraiment.

— Mon problème n'est pas ce que tu décideras de faire, enchaînai-je. Ce qui m'embête, c'est d'y être mêlé.

— Ah, dit-il, je comprends.

— Ce que tu fais te regarde, insistai-je, et je serais bien en peine de te conseiller d'autres solutions. Tu ne peux pas aller voir les flics et il se fait un peu tard dans ta vie pour que tu commences à tendre l'autre joue.

— Ce serait aller à l'encontre de ce que je suis.

— Sans compter qu'il y a des fois où on ne peut vraiment pas tendre l'autre joue. Ou laisser filer et confier l'affaire à la police. Je connais ça par cœur.

— Je le sais.

— Et je ne suis pas sûr d'avoir choisi la bonne solution. Cela dit, il semble que j'aie réussi à me faire une raison. Bref, je ne peux pas te dire de laisser tomber les armes à feu alors que dans ta situation il n'est pas certain que je ne ferais pas comme toi. Mais cette situation, c'est la tienne, Mick, pas la mienne, et je n'ai pas envie de te montrer sur qui il faut tirer.

Il réfléchit à la question et hocha lentement la tête.

— Ce n'est pas idiot, conclut-il.

— Ton amitié m'est précieuse, ajoutai-je, et je ferais volontiers une entorse à mes principes pour la conserver. Mais je ne pense pas que cette affaire doive nous pousser à de telles extrémités.

Sa main ayant retrouvé la bouteille, cette fois, il en but une gorgée.

— Un truc que tu as dit... des types qui auraient agi sur un coup de tête. Des gens qui auraient eu un garde-meuble à côté et auraient vu l'occasion de gagner quelques dollars vite fait.

— C'est une possibilité.

— Et si on cherchait par là, dit-il d'un ton égal. Tu fais comme d'habitude, tu poses des questions, tu prends des notes et, brusquement, tu découvres que cette possibilité n'en est pas une.

— Je ne comprends pas.

Il gagna le mur et s'y adossa en regardant les gravures sur acier peintes à la main qu'il y avait fait installer. Il y en avait deux séries, trois d'entre elles représentant des paysages du comté de Mayo, en Irlande, où naquit sa mère, trois autres étant des vues du Midi de la France, où naquit son père. Je n'arrivai pas à voir de quel côté il regardait, mais doutai fort que, pays natal de sa mère ou de son père, il contemplât sérieusement celui-ci ou celui-là.

Sans même se retourner, il déclara :

— Je crois que j'ai un ennemi.

— Un ennemi ?

— Exactement. Et je ne sais ni qui c'est ni ce qu'il veut.

— Et tu crois que c'est lui qui t'a fait ça.

— Oui. Je crois qu'il a suivi mes deux gars jusqu'ici, ou qu'il est arrivé avant eux et les a attendus. Je crois que ce n'est pas le whiskey qui l'intéressait. Je crois qu'il était bien plus décidé à verser le sang qu'à me piquer pour dix mille dollars de bibine.

— Ce n'est pas la première fois que ça se produirait.

— Assurément pas, à moins que je rêve. Peut-être me suis-je mué en vieille fille qui passe son temps à vérifier ce qu'il y a dans les placards et à regarder sous les lits. C'est ça, ou j'ai un ennemi et il m'espionne.

Je suis maintenant détenteur d'une licence de détective privé qui m'a été délivrée par l'État de New York. Je l'ai obtenue il y a quelque temps de cela, après qu'un de mes clients, qui est avocat, m'eut dit et redit qu'il pourrait me confier du travail si j'en avais une. Je travaille beaucoup pour des avocats, en ce moment. Surtout depuis qu'on m'a donné cette licence.

Mais je n'en ai pas toujours eu une, et n'ai pas davantage exclusivement travaillé pour ces messieurs et dames du barreau.

Une fois, j'eus même un maquereau pour client. Et une autre, je bossai pour un trafiquant de drogue.

J'avais travaillé pour eux, pourquoi n'aurais-je pas pu le faire pour Mick Ballou ? S'il avait la bonté d'être mon ami et de passer des nuits blanches avec moi, pourquoi l'aurais-je refusé comme client ?

— Il faudrait me dire où c'est, lui répondis-je.

— Où c'est quoi ?

— Le garde-meuble.

— On en vient.

— Oui, mais j'ai commencé à ne plus faire attention dès qu'on a quitté le tunnel pour sortir de New York. J'aurais besoin que tu me dises comment on y va. Et que tu me laisses une clé pour le cadenas.

— Quand veux-tu y aller ? Andy pourrait t'y emmener en voiture.

— Non, lui répondis-je, j'irai tout seul. Tu me dis seulement comment on y va.

Je notai ses explications dans mon carnet. Il me tendit à nouveau sa liasse de billets en haussant les sourcils d'un air interrogatif, je lui dis de ranger son argent.

Il me rétorqua que c'était du travail et ajouta qu'il était un client comme les autres, et prêt à payer. Je lui répliquai que je ne passerais guère que quelques heures à poser des questions qui, très vraisemblablement, ne me mèneraient nulle part. Quand j'aurais fini

et fait ce qui me semblait le plus juste, je lui rapporterais ce que j'avais appris et lui dirais combien il me devait.

— Et tes clients ne te donnent jamais d'avance ? insista-t-il. Bien sûr que si. Tiens, je te passe mille dollars. Prends-les, pour l'amour de Dieu ! Ça ne t'oblige pas à faire des trucs que tu ne voudrais pas faire.

Je le savais. Comment l'argent aurait-il pu m'y obliger mieux que l'amitié ?

— Inutile de me verser une avance, lui dis-je. Il y a toutes les chances pour que je ne fasse rien qui les vaille.

— Tu n'aurais pas besoin d'en faire lourd. Mon avocat me les ratiboise tranquille chaque fois qu'il décroche son téléphone pour me parler. Prends-les, là... mets-les dans ta poche. Tu pourras toujours me rendre ce que tu n'auras pas gagné.

Je glissai les billets dans mon portefeuille en me demandant pourquoi je me donnais la peine de discuter. Bien des années auparavant, un flic du nom de Vince Mahaffey m'avait expliqué ce qu'il fallait faire si jamais on me donnait de l'argent : « Tu le prends, tu le ranges et tu dis merci à ton bienfaiteur. Tu peux même lui tirer ton chapeau, si tu en as un sur la tête. »

— Merci, lui dis-je.

— C'est moi qui devrais te remercier. Tu es sûr de ne pas vouloir quelqu'un pour te conduire ?

— Sûr et certain.

— Je pourrais aussi te laisser la Cadillac et tu y vas tout seul.

— Ne t'inquiète pas pour ça.

— Maintenant que je t'ai embauché, vaudrait mieux que je te laisse tranquille, c'est ça ? Dis-moi si tu as besoin de quelque chose.

— C'est promis.

— Ou si tu apprends des trucs. Ou si tu décides qu'il n'y a rien à apprendre.

— De toute façon, lui répondis-je, ça ne devrait pas prendre plus d'un ou deux jours.

— Comme tu voudras. Je suis content que tu aies accepté mon argent.

— Vu la manière dont tu insistais...

— Deux vieux crétins qu'on est, tiens ! Tu aurais dû prendre l'argent sans discuter. Et moi, j'aurais dû te laisser le refuser. Sauf que... comment aurais-je pu ?

Son regard croisa le mien et le soutint.

— Imagine un peu qu'un petit merdeux me zigouille avant que tu aies fini le boulot. Tu crois que je serais à l'aise de crever en te devant du fric ?

Je me levai un peu avant midi. À une heure, j'avais déjà loué une voiture chez Avis et trouvé mon chemin jusqu'au garde-meuble. J'y passai l'après-midi. Je parlai au gardien, un certain Léon Kramer, qui commença par se montrer méfiant, puis se mit vite à jacasser comme une pie.

Elaine loue un garde-meuble à quelques rues à l'ouest de notre appartement – elle y conserve des tableaux et des antiquités, tout ce qu'elle ne peut pas garder au magasin –, mais là, le système était différent, et nettement plus relax. Nous devons, nous, signer en entrant et en sortant chaque fois que nous allons au nôtre, mais là-bas, dans le New Jersey, personne ne surveillait quoi que ce fût la nuit et, l'accès étant libre vingt-quatre heures sur vingt-quatre, la sécurité des biens n'était pas vraiment assurée. Un panneau apposé sur le mur au-dessus du bureau de Kramer signalait d'ailleurs, et en grosses lettres, que la direction déclinait toute responsabilité en cas de vol – et Kramer lui-même me le répéta au moins trois fois pendant les cinq premières minutes que je passai avec lui.

Bref, on ne signalait pas les allées et venues de chacun dans un registre et le client ne pouvait compter que sur la seule résistance de son cadenas pour empêcher un intrus de fourrer son nez dans ses affaires.

— Les gens veulent pouvoir venir à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, me précisa Kramer. C'est le beau-frère qui veut y caser des trucs, on peut lui passer la clé sans se faire suer à coller son nom sur la liste des personnes autorisées à pénétrer dans les lieux. Comme si on avait envie de signer à chaque coup, de se mettre un badge et de remplir des tas de papiers ! Ce que nous offrons ici, c'est plus la commodité que la sécurité. Personne n'aurait idée de garer les bijoux de la couronne dans un de nos box. Tout ce qui pourrait avoir de l'importance ou une valeur quelconque, on le met dans un coffre à la banque. Non, nous, ce qu'on récolte, c'est le service de table de la Mama et les vieux dossiers du grand-père avant qu'on le colle à l'asile. Tout ce qu'on fourre dans son grenier, quoi... sauf que la maison est déjà vendue et qu'on s'est installé dans un appartement au rez-de-chaussée.

— Ou alors tout ce qu'on préfère ne pas garder chez soi, lui suggérai-je.

— Là, je pourrais pas vous dire, me répondit-il, et j'aime mieux ne pas savoir. Tout ce que je veux, c'est qu'on ne me refile pas un chèque en bois le premier du mois.

— Bref, à chacun son château.

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Sauf que dans un château on peut vivre, alors qu'ici ce n'est pas possible. Cela dit, on peut faire des tas d'autres choses. C'est du garde-meuble, mais on ne fait pas que ça. Vous voyez ce panneau : PIÈCES D'APPOINT À LOUER ? C'est ça que nous offrons : la pièce qui manque à votre maison ou à votre appartement. J'ai vu des gens y garer un bateau, avec moteur et remorque, parce qu'ils n'avaient aucun garage où le mettre. D'autres se servent de leur box comme atelier. Ils y installent leurs outils et y travaillent le bois, ou alors ils bossent sur leur voiture, tout ce qu'on veut. Il n'y a qu'une chose qu'on ne peut pas faire ici, c'est d'y habiter. Même que c'est pas moi qui l'interdis, mais la ville – ou le comté, j'en sais trop rien. Pas question d'habiter ici. Pas que certains n'essaieraient pas, remarquez.

Je lui avais montré ma carte professionnelle et lui avais expliqué que je travaillais pour un client qui s'était fait voler de la marchandise. Mon client ne voulait pas y mêler la police avant d'avoir écarté l'hypothèse d'un vol d'employé. C'était très vraisemblablement ce qui s'était produit, m'avait répondu Kramer.

Quelqu'un qui, ayant déjà la clé, était venu faire un tour pour s'associer à son patron sans que celui-ci en sache rien.

Lorsque je quittai Kramer, je détenais la liste des locataires ayant des box du côté du bâtiment où John Kenny et Barry McCartney s'étaient fait assassiner.

À force de tâtonner, j'avais réussi à lui servir un beau prétexte (peut-être un autre client avait-il vu ou entendu quelque chose), et il avait marché – pour se débarrasser de moi ou parce que nous étions déjà de vieux amis, va savoir. Le box de Mick Ballou, je le remarquai, était officiellement loué à un certain J. D. Reilly qui, d'après l'adresse qu'il avait fournie, habitait le Middle Village, dans le Queens.

J'avalai un sandwich et des frites dans un boui-boui de l'autre côté de la route, y posai quelques questions, puis retournai au garde-meuble et me servis de la clé de Mick pour revoir les lieux du crime. J'y décelai encore toutes les odeurs que j'avais reniflées la veille au soir, mais elles avaient déjà perdu de leur force.

J'avais apporté une pelle à poussière et un balai, je nettoyai par terre et vidai les éclats de verre dans un sac en papier kraft. Il y avait des chances pour que l'un d'eux porte une empreinte identifiable, mais bon... Même si c'était le cas, et même si je la trouvais, cela ne m'aurait pas servi à grand-chose. Une seule empreinte suffit pour identifier un suspect, mais pas pour le faire tomber du ciel. Pour cela, c'est tout un jeu d'empreintes qu'il faut avoir – plus l'autorisation officielle de consulter les fichiers du sommier et de faire les comparaisons qui s'imposent. Inutile du strict point de vue enquête, ce que j'avais ne me rendrait service que si l'on arrêtrait quelqu'un et montait un dossier contre lui.

Et, même dans ce cas, cela ne m'aurait mené nulle part. Les lieux du crime n'étaient plus intacts, les deux meurtres n'avaient pas été signalés à la police et les corps avaient été emportés, puis déposés dans une fosse anonyme. De fait, je n'avais guère que la preuve tangible que quelqu'un avait cassé une bouteille. Certains, je sais, considéreraient ça comme un crime, mais de là à relever des empreintes pour traquer le coupable...

Je m'arrêtai sur le seuil du box, écoutai le bruit de la circulation, puis abaissai la porte en acier jusqu'au sol. Du coup, je n'entendis certes plus rien, sans pouvoir affirmer que ça prouvait quoi que ce fût : la circulation n'était pas des plus bruyantes.

Ce qui me préoccupait était le vacarme des détonations : je supposais que les assassins avaient abaissé la porte avant d'ouvrir le feu, mais cela n'avait pas forcément insonorisé le box.

Bien sûr, ils pouvaient très bien s'être servis de silencieux. Mais si tel était le cas, la théorie du coup de tête survenant après la découverte de la bonne occasion prenait du plomb dans l'aile. Deux ou trois sociopathes pleins de ressources qui se baladent dans les environs tombent en arrêt devant toutes ces caisses de bibine et, tiens donc, se promènent comme par hasard avec des flingues sur eux ? Peut-être. Pas mal de gens – beaucoup plus qu'on ne croit – ne quittent jamais leur domicile sans artillerie.

Mais qui donc vaque à ses occupations avec un silencieux dans la poche ? Personne de ma connaissance, en tout cas.

Je soulevai la porte, ressortis et regardai autour de moi. Une demi-douzaine de box plus loin, un type descendait des cartons de l'arrière d'une Plymouth Voyager pour les ranger dans son emplacement. Un femme en short kaki et débardeur vert s'était adossée au van et le regardait travailler. Ils avaient mis la radio, mais le son en était si faible que je devinai seulement qu'on y passait de la musique. Impossible de préciser quoi.

En dehors de ma Ford, leur véhicule était le seul qu'on vît de ce côté-là du bâtiment.

Je décidai que les tueurs n'avaient sans doute pas été obligés d'assourdir le bruit de la fusillade. Il y avait toutes les chances pour qu'il n'y ait eu personne aux alentours. Bref, deux ou trois détonations seraient passées inaperçues. La porte étant baissée, quiconque se serait trouvé à portée d'oreille aurait pris ça pour des coups de marteau – disons le chahut d'un type qui ferme ou ouvre une caisse d'emballage. Et l'on était quand même en grande banlieue, pas du tout dans une cité du côté de Red Hook[6]. S'attendre à des coups de feu ne devait pas faire partie des habitudes locales, pas plus que le désir irrépressible de se jeter par terre chaque fois qu'on entend un camion qui pétarade.

Il n'empêche : pourquoi tuer ces gamins ?

— Noms et adresses, d'accord, dit T. J. en fronçant les sourcils. Ce sont les types qui louent à côté des deux mecs qui se sont fait buter ?

— Oui. Au moins d'après les registres de la société.

— Parce que tu t'imagines qu'un gus qu'est assez salaud pour flinguer deux mecs et leur piquer un plein camion de whiskey serait assez con pour apposer son vrai nom au bas d'un registre quand il loue un box ?

— Probablement pas, lui répondis-je. Cela dit, j'ai vu plus étrange. Il y a deux mois de ça, un type a dévalisé une banque en présentant un billet au guichet, lequel billet n'était autre que sa propre fiche de dépôts bancaires.

— Comme quoi quand on est con, c'est toujours jusqu'à l'os, c'est ça ?

— À peu près, acquiesçai-je. Mais si nos assassins se sont servis d'une fausse identité, ça nous aide. Si jamais un des noms qu'on a sur la liste était bidon...

— Ouais, je vois. De deux choses l'une, quoi : ce qu'on cherche, c'est quelqu'un qu'a déjà un casier ou quelqu'un qui n'existe pas.

— Ce qui, dans un cas comme dans l'autre, ne prouverait rien du tout, lui fis-je remarquer, mais aurait l'avantage de nous donner un point de départ.

Il hocha la tête, s'installa devant son clavier, pianota sur des touches et manipula la souris. Je lui avais acheté l'ordinateur pour la Noël et les avais tous les deux installés dans mon ancienne chambre du Northwestern. Lorsque Elaine et moi avons emménagé au Vendôme, j'ai gardé ma chambre à l'hôtel et en ai fait tout à la fois

mon bureau et un lieu où courir quand je veux être seul et m'asseoir à la fenêtre pour penser à des choses profondes.

J'avais fait la connaissance de T. J. bien avant qu'on n'embellisse le Deuce[71] et, tout de suite ou presque, il s'était proclamé mon assistant. Et s'était vite révélé aussi averti des réalités de la rue que plein de ressources. Dès qu'Elaine avait ouvert son magasin dans la 9^e Avenue, il avait pris l'habitude d'y traîner, voire de la remplacer à l'occasion, et avait fait preuve d'un vrai talent commercial. J'ignore où il vivait avant d'élire domicile dans mon ancienne chambre d'hôtel – la seule adresse qu'il nous laissât jamais était son numéro de biper –, mais il faut croire qu'il trouvait toujours un endroit où dormir. On apprend pas mal de techniques de survie quand on passe son existence dans les rues. Ça vaut mieux, d'ailleurs.

Depuis, il avait aussi appris tout ce qu'il faut savoir sur les ordinateurs. Pendant que je feuilletais *Macworld Magazine* en espérant y dénicher un passage écrit dans une langue que je puisse comprendre, il continua de pianoter, de froncer les sourcils et de siffloter en notant des trucs sur la feuille de papier que je lui avais tendue. En moins d'une heure, il vérifia que tous les noms que Léon Kramer m'avait passés appartenaient effectivement à des êtres vivants et que tous, moins deux, avaient aussi un numéro de téléphone où on pouvait les joindre.

— Ce qui ne signifie pas que ces renseignements soient de la bonne camelote, me fit-il remarquer. Machinchouette qui a loué tel ou tel box pourrait avoir donné de vrais nom et adresse, mais que ce soit tout bêtement ceux d'un autre.

— C'est peu vraisemblable, lui répondis-je.

— Comme le reste de ton histoire ! Réfléchis un peu, Matt. Je suis là, à traîner dans mon box, et je vois que t'as plein de bibine dans le tien. En plus, j'ai une pétoire dans ma poche et un camion garé dehors.

— Va pour la pétoire, lui dis-je. Tu es donc là et tu repères mon whiskey. Mais me flinguer...

— Supposons que toi, t'as pas vraiment envie de rester là à te tourner les pouces pendant que je charge tes caisses sur mon camion et que je m'apprête à filer...

— Pourquoi ne pas attendre ?

— Quoi ? Pour revenir après ?

— Pourquoi pas ? J'ai une familiale, je ne peux pas y embarquer plus que quelques caisses à chaque fois. Le reste n'aura pas bougé

quand je reviendrai avec un gros bahut et quelqu'un pour m'aider à soulever les caisses, si ? On peut même faire ça de nuit, quand il y a toutes les chances pour que personne ne te voie.

— Tu t'en vas et tu reviens, d'accord, mais... et le cadenas ? Qu'est-ce que tu en fais ?

— Tu l'évides à la perceuse ou tu le scies. Ou alors tu le vaporises au Fréon avant de l'attaquer au marteau. Qu'est-ce qui est le plus compliqué, à ton avis : te démerder d'un cadenas ou refroidir deux bonshommes ? Bref, on perd son temps à chercher de ce côté-là, dit-il en tapotant sur sa feuille de papier.

— À moins qu'un de ces types ait vu ou entendu des choses.

— Y a guère de chances.

— C'est comme dans la vie. Là non plus, y en a guère.

Il regarda la liste de noms et de numéros de téléphone et secoua la tête.

— Faudrait peut-être que je passe quelques coups de fil, reprit-il enfin.

— Je m'en occupe.

— Non, moi. Ils sont presque tous du New Jersey. Si c'est toi qui téléphones, ça passe sur ta note. Si c'est moi qu'appelle, ça ne coûtera pratiquement rien.

Il y a quelques années de ça, j'eus recours aux services de deux hackers qui allaient encore au lycée et, pour me témoigner leur gratitude, ils m'offrirent un petit cadeau que je n'avais pas demandé. En trifouillant dans les circuits passablement labyrinthiques de l'ordinateur central de la compagnie du téléphone, ils s'étaient débrouillés pour que tous mes coups de fil longue distance soient gratuits. En laissant leur travail en l'état, j'étais techniquement coupable de détournement de service public, mais je ne me tracassais pas trop pour ça. Je ne savais d'ailleurs même pas quelle messagerie je blousais, et n'avais pas la moindre idée de la manière dont j'aurais pu m'y prendre pour remettre les choses en ordre.

Les appels gratuits allant avec la chambre, T. J. en avait hérité en emménageant au Northwestern. Il s'était installé une ligne téléphonique supplémentaire pour son modem, de façon à pouvoir jacasser et taper sur son clavier en même temps.

C'est ça, l'avenir, et il faut croire que ça marche. Je suis vieux jeu et prends très perversément plaisir à me dire que je suis trop âgé pour changer. De fait, je ne sais faire que deux choses : taper aux portes et poser des questions.

— Tu prends ton accent costard Brooks Brothers, lui recommandai-je.

— Ah, tu crois ça, Léa ! Je pensais plutôt la jouer petit mec qui la ramène.

Il fit rouler ses yeux dans leurs orbites et, sérieux comme un speaker de la chaîne NPR^[8], il m'assena :

— Je peux vous assurer, monsieur, que ni le bitume ni l'Afrique ne seront décelables dans mon discours.

— J'adore quand tu me causes comme ça. On dirait un chien qui marche debout sur ses pattes arrière.

— C'est un compliment ou une insulte ?

— Un peu des deux, sans doute. Un truc, quand même... N'oublie pas que c'est avec des gens du New Jersey que tu vas t'entretenir. Si tu leur parles trop clairement, ils ne te comprendront pas.

Elaine et moi allâmes dîner au restaurant et voir un film. Après quoi je lui racontai ce que j'avais fait.

— Je ne crois pas que T. J. arrive à grand-chose, lui dis-je. Il est peu probable qu'un des autres locataires de box se soit trouvé sur les lieux quand la merde a giclé dans le ventilo. Et même si c'était le cas, je serais assez surpris qu'ils aient vu ou entendu quoi que ce soit.

— Ce qui te mène où, exactement ?

— Au fait que je devrai probablement rendre son argent à Mick Ballou, enfin... lui rendre ce qu'il voudra bien accepter. Mais ce n'est pas l'argent qui m'inquiète. Je crois que Mick a peur.

— Mick ? ! s'écria-t-elle. C'est difficile à imaginer.

— La plupart des durs ont souvent la trouille, lui répondis-je. C'est même pour ça qu'ils se donnent la peine d'être durs. Au minimum, je dirais qu'il est anxieux, et qu'il y a de quoi.

Quelqu'un vient de lui exécuter deux de ses types sans raison valable. Il n'y avait besoin de tuer personne.

— On voulait lui envoyer un message ?

— Ça y ressemble.

— Mais ce message n'est pas très clair si Mick ne sait pas comment l'interpréter... C'est quoi, la suite ?

— Je l'ignore. Il ne m'a pas dit grand-chose et je ne lui ai pas posé la question. Peut-être qu'il cherche à pisser plus loin qu'un autre. On devrait avoir droit à quelques bousculades avant que ça se calme.

— Des histoires de territoire ?

— Oui, des trucs dans ce goût-là.

— Ce qui ne te concerne pas vraiment.

— Non.

— Et tu ne vas pas t'en mêler.

Je niai de la tête.

— C'est mon ami, lui dis-je. Tu aimes bien parler de vies antérieures et autres liens karmiques et je ne sais jamais trop quoi en penser, mais je n'écarte pas l'hypothèse. Mick et moi sommes liés à un niveau très profond, et ça au moins, c'est clair.

— Mais vous menez des vies très différentes.

— Complètement différentes, en effet. C'est un criminel, enfin, je veux dire... de profession. Je n'ai rien du type canonisable, mais question légalité lui et moi ne sommes pas du même côté de la barrière.

Je réfléchis à ce que je venais de dire et ajoutai :

— À condition que la loi n'ait que deux côtés, ce dont je ne suis pas certain. Le travail que j'ai fait pour Ray Gruliow le mois dernier était censé l'aider à faire acquitter un de ses clients et je sais parfaitement que le fils de pute était bel et bien coupable de ce dont on l'accusait. Donc, dans ce cas précis, j'ai veillé à ce que justice ne soit pas faite. Ne parlons pas de l'époque où j'étais flic et où je me parjurais bien plus souvent que je pourrai jamais m'en souvenir. Les types contre lesquels je témoignais avaient tous commis les actes qu'on leur reprochait, mais parfois aussi ils avaient seulement fait quelque chose d'autre qu'on ne pouvait leur coller sur le dos. Je n'ai jamais piégé un innocent ou quelqu'un qui ne méritait pas d'aller en prison, mais de quel côté de la loi me trouvais-je quand je mentais pour l'y envoyer ?

— Profondes pensées, me dit-elle.

— Oui, et je suis un sage fort chenu. Cela étant, je n'ai pas l'intention de me mêler des histoires de Mick. Il faudra qu'il s'en débrouille tout seul. Et il est probable qu'il y arrivera.

— Je l'espère, conclut-elle, mais je suis contente que tu sois hors du coup.

Ça, c'était jeudi. Un message de T. J. nous attendait lorsque nous rentrâmes, mais il était tard et je ne le rappelai pas avant le lendemain matin. J'appris alors qu'il avait joint tous les types sur la liste, y compris les deux dont il n'avait pas réussi à avoir le numéro avant.

— L'ordinateur a le bras long, me dit-il. Tu es Plastic Man, tu tends les bras, tu touches x ou y et t'en profites pour lui faire les poches. Sauf qu'à quoi ça sert s'il a rien dedans ?

De fait, il me rapporta qu'il n'avait rien à me rapporter. Un seul de ses correspondants était passé au garde-meuble le jour en question et, non, n'avait rien vu ou entendu de mémorable, encore moins de suspect. Peut-être y avait-il un camion avec des types en train de charger des caisses, mais il n'avait rien remarqué. Peut-être y avait-il eu des coups de feu ou du vacarme, mais il n'avait rien entendu non plus.

Je téléphonai au Grogan et demandai que Mick me rappelle. J'essayai de le joindre à ses autres numéros, mais personne ne décrocha. Mick possède plusieurs appartements en ville, des endroits où il va quand il a envie de dormir ou de boire sans être dérangé. Le seul que je connaisse pour m'y être rendu une fois se trouvait dans un immeuble d'après guerre situé à Inwood et se réduisait à un deux pièces anonyme avec mobilier minimal, quelques vêtements dans une penderie, une petite télé avec une antenne amovible sur le poste et des bouteilles de Jameson posées sur une étagère dans la cuisine. Et l'appartement était très certainement loué sous un faux nom.

Je ne sais pas pourquoi je m'étais donné la peine d'essayer de le joindre à ces numéros et raccrochai sans trop me soucier de n'être pas parvenu à lui parler. De fait, je n'avais qu'une chose à lui dire, et c'était que je n'avais rien à lui dire. Rien d'urgent, donc. Ça pouvait attendre.

Lorsque j'avais arrêté de boire et commencé à aller aux réunions d'Alcooliques anonymes, j'entendis des tas de gens dire des tas de choses sur la meilleure façon de ne plus toucher à la bouteille. Pour finir, je compris qu'il n'y avait pas de règles – ce qui, sous cet angle-là, ressemble pas mal à la vie elle-même –, et qu'on ne suit ces conseils que dans la mesure où on en a envie.

Au tout début, j'évitai les bars, mais lorsque Mick et moi devînmes amis, je me retrouvai de temps à autre à passer une nuit blanche avec lui dans son troquet, à boire du café ou du Coca et à le regarder descendre verre sur verre d'un whiskey vieux de douze ans. Ce n'est généralement pas recommandé

— et je ne le recommanderais certainement à personne –, mais jusqu'à présent cela ne m'a jamais mis en danger, ou paru déplacé.

J'ai respecté la sagesse conventionnelle dans certains de ses aspects, et en ai ignoré d'autres. J'ai obéi aux règles des Douze Étapes, mais ne peux pas dire qu'elles m'occupent beaucoup l'esprit depuis quelques années. Quant au côté méditation et prières, ça n'a jamais

été mon fort.

Il y a néanmoins deux recommandations dont je ne me suis jamais écarté : prendre les choses au jour le jour et ne pas tenter le diable. Et, après toutes ces années, je continue d'assister aux réunions.

Je ne le fais plus aussi souvent qu'autrefois. Au commencement, j'y passai quasiment ma vie, puis il vint une époque où je me demandai si je n'abusais pas de ce droit : à aller trop souvent aux réunions d'Alcooliques anonymes, je monopolisais peut-être une chaise dont quelqu'un avait plus besoin que moi. Je posai la question à Jim Faber – c'était avant qu'il ne devienne mon responsable –, et il me conseilla de ne pas m'inquiéter pour ça.

Aujourd'hui, rares sont les semaines où je ne vais pas à une réunion d'AA et, en règle générale, j'arrive à en caser deux ou trois dans mon emploi du temps. Celle que je ne rate quasiment jamais (sauf quand nous partons en week-end) a lieu le vendredi soir et c'est à celle-là que je retrouve mon groupe. Nous nous rassemblons à l'église de l'Apôtre-Paul, à quelques rues du croisement de la 60^e Ouest et de la 9^e Avenue. C'est là que j'allumais des cierges à l'époque où je picolais et glissais de l'argent dans le tronc des pauvres pour étouffer mes scrupules moraux. Maintenant je m'assieds sur une chaise pliante au sous-sol, bois du café sacramentel dans un calice en polystyrène et dépose un dollar dans le panier à la sortie.

Au début, j'avais toutes les peines du monde à croire ce que j'entendais. Plus que les histoires déjà bien extraordinaires que racontaient certains, c'était le désir qu'on avait de se mettre à nu devant tout le monde qui m'étonnait. Je fus encore plus surpris lorsque, quelques mois plus tard, je découvris la même candeur en moi. J'ai depuis lors appris à n'y voir qu'un désir comme un autre, mais cela m'impressionne toujours dès que je me mets à y penser. Et j'ai toujours aimé les histoires.

Après la réunion, j'allai prendre un café au Flame avec Jim Faber. Cela fait des années qu'il est mon responsable et nous continuons à dîner ensemble tous les dimanches soir. De temps à autre, l'un de nous deux se voit contraint d'annuler, mais nous nous voyons quand même plutôt deux fois qu'une – et souvent dans un des restaurants chinois du quartier. Et n'arrêtons pas de jacasser du premier bol de soupe pékinoise au dernier petit dessert. Nous parlons aussi bien de mes problèmes que des siens

— son couple connaît des hauts et des bas et, il y a quelques années de ça, son imprimerie a bien failli capoter –, et quand nous n'avons pas assez de problèmes personnels, nous nous occupons de régler ceux du monde qui nous entoure.

Nous avalâmes notre café et payâmes séparément.

— Allez, dit-il, je te raccompagne chez toi.

— Je ne rentre pas à la maison, lui répondis-je, bien que je passe devant. J'ai une visite à faire et l'endroit ne te plairait pas.

— Un débit de gin quelconque, donc.

— Chez Grogan. J'ai fait une journée de travail pour Mick Ballou et je dois lui dire ce que j'ai trouvé.

— C'était de ça que tu parlais plus tôt ?

Pendant la réunion, j'avais confié à l'assistance tout le mal que j'ai parfois à me fixer des limites. C'était bien de mon affaire que j'avais parlé, mais en prenant soin de ne pas me montrer trop précis.

— Ce n'est pas facile de faire ce qu'il faut quand on ignore où est le bien et où est le mal, ajoutai-je.

— C'est ça le grand avantage des fanatiques, me répliqua-t-il. Eux, ils savent toujours.

— Ce qui leur donne quelques longueurs d'avance sur moi.

— Et moi, donc ! s'exclama-t-il. Et le fossé entre nous ne cesse de grandir. Avec chaque année qui passe, il y a un peu plus de choses dont je ne suis plus sûr. J'ai donc décidé qu'une incertitude généralisée est le signe même de la maturité.

— J'ai donc beaucoup grandi, lui dis-je, et ce n'est pas trop tôt. Ça marche toujours pour dimanche soir ?

Il me répondit que oui. Au coin de la 57^e, nous nous serrâmes la main et nous fîmes nos adieux. Il tourna à droite tandis que je traversais la rue. Je pris automatiquement la direction du Parc Vendôme, me ressaisis, mais me retrouvai quand même à deux doigts d'entrer dans l'immeuble. J'étais fatigué et pouvais très bien appeler Mick pour lui faire mon compte rendu par téléphone.

Au lieu de ça, je m'en tins à mon plan, fis le tour du bâtiment et continuai vers le sud en suivant la 9^e Avenue. Je traversai trois rues, passai devant la boutique d'Elaine, gagnai le trottoir ouest de l'avenue au feu vert et continuai jusqu'à la rue suivante. Je me trouvais dans la 53^e et descendais juste sur la chaussée lorsqu'un petit costaud à cheveux noirs plaqués sur le crâne s'arrêta pile devant moi et me colla un flingue sous le nez.

Ma première réaction ? Je fus vexé. D'où sortait-il et comment avais-je fait mon compte pour ne pas le remarquer ? Le taux de criminalité ayant baissé, les rues de New York sont certes plus sûres de nos jours, mais il convient quand même de faire attention. Je n'y avais

jamais manqué de toute ma vie, que m'arrivait-il donc ?

— Scudder, dit-il.

Il m'avait appelé par mon nom, je me sentis mieux. Au moins ne faisais-je pas partie des citoyens lambda qui se montrent assez tête en l'air pour se retrouver soudain dans la position de victime d'une agression à main armée. C'était rassurant, mais n'améliorait guère la situation à court terme.

— Par ici, reprit-il en me montrant le chemin du bout de son arme.

Je remontai sur le trottoir et nous nous enfonçâmes dans les ténèbres de la rue. Il resta devant moi et continua de me coller sa pétoire dans la figure, tandis qu'un deuxième larron qui m'avait suivi d'un bout à l'autre fermait la marche. Je n'avais pas encore vu son visage, mais sentais sa présence et son haleine parfumée à la bière et au tabac.

— On arrête de fourrer son nez dans les garde-meubles du New Jersey, reprit le type au flingue.

— Bon.

— Quoi ?

— J'ai dit « Bon ». Vous ne voulez pas que je m'en mêle, je n'ai moi-même aucune envie de le faire, ça ne pose donc aucun problème.

— T'essaies de faire le malin ?

— Seulement de continuer à vivre, lui répondis-je. Sans même parler des maux de tête que je voudrais nous éviter à tous. Surtout moi. J'ai accepté un boulot qui ne me mène nulle part et j'étais justement en train d'aller voir mon client pour lui dire de se trouver un autre pigeon. Je suis marié et n'ai plus rien d'un enfant, je n'ai pas besoin de ce genre d'emmerdes.

Ses narines se gonflèrent tandis qu'il haussait les sourcils.

— On m'a dit que vous étiez un dur à cuire, reprit-il.

— Y a des années de ça, oui. Vous verrez quel genre de dur à cuire on fait quand on a mon âge.

— Et vous êtes prêt à tout oublier de cette histoire ? Le New Jersey, les caisses de bibine et les deux Irlandais ?

— Quels Irlandais ?

Il me regarda.

— Ben, vous voyez. J'ai déjà tout oublié.

Il me regarda de plus près, je lus la déception sur son visage.

— Bon, dit-il enfin, vous êtes plus coulant que vous en aviez l'air, mais il va quand même falloir que je fasse mon boulot.

Je me doutais de ce que ça voulait dire, et compris que je ne me trompais pas lorsque le type qui était derrière moi m'attrapa le haut des bras et les tint serrés dans ses mains. Le bonhomme au flingue remit son arme dans sa ceinture et ferma sa main droite en un poing.

— Il n'y a pas besoin de ça, lui dis-je.

— Juste pour te convaincre que c'est sérieux, me renvoya-t-il.

Il me frappa juste au milieu du ventre et y mit pas mal de force. J'eus le temps de tendre les muscles, et cela m'aida un peu, mais le coup suivant fut plus sérieux : celui-là partait de l'épaule.

— Désolé, dit-il. J'en ai encore quelques-uns pour toi. D'accord ?

Du diable si j'avais envie d'en prendre deux ou trois de plus. Je me préparai et visualisai le coup avant qu'il parte. Il retira le poing de mon ventre, je pris appui sur un pied et écrasai l'autre de toutes mes forces sur celui du petit fumier qui m'emprisonnait les bras. Je sentis craquer des os. Le bonhomme poussa un cri et me lâcha, je fis un pas en avant et y allai d'un crochet du droit qui effleura la gueule de l'autre petit fumier.

Il faut croire que boxer contre un type qui rend les coups ne l'enchantait guère. Il recula d'un pas lui aussi et porta la main à son arme. Je me jetai sur lui, le feintai du droit et mis tout ce que j'avais dans un crochet du gauche qui atterrit à droite, juste sous la cage thoracique.

J'avais fait mouche et cela marcha comme c'était censé le faire. J'ai vu des boxeurs aller au tapis et y rester après un seul coup au foie. Je ne frappai certes pas aussi fort qu'eux, mais je ne portais pas de gants pour amortir le coup. Le petit voyou s'effondra comme si on l'avait fauché aux genoux et roula sur le trottoir en gémissant et se tenant le milieu du ventre.

Son arme tomba sur le trottoir, je la saisis et pivotai assez vite pour cueillir le deuxième type – celui dont j'avais écrabouillé le pied –, au moment même où il se jetait sur moi. Il s'arrêta net en voyant le flingue.

— Du vent ! lui lançai-je. Allez, dégage ! Fous-moi le camp d'ici !

Il avait le visage dans l'ombre et je n'arrivais pas à le voir. Il me regarda en pesant le pour et le contre, mon doigt se serra sur la détente. Le remarqua-t-il et cela suffit-il à le décider ? Peut-être. Toujours est-il qu'il recula, s'enfonça dans l'ombre, tourna le coin de la rue et décampa. Il boitait un peu – essayant d'épargner le pied que

je lui avais bousillé –, mais filait bon train. Je m'aperçus qu'il portait des baskets alors que je portais des chaussures en cuir. Si ç'avait été le contraire, je n'aurais peut-être pas réussi à lui faire lâcher prise.

L'autre type, celui aux cheveux collés sur le crâne, était toujours par terre, gémissant. Je braquai mon arme sur lui. Celle-ci m'avait paru nettement plus grosse lorsqu'il me l'avait mise sous le nez. Je lui piquai la sienne et la glissai dans ma ceinture en grimaçant lorsqu'elle toucha l'endroit où il m'avait assené son premier coup de poing. J'avais déjà le ventre sensible et ce serait dix fois pire le lendemain matin.

Ce fumier n'avait absolument pas besoin de me cogner dessus.

La colère me gagnait. Je le contemplai de haut et surpris son regard. Je reculai d'une bonne trentaine de centimètres pour lui flanquer mon pied dans la tête. La lui rentrer dans les épaules, bordel !

Mais je me dominai et arrêtai. Je ne le frappai pas.

Mauvais point pour moi.

— Je ne mentais vraiment pas quand je lui ai dit que c'était fini pour moi. Je ne lui aurais pas dit autre chose de toute façon : je n'ai jamais vu l'intérêt qu'il y aurait à répondre à un flingue, mais cette fois-ci, je ne lui racontais pas de bobards. J'avais déjà décidé d'arrêter et je venais t'en informer quand ils m'ont sauté sur le poil.

Il avait déjà remplacé Burke au bar lorsque j'étais entré, mais il faut croire que quelque chose se lisait sur ma figure car, dans l'instant ou presque, il était sorti de derrière le comptoir et, avant même que j'aie pu en placer une, m'avait gentiment poussé jusqu'à son bureau dans l'arrière-salle. Il m'y avait aussitôt montré le canapé vert, mais j'avais tenu à rester debout. Il en avait fait autant, je m'étais mis à parler, il m'écoutait.

— Oui, enchaînai-je, j'avais déjà décidé que je perdais mon temps et gaspillais ton fric. Je ne pouvais pas complètement écarter l'idée que, se trouvant là par hasard, le type qui t'avait liquidé tes bonshommes et piqué ton whiskey avait agi sur un coup de tête, mais je n'avais rien découvert qui aurait étayé cette hypothèse. Quant à prendre l'enquête par l'autre bout, ça ne m'enchantait guère. Aller fouiller dans tes deals, je n'avais pas trop envie.

— Tu as fait ce que tu m'avais promis.

— Je suppose – même si tout ce que j'ai appris se réduit au fait qu'il n'y a rien à apprendre. Mais c'est à ce moment-là que ces deux gugusses se sont pointés avec leur artillerie et m'ont confirmé ce que je pensais en un rien de temps, à savoir que s'ils étaient dans le coup, on ne pouvait pas vraiment se contenter d'attribuer ce qui s'est passé dans le New Jersey aux simples hasard et manque de pot. Tu as un ennemi, Mick, et c'est pour ça que Kenny et McCartney ont été descendus.

— Ça, je crois que je le savais depuis le début, me répondit-il. Mais je voulais en être sûr.

— Ben, pour moi, c'est devenu on ne peut plus clair quand ils se sont pointés pour me dire de laisser tomber. Ce que j'avais déjà fait. Et c'est ce que je leur ai dit, le plus marrant de l'affaire étant que, à mon idée, ils m'ont cru.

— Ce qui n’a pas empêché cet enfoiré de te cogner la gueule.

— Il s’en est excusé, lui fis-je remarquer, mais bon, oui : il m’a quand même cogné. Pour finir, je n’ai pas vraiment eu l’impression que ses excuses étaient sincères.

— Et tu as tenu bon sous les coups.

— Je n’avais pas trop le choix. Cela dit, un seul coup de poing m’aurait suffi.

— Et tu leur as montré ce dont tu étais capable. Ah, doux Jésus, ce que j’aurais aimé être là pour voir ça !

— Si tu avais été là, j’aurais préféré que tu me donnes un coup de main, lui renvoyai-je. Je suis trop vieux pour ce genre de conneries.

— Comment va le petit ventre ?

— Moins mal que si j’avais laissé ce type continuer. Mais j’ai eu du bol. Si je n’avais pas écrasé le pied de l’autre tout de suite, il ne m’aurait pas lâché. J’aurais peut-être pu les agacer un peu, mais ça m’aurait mené à quoi, tu peux me dire ? (Je haussai les épaules.) En fin de compte, ce fut sans doute une erreur que de leur rendre leurs coups. Il avait un flingue, bordel ! Et je savais que c’était des tueurs, ou qu’au moins ils travaillaient pour des tueurs. J’ai vu ce qu’ils ont fait à Kenny et McCartney.

— Que tu nous as aidés à enterrer.

— Bref, si je continue à ennuyer ces types, j’en suis pour une volée de plus et rien d’autre. Sauf que cette fois, ils pourraient bien se servir de leur pétoire au lieu de me bourrer la gueule de coups de poing, et peut-être même finir par m’abattre. Évidemment, je n’ai pas eu le temps de penser à tout ça et je me suis contenté de réagir. Et encore une fois, j’ai eu du bol.

— Ah, tiens, j’aurais même payé pour voir ça, insista-t-il.

— Combien ? Pas trop, j’espère : ça s’est terminé en beaucoup moins de temps qu’il ne m’en a fallu pour te le raconter. Mais c’est vrai que l’adrénaline, ça fait planer. Quand j’ai vu le premier se barrer à cloche-pied et le deuxième rouler sur le trottoir en se massant le foie, j’ai failli me prendre pour le petit frère à Superman.

— Tu en avais le droit.

— Et je me suis dit : allez au diable, petits trous du cul. J’avais laissé tomber, c’était fini, mais vous pouvez aller vous faire mettre : après ce que vous m’avez fait, je reprends le collier.

Je respirai un grand coup et ajoutai :

— Sauf que j’ai aussi compris que ce n’était pas tout à fait vrai

quand l'adrénaline s'est mise à retomber. Ce qui s'est passé ne change rien à rien.

— Effectivement.

— Je me suis traîné jusqu'au coin de la rue et j'ai dû me raccrocher à un réverbère pour dégueuler. Or, sache-le, je n'ai plus dégueulé une seule fois dans les rues depuis que j'ai cessé de boire et ça fait pas mal d'années de ça.

— Bon, mais... comment te sens-tu, en dehors du petit bobo au ventre ?

— Pas mal.

— Je te dirais bien que ça mérite un petit verre, mais... tu n'en voudrais pas, n'est-ce pas ?

— Non, pas ce soir.

— Tes copains n'admettent donc pas qu'il y puisse y avoir des circonstances exceptionnelles ? Quel genre d'homme serait donc celui qui te reprocherait de boire un petit verre par une nuit pareille, hein ?

— Peu importe ce que celui-ci ou celui-là pourrait faire, répliquai-je. Là-dedans, je suis le seul à pouvoir me l'autoriser.

— Et tu ne le feras pas.

— Imaginons que je décide que boire un coup après en avoir reçu un au ventre ne pose pas de problème, lui dis-je. Que crois-tu qu'il arriverait ?

Il sourit.

— Tu aurais très vite fort mal à la bedaine.

— Voilà. Parce que je chercherais tout de suite à me la faire cogner d'abondance. Non, Mick, boire ne m'aiderait pas. Au mieux, ça me ferait encore plus mal.

— Oui, je sais.

— Et en plus, je n'en ai pas vraiment envie. Tout ce que je veux, c'est te rendre une partie de ton fric, rentrer chez moi et me faire couler un bain chaud.

— L'idée du bain chaud n'est pas mauvaise. La chaleur apaisera tes douleurs et demain matin tu te sentiras nettement mieux. Mais il n'est pas question que je te reprenne de l'argent.

— J'ai été obligé de louer une voiture, lui expliquai-je. J'ai travaillé un après-midi, et T. J. a passé quelques heures au téléphone et devant son ordinateur. En gros, ça fait la moitié des mille dollars que tu m'as donnés.

— Et tu as pris une volée, me fit-il remarquer, et risqué de te faire étendre. Pour l'amour de Dieu, bonhomme, garde mon putain de pognon !

— J'aurais dû résister, dis-je à Elaine, mais il faut croire que j'en avais déjà assez pris comme ça dans la soirée. J'ai gardé l'argent et je me suis payé un taxi pour rentrer. Qu'est-ce que j'ai pu me sentir bête à faire un aussi court trajet en voiture par une soirée aussi belle ! Mais bon, je me suis dit que je n'avais peut-être plus besoin d'exercice.

— Et tu n'avais plus tellement envie de te retrouver nez à nez avec eux.

— Je n'y ai même pas pensé, lui avouai-je, mais l'idée me trotteait peut-être quand même au fond de la cervelle. Pas celle de les rencontrer sans doute, mais une vague impression que tout d'un coup les rues n'étaient plus aussi sûres.

Je n'avais pas prévu de lui raconter mes aventures, enfin... pas tout de suite, mais quand j'étais entré dans l'appartement elle n'avait eu qu'à me jeter un coup d'œil pour savoir que j'avais eu des ennuis.

— Résultat, tu ne travailles plus pour Mick, reprit-elle.

— J'avais déjà arrêté de toute façon. Au cinéma, il n'y a pas meilleur moyen de pousser un privé à continuer à bosser que d'essayer de lui flanquer la trouille, mais ce n'est pas comme ça que ça marche dans la réalité. Pas cette fois-ci, en tout cas. Mick ne voulait pas me laisser lui rendre son argent, mais il n'a pas non plus essayé de m'empêcher de renoncer. Il savait que j'avais fait ce que je m'étais promis de faire.

— Et eux, ils le savent, mon chou ?

— Quoi ? Les petits durs ? Je le leur ai dit et je pense qu'ils m'ont cru. Me cogner la gueule faisant partie de leur deal, le mec m'a ajusté son meilleur coup, mais cela ne signifie nullement qu'il ne m'ait pas cru.

— Et maintenant ?

— Tu crois qu'il aurait changé d'avis ?

— Pour lui, me répondit-elle, tu n'as renoncé que parce qu'il a réussi à t'intimider.

— Ce qui est en partie vrai. Cela étant, il serait plus juste de dire qu'il n'a fait que renforcer la décision que j'avais prise.

— Sauf qu'après, tu lui as rendu la monnaie de sa pièce. Et tu l'as étendu.

— Simple coup de chance.

— Peut-être, mais ça a marché. T'en as fait filer un et tu as laissé l'autre se tordre de douleur par terre. Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— Non, rien. C'est ton « tu as laissé l'autre se tordre de douleur par terre » qui me fait rire.

— Se rouler par terre en essayant de se remettre le foie à l'endroit ? Pour moi c'est ça, se tordre de douleur.

— Oui, peut-être.

— Ce que je veux te dire, c'est que tu ne t'es pas conduit comme quelqu'un qui avait la trouille. Même si tu l'avais.

— Pas sur le coup. Quand ça arrive, on est trop dans l'instant pour avoir peur. C'est seulement après, en traversant la 53^e, que j'ai commencé à suer aussi fort que le type de *Broadcast News*[9].

— Le type de... ? Ah ! Albert Brooks ! C'était marrant, comme film.

— Et après, bien sûr, j'ai dû m'arrêter pour vomir. Dans le caniveau, évidemment, parce que je suis un gentleman. Nous dirons donc qu'effectivement j'ai eu peur, au moment où je n'avais plus aucune raison de trembler. Mais pendant quelques secondes je fus Mister Cool en personne.

— Ah, mon héros, dit-elle. Et ils ne t'ont pas vu après au moins ? Ils ont raté les tremblements et les flots de sueur, non ? Tout ce qu'ils ont vu, c'est Mister Cool.

— Quoi ? Tu crains qu'ils remettent ça ?

— Ben... et toi ?

— Je ne peux pas en écarter l'hypothèse, mais pourquoi le feraient-ils ? Ils verront bien que je ne passe pas mes journées à tramer dans le New Jersey ou chez Grogan. J'y suis passé ce soir, mais je n'y retournerai plus avant que tout ça soit passé.

— Et tu crois pas qu'ils auront envie de se venger ?

— Là encore, c'est possible. Ce sont des pros, mais les pros, eux aussi, connaissent des moments où l'ego se mêle du boulot. Je te promets d'ouvrir l'œil pendant les deux ou trois semaines à venir. Et j'éviterai les ruelles sombres.

— Ce n'est jamais une mauvaise idée.

— Et tu sais pas ce que je vais faire d'autre ? Je vais me balader avec un flingue.

— Celui-là ?

Je l'avais posé sur la table basse. Je le ramassai et en sentis le

poids dans la paume de ma main. C'était un revolver, un Smith calibre .38, avec une balle à charge creuse dans cinq des six chambres du barillet.

— J'en avais un comme ça quand j'étais flic, lui dis-je. Ils pèsent toujours plus qu'on croit, même les petits comme celui-là. Le canon ne fait qu'un pouce. Ceux que je portais en faisaient deux.

— Quand tu montais à l'appartement, c'était la première chose que tu faisais : tu enlevais ton revolver et tu le mettais de côté.

— Dans mon souvenir à moi, la première chose que je faisais, c'était de t'embrasser.

— Nous dirons donc que c'était la deuxième. Mais tu en faisais un rituel.

— Vraiment ?

— Ouais ouais. Peut-être était-ce ta façon à toi de me montrer qu'avec moi tu te sentais en sécurité.

— Peut-être.

Lorsque Elaine et moi nous rencontrâmes, j'étais flic et marié. Elle était, elle, une jeune, douce et très innocente call-girl. Tout cela remonte à quelques siècles. À une vie antérieure – voire deux.

— Il y a quelques années, ils ont enfin compris que, côté puissance de feu, les flics étaient complètement dépassés par les truands, surtout ceux qui faisaient dans la drogue. Ils ont donc récupéré tous les revolvers et les ont remplacés par des 9 millimètres. Automatiques, s'entend. On y charge plus de balles qu'on ne pourra jamais en mettre dans un de ces vieux engins, et ça arrête beaucoup plus sérieusement son bonhomme. Cela dit, je ne pense pas que j'aurai jamais besoin de plus que ça.

— J'espère bien que tu n'auras besoin de rien du tout, me répondit Elaine, mais je suis d'accord : ce ne serait pas une mauvaise idée de te balader armé. Mais... est-ce bien légal ?

— J'ai un port d'arme. Ce flingue n'est pas déclaré, enfin... pas sous mon nom. Bref, il y a certes violation de la loi, mais je ne vais pas m'inquiéter pour ça.

— Si tu le prends comme ça, je ne m'en inquiéterai pas non plus.

— Si jamais il fallait que je m'en serve, le fait qu'il ne soit pas déclaré sera sans doute le moindre de mes soucis. Sans oublier que si je me retrouvais pris dans un incident que j'aimais mieux ne pas rapporter, mon absence de papiers réglementaires pourrait être un avantage.

— Tu veux dire... si tu flinguais quelqu'un et l'emportais en paradis ?

— En gros.

Je reposai le revolver sur la table et bâillai.

— Ce que j'aimerais, c'est aller me coucher, repris-je. Mais d'abord je trempe dans un bain chaud. Demain matin, je serai très content de l'avoir fait.

Je ne m'endormis pas dans la baignoire, mais il s'en fallut de peu. J'y restai jusqu'à ce que l'eau ne soit plus chaude. Puis je me séchai avec une serviette et me dirigeai vers la chambre. Et en y arrivant, j'y trouvai les lumières baissées et entendis de la musique – un disque de John Pizzarelli que nous aimions tous les deux. Elaine était debout près du lit, avec un beau sourire sur la figure et du parfum tout autour. Elle s'approcha de moi pour dénouer la serviette que je m'étais mise autour de la taille.

— Toi, tu as une idée derrière la tête, lui dis-je.

— Tu vois ce qui arrive quand une fille épouse un détective ? Il ne laisse rien passer. Bien. Et si tu t'étendais au milieu du lit... oui, voilà, sur le dos, et fermes les yeux ?

— Je pourrais m'endormir.

— C'est ce que nous allons voir.

Après, elle me dit :

— J'y verrais bien une affirmation de ma force vitale. Ou alors, c'est que je me suis sentie tout excitée en pensant à la manière dont tu as étalé ces deux fumiers. Mais c'était bon, n'est-ce pas ? Et ça ne t'a pas fait mal au ventre ou ailleurs parce que tu n'as pas eu à remuer un seul muscle, enfin... un peut-être.

« Et comme je t'aime à la folie, espèce de vieil ours, ça me rend dingue de penser qu'on puisse essayer de te faire du mal. Tiens, je serais prête à les traquer jusqu'au bout du monde, ces petits cons, et à les tuer. Mais je ne suis qu'une femme et, femme que je suis, me retrouve coincée dans le rôle traditionnel de celle qui porte secours et donne un coup de main... surtout ça.

« Et toi qui as tellement envie de dormir, mon pauvre nounours ! Alors que la grande garce que je suis n'a aucune envie de te laisser tranquille. Tu as eu ton coup de main... l'expression te plaît-elle, au moins ? et déjà tu dérives. Allez, fais un gros dodo, mon chéri. Et de beaux rêves. Je t'aime. »

Je me réveillai en me disant que j'avais fait des rêves

inhabituellement imagés, mais en étant incapable de les retrouver. Je me douchai et rasai avant de gagner la cuisine. Elaine avait déjà filé à son cours de yoga, en me laissant un petit mot pour me le dire – et ajouter que le café était prêt. Je m'en versai une tasse et la bus devant la fenêtre de la salle de séjour.

Comme c'était prévisible, les coups que j'avais reçus au ventre me faisaient encore mal, certaine décoloration, elle aussi prévisible, s'y marquant nettement. La douleur serait très probablement plus forte le lendemain, puis commencerait à s'atténuer.

Mes deux mains étaient encore raides et sensibles, la droite du coup qui avait effleuré la tête de mon adversaire, la gauche du gnon qui avait atterri là où il fallait. Ici et là, aux bras et aux épaules, j'avais d'autres muscles endoloris, sans parler du mal que j'avais à un mollet et au bas du dos. Je m'étais servi de certains muscles d'une manière assez peu habituelle et le payais. On le paie toujours.

J'avalais deux ou trois aspirines et composai un numéro de téléphone que je n'avais pas besoin de chercher dans l'annuaire.

— J'ai failli t'appeler hier, dis-je à Jim Faber après l'avoir mis au courant de ce qu'il avait raté après que nous nous étions séparés.

— T'aurais pu.

— J'y ai songé. Mais il était assez tard. Si Elaine n'avait pas été là, je n'aurais pas hésité : ce n'était pas le moment de rester seul. Mais elle était là et ça va mieux.

— Et tu n'as toujours pas d'alcool chez toi.

— Non, et je n'ai même pas eu envie de boire.

— Il n'empêche : aller au café après une bagarre de rue...

— Je me suis arrêté à l'entrée, lui répondis-je, et j'ai décidé que tout allait bien. J'avais quelque chose à dire à quelqu'un, je l'ai fait et j'ai dégagé rapidos pour rentrer à la maison.

— Comment te sens-tu maintenant ?

— Vieux.

— Sans blague ? J'aurais plutôt cru que tu te prendrais pour un jeune lion. Quel âge avaient les types que tu as rossés ?

— Rosser est un bien grand mot. Je les ai surpris et j'ai eu de la chance. Quel âge ? Je ne sais pas. Je dirais dans les trente-cinq ans.

— Des gamins, quoi.

— Pas exactement.

— Quand même ! Tu dois te sentir bien, Matt ! Deux jeunes

balèzes et tu les envoies au tapis ! Même si la chance y a été pour quelque chose...

— Pour beaucoup.

— Peut-être, mais pour moi, t'as gagné.

Nous parlâmes encore un peu, Jim aiguillant la conversation sur notre rendez-vous du dimanche. Il me suggéra de le retrouver au chinois végétarien qui se trouve en face du Colysée.

— Ça fait des mois qu'on n'y a pas mangé, me dit-il, et j'ai assez envie de goûter à leur célèbre ersatz d'anguille.

— Ils ont fermé boutique.

— Sans blague ! Depuis quand ?

— Je ne sais pas, mais j'ai vu une pancarte dans leur vitrine au début de la semaine dernière. RESTAURANT FERMER. ALLER AILLEURS. MERCI. Ce n'est peut-être pas comme ça qu'on dirait dans un cours d'anglais pour étrangers, mais le message était clair.

— Elaine doit être bien déçue.

— Inconsolable, tu veux dire. Nous avons trouvé un végétarien dans Chinatown, il y en a quelques-uns maintenant, mais celui de la 58^e était un de ses préférés et c'était à deux pas. Ça va faire un grand vide dans son existence.

— Et un petit dans la mienne. Où veux-tu que j'aille trouver des anguilles à base de soja ? L'anguille véritable ne m'a jamais excité, je n'aime que la fausse.

— Tu veux essayer celui de Chinatown ?

— J'aimerais bien regoûter à ce plat avant de mourir, mais ça fait une trotte pour y aller.

— Je ne suis même pas sûr qu'ils aient de l'anguille au menu. Le restau de la 58^e est le seul endroit où j'en aie jamais vu.

— Ce qui voudrait dire que nous pourrions avoir à nous traîner jusqu'à Chinatown et n'y trouver que du thon à base de gluten ?

— Le risque n'est pas à écarter.

— Ou alors... des côtelettes de porc en pâte à papier ? Toute anguille mise à part, je crois que je vais en rester à la bouffe à base de bouffe et donc... on laisse tomber Chinatown. Ce n'est pas comme s'il y avait pénurie de restaurants chinois dans le quartier !

— À toi de choisir.

— Bon, hmmm, dit-il. Où ne sommes-nous pas allés depuis un bout

de temps ? Et si on allait au petit truc de la 8^e Avenue ? À la hauteur de la 53^e Ouest. Tu vois celui auquel je pense ? Trottoir nord-est, pas tout à fait au coin, disons... deux ou trois maisons plus haut dans l'avenue.

— Je vois, oui. Le Panda quelque chose. J'ai envie de dire « doré », mais ce n'est pas ça.

— En général, les pandas sont plutôt noir et blanc.

— Merci du renseignement. Mais tu as raison : nous n'y sommes pas allés depuis des éternités. Et si je me souviens bien, c'était plutôt bon.

— Ils sont tous assez bons. Six heures et demie ?

— Parfait.

— Et je peux espérer que tu ne te battes plus dans les rues d'ici là ? Et que tu restes à la porte des troquets ?

— Marché conclu.

Il y a une armurerie à Centre Market Place, au coin de Centre Street où se trouve l'ancien quartier général de la police. Elle fait partie du décor depuis toujours et l'on y vend des armes de toutes sortes, sans parler de quantité de matériel de police et de manuels adéquats. J'allai m'y acheter un étui et, une idée me venant après coup, y fis aussi l'acquisition d'une boîte de balles – à charge creuse, comme les cinq que j'avais déjà dans le barillet de mon Smith. Si tout un chacun a le droit de s'acheter un étui, il me fallut montrer mon port d'arme pour qu'on me donne mes munitions. Je l'avais sur moi, je le montrai et signai le registre.

Ils avaient aussi des gilets en Kevlar, mais j'en avais déjà un. De fait, je l'avais mis avant de quitter l'appartement.

Il faisait un peu chaud pour porter ce genre de truc, le degré d'humidité étant à peine en dessous de ce qui est considéré comme supportable. Je n'avais pas besoin de ça par une journée pareille, mais j'avais mis mon blazer bleu marine. Je m'étais glissé mon petit Smith sous la ceinture et il fallait que je mette quelque chose par-dessus pour qu'on ne le voie pas. Idem pour l'étui.

On m'avait tendu l'étui et les balles dans un sac en papier brun, je me baladai avec en cherchant un endroit où déjeuner. Je longeai un certain nombre de restaurants asiatiques et finis par me retrouver dans Mulberry Street, entre les deux croisements qui constituent l'essentiel de ce qui reste de la Petite Italie. Je m'assis dans le jardin du Luna et commandai une assiette de linguini aux clams et à la tomate. Puis, pendant qu'on me préparait ça, je m'enfermai dans les toilettes pour

hommes. Je tombai la veste, mis mon étui, en ajustai les passants, sortis mon revolver et le glissai dedans. Je jetai un coup d'œil à la glace et eus l'impression que la bosse de l'étui se verrait à cent pas. Cela dit, c'était plus confortable que de se trimbaler avec un revolver dans la ceinture, surtout avec le mal au ventre que je me payais.

En regagnant ma table, j'eus le sentiment que personne dans le restaurant, voire dans le reste du quartier, n'ignorait que j'étais armé.

Je déjeunai et rentrai chez moi.

Lorsque T. J. m'appela, j'étais en train de regarder l'équipe de football de Notre-Dame rétamé celle de Miami. Mon blazer accroché au dos d'une chaise, je traînais chez moi en manches de chemise, sans quitter mon revolver. Je remis mon blazer et traversai la rue pour gagner le *Morning Star*.

T. J. et moi avions pris l'habitude de nous y installer à une table près d'une fenêtre. Il y était déjà, buvant un jus d'orange avec une paille, lorsque j'arrivai. Je le fis passer à une table près des cuisines, loin des fenêtres, et m'assis de façon à pouvoir surveiller l'entrée de l'établissement.

Tout cela, T. J. le remarqua sans faire de commentaires. Après que j'eus commandé un café, il me dit seulement :

— Je sais comment t'es devenu le plus grand méchant du quartier et comment t'as botté des culs en prenant les noms des coupables.

— A mon âge, je ne botte plus grand-chose et les noms, j'ai tendance à les oublier, répliquai-je. Qu'est-ce que tu as entendu dire et où ?

— Je t'ai déjà dit ce que j'avais appris et où crois-tu que je l'aie entendu, hein ? Au magasin d'Elaine, pardi. Oh... parce que tu voulais savoir si on cause de toi dans les rues ? Non, pas que je sache, mais si tu veux te faire un nom, je serai plus qu'heureux de répandre la bonne rumeur.

— Non, s'il te plaît, ne me rends pas ce service.

— Mais dis, t'es habillé comme un tueur ! Où c'est qu'on va, Nina ?

— Nulle part, que je sache.

— Elaine m'a dit que t'avais fini de fouiner dans les combines du New Jersey, mais je me demande si tu lui as pas raconté des salades pour pas qu'elle se fasse de souci.

— Moi ? Faire une chose pareille ? De toute façon, j'avais décidé d'arrêter avant l'incident d'hier soir. Ça n'a fait que confirmer ce que je pensais déjà.

— Alors si on bosse pas, c'est que tu t'es juste sapé comme ça pour venir boire un jus avec moi, conclut-il en penchant la tête de côté pour mieux contempler le renflement que j'avais sous le sein gauche. Dis... et ça, là... ça serait pas c'que j'pense que c'est ?

— Comment veux-tu que je le sache ? lui répondis-je.

— Non, parce que tu sais pas c'que j'pense ? Mais si, tu sais, et moi aussi : Elaine m'a dit que tu prenais des précautions. C'est... la pétoire que t'as piquée au grand vilain ?

— Absolument. Ce n'est pas difficile à voir, si ?

— Pas quand on cherche, non, mais c'est quand même pas comme si t'avais mis une pancarte. Un conseil : si jamais t'avais envie de te balader comme ça tout l'temps, vaudrait peut-être mieux que tu te fasses retailer le costume pour qu'on voie pas la bosse.

— Jadis, je portais une arme nuit et jour, lui fis-je remarquer. En et hors service. Le règlement l'exigeait. Je me demande si c'est toujours le cas. Avec tous les flics saouls qui se sont suicidés ou mutuellement flingués au fil des ans, il n'est pas impossible que les gros bonnets de la police aient décidé de revoir cette partie-là du règlement.

— Mais... les flics sont toujours armés, non ? Règlement ou pas ?

— Il y a des chances. J'ai vécu à Long Island pendant des années, et le règlement ne s'appliquait qu'aux cinq bourgs de New York^[10]. Bien sûr aussi, il y avait un autre article de ce même règlement qui exigeait que tout officier de police réside à New York, mais celui-là, il n'était pas difficile de le tourner.

Il aspira le reste de son jus d'orange, sa paille faisant un grand gargouillis au fond du verre.

— Je sais pas qui a inventé le jus d'orange, reprit-il, mais c'était un génie. Ça a si bon goût qu'on a du mal à croire que ça puisse aussi faire du bien. Sauf que ça en fait. À moins qu'ils racontent des histoires, Édouard.

— Pour ce que j'en sais, ce n'est que la stricte vérité.

— Tu me redonnes la foi, me lança-t-il. Tu t'appelles le jour où j't'ai acheté un flingue ? Même que je te l'ai donné dans la banane où le type qui me l'avait vendu l'avait mis.

— C'est vrai. C'était une banane bleue.

— Bleue, voilà. Un peu bizarre comme couleur, si j'me souviens bien.

— Si tu le dis.

— Tu l’as toujours ?

Je m’étais procuré cette arme pour une amie qui était en train de mourir d’un cancer du pancréas[11]. Elle voulait pouvoir en terminer rapidement si jamais ça devenait trop dur à supporter. C’était effectivement devenu très dur à supporter avant que la maladie finisse par l’emporter, mais Dieu sait comment elle avait réussi à faire avec jusqu’au dernier moment, et n’avait jamais eu à se servir de mon arme.

Je ne savais pas ce qu’il était advenu du flingue. Il devait tramer sur une étagère dans sa penderie, bien emballé dans sa banane bleue. Quelqu’un l’avait probablement trouvé en rassemblant ses affaires et je n’avais pas la moindre idée de l’endroit où il avait pu atterrir après.

— Les bananes, reprit-il, c’est pas difficile à trouver. Tous les marchands coréens en ont. Même qu’ils les mettent sur des petites tables où y a plein de lunettes de soleil et de casquettes de base-ball. Des bananes, ils en ont tous. Ça te coûte dans les dix-quinze dollars, un peu plus si tu veux du tout cuir. Combien t’as payé ton étui ?

— Plus de dix ou quinze dollars.

— Non, parce qu’une banane, au moins ça te bousillera pas la veste. Même que t’aurais pas besoin de porter de veste du tout.

— De toute façon, il y a peu de chances pour que j’aie jamais besoin de me servir d’une arme. Mais si c’était le cas, je n’aurais pas trop envie de m’enquiquiner avec une fermeture Eclair.

— Quoi ? C’est pas comme ça que Norbert J’dégaine Plus Vite que l’Eclair y défouraille ?

— Je ne pense pas.

— Remarque, y a pas mal de gus qui laissent la fermeture Eclair ouverte. Même que c’est plutôt cool, dans l’genre.

— Comme de porter des baskets avec les lacets défaits ?

— En gros, sauf que s’prendre les pieds dans sa banane, faut déjà l’faire. Alors que là, quand ça commence à chauffer, t’y mets juste la main et t’es prêt.

Il me fit les yeux blancs et ajouta :

— Mais bon, hein, j’veais pas gaspiller ma salive avec toi ! Une banane, c’est pas d’main que tu vas t’en acheter une !

— Il faut croire que ce n’est pas mon genre.

Je rentrai à la maison et regardai encore un peu de football à la télé, en changeant de chaîne dès qu’il y avait une pub et sans vraiment faire attention aux résultats des rencontres. Il n’était pas tout à fait six

heures lorsque j'éteignis le poste et me rendis au magasin d'Elaine. ELAINE MARDELL, proclame l'enseigne au-dessus de la vitrine, et l'intérieur est tout à fait à l'image de la propriétaire : art populaire et antiquités, tableaux achetés dans des brocantes, plus quelques toiles et dessins d'artistes contemporains qu'elle a découverts. Elle a l'œil, Elaine – et remarqua tout de suite ma pétioire.

— Oho ! dit-elle. Serait-ce ce que je pense que c'est ou t'es seulement content de me voir ?

— Les deux.

Elle tendit la main pour déboutonner ma veste.

— C'est moins visible comme ça, dit-elle.

— Jusqu'au moment où on voit tout parce que la veste s'est ouverte.

— Ah, oui, mince. Je n'avais pas pensé à ça.

— T. J. me tanne pour que j'achète une banane.

— Tout à fait ton genre.

— C'est ce que je lui ai dit.

— Ah, Matt, quelle bonne surprise tu me fais ! Je me préparais justement à fermer.

— Et moi à t'emmener dîner.

— Hmmm. J'aimerais bien repasser à la maison et me refaire une beauté avant.

— C'est ce que je me disais.

— Et me changer.

— Ça aussi, je me le disais.

Nous remontions la 9^e Avenue lorsqu'elle me lança :

— Et si je te faisais la cuisine, hein ? Vu qu'on repasse à la maison de toute façon.

— Par cette chaleur ?

— Il ne fait pas si chaud que ça et ça devrait se rafraîchir ce soir. Il pourrait même pleuvoir.

— Ça n'a pas l'air d'en prendre le chemin.

— C'est ce qu'ils ont dit à la radio. Sans compter qu'il ne fait jamais trop chaud dans l'appartement. Je verrais assez bien des pâtes et une salade.

— Tu serais surprise d'apprendre combien de restaurants sont

capables de te préparer ça.

— Peut-être, mais pas aussi bien que moi.

— Bah... si tu insistes, finis-je par lui dire. Je pensais aller chez Armstrong ou au Paris Green et après... on pourrait descendre écouter du jazz au Village.

— Ah.

— Ton enthousiasme me tue.

— Non, moi, je penchais plutôt pour des pâtes et une salade à la maison. Plus deux séances de ciné au magnétoscope.

Elle tapota son sac à main et précisa :

— *Michael Collins* et *Le Patient anglais*. Amour et violence, à nous de décider ce qu'on voudrait voir en premier.

— Bref, une soirée tranquille à la maison.

— Dit-il en ayant toutes les peines du monde à contenir son excitation. Qu'est-ce que tu as contre l'idée de passer une soirée tranquille à la maison ?

— Rien.

— N'oublie pas que nous avons raté ces deux films et que nous nous étions promis de les voir.

— C'est vrai, reconnus-je.

Nous en restâmes là du débat en arrivant dans l'entrée de l'immeuble, puis je dis :

— On exagère un peu, tu ne crois pas ? Tu voudrais que je ne sorte plus de la maison ?

— Et toi, tu as envie de montrer à ces ordures qu'ils ne pourront jamais t'empêcher de faire ce que tu veux.

— Que je veuille vraiment le faire ou pas. Tu oublies que nous sommes samedi soir et qu'il y aura sûrement beaucoup de monde et de bruit quel que soit l'endroit où nous nous rendions. Oui, c'est vrai que si je n'étais pas une espèce de tête de mule, passer une soirée tranquille à la maison me paraîtrait génial.

— Toi, une tête de mule ? Allons, ce n'est pas l'effet que tu me fais.

— C'est pourtant comme ça que je me suis conduit il y a quelques instants.

— Et maintenant, tu commences à changer d'avis, insista-t-elle. Serais-tu au bord de faire pencher la balance dans l'autre sens ? J'ai acheté des tonnes de piments rouges l'autre jour. Et la sauce salsa

devrait t'astiquer sérieusement la cervelle.

— D'accord, mais on mange d'abord, lui dis-je. Et après, on regarde *Michael Collins*. Comme ça, si je m'endors devant le poste, je ne manquerai jamais que *Le Patient anglais*.

— Qu'est-ce que tu peux être dur en affaires, toi !

— Ben, j'ai quand même épousé une Juive, lui lançai-je. Elle m'a beaucoup appris.

Dimanche matin. Je regardai mon ventre, la moitié des couleurs de l'arc-en-ciel me renvoyèrent mes regards. Même si ça avait pire allure qu'avant, je me sentais un peu mieux et avais l'impression que mes douleurs s'étaient légèrement apaisées.

Je m'habillai et gagnai la cuisine, où j'avalai un bagel et une tasse de café. Elaine me demandant comment j'allais, je le lui dis :

— Il y a quelques années de ça, j'aurais récupéré nettement plus vite. Et je n'aurais pas été obligé de vérifier mon état de santé tous les matins.

— Sans compter que l'entretien du bonhomme exige plus de temps et d'efforts. Avant, on n'avait pas à s'emmerder avec de la gym ! À propos... je vais aller en faire une heure.

— Mon désespoir est tel que je me joindrais presque à toi.

— Pourquoi pas ? Il y a tous les engins dont tu pourrais jamais avoir envie de te servir, et des tonnes de poids et haltères si tu tiens absolument à la jouer Luddite^[12]. Et des myriades de femmes en Spandex à regarder... et le Jacuzzi pour reposer tes muscles endoloris après. Et l'air que tu prends me dit que tu ne viendras pas.

— Non, pas aujourd'hui. J'ai déjà bouffé trop d'énergie à t'écouter me parler de tes machines. Tu sais ce dont j'aurais vraiment envie ? Rien d'aussi épuisant qu'une séance de gym, ça, c'est sûr, mais d'une bonne balade à pied. Aller-retour jusqu'au Village ou la 96^e Ouest.

— Je ne vois pas ce qui pourrait s'y opposer.

— Mais à ton avis, je ne devrais pas.

— Tu t'habilles chaudement, d'accord ? Tu mets ton étui et ton gilet.

— Bah, peut-être que je vais rester à la maison.

— C'est ça, mon amour. Tu n'auras qu'à faire tout doucement des demi-pompes si tu veux te réparer plus vite. Pourquoi ne pas donner une journée de plus à ces fumiers pour qu'ils t'oublient ?

— Ce n'est pas bête.

— Et tu as le *New York Times* du dimanche à lire. Rien qu'à le soulever, tu feras plus d'exercice que le reste de nos concitoyens réunis. Sans parler des émissions de sport à la télé. C'est pas ça qui manque.

Je lus le journal et regardai le match des Giants. Lorsque celui-ci se termina, je zappai entre la rencontre Jets-Bills sur NBC et un tournoi de golf, catégorie seniors. Savoir qui remporterait la partie de football ne me passionnait guère – et les joueurs non plus, vu la manière dont ils s'y prenaient –, et le tournoi de golf ne présentait aucun intérêt, même si, assez curieusement, l'affaire avait quelque chose d'hypnotique.

Elle semblait d'ailleurs avoir le même effet sur Elaine, qui m'apporta une tasse de café et finit par rester figée devant l'écran jusqu'au moment où une pub pour les tuyaux d'échappement Midas brisa le charme.

— Tu peux me dire pourquoi je regardais ça ? me demanda-t-elle. Qu'est-ce que j'en ai à foutre du golf ?

— Je sais.

— Et les tuyaux d'échappement Midas, hein ? Moi, quand j'en achèterai un, c'en sera un de la marque que recommande George Foreman.

— Meineke.

— Si tu le dis.

— Mais comme en plus on n'a pas de voiture...

— Tu as raison. Non, moi, quand j'achèterai un pot d'échappement, il sera en cachemire.

Sur quoi elle quitta la pièce. Je retournai à ma partie de golf et me retrouvai à penser à Lisa Holtzmann tandis qu'un type habillé d'un costume aux couleurs trop vives se préparait à faire un birdie. Ce que je me dis ? Que c'était très exactement le genre d'après-midi paresseuse à passer à l'appartement de Lisa.

Juste une idée passagère, tout comme il m'arrive encore de penser à la boisson, même lorsque je n'ai pas vraiment envie de me saouler. J'avais certes reniflé des odeurs de bourbon quelques soirs plus tôt, et ces odeurs avaient filé droit à ma banque de souvenirs, mais cela ne m'avait pas poussé à boire pour autant. Je les avais de nouveau reniflées le lendemain – elles se mêlaient à des relents de sang, de mort et de cordite, ceux-ci plus faibles, quoique parfaitement reconnaissables, le surlendemain –, mais là encore, je n'en avais pas désiré boire pour autant.

Bref, si je n'avais pas envie de Lisa pour l'instant, j'aurais clairement aimé sortir, moins de l'espace physique où je me trouvais que de l'espèce de territoire mental où j'errais. Source de plaisir, conquête ou bonne compagnie, Lisa l'avait été, mais plus encore moyen de sortir – et sortir, je le voudrais toujours. Aussi confortable que soit une existence qui me convient tout aussi bien que moi je lui conviens, j'aurai toujours envie de filer me cacher quelque part, ne serait-ce qu'un instant.

Cela fait partie de ce que je suis.

Le simple fait de la retrouver, de surprendre son regard et de la voir tenir la main de Florian avait suffi à me la remettre en tête. Mais je n'allais pas la revoir. Ni même seulement lui téléphoner. J'en parlerais sans doute plus tard avec Jim, mais y penser maintenant, non.

Il valait mieux regarder mes bonshommes jouer au golf.

— Mais t'es tout beau ! s'écria Elaine en tendant la main pour toucher mon coupe-vent et sentir mon revolver en dessous. Très joli la manière dont ça flotte et le cache complètement. Et en ne remontant la fermeture Eclair qu'à moitié, tu devrais pouvoir le sortir à toute allure, non ?

Sorti, rentré, je le lui montrai.

— Et ce polo rouge ! reprit-elle en tendant à nouveau la main pour y défaire un bouton. Ah, je vois... tu l'avais boutonné jusqu'en haut pour qu'on ne voie pas ton gilet pare-balles. Non... c'est quand même mieux ouvert. Et puis quoi ? Qu'est-ce que ça peut faire qu'on le voie ? Comme si on pouvait deviner ce que c'est ! Ça pourrait très bien être une chemise.

— Sous un polo ?

— Ou alors un tatouage, se reprit-elle. Mais tu es beau. Et il y a juste assez de contraste entre ton pantalon kaki et ton coupe-vent pour que ça n'ait pas l'air d'un uniforme.

— Tu m'en vois très heureux, lui dis-je, parce que ça m'inquiétait vraiment beaucoup.

— Et c'est normal. Imagine un peu qu'une poulette se pointe et te demande de vérifier son niveau d'huile, hein ? Tu te sentiras comment ?

— Je crois que je vais laisser ta question sans réponse.

— Ce serait plus sage. Allez, donne-moi un bisou. Miam-miam. Amuse-toi bien et fais attention. Et embrasse bien Jim de ma part.

Je sortis. On aurait dit qu'il allait pleuvoir, ce qui n'aurait pas fait de mal. L'air était épais et lourd : une bonne averse pour rincer tout ça aurait été la bienvenue, mais je me dis que le temps ne changerait pas plus que ces derniers jours.

Je me dirigeai vers l'est pour gagner la 8^e Avenue, puis obliquai vers le sud, traversai deux ou trois rues et me retrouvai devant le restaurant du Lucky Panda'. Un de ces animaux était représenté sur l'enseigne, en noir et blanc comme il est de tradition, et aussi souriant que s'il venait de gagner à la loterie.

Jim Faber était déjà arrivé. Je n'eus pas de mal à le repérer dans le restaurant qui était quasiment désert. Appuyée contre un mur tout au fond de la salle, la table qu'il avait choisie me ravit. Il lisait le cahier magazine du *New York Times*. Il le mit de côté en me voyant et se leva.

— Ike et Mike, me lança-t-il.

— Pardon ? lui renvoyai-je en lui serrant la main.

Il nous montra tous les deux du doigt.

— « Ike et Mike sont identiques », répéta-t-il. Tu n'as jamais entendu cette expression ?

— Pas récemment.

— J'avais des cousins jumeaux plus vieux que moi de trois ans et... je t'en ai déjà parlé ?

— Je ne crois pas. Pourquoi ? Ils s'appelaient Ike et Mike ?

— Bien sûr que non. Ils s'appelaient Paul et Philip, mais tout le monde appelait Philip « Buzzy ». Dieu sait pourquoi. Toujours est-il que j'avais aussi un oncle, pas le père des jumeaux, non, un autre, et chaque fois qu'il les voyait il disait la même chose.

— « Bonjour, les enfants. »

— Non. Il disait : « Ike et Mike sont identiques. » A tous les coups, et ça veut dire chaque fois que nous nous retrouvions en famille, ce qui n'arrivait pas qu'une fois de temps en temps. Pour une famille où il y avait des tas de gens et où personne n'aimait personne, ça faisait même beaucoup. « Ike et Mike sont identiques. » Ça devait les faire grimper aux rideaux, mais ils ne se sont jamais plaints. Sauf que, bien sûr, c'était une famille où on apprenait à ne pas se plaindre. Jamais.

— « Arrête de pleurer ou je te colle une raison de chialer. »

— Oui, oui... ah, mon Dieu ! Ton père aussi te disait ça ?

— Non, jamais. Mais j'avais un oncle qui n'arrêtait pas de le répéter à ses enfants. Et c'était sûrement plus que des mots en l'air.

— J'ai beaucoup entendu ça moi-même, et chez nous non plus, ce n'était pas des paroles en l'air. Bon, bref, telle était la triste saga d'Ike et Mike.

Nous portions tous les deux un coupe-vent marron par-dessus un polo rouge et un pantalon kaki.

— Nous ne sommes pas tout à fait des jumeaux, contestai-je. Moi, j'ai enfilé un gilet pare-balles.

— Merci de m'avertir. Je saurai me baisser quand les plombs commenceront à voler.

— Quand tu le feras, j'arroserai ces salauds comme un malade.

— Ah bon ? Tu... t'as ramené de l'artillerie ?

— Dans l'étui d'épaule, lui répondis-je, et j'abaissai ma fermeture Éclair jusqu'à ce qu'il le voie, puis la remontai.

— Je dormirai mieux en sachant que mon commensal est armé et dangereux, dit-il. On change de place.

— Hein ?

— Allez, insista-t-il, on change de place. Comme ça tu pourras surveiller l'entrée.

— S'ils devaient tenter quoi que ce soit, ce sera dans la rue. Ici, je n'ai à m'inquiéter que du porc mu shu.

Ça le fit rire, mais il fit quand même le tour de la table. Je haussai les épaules et m'assis sur la chaise qu'il avait libérée.

— Voilà, dit-il, j'ai rempli mes obligations. J'imagine que tu dois garder ta veste... à moins que tu tiennes absolument à ce que tout le monde sache que t'as un feu. Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— « Ramener l'artillerie », dis-je, « avoir un feu »...

— Hé mais, c'est que je me tiens au courant, moi. Je regarde la télé.

Il sourit et ajouta :

— Je garderai ma veste, moi aussi, mais pas par solidarité. La dernière fois que je suis venu ici, c'était au beau milieu d'une vague de chaleur et il faisait plus chaud dedans que dehors. Aujourd'hui, nous avons droit à une belle journée d'automne et ils ont mis la climatisation à fond. Dis, tu avais l'air conditionné quand t'étais enfant ?

— Tu rigoles ? On s'estimait déjà bien heureux quand on avait de l'air !

— Itou pour moi, dit-il. On avait un ventilateur et tout le monde se tassait devant pour que ça nous souffle de l'air chaud dans la figure.

— Mais tu ne te plaignais pas.

— Non, pour la chaleur, c'était différent. Là, on pouvait se plaindre. Tiens, voilà notre garçon. Tu es prêt à commander ?

— Je n'ai même pas regardé le menu, lui répondis-je, et j'aimerais me laver les mains. Si tu veux, tu commandes pour nous deux et tu commences.

— On n'est pas pressés, déclara-t-il, et il dit au garçon de revenir dans quelques minutes.

Je gagnai les toilettes. J'y trouvai l'avis qui rappelle aux employés qu'ils doivent se laver les mains avant de ressortir – et lavai les miennes alors que j'étais momentanément sans emploi. Si j'avais remarqué que l'endroit était équipé d'un séchoir à air pulsé, j'aurais peut-être hésité avant de me laver les mains. Je déteste ces engins-là, ils prennent un temps fou et je n'ai jamais l'impression d'avoir les mains sèches quand j'ai fini. Mais je me les étais lavées, je me mis devant la machine et les essuyai en songeant que j'en parlerais à Jim quelques instants plus tard.

Je me regardai dans la glace et tripataillai mon col de chemise pour essayer de cacher la partie supérieure de mon gilet pare-balles sans fermer le bouton du haut. Personne ne pouvait vraiment le voir ou comprendre ce qu'il voyait. Et ce n'était pas important, de toute manière. Il n'empêche : si je l'attrapais pour l'enfoncer un peu par devant et que...

Voilà ce que j'étais en train de faire lorsque j'entendis les coups de feu.

J'aurais pu ne pas les remarquer. Ils n'avaient pas claqué si fort que ça. J'aurais aussi pu les prendre pour autre chose. Un camion qui pétarade, un garçon qui laisse tomber un plat. N'importe quoi.

Mais, pour une raison ou pour une autre, je sus tout de suite ce que j'entendais et compris exactement ce que ça voulait dire. Je sortis en trombe des toilettes et me ruai dans le couloir pour revenir à la salle à manger. Et découvris le spectacle d'un seul coup d'œil – Jim, un garçon la bouche ouverte, deux clients qui essayaient de rentrer dans les boiserie, une blonde toute maigre au bord de la crise d'hystérie, une autre femme qui tentait de la calmer. Je les dépassai tous et sortis du restaurant, mais l'assassin était invisible. Il s'était volatilisé à un coin de rue ou avait sauté dans un taxi. Ou encore il avait disparu en fumée, bref, il n'était plus là.

Je rentrai dans la salle. Rien n'avait changé, personne n'avait bougé. Jim était toujours à notre table, le dos tourné à l'entrée. Il s'était remis à lire pendant que je me rendais aux toilettes et le cahier magazine se trouvait toujours sur la table, ouvert à une page où l'on parlait des parents qui gardent leurs enfants chez eux et leur font eux-mêmes la classe. Les années passant, j'avais rencontré plusieurs personnes qui avaient envisagé de le faire, sans jamais s'y mettre vraiment.

Il devait être en train de lire lorsque l'assassin s'était approché, et n'avait sans doute rien vu venir. Il avait été abattu avec un pistolet de petit calibre – un .22, je l'appris plus tard. Deux balles dans le côté de la tête. Il fut une époque où l'on ridiculisait ce genre d'armes en prétendant que ce n'étaient que des jouets ou des trucs pour femmes. Depuis, pourtant, ces pistolets étaient devenus l'arme préférée des tueurs professionnels. Je ne sais pas trop pour quelle raison. On m'assure que les balles légères ont tendance à vadrouiller dans le crâne de la victime, augmentant ainsi de manière sensible les chances de mourir quand on en reçoit une dans la tête. C'est peut-être ça – ou alors un truc pour gonfler l'ego : quand on est vraiment bon dans son boulot, on n'a pas besoin d'un canon. On se débrouille parfaitement avec un scalpel.

Comme je l'ai dit, Jim avait reçu deux balles dans la tête, une dans la tempe, l'autre dans l'oreille. À peine deux centimètres séparaient les deux impacts. L'assassin avait travaillé de près – les marques de poudre étaient visibles et l'odeur de chair et de cheveux brûlés sensible –, puis il avait lâché son arme et les douilles en partant.

Je ne touchai pas au pistolet, ni ne tentai de l'examiner. De fait, à ce moment-là j'ignorais que c'était un .22. Je n'en reconnaissais ni le modèle ni le fabricant, mais c'était bien à ça que ça ressemblait, tout comme les blessures paraissaient le dire.

Jim s'était affaissé en avant, le côté de sa figure qui avait été épargné venant s'appuyer sur le magazine ouvert devant lui sur la table. Des gouttes de sang avaient coulé sur sa joue, certaines faisant flaque sur le journal. Mais il n'y en avait pas beaucoup. On cesse presque entièrement de saigner dès qu'on est mort et Jim avait dû mourir avant que le meurtrier ressorte de la salle

— peut-être même avant que son arme tombe par terre.

Quel âge avait donc Jim ? Soixante et un-soixante-deux ans ?

Dans ces eaux-là. D'âge moyen et habillé d'un polo rouge, d'un pantalon kaki et d'un coupe-vent marron à fermeture Eclair, tel il était. Il avait encore l'essentiel de ses cheveux, bien qu'un début de calvitie se remarquât au-dessus de son front et que sa tignasse fût

nettement plus clairsemée sur le dessus de son crâne. Il s'était rasé ce matin-là, et s'était légèrement coupé au menton. Je n'arrivais pas à voir l'entaille, mais je l'avais repérée avant d'aller aux toilettes. Se couper en se rasant, Jim le faisait souvent. Très souvent.

Ike il était, du tandem Ike et Mike.

Je demeurai figé sur place. Des gens disaient des choses autour de moi, et certaines m'étaient sans doute adressées, mais rien n'entrait dans ma tête. Mon regard s'était fixé sur une phrase de l'article consacré à l'école à la maison mais, elle non plus, elle ne m'entrait pas dans le crâne. Je restai là sans bouger, jusqu'au moment où j'entendis une sirène. Pour finir les flics arrivèrent.

Si seulement...

Si seulement j'avais annulé le repas. Nous nous étions beaucoup vus ces dernières semaines. J'aurais pu lui proposer d'en sauter un. Il ne s'y serait pas opposé. Il y a même des chances pour que, secrètement, il se fût senti soulagé.

Si seulement nous étions descendus à Chinatown. Le végétarien s'y trouvait dans Pell Street, en haut d'une longue volée de marches étroites. Un tueur professionnel n'aurait jamais essayé de tuer quelqu'un dans un endroit pareil, sans sortie ni dégagement facile.

Si seulement j'avais mis des vêtements différents. Je ne prête généralement guère attention à ce que je porte, étant plutôt du genre à attraper la première chemise qui me tombe sous la main. Cette fois-ci, le hasard avait voulu qu'elle soit rouge, tout comme la sienne.

L'individu qui m'avait filé du Parc Vendôme au Lucky Panda avait suivi un type en polo rouge, pantalon kaki et coupe-vent marron. Et en entrant dans le restaurant, il avait vu un bonhomme qui portait très exactement ces habits-là, assis seul à une table, personne d'autre ne correspondant à ce signalement, même de très loin. Le tueur n'avait pas eu besoin de demander à voir sa carte d'identité. Il avait fait ce qu'il était venu faire, laissé tomber son pistolet par terre et filé à toute allure.

Si seulement il avait bien regardé Jim en face.

Si seulement j'avais passé mon blazer. Qu'est-ce que ça pouvait foutre s'il faisait une bosse à cause de l'étui d'épaule ? Je ne posais quand même pas pour la couverture du *Gentleman's Quarterly* !

Si seulement j'avais pris une minute pour me vider la vessie avant de quitter la maison. Je n'aurais jamais quitté la table et me serais trouvé assis en face de Jim lorsque le type serait entré. Ce fils de pute aurait cru voir double. Il aurait pu décider de nous descendre tous les deux et laisser à Dieu le soin de faire le tri – qui sait même s'il n'aurait pas réussi son coup ? –, mais il aurait eu un moment d'hésitation, il aurait marqué une pause de quelques secondes pour comprendre ce qui se passait et peut-être cela m'aurait-il suffi pour le repérer et sortir

mon flingue.

Si seulement j'avais refusé de changer de place avec lui. Jim aurait peut-être vu entrer le type et eu une chance de réagir. Et l'assassin, en découvrant son visage au lieu de sa nuque, compris que ce n'était pas la bonne cible.

Si seulement j'avais renoncé à me laver les mains. Ou me les étais essuyées sur le pantalon au lieu de perdre mon temps à le faire avec le truc à air chaud. Je serais sorti des toilettes juste au moment où le type s'approchait de la table de Jim. J'aurais pu crier à mon ami de faire attention, sortir mon arme et plomber l'assassin avant qu'il ait le temps d'agir.

Si seulement...

Si seulement je m'étais contenté de prendre ma raclette sans bouger, comme un homme, le premier soir. Ça ne m'aurait pas tué et l'on n'aurait plus parlé de rien. J'aurais compris la leçon et eux, ils m'auraient foutu la paix. Mais non, il avait fallu que je joue au héros, que je roule des mécaniques et leur flanque une branlée.

Si seulement, ce soir-là, j'avais porté des baskets. Comme maintenant. Pourquoi diable n'en avais-je pas mis ? Lorsque j'avais écrabouillé le pied de ce con-là, il aurait certes grogné un peu, mais tenu bon et moi, j'aurais pris quelques gnons de plus pour la peine.

Si seulement j'avais fini le boulot. J'avais tenu à leur rendre la monnaie de leur pièce et eu la chance de gagner la partie, pourquoi donc n'étais-je pas allé jusqu'au bout ? Si seulement j'avais réagi d'instinct et botté la gueule de l'enfoiré qui me cognait, la lui avais bottée et rebottée jusqu'à lui faire rentrer la figure dans les épaules. Et collé une balle dans la poitrine de l'autre pendant que j'y étais, et mis mon revolver dans la main de son copain. Aux flics de s'en démerder. Avec des petits maccabs de ce genre, ils ne se seraient sûrement pas trop cassé la nénette.

Oh et puis merde. Si seulement j'avais commencé par refuser l'affaire. Dit à Mick que je ne voulais vraiment pas m'impliquer dans ses trucs. J'aurais fini par lui dire exactement la même chose le lendemain, de toute façon.

L'histoire de ma vie tout craché. Toujours en retard d'une journée et à court d'un dollar.

Si seulement j'avais viré Jim. Cela faisait des années que je ne buvais plus, j'avais de toute évidence, et depuis bien longtemps, maîtrisé l'art subtil de ne plus boire un jour après l'autre, pourquoi donc aurais-je encore eu besoin d'un responsable ? Pourquoi avoir prolongé ces relations et maintenu à tout prix la tradition imbécile qui

nous voyait bouffer au chinois tous les dimanches soir ?

Et Elaine aurait quand même pu me rappeler que j'étais un homme marié – et devais donc dîner avec mon épouse tous les dimanches soir. Elle n'aurait évidemment jamais rien fait de pareil, ce n'est pas dans son caractère, mais... si seulement elle l'avait fait.

Si seulement je n'avais pas commencé par prendre Jim Faber pour responsable. Le choix était allé de soi, Jim étant la seule personne qui m'eût prêté attention lorsque j'avais commencé à fréquenter les réunions de l'église Saint-Paul. Au début, je buvais encore de temps en temps et n'étais pas très sûr d'avoir envie d'être là, ni, apparemment, de me déclarer alcoolique, voire d'en dire plus que le strict minimum. Chaque fois que, inévitable, mon tour de parole arrivait, je me levais et disais : « Je m'appelle Matt, et je crois que ce soir je vais seulement écouter. » Je ne pensais pas qu'on l'avait remarqué et ce n'était que bien des mois après que j'avais un jour appris qu'on m'avait donné le surnom de « Matt les grandes oreilles ».

Mais Jim s'était intéressé à moi, et toujours me disait bonjour et traînait avec moi. M'invitait à rejoindre deux ou trois de ses amis pour boire un café après la séance. M'écoutait respectueusement lorsque j'y allais de mes âneries comme le font tous les néophytes de l'abstinence. Il me suggérait des trucs de temps à autre, si gentiment que je m'apercevais rarement que ce n'était pas moi qui les avais pensés.

On n'arrête pas de me dire que je devrais prendre un responsable, lui avais-je déclaré un soir. Comme ça, bien sûr, mais après avoir répété ma petite phrase pendant deux jours entiers. Qu'en pensez-vous ?

Que ce n'est peut-être pas une mauvaise idée, m'avait-il répondu.

Non, avais-je insisté, que ce soit vous, mon responsable. Qu'en pensez-vous ?

J'ai déjà l'impression de l'être, m'avait-il seulement dit. Cela étant, si vous tenez à ce qu'on fasse ça de manière plus formelle, je ne suis pas contre.

Un type avec une vieille veste de l'armée, voilà tout ce qu'il était alors. Pendant longtemps je n'avais pas su comment il gagnait sa vie – ni non plus le genre d'existence qu'il menait en dehors des réunions d'Alcooliques anonymes. Jusqu'au jour où il avait pris la direction d'une séance et où j'avais entendu son histoire. Après, nous avions fait plus ample connaissance, et bu des litres et des litres de café aux réunions et après. Des centaines de fois nous nous étions retrouvés assis l'un en face de l'autre le dimanche soir.

Si seulement j'avais choisi un autre responsable, voire personne du

tout. Si seulement j'avais jeté un coup d'œil autour de moi dans cette cave et dit : « Non, merci, non vraiment »

— et étais ressorti boire un coup.

Les conneries de ce genre, jamais il ne les laissait passer. Tu dois avoir un ego gros comme une maison, m'avait-il dit plus d'une fois, pour être aussi dur avec toi-même. C'est quoi, ce truc de se coller des barrières aussi hautes à franchir ? Et puis... pour qui te prends-tu ? Le petit tas de merde autour duquel le monde entier tournerait ?

— Parce que... je ne le suis pas ? lui renvoyais-je.

— T'es juste un bonhomme, me disait-il. Un alcoololo comme un autre.

— C'est tout ?

— C'est déjà bien assez.

Si seulement le passé était sujet à révision.

Lorsque T. J. repense à quelque chose devant son ordinateur, il n'a qu'à appuyer sur une touche pour tout effacer. L'ennui, m'a déclaré un jour un fana du tilt, c'est que dans la vie, y a pas de bouton de remise en jeu.

Ce qui est fait ne saurait être défait. En béton que c'est, gravé dans la pierre.

Omar Khayyam l'a écrit un jour, et si bien que, même moi, je me souviens de ses vers :

*Le Doigt qui avance écrit, puis, ayant écrit,
Poursuit, et ni ta Pitié ni ton Esprit Une ligne ne l'amèneront à effacer,
Pas plus que tes Larmes un Mot à en laver.*

Si seulement ce n'était pas comme ça.

Si seulement...

Je fus longuement interrogé sur les lieux mêmes du crime, d'abord par les flics en uniforme qui avaient répondu à l'appel passé à Police-Secours, puis par un type en civil. Il me serait impossible de dire les questions qu'on me posa et les réponses que j'y fis tant je n'étais que vaguement conscient de la procédure à laquelle on me soumettait. Une partie de mon esprit faisait tout son possible pour prêter attention à ce qui se passait, enregistrer ce qui se disait autour de moi, entendre les questions et y répondre, mais le reste de mon être était ailleurs, tantôt à errer sans but dans les corridors du passé, tantôt à lancer des reconnaissances dans un avenir différent. Dans un futur du si seulement, un futur dans lequel, parce que je m'étais conduit autrement, Jim était toujours en vie.

Vers onze ou douze ans, je reçus un coup de batte de base-ball sur la tête et passai le reste de la journée à me balader à droite et à gauche malgré mon traumatisme crânien. Ce que je vivais maintenant ressemblait beaucoup à ça. J'avais l'impression d'avancer dans le brouillard, tout le corps emballé dans du coton. Je n'enregistrais rien et ce rien allait laisser dans ma mémoire comme la marque d'un instant de rêve, tout en brumes, flous et fondus indistincts, et avec plein de pièces qui manquent.

Il était dix heures moins le quart lorsque le brouillard se dissipa, s'évapora, enfin... fit tout ce qu'il fait lorsqu'il s'en va. Je remarquai l'heure en regardant la pendule accrochée au mur de la salle de garde du commissariat de Midtown North, où je me rappelle confusément avoir été conduit à l'arrière d'une voiture de patrouille. Nous aurions pu nous y rendre à pied : le bâtiment se trouve dans la 54^e, à l'ouest de la 8^e Avenue, soit à un jet de pierre du Lucky Panda.

Tous les flics devaient connaître ce restaurant. S'ils ont un appétit légendaire pour les doughnuts, ils avalent aussi des tonnes de bouffe chinoise et il est probable qu'un certain nombre d'entre eux faisait partie de ses clients. Cela me donna encore une occasion de repartir au royaume des si seulement. Pourquoi deux ou trois de ces messieurs n'étaient-ils pas venus y dîner ce soir-là ? Le tueur les aurait vus et aurait filé aussitôt.

Dix heures moins le quart. Je n'avais même pas vu le temps passer.

J'avais retrouvé Jimmy aux alentours de six heures et demie. Nous avions bavardé une minute ou deux. J'étais allé aux toilettes, les avais utilisées, les avais quittées à toute vitesse...

Trois heures s'étaient écoulées depuis, en un rien de temps. J'avais dû en passer une bonne partie assis, ou debout à traîner ici et là, attendant qu'il se produise des choses ou que quelqu'un me dise quoi faire. Je devais être assez malléable. Incapable de sentir que le temps continuait de filer, je n'avais pas plus sombré dans l'ennui que dans l'impatience.

— Matt ? Tenez, vous voulez vous asseoir ? me demanda l'inspecteur. On revoit tout ça une dernière fois et je vous libère. Vous avez besoin de repos.

— D'accord.

Il s'appelait George Wister. Maigre et anguleux, il avait le nez et le menton pointus, une petite moustache soigneusement taillée, le poil dru. Il s'était sans doute rasé en se levant, mais aurait eu besoin de rafraîchir tout ça et le savait. Il n'arrêtait pas de se toucher la joue, le menton et d'y remonter le doigt dans le sens contraire du poil, comme s'il voulait vérifier l'urgence de la situation.

La quarantaine, un mètre soixante-quinze, cheveux presque noirs, yeux marron très enfoncés dans leurs orbites. Je notai tout cela et m'en étonnai. Personne n'allait me demander son signalement. Quant à celui de l'assassin, j'étais bien incapable de le fournir.

— Je suis navré de vous avoir fait attendre si longtemps, reprit-il, mais vous savez comment ça marche. Vous avez été de la partie.

— Ça remonte à quelques années.

— Mais j'ai l'impression de vous avoir déjà vu dans la maison. Vous n'êtes pas copain avec Joe Durkin ?

— Nous nous connaissons depuis pas mal de temps.

— Et maintenant, vous êtes privé.

Je sortis mon portefeuille de ma poche et me mis en devoir de lui montrer ma licence.

— Non, c'est inutile, me dit-il. Vous me l'avez déjà montrée.

— J'ai du mal à suivre. Je ne sais plus ce que j'ai montré et à qui.

— Oui. Et tout le monde pose les mêmes questions. Sans compter que c'est déjà assez dur comme ça. Vous devez être liquidé.

Vraiment ? Je ne m'en rendais même pas compte.

— Et pressé de rentrer chez vous, ajouta-t-il.

Puis il se toucha de nouveau le menton et la joue, saisit une écritoire portative, y lut les mots : « Nom du défunt : Jim Martin Faber », et embraya sur ses adresses personnelle et professionnelle en me regardant à chaque fois pour avoir ma confirmation.

— Sa femme...

— Oui, je sais, me dit-il. M^{me} Beverley Faber, même adresse. On est en train de l'avertir. De fait, les collègues ont déjà dû la voir. Il faut qu'elle reconnaisse le corps.

— J'aurai besoin de la voir, moi aussi.

— Commencez par prendre un peu de repos, Matt. Vous êtes en état de choc.

J'aurais pu lui dire que c'était en train de passer – j'étais de nouveau moi-même, enfin... le peu de chose que je suis –, mais je me contentai de hocher la tête.

— Faber était un de vos amis.

— C'était mon responsable.

Le mot le laissant perplexe, je regrettai de l'avoir prononcé parce que j'allais devoir lui en expliquer le sens. Non qu'il y aurait eu la moindre raison de ne pas le faire. Il est de tradition de ne pas trahir l'anonymat d'un membre d'Alcooliques anonymes, mais cette faveur ne vaut pas pour les morts.

— Mon responsable d'AA, lui précisai-je.

— Et AA égale Alcooliques anonymes ?

— Voilà.

— Je croyais que tout le monde pouvait s'inscrire. J'ignorais qu'il fallait avoir un responsable.

— Ce n'est pas nécessaire. Un responsable, on peut en prendre un après être entré au club, et c'est plus un mélange d'ami et de conseiller qu'autre chose. Disons... un rabbin qui retrousse ses manches.

— Un type qui a plus d'expérience, donc ? Quelqu'un qui sait tirer les ficelles et vous aider à garder le nez propre.

— Ce n'est pas tout à fait ça, lui répondis-je. Il n'y a pas de promotions à l'intérieur d'AA et la seule façon d'avoir des ennuis, c'est de boire un coup. Le responsable est quelqu'un à qui l'on parle, quelqu'un qui vous aide à rester sobre.

— Ce qui n'est pas mon problème, dit-il, mais celui de pas mal de mes collègues et ça n'a rien d'étonnant. Avec le stress qu'on se tape tous les jours que Dieu fait...

À ceci près qu'il n'y a pas de boulot sans stress quand on a envie de se taper un verre.

— Et donc, vous vous étiez retrouvés pour dîner, enchaîna-t-il. Vous aviez quelque chose de spécial à lui dire ? Quelque chose dont vous auriez eu absolument besoin de lui causer ?

— Non.

— Vous êtes marié, il l'était aussi, mais l'un comme l'autre vous quittiez vos épouses tous les dimanches soir pour aller bouffer chinois ?

— Oui, lui répondis-je, tous les dimanches soir.

— C'est vrai ?

— À de rares exceptions près, oui.

— Et donc, c'était un truc régulier. Est-ce une procédure habituelle au sein d'AA ?

— Il n'y a rien d'habituel au sein d'AA, lui renvoyai-je, sauf de ne pas boire, et même ça n'est pas aussi habituel qu'on pourrait le croire. Au début, nos repas du dimanche soir faisaient partie d'un processus relationnel destiné à l'investir du titre de responsable. Ces petites bouffes nous ont aidés à mieux nous connaître. Puis, les années passant, elles ont simplement fait partie de notre amitié.

— « Les années passant », répéta-t-il. Il a donc été votre responsable pendant longtemps ?

— Seize ans.

— Vous plaisantez. Seize ans ! Et vous n'avez jamais pris un verre de tout ce temps ?

— Jusqu'à présent, non.

— Et vous assistez toujours aux réunions ?

— Oui.

— Et lui ?

— Oui, lui aussi y assistait.

— Comment ça ? Il s'est arrêté ?

J'essayais de trouver une réponse à sa question lorsqu'il comprit et rougit fortement.

— Je m'excuse, dit-il. La journée a été longue.

Puis il regarda son écritoire et ajouta :

— Tous les dimanches soir. Et toujours au même restaurant ?

— Toujours chinois, oui, mais on changeait d'endroits.

— Pourquoi chinois ? Une raison particulière ?

— Non. C'était juste une habitude qu'on avait prise.

— C'est vrai qu'à New York, on pourrait continuer longtemps sans se trouver à court, même en choisissant un chinois différent toutes les semaines. Ce que je veux dire par là, c'est... Qui savait que vous vous trouveriez là ce soir ?

— Personne.

— J'imagine que vous n'aviez pas réservé.

— Au Lucky Panda ?

— C'est vrai. Comme si personne y réservait jamais quoi que ce soit ! À midi peut-être, parce qu'ils font le plein pendant toute la semaine, mais le soir... quasi qu'on pourrait aller y chasser le cerf.

— Ou l'humain, précisai-je.

Il me regarda comme s'il ne savait pas trop quoi me répondre. Il respira un petit coup et me demanda qui avait choisi le restaurant.

— Je n'en suis pas certain, lui répondis-je. Laissez-moi réfléchir... Il m'avait proposé un restaurant de la 58^e, mais comme ils ont fait faillite... Après, c'est moi qui lui ai suggéré de descendre à Chinatown, mais c'était trop loin pour lui et je crois, oui... que c'est lui qui a fini par me parler du Lucky Panda.

— Quand ça ?

— Ça devait être hier soir. Au téléphone.

— C'est à ce moment-là que vous avez choisi le lieu et l'heure ?

Il écrivit quelque chose sur un bout de papier.

— Quand l'aviez-vous vu pour la dernière fois ?

— Vendredi soir, à la réunion.

— D'AA, c'est bien ça ? Et vous vous êtes appelés hier et vous êtes retrouvés au restaurant comme convenu.

— C'est exact.

— Avez-vous parlé à quelqu'un de l'endroit où vous alliez dîner ?

— J'en ai peut-être soufflé deux mots à ma femme. Mais je n'en suis même pas certain.

— Mais à personne d'autre en dehors d'elle.

— Non.

— Et lui, il en aurait parlé à sa femme ?

— C'est possible. Il lui a sans doute dit qu'il me retrouverait au restaurant, mais je ne crois pas qu'il se soit donné la peine de lui dire où exactement.

— Vous connaissez sa femme ?

— Assez pour lui dire bonjour. Je doute fort de l'avoir vue plus de vingt fois en seize ans.

— Vous ne vous entendiez pas ?

— C'était lui et moi qui étions amis. Elaine et moi avons dîné plusieurs fois avec Jim et Beverley, mais ça s'arrête là. Deux ou trois fois, pas plus.

— Elaine étant votre épouse.

— Oui.

— Et eux, comment s'entendaient-ils ?

— Quoi ? Jim et sa femme ?

— Ouais. Vous a-t-il jamais parlé de ça ?

— Pas récemment.

— Mais pour ce que vous en savez...

— Pour ce que j'en sais, ils s'entendaient bien.

— Et il vous aurait dit si ça n'avait pas été le cas ?

— Je crois, oui.

— Quelqu'un avec qui il aurait eu des ennuis ?

— Jim s'entendait bien avec tout le monde, lui répondis-je. Il était facile à vivre.

— Donc, pas un seul ennemi au monde, dit-il en prenant le ton sarcastique de tout bon flic qui se respecte. Et côté affaires ?

— Côté affaires ?

— Oui. Il était bien imprimeur, non ? Il n'avait pas un atelier dans le quartier ?

Je lui sortis une de mes cartes de visite professionnelles.

— C'est lui qui me l'a faite, lui dis-je.

Il fit glisser son pouce sur les lettres en relief. Voulait-il vérifier si elles avaient besoin d'un petit coup de rasoir ?

— Joli travail, dit-il seulement. Ça vous ennuerait que je la garde ?

— Pas du tout.

— Oui, et donc... son affaire. Des choses que vous sauriez là-dessus ?

— On en parlait rarement. Il y a quelques années de ça, il pensait fermer boutique.

— Et laisser définitivement la clé sous la porte ?

— Il en avait assez de ce boulot et ça ne devait pas marcher bien fort. Il était découragé. Pendant un temps, il a même songé à ouvrir un café. C'était à l'époque où il suffisait de tourner le dos pour qu'il y en ait un nouveau qui surgisse de terre.

— Mon beau-frère en a acheté un, dit-il. Ça lui plaît bien, mais ma sœur et lui n'arrêtent pas de bosser du matin au soir.

— Toujours est-il qu'il a renoncé à cette idée et a continué dans l'imprimerie. De temps en temps, il parlait bien de prendre sa retraite, mais je n'ai jamais eu l'impression qu'il y était vraiment prêt.

— D'après ce rapport, il avait soixante-trois ans.

— Ça me paraît juste.

— Et cette retraite, il aurait pu la prendre ?

— Aucune idée.

— Il ne vous a jamais parlé investissements, dettes ou autres ?

— Non.

Il se caressa le chaume qu'il avait sur les joues, pour voir.

— Des éléments criminels dans cette histoire ?

— Des éléments criminels ?

— Oui, des types qui auraient essayé de lui piquer sa boîte, disons.

— Si quelqu'un avait essayé, il lui aurait tout simplement filé les clés en lui souhaitant bonne chance, lui répondis-je. À force de presser le citron, il en tirait de quoi vivre, mais ce n'est pas un boulot où on s'enrichit... pas du tout le genre de chose qu'un gangster aurait envie de faucher.

— À ce propos... Il aurait travaillé pour eux ?

— Quoi ? Pour des gangsters ?

— Oui, la Mafia.

— Ah, mon Dieu ! m'écriai-je.

— Ce n'est pas aussi tiré par les cheveux que c'en a l'air, Matt. La Mafia a autant besoin de ce type de fournitures que vous et moi :

papier à en-tête, factures, bons de commande et, tenez, cartes de visite professionnelles et le reste... Sans compter qu'avec la quantité de restaurants qu'elle possède, elle a toujours besoin de menus à faire imprimer. Et je ne vois pas ce qui aurait pu s'opposer à ce que votre ami lui en fasse quelques-uns. Rien ne l'aurait obligé à savoir pour qui il bossait.

— Oui, ça se peut, mais...

— Il se peut aussi qu'on lui ait demandé d'imprimer des trucs un peu moins catholiques. Disons... des imprimés administratifs ou des formulaires d'ordres en bourse appartenant à quelqu'un d'autre que leur propriétaire légitime, enfin quoi... des trucs douteux. Qui sait s'il n'a pas marché, ou refusé, ou compris qu'il valait mieux ne pas trop savoir de choses.

— Où voulez-vous en venir ?

— Où je veux en venir ? Au fait que votre ami Faber a été victime de ce qui ressemble fort à un contrat. Très professionnel, tout ça. Et si, innocent ou pas, il s'est fait flinguer par la Mafia, vous ne lui rendez pas vraiment service en gardant vos petits secrets pour vous.

— Croyez-moi, inspecteur, des petits secrets, je n'en ai pas.

— Quelqu'un qui aurait souhaité sa mort ?

— Non.

— Un associé qui aurait pu payer pour le faire assassiner ? Un membre de la Mafia ou autre qui lui en aurait voulu pour ceci ou pour cela ?

— Même réponse.

— Bon. Donc, vous arrivez au restaurant et vous vous asseyez. Dans quel état d'esprit était-il ?

— Comme d'habitude. Calme et serein.

— Rien qui l'inquiétait, pour ce que vous en savez ?

— Rien dont je me serais aperçu.

— De quoi parliez-vous ?

— De tout et de rien. Oh, vous voulez dire... ce soir ?

— Oui. Vous avez passé une minute ou deux avec lui avant d'aller aux toilettes. De quoi parliez-vous ?

Là, je dus réfléchir un peu. Ike et Mike et après... de quoi avions-nous parlé ?

— De climatisation.

— De climatisation ?

— Oui, de climatisation. Ils avaient mis la clim tellement fort qu'on se serait crus dans une glacière, et c'est de ça que nous avons parlé.

— De banalités, en somme.

— Tellement banales que je ne m'en souviens pas vraiment.

Il essaya autre chose et me demanda si je n'avais pas entr'aperçu l'assassin. Je lui répétais ce que j'avais toujours dit, à savoir que le meurtrier était ressorti avant même que je sois revenu des toilettes.

— La mémoire est parfois bien drôle, dit-il. Des tas de choses différentes peuvent l'affecter. Votre esprit ne veut pas qu'un renseignement y entre, et pouf : il en enferme un bout entre quatre murs et il n'y a plus moyen d'y accéder.

— Je pourrais vous en donner des exemples, mais ce n'est pas ce qui s'est passé. J'étais dans les toilettes quand j'ai entendu les coups de feu. Je suis sorti en courant, j'ai vu ce qui était arrivé et je me suis rué dans la rue en espérant apercevoir le type.

— Et vous ne l'avez pas vu.

— Non.

— Ce qui fait que vous ne savez pas s'il était grand ou petit, gros ou maigre, noir ou blanc...

— D'après ce que je comprends, les témoins auraient dit qu'il était noir.

— Mais vous ne l'avez pas vu de vos yeux vu ?

— Non.

— Lui... ou un autre Noir dans le restaurant.

— Je n'ai pas vraiment prêté attention aux autres consommateurs, avant ou après la fusillade. Mais comme l'endroit était quasiment désert, non, je ne pense pas qu'il y ait eu d'autres Noirs parmi la clientèle.

— Une voiture qui aurait déboîté et à laquelle vous n'auriez pas prêté attention sur le coup ?

— Je l'aurais remarqué parce que c'était ça que je cherchais, un type à pied ou une voiture qui déboîte.

— Mais vous n'avez rien vu de tout ça.

— Non.

— Un taxi ?

— Non plus.

— Et vous ne voyez pas pourquoi quelqu'un aurait pu souhaiter la mort de Jim Faber.

Je secouai la tête.

— Je ne dis pas qu'il n'y ait personne dans ce cas-là, lui répondis-je, mais je ne vois pas qui ça pourrait être et n'ai aucune raison de penser que cet individu existe.

— Sauf pour ce qui s'est passé ce soir.

— Sauf pour ça, oui.

— Et vous, Matt ?

Je le regardai droit dans les yeux.

— J'aurais loupé une marche ? lui demandai-je d'un ton égal. Seriez-vous en train de suggérer que je l'avais piégé et que je me suis barré aux toilettes pour qu'un tueur à gages puisse entrer en scène et l'arroser ?

— Doucement, Matt, je...

— Non, parce que c'est tellement à côté de la plaque que je ne sais même pas comment réagir !

— Doucement, répéta-t-il. Asseyez-vous, Matt. Ce n'est pas du tout à ça que je voulais en venir.

— Allons donc !

— Non, pas du tout.

— Mais ça y ressemble quand même beaucoup, vous savez ?

— Eh bien, c'est que je me suis mal exprimé : je n'avais rien de pareil en tête. Quand je vous ai demandé « Et vous, Matt ? », je voulais simplement savoir s'il y a quelqu'un qui pourrait avoir envie de vous faire assassiner, vous.

— Oh.

— Et vous, vous avez pensé...

— Je sais ce que j'ai pensé. Je m'excuse de m'être emporté comme ça.

— Ce n'est même pas que vous auriez gueulé comme un âne, me fit-il remarquer. Simplement, vous êtes devenu si rouge que j'ai cru que vous alliez me faire une attaque.

— Faut croire que je suis plus épuisé que je le crois, répliquai-je. Mais... d'après vous, l'assassin aurait pu se gourer de bonhomme ?

— C'est toujours possible quand il ne connaît pas personnellement sa victime. Faber avait quoi ? Deux ou trois ans de plus que vous ?

— J'ai quelques centimètres de plus que lui et il était plus gros et plutôt rembourré à la ceinture. Je ne crois pas que nous nous ressemblions beaucoup. Et je n'ai pas souvenir qu'on m'ait jamais appelé Jim par erreur, ça, je peux vous le dire.

— De vieux ennemis ? De l'époque où vous bossiez chez nous ?

— Ça remonte à vingt ans, George. J'ai passé plus de temps hors de la police que dedans.

— Bon, alors... des ennemis que vous vous seriez faits récemment ? Vous êtes détective privé, Matt. Vous ne travailleriez pas sur un truc de la Mafia, par hasard ?

— Non.

— Aucune affaire où vous auriez mis le nez dans le caca à celui-ci ou celui-là ?

— Aucune, non, lui répondis-je. Aujourd'hui, je travaille essentiellement pour des avocats – vérification de témoins dans des poursuites en dommages et intérêts pour blessures suite à accident et autres assignations de sociétés dont les produits sont défectueux. J'ai un gamin armé d'un ordinateur qui me fait les trois quarts du boulot.

— Bref, rien ne vous vient.

— Non.

— Bon, ben... rentrez vite chez vous. Dormez un bon coup et rappelez-moi s'il vous revient des trucs. Vous voyez sans doute comment ça va se terminer.

— Non. Comment ?

— Erreur sur la personne. J'ai comme l'impression de comprendre ce qui s'est produit et Dieu m'est témoin que ce ne serait pas la première fois. Quelqu'un a vu votre ami, l'a pris pour une frappe qui l'avait roulé dans un deal, ou baisait sa femme, ou une autre connerie dans ce genre. Ou alors, et ça s'est déjà vu, il y a un contrat sur quelqu'un qui ne ressemble absolument pas à votre ami, mais un type repère le quelqu'un en question, passe un coup de fil à qui de droit et le tueur qui reçoit l'appel se goure de chinois. Il se pointe au Lucky Panda de la 8^e Avenue alors qu'il devait buter son bonhomme au Lapin doré de la 7^e, voire au Kia Pet Eh dans la 9^e et ça y est.

— Peut-être.

— C'est la pleine lune, vous savez ?

— Je n'avais pas remarqué.

— C'est-à-dire que... le ciel est couvert. On ne la voit pas, mais c'est bien marqué sur le calendrier. En fait, c'est demain soir, mais on est quand même assez près. C'est à ce moment-là qu'il se passe des trucs bizarres.

Je me rappelai la lune de mercredi soir, la gibbeuse. Et maintenant, voilà qu'elle était pleine.

— Allez, rentrez chez vous, reprit-il. On a des flics en uniforme qui cherchent des témoins ou discutent avec des gens qui se trouvaient dans la rue quand ça s'est produit, ou regardaient par la fenêtre pour voir s'il allait enfin pleuvoir. Vous savez comment ça marche. On vérifiera tout et on verra bien ce que nos mouchards auront à nous raconter. Si on a du pot, on retrouvera le petit merdeux qui a pressé la détente.

Il se tritura le menton et ajouta :

— Ça ne vous rendra pas votre ami, mais c'est comme ça que nous procédons. C'est tout ce que nous pouvons faire.

Je repris la 9^e Avenue et rentrai à la maison à pied. Je passai devant deux ou trois bars et chaque fois je sentis mon cœur s'emballer un peu. Ce n'était pas la bonne réaction. Je ne supportais pas le film qui se jouait dans ma tête et un bon petit verre ou deux auraient assurément noyé la bande-son et fondu les images au noir.

À ta santé, Jim. Lève ton verre. Et un derrière la cravate ! À la tienne, mon pote !

Merci de m'avoir aidé à rester sobre pendant seize ans. Qui dira jamais si j'aurais réussi sans toi ? Et maintenant, je m'en vais honorer ta mémoire en oubliant tout ce que m'as appris.

Non, pas vraiment.

Jim avait cessé de regarder *NYPD Blues* lorsque Sipowicz s'était remis à boire après la mort de son fils. « Quel con ! m'avait-il lancé. Quel connard de mes fesses ! »

« Il n'y peut rien, lui avais-je répliqué. C'est juste un personnage. Tout ce qu'il peut faire, c'est jouer le rôle qu'on lui a donné. »

« C'est du scénariste que je te parle », m'avait-il assené.

Et donc, non, je n'allais pas boire un coup, mais je ne saurais prétendre que l'envie m'en manquait. Je remarquai tous les troquets les uns après les autres, pas un néon vantant les mérites de telle ou telle autre bière en clignotant ne m'échappa. Il est même possible que j'aie salivé. Mais mes pieds, eux, continuèrent d'avancer.

Des yeux je cherchai la lune, la pleine lune, mais ne la trouvai pas.

L'angoisse me saisit lorsque je pénétrai dans l'entrée de notre immeuble et dans l'ascenseur j'eus soudain la prémonition de ce que j'allais découvrir en arrivant au quatorzième. La porte de l'appartement défoncée, des meubles renversés, des tableaux lacérés.

Et pire encore.

La porte était fermée à clé. Je sonnai avant de me servir de ma clé. Elaine était bel et bien là lorsque j'entrai. Elle commença à dire quelque chose, mais s'arrêta net dès qu'elle m'eut regardé.

— Jim est mort, lui dis-je. C'est à cause de moi qu'il s'est fait tuer.

10

— Il faut croire que j'étais en état de choc, lui répondis-je, et que je le suis encore, enfin... jusqu'à un certain point. Cela dit, quelle qu'ait pu être l'épaisseur du brouillard, je n'ai jamais perdu de vue mon désir de faire entrave à la justice.

— Tu ne leur as pas tout dit ?

— Je les ai délibérément induits en erreur. En plus de leur celer des renseignements dont je savais parfaitement qu'ils étaient pertinents. Rester assis sur mon cul à éviter ses questions sur l'imprimerie de Jim alors que les raisons de son assassinat étaient claires comme de l'eau de roche ! Ça, pour avoir commis une erreur, notre assassin en a commis une, mais qui n'a pas grand-chose à voir avec les phases de la lune ! Il était censé abattre un type d'âge moyen avec un pantalon kaki, un coupe-vent et un polo rouge et c'est ce qu'il a fait.

— Et tu ne pouvais pas le leur dire ? Mais pourquoi ?

— Parce que Mick Ballou se voyant de facto impliqué dans l'affaire, nous nous serions retrouvés au cœur d'une enquête approfondie de la police. Les flics auraient voulu savoir où étaient passés les corps. Du coup, j'aurais été accusé de ne pas leur avoir rapporté les meurtres de Kenny et de McCartney, voire d'avoir pris une part active dans la dissimulation de deux meurtres. On a enfreint un sacré paquet de lois le soir où on est allés faire un trou dans le jardin de Mick.

— Et tu aurais perdu ta licence.

— Ça n'aurait pas été le plus grave. J'aurais aussi pu avoir à répondre d'actes criminels.

— Je n'y avais pas pensé, dit-elle.

— J'ai comme l'impression d'avoir commis quelques gros délits, lui renvoyai-je. Traverser une frontière d'État avec un coffre de voiture bourré de cadavres aurait même pu me conduire devant un tribunal fédéral. Mais bon : même dans ce cas-là, j'aurais pu décider de cracher le morceau à Wister si je m'étais dit que ça pouvait faire avancer les choses.

— Ça ne nous aurait pas ramenés Jim.

— Non, mais rien ne le fera jamais. Et pour ce qui est de coincer son assassin... Jim est innocent et n'a jamais fait autre chose que de débarquer malencontreusement au beau milieu d'une guerre de gangs.

— Une guerre de gangs ? répéta-t-elle. Parce que c'est de ça qu'il s'agirait ?

— Ça m'en a tout l'air. C'était déjà bien à ça que ça ressemblait au garde-meuble. Si j'avais eu pour deux sous de jugeote, j'aurais tiré ma révérence, et tout de suite.

— Et si tu arrêtais un peu de t'accuser de tout et de rien, hein ?

Je préfèrai ne pas relever. Ce n'était pas la première fois qu'elle m'adressait ce reproche, mais je n'ai toujours pas de réponse à lui offrir.

— Il y a des trucs dont les flics savent très bien se démerder, lui dis-je seulement, mais résoudre des homicides liés à une guerre de gangs n'en fait pas partie. Même lorsqu'ils ont de la chance et arrivent à savoir qui a donné les ordres et qui a pressé sur la détente, ils sont incapables de monter un dossier d'accusation qui tienne devant un juge.

— Ils sont impuissants devant le crime organisé, c'est ça ?

— Non, pas exactement. Les lois RICO^[13] leur ayant donné des pouvoirs plus étendus, ils ont remporté plusieurs victoires importantes et réussi à coffrer pas mal de types de la Mafia. Ils demandent à quelqu'un de porter un micro, ils arrivent à retourner un soldat contre son boss et t'as pas le temps de dire ouf qu'il y a un mec de plus au pénitencier fédéral de Marion pour se plaindre que personne ne sache faire la sauce marinara comme il faut. Ça marche, tout comme marchent certains des coups qu'ils leur montent ici ou là, genre louer un magasin, faire savoir qu'on se lance dans le recel et serrer tous les mecs qui se pointent à la boutique avec des manteaux de vison et des télé.

— Ce qui leur vaut des tas d'articles dans la presse.

— Oui, et c'est sûrement un des trucs qu'ils préfèrent dans l'histoire. Cela dit, ça n'en reste pas moins du bon boulot de flic. Beaucoup de mes contemporains n'en sont peut-être pas d'accord, mais je trouve que le NYPD marche nettement mieux qu'à l'époque où j'en faisais partie. Du travail superbe, qu'ils font ! Mais de là à coincer le mec qui a buté Jim...

— Il n'empêche, me renvoya-t-elle, tu n'es pas heureux de leur avoir caché des choses.

— Je crois que j'aurais été bien plus malheureux si je leur avais tout raconté. Je ne me serais pas trop marré à leur expliquer certaines choses, surtout le fait que j'étais armé.

— Justement, je me demandais... Personne n'a repéré ton revolver ?

— Vu que je n'étais pas considéré comme un suspect, personne n'avait de raison de me fouiller. Et j'ai gardé mon coupe-vent fermé. Il faisait frisquet au restaurant et dehors, mais plutôt chaud au commissariat. Je craignais que Wister me demande d'enlever ma veste pour me mettre à l'aise, mais il ne l'a pas fait.

— Et si tu leur avais dit que c'était toi la victime qu'on cherchait à abattre ?

— Ils m'auraient posé des centaines de questions et j'aurais été forcé de tout leur sortir, y compris l'histoire du revolver. « Quoi, ça ? Mais vous avez déjà l'arme du crime ! Et de toute façon, c'est un .38 et pas un .22 et vous voyez bien que le .22, quelqu'un vient juste de tirer avec. Et... non, je n'ai pas déclaré mon .38 parce que je ne l'ai piqué que l'autre jour à un type qui me sautait sur le ventre. »

— À propos... Comment va-t-il, ton petit ventre ?

— Bien.

— Il ne serait pas un peu vide ? Pour finir, tu n'as pas dîné et tu n'as rien mangé depuis midi.

— Je n'ai envie de rien.

— Si tu le dis.

— Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

— Je pensais seulement à ce que Jim t'aurait dit.

— Il m'aurait dit de manger quelque chose, lui répondis-je. Mais je n'ai pas faim et l'idée d'avaler quoi que ce soit me retourne l'estomac.

— Si jamais tu changes d'avis...

— Je te le ferai savoir. Dis, il n'y a pas de café ? J'en boirais bien une tasse.

— Non, ce qui me gêne, lui dis-je encore, c'est que j'aie pu faire de la rétention d'information sans aucun problème. Ça m'est venu tout seul.

Nous étions assis à la table de la cuisine, moi devant une tasse de café, elle devant une infusion. J'avais ôté mon coupe-vent, mon étui et mon revolver. J'avais aussi enlevé mon polo, viré mon gilet en Kevlar et remis ma chemise. Mon gilet était maintenant accroché au dos

d'une chaise, mon revolver et son étui se trouvant sur le comptoir de la cuisine.

— J'ai été flic pendant des années, repris-je ensuite. Après quoi j'ai longtemps travaillé comme détective privé sans licence. Pour finir, j'en ai pris une parce que ne pas en avoir me causait du tort et m'empêchait d'avoir du travail. Mais il y avait aussi une autre raison. Quelque part dans ma tête, je me disais que ça me rendrait respectable.

— C'est bien la première fois que tu me dis ça.

— Non.

— Quand nous nous sommes mariés, je t'ai dit quelque chose, Matt. Tu t'en souviens ?

— J'y pensais justement l'autre jour. Tu m'as dit que notre mariage ne devait rien changer.

— Parce que nous étions déjà fidèles en amour et que je ne voyais pas ce qu'un bout de papier aurait pu y changer. Et que, respectable, tu l'étais déjà aussi.

— Peut-être n'est-ce pas le mot qui convient. Peut-être voulais-je une licence pour avoir plus de légitimité. Pour faire davantage partie de l'establishment.

— Résultat ?

— C'est bien ça qui m'ennuie, lui répondis-je. Tu sais parfaitement que j'ai cessé de me faire des illusions sur le système quand j'étais dans la police. On dit que bosser dans une usine de conditionnement de viande coupe l'appétit, et ça ressemble un peu à ce qui se passe quand on est flic. On y apprend surtout à enfreindre la loi. Arrondir les angles et mentir sous serment au tribunal, je ne m'en suis pas privé. J'ai aussi accepté des pots-de-vin et détroussé les morts, mais là, ce n'était pas la même chose : cela avait plus à voir avec l'effritement de mes propres valeurs morales. Il se peut que ça ait eu un lien avec mon travail, mais ce n'était pas entièrement dû à la vision que je m'étais faite de l'ensemble du système.

« Jusqu'au jour où j'ai rendu mon uniforme, et tu sais tout ce qu'il faut en savoir. Ce fut brutal – un jour j'étais flic et le lendemain j'avais cessé de l'être –, mais, en un certain sens, cela ne s'était fait que graduellement. Au fond de mon cœur, j'étais toujours flic. Il me manquait seulement l'insigne et la paye. Je voyais toujours le monde de la même façon. Je connaissais des types dans tous les commissariats de la ville et savais tirer les ficelles et leur demander de me rendre service pour résoudre mes affaires. Ou alors je les leur

achetais, ces services. Oui, pour avoir des renseignements je payais des flics comme s'ils avaient fait partie de mon réseau d'indics.

— Oui, je m'en souviens, dit-elle.

— Seulement voilà : le temps passant, tous les gens que je connaissais ont fini par mourir ou prendre leur retraite. Joe Durkin est le seul ami qui me reste dans la grande maison et je ne le connaissais même pas à l'époque. J'étais déjà détective privé depuis bien des années quand j'ai fait sa connaissance. Et maintenant, il n'arrête pas de me parler de sa retraite, et finira par la prendre un jour.

— Et si ç'avait été lui qui t'avait interrogé au lieu de Wister ?

— Est-ce que je lui aurais servi les mêmes mensonges ? Probablement. Je ne vois vraiment pas ce que j'aurais pu faire d'autre. J'aurais peut-être eu plus de mal à lui mentir et il se peut qu'il ait senti que je lui cachais des trucs. Et d'ailleurs, il n'est pas impossible que Wister l'ait senti lui aussi.

— Bref, tout ça est bien compliqué, n'est-ce pas ?

— Très. Savoir qui je suis me pose toujours autant de problèmes. « Je m'appelle Matt et je suis alcoolique. » Je l'ai dit tant de fois que je commence à le croire, mais c'est après que ça devient plus flou. Ça fait des années que j'arrondis les angles et n'obéis qu'à mes propres lois. C'est ce que j'ai appris dans la police et l'on ne m'a jamais enseigné autre chose. C'est délibérément que j'ai transgressé la loi et je suis même allé jusqu'à m'y substituer. Juge et partie, j'ai tout joué. Je me demande même si je n'ai pas joué à Dieu.

— Mais tu avais toujours une bonne raison de le faire.

— Comme si, des bonnes raisons, on n'en trouvait pas toujours ! Non, ce qu'il faut bien voir là-dedans, c'est que j'ai fait des trucs illégaux et travaillé pour et avec des criminels sans jamais croire pour autant que j'en étais un.

— Mais enfin, Matt ! Tu n'es pas un criminel !

— Je ne suis pas sûr de ce que je suis. Je me dis que j'essaie de faire ce qui est juste, mais je ne sais pas comment j'arrive à dire ce qui est juste de ce qui ne l'est pas. « Garder le cap sur la morale », sans doute, mais je ne vois pas très bien comment et ne suis pas sûr de savoir ce que ça signifie. Je ne sais même pas si j'ai une boussole pour m'orienter.

— Mais bien sûr que tu en as une, mon chéri ! C'est le fait que l'aiguille n'arrête pas de bouger qui t'ennuie ?

— La seule règle que je suive est celle-ci : « Ne bois pas et assiste aux réunions. » D'après Jim, m'y tenir suffirait à faire que tout le reste

se passe comme il faut.

— Et c'est ce que tu fais et ça marche.

— Oh, pour marcher, ça marche. Même que c'est encore un des trucs qu'il m'a dit : tout finit toujours par marcher comme il faut. Et la volonté de Dieu, elle aussi, s'accomplit toujours. C'est d'ailleurs comme ça qu'on découvre ce qu'elle est : on attend de voir ce qui se passe.

— Ce n'est pas la première fois que tu me dis ça.

— Et j'aime bien, lui répondis-je. Il faut croire que Dieu voulait que Jim meure ce soir, et que moi je vive. Sans ça, rien de tout cela ne serait arrivé. C'est ça ?

— C'est ça.

— Il y a quand même des fois où il n'est pas facile de deviner ce que Dieu peut avoir en tête. Oui, il y a quand même des fois où on est bien obligé de se demander s'il fait même attention à ce qui se passe.

Nous parlâmes longtemps. Il y a des éternités de ça, dans une autre vie – elle y était putain et moi flic marié à quelqu'un d'autre –, l'attrance que j'avais eue pour elle avait tenu, en partie au moins, à la facilité avec laquelle on pouvait lui parler. Cela devait sans doute compter parmi les qualités nécessaires à son boulot – après tout, une call-girl se doit de savoir mettre les hommes à leur aise –, mais j'avais vite senti que, pour nous deux au moins, cela allait beaucoup plus loin. J'avais l'impression de pouvoir être entièrement moi-même en sa présence et que c'était moi qu'elle appréciait – moi et pas l'homme que je prétendais être, ou celui qu'à mon idée tout le monde voulait que je sois.

Mais cela aussi faisait peut-être partie des qualités requises dans son domaine.

Je buvais du café, elle sirotait sa tisane, et je lui parlais de Jim. Je lui racontais des histoires remontant à mes débuts dans la sobriété, bien avant qu'elle et moi nous soyons retrouvés après nous être perdus de vue pendant des années.

— J'ai vite senti que ce devait être un type bien, lui dis-je, mais j'avais sacrément envie qu'il me laisse tranquille ! Je savais que je n'allais pas rester sobre très longtemps et que ça ferait une personne de plus à décevoir. Mais, petit à petit, j'ai commencé à souhaiter sa présence aux réunions. Pour moi, Jim était la voix de la sobriété, Monsieur AA en personne. De fait, il n'avait rejoint les Alcooliques anonymes que deux ans avant moi. J'en étais encore à mes quarante-dix premiers jours d'abstinence quand je l'ai entendu nous

raconter son histoire à l'occasion de son deuxième anniversaire d'entrée en sobriété. Je revois tout ça aujourd'hui et je me dis : « Deux ans, qu'est-ce que c'est ! » Au bout de deux ans, c'est à peine si on commence à nettoyer les toiles d'araignée qu'on a dans le crâne. Tout ça pour dire que ce n'était jamais qu'un néophyte parmi d'autres, mais que pour moi il s'était mis suffisamment au sec pour constituer un vrai danger d'incendie.

— Et que te dirait-il maintenant ?

— Que me dirait-il ? Il ne me dira plus jamais rien.

— Mais s'il le pouvait encore ?

Je soupirai.

— « Ne bois pas. Et assiste aux réunions. »

— Tu veux aller à une réunion tout de suite ?

— Il est trop tard pour celle de minuit à Houston Street. Il y en a bien une à deux heures du matin, mais ça fait trop tard pour moi. Et donc, non, je n'ai pas envie d'aller à une réunion, mais comme je ne veux pas boire non plus, ça s'équilibre, enfin... je crois.

— Que te dirait-il d'autre ?

— Comme si je pouvais lire dans sa tête !

— Tu ne peux pas, mais tu peux quand même imaginer. Que dirait-il ?

Je rechignai, mais finis par lui répondre :

— De reprendre le cours de ma vie.

— Et... ?

— Et quoi ?

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Reprendre le cours de ma vie. Je n'ai pas beaucoup le choix. Mais ce n'est pas si facile.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai dit à ces couillons que je ne bossais plus sur l'affaire et qu'après je l'ai répété à Mick Ballou. Pour moi, c'était terminé.

— Mais... ?

— Mais je devais sentir que ça ne serait pas si facile, parce que tout de suite après j'ai foncé chez Jovine pour m'acheter un étui d'épaulé. Je me disais qu'en me voyant éviter Mick Ballou et rester près de chez moi, ils n'auraient pas trop de mal à m'oublier. Sauf

qu'ils avaient déjà pris la décision de me supprimer et que ce soir leur offrant la première occasion de le faire, ils n'ont pas hésité.

Je plissai le front et ajoutai :

— Certes, ça ne devrait rien changer. Mais oui, la mort de Jim me fout en colère. Surtout contre moi-même parce que j'ai permis que ça arrive, mais...

— Ce n'est pas toi qui l'as fait tuer.

— Je l'ai mis en danger. Auto-accusation ou pas, il est difficile de dire le contraire. Il s'est fait tuer parce que quelqu'un l'a pris pour moi et cela ne s'est produit que parce que je l'avais retrouvé pour dîner. Et parce que j'avais donné à quelqu'un une bonne raison de vouloir me tuer.

— Je pourrais te démontrer le contraire, mais je ne vais pas le faire.

— Tant mieux. Comme je te le disais, c'est surtout contre moi-même que je suis en colère. Mais aussi un peu contre l'assassin et celui qui lui a donné l'ordre de m'abattre.

— Ils seraient deux ?

— Au minimum. Il y a quelqu'un qui a pris cette décision et c'est le petit voyou aux cheveux gominés ou le type auquel il obéissait. Mais c'est sûrement quelqu'un d'autre qui a surveillé l'immeuble et m'a suivi jusqu'au restaurant chinois. Ce pourrait être le voyou ou son pote – l'un comme l'autre, ils n'auraient pas eu de mal à me reconnaître –, mais il se peut aussi qu'il y ait eu un troisième larron, quelqu'un qui n'aurait pas eu à craindre que je le repère.

— Qui, si c'est le cas, aurait fort bien pu se transformer en assassin.

— C'est possible, mais je ne le crois pas. Je pense qu'il m'a suivi jusqu'au restaurant, qu'il s'est posté de l'autre côté de la rue et qu'il a passé un petit coup de fil avec son téléphone cellulaire...

— Ils en ont probablement tous maintenant.

— Tout le monde en a un sauf toi et moi, on dirait. Aussi incroyable que ce soit, même Mike en possède un. L'autre soir, il s'en est servi pour prévenir de notre arrivée à la ferme et dire qu'on s'était déjà mis en route.

— « Laissez une lumière allumée et mettez une pelle sur l'escalier de derrière \ »

— Celui qui m'a suivi appelle le tueur, qui saute dans sa voiture et le rejoint. Ils se retrouvent dans la rue et le type lui montre le

restaurant du doigt. « Chemise rouge, veste marron, pantalon kaki de la marque Gap et baskets, lui dit-il. Tu ne peux pas le louper. »

« Après quoi il prend le volant, à moins qu'il y ait un chauffeur en plus du meurtrier. Toujours est-il que le type qui conduit arrête la voiture dans un endroit facile d'accès et laisse tourner le moteur. Le tueur entre dans le restaurant avec son arme, en ressort sans, bondit dans la bagnole et tout le monde disparaît.

— Et ça fait un mort.

— Et ça fait un mort.

— Qui aurait pu être toi.

— Qui l'aurait dû.

— Mais Dieu en a décidé autrement.

C'était une façon de voir les choses.

— Deux types dans la 9^e avant-hier soir. Un troisième qui passe commande du meurtre. Un quatrième qui me suit jusqu'au Lucky Panda et un cinquième pour y entrer et presser la détente. Et peut-être un sixième qui fait le chauffeur.

Je la regardai.

— Ça fait beaucoup de monde à qui rendre la pareille.

— Parce que c'est ça que tu veux faire ?

— Impossible de faire autrement, lui répondis-je. Le besoin me semble assez primal. Ça doit être instinctif, voire cellulaire. « Ils nous ont fait ça, on va leur rendre la monnaie de leur pièce. » Toute l'histoire de l'humanité le prouve.

— Et la Bosnie, donc !

— Mais ça fait quand même cinq ou six types, et que je ne connais même pas. Et j'ai du mal à me persuader que l'esprit de Jim crie vengeance... Si une part de lui-même lui a survécu, je doute fort que ce soit justement la plus vindicative. Tu me demandes ce que Jim aurait dit ? Eh bien, il ne m'aurait certainement pas dit d'aller abattre un type pour faire bonne mesure.

— Ça n'était pas vraiment son genre.

— Je n'ai aucune envie de rester à ne rien faire et de les laisser emporter ce meurtre au paradis, mais je ne suis pas non plus très sûr que quiconque l'emporte jamais vraiment au paradis. Et ça fait un moment que je ne crois plus que le monde entier compte sur mon aide.

— C'est une illusion assez répandue, dit-elle. Et plus on a l'esprit

religieux, plus on est susceptible d'y souscrire. S'il est une chose que les fondamentalistes du monde entier ont en commun, c'est bien la conviction que l'œuvre de Dieu ne saurait s'accomplir s'ils ne retroussent pas personnellement leurs manches pour la mener à bien. Leur Dieu est tout-puissant, mais passablement emmerdé s'ils ne Lui filent pas un coup de main.

J'avalai un peu de café, puis je lui dis :

— Ce n'est pas mon travail de les punir. Il n'est pas question que je sois juge et partie, ni volontaire pour faire partie du peloton d'exécution. Je leur ai dit que je lâchais l'affaire et je l'ai aussi dit à Mick, ce n'est pas la mort de Jim qui va y changer quoi que ce soit. J'ai toujours envie de ne pas m'en mêler.

— Dieu en soit ici remercié, dit-elle.

— Mais il y a un petit problème. Et ce problème, c'est que je ne vois pas comment je pourrais faire pour m'en empêcher.

— Pourquoi ça ?

— Avant-hier soir, j'avais décidé de laisser tomber et ça ne m'a pas fait que du bien. Leur réaction a été de m'envoyer un type qui a essayé de me tuer. Pour eux, je n'avais pas lâché le morceau. Ou alors ils s'en foutaient. Dans l'un comme dans l'autre cas, j'étais toujours le fumier qui leur avait botté le cul et dans le monde où nous vivons cela suffit peut-être à ce que M^{me} Defarge te tricote ton nom dans le châle^[14]. Parce que, Dieu sait comment, mon nom est sur la liste de ceux qui doivent mourir et ce n'est pas la mort de Jim qui y changera quoi que ce soit.

— Donc même si tu ne fais rien...

—... oui, je suis toujours condamné à mort. À l'heure qu'il est, ils doivent savoir qu'ils se sont gourés de bonhomme et si ce n'est pas maintenant, ce sera demain matin. Que je sois enclin à croire que Jim est mort pour mes péchés ne leur fera pas accepter que sa mort remplace la mienne.

— Bref, ton nom est toujours sur le châle.

— Je le crains.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ? me demanda-t-elle en me regardant.

Ce qu'on essaya fut de faire l'amour, mais cela ne marcha pas vraiment et nous nous contentâmes de nous enlacer très fort. Je lui racontai quelques histoires sur Jim, dont certaines qu'elle connaissait déjà. Deux ou trois étant assez drôles, nous allâmes jusqu'à en rire.

— Je ne devrais sans doute pas te le dire, me lança-t-elle à un

moment donné, mais tout ça me cavale beaucoup dans la tête et me rend folle. Je suis vraiment navrée de ce qui est arrivé à Jim, je suis navrée pour lui et pour Beverley, mais c'est surtout pour toi que je le suis.

« Mais ça ne fait pas le tour de ce que je ressens, ajouta-t-elle. Je suis aussi contente que ce soit lui qui y soit passé et pas toi.

Je gardai le silence.

— C'est quelque chose à quoi je pense tout le temps, reprit-elle. C'est ce que me dit la petite voix que j'ai dans la tête chaque fois que je lis les avis de décès dans les journaux. Il m'arrive même de penser que c'est pour ça que je les lis. Pour pouvoir me dire : « C'est elle et pas moi, tant mieux » chaque fois qu'une nana de mon âge meurt d'un cancer du sein. « C'est lui et pas Matt, tant mieux », chaque fois qu'un pauvre mec tombe raide mort sur un parcours de golf. « C'est eux et pas nous, tant mieux », chaque fois qu'il y a un tremblement de terre, une inondation, la peste ou un avion qui s'écrase. « Je ne sais pas qui c'est, mais c'est eux et pas nous, tant mieux. »

— La réaction me paraît assez naturelle.

— Mais pour une fois ça a vraiment du sens, non ? C'était vraiment lui ou toi. Si Jim était allé aux toilettes pendant que tu restais dans la salle...

— L'issue aurait pu être différente, oui. Je me serais trouvé face à la porte quand le type serait entré. Et j'avais une arme.

— Que tu aurais eu le temps de sortir ?

Si j'avais levé la tête au moment où la porte s'ouvrait, j'aurais vu un inconnu, un Noir qui n'aurait en rien ressemblé aux deux Blancs qui m'avaient sauté dessus. Et encore... il aurait d'abord fallu que je lève la tête. J'aurais pu être absorbé par la lecture du menu ou du magazine de Jim.

— Peut-être, lui répondis-je. Mais probablement pas.

— Donc, ce fut lui et pas toi, tant mieux, voilà ce que j'en dis. Ça me fait mal au cœur pour Beverley, ça me rend malade de penser à ce qu'elle doit se taper en ce moment, mais c'est elle et pas moi, tant mieux. Nobles sentiments, n'est-ce pas ?

— Sans doute pas, non.

— Mais qui viennent du fond du cœur, Dieu m'en est témoin. Et toi aussi, tu ferais bien de les éprouver, mon chéri. Parce que tu peux te dire que ça aurait dû être toi et que tu aurais aussitôt baigné dans ton sang, ton sang à toi, mais que ce ne fut pas toi et que, tout au fond du cœur, tu en es content. Dis, j'ai raison ou j'ai pas raison ?

— Oui, lui répondis-je au bout d'un moment, sans doute. J'aimerais presque que ce ne soit pas le cas, mais ça l'est.

— Ça signifie simplement que tu es content d'être encore en vie.

— Ben... oui.

— Et ce n'est pas forcément mal.

— Ben... non.

— Tu sais quoi, mon chou ? reprit-elle Ça ne te ferait sans doute pas de mal de pleurer un bon coup.

Il est possible qu'elle ait aussi eu raison sur ce point, mais il n'y avait pas une chance sur mille pour qu'on le vérifie. La dernière fois où je pleurai, je m'en souviens, fut le jour où, au tout début de mon entrée à Alcoolistes anonymes, je pris pour la première fois la parole et m'identifiai en tant qu'alcoolique. Les larmes qui me vinrent tout de suite après me surprirent complètement. Depuis, j'ai toujours gardé les yeux secs, sauf au cinéma de temps en temps, mais je ne pense pas que ça compte.

Ce ne sont pas de vraies larmes qu'on y pleure, pas plus que n'est réelle la peur qui prend le spectateur à un film d'horreur.

Bref, je fus aussi incapable de pleurer que de faire l'amour. Et il s'avéra que je n'arrivais pas à dormir non plus. Je commençais presque à dériver, puis m'arrêtais. Pour finir, je renonçai, quittai le lit et m'habillai. Je mis mon gilet pare-balles sous ma chemise, et mon étui par-dessus. Et remontai la fermeture Eclair de mon coupe-vent juste assez haut pour qu'on ne voie pas mon revolver.

Et gagnai la pièce d'à côté et y passai un coup de fil.

— Un Noir, répéta-t-il en me regardant.

— D'après les témoins.

— Mais tu ne Pas pas vu, toi.

— Non, et je n'ai pas pu les interroger non plus. Mais d'après ce que je sais, ils sont tous d'accord pour dire que c'en était un. Taille et corpulence moyennes, vingt, trente ou quarante ans...

— Ce qui réduit singulièrement le champ de recherches.

— Et il avait une barbe ou une moustache.

— Une barbe ? Ou une moustache ?

— Peut-être les deux. Ou rien du tout. Il est entré et sorti en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire et comme personne n'avait de raison particulière de le regarder avant qu'il ouvre le feu... Après, bien sûr, on avait plutôt envie de ne pas se faire arroser.

— Mais c'était un Noir, répéta-t-il. Et sur ce point, tout le monde est étonnamment d'accord.

— Oui.

— Ce seraient donc des nègres ? Et je serais quoi à leurs yeux ? Et eux aux miens, d'ailleurs ?

Il prit son verre de whiskey, le regarda, puis le reposa sur la table sans y toucher.

— Les deux types qui t'ont rossé, ou ont essayé de le faire, reprit-il, c'était aussi des Noirs ?

— Non, des Blancs, tous les deux. Le type au pistolet parlait comme un vrai New-Yorkais. Je n'ai pas bien regardé ou entendu parler l'autre, mais c'était un Blanc.

— Et le type qui a tué ton ami...

— Etait noir.

— C'est vrai qu'un Blanc pourrait très bien engager un tueur noir, constata-t-il d'un ton pensif. Mais faire intervenir un type de l'extérieur au lieu d'utiliser un des siens ?

— De qui parlons-nous ?

— Je ne sais pas.

— Mais quelqu'un essaie de...

— Bon, on arrête tout de suite, dit-il. Je ne sais pas qui c'est, ni pourquoi il me cherche.

Je ne pensais pas qu'on surveillait le Parc Vendôme, mais on venait, comme on dit, de « me piquer ma monture » et je n'avais aucune envie de « laisser la porte de la grange ouverte ». J'étais donc descendu à la cave et sorti par la porte de service, à l'arrière du bâtiment. Et j'avais beaucoup regardé par-dessus mon épaule en me rendant chez Grogan. Personne ne me suivait, personne n'avait surgi des ténèbres juste devant moi.

Mick m'avait dit qu'il me ferait du café et s'était déjà installé à une table lorsque j'étais arrivé. Devant lui une bouteille et un verre, devant ma place, en face de lui, une tasse à café en terre. J'avais jeté un coup d'œil autour de la salle en entrant. On n'était plus très loin de la fermeture, mais il y avait encore pas mal de clients qui n'avaient aucune envie que le week-end s'achève aussi vite, des personnes seules ou assises par deux au comptoir, quelques couples installés à des tables. J'avais repéré Andy Buckley et Tom Heany en train de jouer aux fléchettes au fond de la table, Burke derrière le bar et le vieux Eamon Dougherty en face de lui. Mick m'avait un jour dit que le bonhomme avait été un tireur légendaire au sein de l'IRA. Tu n'étais pas né qu'il tuait déjà des bonshommes, m'avait-il précisé.

J'avais aussi aperçu deux ou trois visages familiers.

Je m'étais dirigé vers Mick, avais pris ma tasse de café et l'avais emportée jusqu'à une table installée le long du mur. Mick avait ouvert de grands yeux en me voyant faire, mais m'avait rejoint avec sa bouteille et son verre dès que je lui avais fait signe.

— L'autre table ne te plaisait pas ?

— Trop près de ces types, lui avais-je répondu. Je n'ai pas envie d'entendre leur conversation, ou qu'eux écoutent la nôtre.

— C'est vrai que j'en ai assez entendu de la leur, m'avait-il renvoyé, l'œil amusé. Ils ont une discussion sérieuse sur la nature de leurs relations.

— C'est bien ce que je pensais.

Puis je lui avais rapporté ma visite au Lucky Panda, son regard et son visage se durcissant dans l'instant.

Enfin il me dit :

— J'ai eu tort de te mêler à ça.

— J'aurais pu refuser, lui répondis-je.

— Et tu l'aurais sans doute fait si tu avais su dans quoi tu flanquais les pieds. Je ne pensais même pas te mettre en danger. Mais maintenant, c'est fait.

— Je sais.

— Ils n'ont pas cru que tu tiendrais compte de leur avertissement. Ou alors, ils s'en foutaient. Tu leur avais donné une leçon, et c'est bien plus que n'en ont jamais fait mes deux gars !

— Kenny et McCartney...

— Exécutés. Pauvres garçons.

Deux tables plus loin, le type se leva et se rendit au bar pour y commander deux verres de plus. La femme me coula un regard de côté, un léger sourire aux lèvres. Puis elle baissa les yeux.

— Et Peter Rooney, ajouta Mick.

— Son nom me dit quelque chose. Je l'ai rencontré ?

— Peut-être ici. Voyons... comment le décrire ? Il avait une ancre tatouée sur le dos de la main gauche, juste au-dessus du poignet.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Visage long et étroit, chauve sur le devant.

— C'est bien ça.

— Et il avait vraiment l'air d'un marin, en plus.

— Et c'est quoi, l'air d'un marin ? Ah... laisse tomber. Prendre le ferry pour aller à Staten Island, c'est bien tout ce qu'il a jamais fait comme carrière maritime. Fait... ou fera.

— Pourquoi ça ?

Il contempla son verre de whiskey un instant et me dit :

— Tu sais que je prête toujours de l'argent à droite et à gauche. C'est les Juifs qui m'ont appris ça. Ça va, ça vient. Tu prêtes un coup et ça te revient à la puissance x. Et Peter travaillait pour moi, dans le bâtiment et les syndicats. Il apportait l'argent, tu comprends, et collectait les intérêts. Mais il ne se tapait pas le sale boulot : il n'était pas taillé pour ça. Donner un avertissement sévère, il n'allait pas plus loin. Après, c'était à moi d'envoyer quelqu'un. Ou d'y aller moi-même, le plus souvent.

— Que lui est-il arrivé ?

— On l'a retrouvé dans une petite rue qui donne dans la 11^e

Avenue, la tête enfoncée dans une poubelle. Et tellement battu que sa propre mère ne l'aurait pas reconnu si elle était encore de ce monde, ce que, Dieu merci, elle n'est plus. Rossé jusqu'à en être à moitié mort, et poignardé pour qu'il le soit vraiment.

— Quand cela s'est-il passé ?

— Je serais incapable de le dire. On l'a retrouvé dans le courant de la matinée et ce n'est qu'au début de la soirée que je l'ai appris.

Il prit son verre, en descendit le contenu comme si c'était de l'eau, puis me demanda :

— Et ton ami, je le connaissais ?

— Je ne crois pas.

— Tu ne l'avais jamais amené ici ?

— Il y a longtemps qu'il avait cessé de fréquenter les bars.

— Ah, dit-il, il en était donc, lui aussi. Ce n'est pas le type dont tu me parlais l'autre soir ? Celui qui avait fait une retraite chez les bouddhistes ?

— Si, en fait c'est lui.

— Bon Dieu ! C'est quand même étrange, tu sais. La conversation de l'autre nuit m'était restée dans la tête et je me disais justement que c'était quelqu'un que j'aurais aimé connaître. Il faut croire que je n'en aurai plus jamais l'occasion. Tu me redis son nom ?

— Jim Faber.

— Jim Faber. Je lèverais bien un verre pour honorer sa mémoire, mais ça ne lui aurait peut-être pas plu.

— Je ne pense pas que ça l'aurait gêné.

Il se versa un petit verre.

— A Jim Faber, dit-il, et il but.

J'avalai une gorgée de café en me demandant ce qu'ils auraient compris l'un à l'autre. Peu de chance qu'ils soient devenus copains comme cochons, mais qui sait ? Peut-être auraient-ils trouvé un terrain d'entente. Peut-être dans son monastère zen Jim cherchait-il la même chose que Mick à la messe des bouchers.

Nous ne le saurions jamais.

— Ils vont réessayer, tu sais, reprit-il.

— Je sais.

— Dès demain matin, ils se rendront compte de leur erreur, si ce n'est pas déjà fait. Que comptes-tu faire ?

— Je ne sais pas. Pour l’instant, tout ce que j’ai fait, c’est de mentir aux flics.

— Tu te rappelles la fois où je suis allé en Irlande ? J’essayais d’éviter une citation à comparaître, mais... ce ne serait pas un mauvais endroit pour ne pas se faire canarder. Tu prends l’avion tout à l’heure et tu reviens dès que le ciel est dégagé.

— Je pourrais.

— Toi et elle. Je sais que tu n’y es jamais allé, mais elle ?

— Elle non plus.

— Je suis sûr que ça vous plairait, à tous les deux.

— Et si tu venais avec nous ? lui dis-je. Tu nous baladerais. Tu nous ferais le guide.

— Pourquoi pas ?

Soudain il se tut, pour réfléchir à la question. Par-dessus son épaule, je vis Andy Buckley se pencher en avant pour envoyer une flèche. Il perdit l’équilibre, Tom Heany tendit la main pour le rattraper. Tom – encore un natif de Belfast – tenait le bar pendant la journée et ne disait pratiquement jamais rien. Il nous avait accompagnés à Maspeth, et avait pris une balle pendant la nuit. Tous les quatre, nous étions montés à la ferme avec Andy au volant. Mick avait trouvé un médecin pour le soigner,

Tom n’ouvrant presque pas la bouche pendant son calvaire et se montrant toujours aussi muet depuis lors.

Au bar quelqu’un s’était mis à rire – certainement pas le très silencieux Dougherty –, cependant qu’à la table voisine le type disait à la femme que ce n’était pas plus facile pour lui que pour elle.

Je regardai Mick et me demandai s’il avait entendu ce qu’elle disait. Il s’apprêtait à répondre à ma question lorsque son visage changea d’expression : il avait vu quelque chose derrière moi. Avant même que j’aie pu me retourner pour voir ce qu’il découvrait, il s’était mis debout et s’emparait de la petite table. Tasse, soucoupe, bouteille et le reste, tout fila avec elle tandis qu’il l’expédiait à l’autre bout de la pièce, puis se ruait sur moi.

La fusillade fut courte et hachée. Mick m’était rentré dedans, je partis en arrière et ma chaise se brisa sous moi comme du petit bois. Dieu sait comment je me retrouvai assis dessus, Mick m’y écrasant aussitôt de tout son poids. Il tenait une arme à la main et tirait, ses coups espacés répondant aux rafales d’automatique qui venaient de la porte.

J'entrevis quelque chose qui passait au-dessus de ma tête, puis il y eut un grand bruit avec ondes de choc qui roulèrent sur nous comme les vagues de la mer.

Puis il n'y eut plus rien, du tout.

Je n'avais pas dû perdre connaissance bien longtemps. Je ne me rappelle plus le moment où je repris conscience, mais je n'avais pas eu le temps de dire ouf que je me retrouvai debout, Mick me pressant d'avancer. Il m'avait passé un bras autour de la taille et serrait la poignée d'une vieille sacoche en cuir dans sa main. Il était allé la chercher dans son bureau, je devais donc être resté dans les vapes tout le temps qu'il avait mis à le faire. Peut-être davantage, mais pas beaucoup.

Il tenait un pistolet dans l'autre main, un .45 de l'armée dont il avait limé la mire. Je parvins à jeter un coup d'œil autour de moi, mais eus bien du mal à enregistrer ce que je voyais. Des tables et des chaises étaient renversées, certaines s'étant brisées en mille morceaux. Des tabourets de bar gisaient par terre comme des cadavres. La glace installée derrière le comptoir avait disparu, seuls quelques éclats restant encore accrochés à son cadre. L'air était plein de résidus de la bataille et, fumée, odeurs de poudre et relents de whiskey renversé, mes yeux me piquaient fort.

Il y avait aussi des corps étendus autour de nous, on aurait dit des poupées jetées à droite et à gauche par une enfant irréfléchie. L'homme et la femme qui passaient leurs relations au crible étaient maintenant unis dans la mort, répandus à côté de leur table qui avait basculé. Il reposait sur le dos, la moitié du visage en moins, elle était recroquevillée sur le flanc, toute recourbée comme un hameçon, le dessus du crâne ouvert sur sa cervelle qui coulait.

— Allez, quoi !

Mick avait dû crier, mais sa voix ne m'avait pas paru très forte. La bombe m'avait sans doute laissé à moitié sourd. Tous les bruits me semblaient légèrement étouffés, comme dans un aéroport où l'on arrive les oreilles pas encore complètement débouchées.

Je l'avais entendu et avais enregistré ce qu'il m'avait dit, mais je ne bougeai pas, restant comme rivé en l'endroit et incapable de détacher mes yeux des deux corps que j'avais devant moi. Ce n'est pas plus facile pour moi que pour toi, lui avait-il dit.

Sublimes dernières paroles.

— Putain, Matt, ils sont morts ! reprit Mick d'un ton à la fois brutal et doux.

— Je la connaissais.

— Ah, dit-il. Ben... tu peux plus rien faire pour elle et c'est pas le moment de perdre ton temps à essayer, bordel.

J'avalai ma salive, tentai de m'éclaircir les yeux et me dis que c'était comme de descendre d'un avion au beau milieu d'un périmètre de tir à vue. Ça sent la cordite et la mort et ce sont des corps qu'on enjambe pour aller chercher ses bagages au tapis roulant.

L'un de ces cadavres bloquait la porte. Petit, traits asiatiques, l'homme portait un pantalon noir et une chemise vert citron

— au début, je l'avais prise pour une chemise haïtienne avec motif de fleurs tropicales, mais non : elle était bien de couleur unie, les fleurs que j'y voyais n'étant que trous de balles, j'en comptai trois, autour desquels le sang avait dessiné des fleurs.

Au creux du bras, là, il tenait encore le fusil automatique avec lequel il avait arrosé la salle.

Mick s'arrêta juste assez longtemps pour lui arracher son arme et lui flanquer un bon coup de chaussure dans le côté de la tête.

— Va cuire en enfer, petit merdeux, dit-il.

Une voiture attendait le long du trottoir, une grosse Chevy Caprice d'antan avec carrosserie salement rouillée par endroits. Andy Buckley s'était déjà installé au volant, Tom Heany se tenant debout près de la portière ouverte. Un flingue à la main, il couvrait notre retraite.

Nous traversâmes le trottoir d'un bond. Mick me poussa sur la banquette arrière avant de s'y entasser à son tour, tandis que Tom s'installait devant, à côté d'Andy. La voiture démarra avant même que nous en ayons refermé les portières.

J'entendis des sirènes. Confusément, comme le reste, mais oui, c'était ça que j'entendais. Des sirènes, et le bruit s'en rapprochait.

— Ça va, Andy ?

— Oui, Mick, ça va.

— Tom ?

— Pas de casse, patron.

— Heureusement que vous étiez derrière, dit-il. Qu'est-ce qu'ils ont pas fait du Grogan quand même ! Ah, les fumiers !

Nous avons pris le West Side Drive en direction du nord, à un moment donné nous obliquâmes vers la voie express Degan. Andy

nous proposa bien plusieurs fois de nous déposer où nous voulions, mais Mick avait une autre idée en tête. Il ne savait pas vraiment où il entendait passer le reste de la nuit, mais il avait besoin d'une voiture.

— Eh bien nous sommes à deux pas de la Cadillac, lui répondit Andy. Mais comme celle-ci était juste au croisement, on aurait perdu plus de temps à la sortir du garage.

— Elle fera parfaitement l'affaire. Et j'en prendrai soin.

— Quoi ? Ce tas de boue ? T'en prends soin, elle meurt de saisissement, lui renvoya-t-il en flanquant une grande claque sur son volant. Mais ça, elle roule du tonnerre. Et la carrosserie pourrie, c'est un plus, enfin... pour moi. Tu la gares absolument où tu veux et t'es sûr de la retrouver en revenant.

Nous traversâmes le Bronx, que je connais à peine. J'y ai vécu brièvement quand j'étais enfant, au-dessus de la petite échoppe de cordonnier que mon père y avait ouverte – puis fermée –, avant que nous emménagions à Brooklyn. Le bâtiment où nous habitions a disparu avec tous les autres immeubles de la rue

— passés au bulldozer pour ajouter un kilomètre au Cross-Bronx Expressway –, et les souvenirs que j'aurais pu avoir du quartier ont disparu avec lui.

Je ne pouvais donc pas vraiment repérer l'endroit où nous nous trouvions – et j'aurais pu être tout aussi perdu en terrain familier tant j'entendais encore mal et me sentais tout assourdi et embrouillardé. La conversation n'était pas très fournie, mais, un coup oui un coup non, je ratais souvent le peu qu'il y en avait.

Tom annonça qu'il rentrerait de chez Andy à pied, qu'il n'y avait donc pas besoin de le déposer devant sa porte, et Andy lui répliqua que le ramener chez lui ne posait pas de problème vu que ce n'était pas loin du tout. Mick conclut en affirmant que, près ou loin, nous lâcherions Tom devant chez lui, pour l'amour de Dieu !

— Tu habites toujours au même endroit ? voulut alors savoir Andy.

Tom acquiesça d'un signe de tête. Nous continuâmes de rouler dans des rues que je ne connaissais pas, jusqu'à ce que Tom descende de la voiture devant une petite cage à poules aux flancs bitumés. Mick l'informa que nous resterions en contact avec lui, Tom acquiesça à nouveau, trotta jusqu'à sa porte et glissa sa clé dans la serrure pendant qu'Andy faisait demi-tour avec la voiture.

Arrivé à un feu rouge, il dit :

— Mick, tu ne veux vraiment pas que je te ramène en ville ? Garde

la bagnole. Je peux très bien prendre le métro pour rentrer chez moi.

— Ne sois pas idiot.

— Ou alors... tu pourrais reprendre la Cadillac. Ou alors je pourrais aller te la chercher... comme tu voudras.

— Ramène-toi chez toi, Andy.

Il habitait dans Bainbridge Avenue, à l'autre bout du Mosholu Parkway en partant de chez Tom. Il s'arrêta devant sa maison et descendit de voiture. Mick se pencha à la vitre et d'un geste de la main l'invita à s'approcher. Andy fit le tour de la Chevy et s'appuya dessus, une main posée sur le toit.

— Présente mes respects à ta mère, lui dit Mick.

— Elle doit dormir, à l'heure qu'il est.

— Doux Jésus, je l'espère bien !

— Mais je les lui présenterai dès qu'elle se réveillera. Elle n'arrête pas de me demander de tes nouvelles.

— C'est une femme bien, ta mère, dit Mick. Tu es sûr que ça va aller maintenant ? Tu n'auras pas de mal à remettre la main sur une voiture, au moins ?

— Mon cousin Denny me laissera sûrement prendre la sienne. Ou alors quelqu'un d'autre. Ou alors j'en piquerai une quelque part.

— Fais attention, Andy.

— Comme toujours, Mick.

— Ils nous traquent comme des rats au fond d'un égout, ces salauds-là. Et qui c'est, hein ? Des nègres et des chinetoques.

— Ils avaient plus des têtes de Vietnamiens, Mick. Ou alors de Thaïs, c'est pas impossible.

— Tout ça, pour moi c'est pareil, lui répondit Mick, sauf que... qu'est-ce que je leur ai fait ? Qu'est-ce qu'ils ont contre moi ? Ou le pauvre Burke, pour l'amour du ciel ! Et tous les autres, hein ?

— Ils voulaient juste tuer tout le monde.

— Tout le monde ! Même les clients. Des vieux qui se tapaient leurs bières. Des gens du quartier qui s'en jetaient un petit dernier avant d'aller se coucher. Et pour quelques-uns, ça l'a vraiment été, le dernier.

Andy recula tandis que Mick descendait de la voiture et jetait un coup d'œil autour de lui avant de s'ébrouer comme un chien qui sort de l'eau. Il fit le tour de la Capri et s'installa derrière le volant. Je

descendis à mon tour et allai m'asseoir à côté de lui. Andy resta sur le trottoir et nous regarda partir.

Ni Mick ni moi ne parlâmes sur le chemin du retour. Il n'est pas impossible que j'aie sombré dans le sommeil. Lorsque je retrouvai mes esprits, nous roulions de nouveau dans Manhattan, en bas, du côté de Chelsea. J'en fus certain en reconnaissant un restaurant cubano-chinois et me rappelant soudain leur café, épais, bien noir et fort, et le garçon qui me l'avait apporté : l'homme était vieux et avançait lentement, comme si ça faisait des années qu'il avait mal aux pieds.

Curieux les choses dont on se souvient et celles qu'on oublie.

Dans la 24^e Ouest, un peu en retrait de la 6^e Avenue, à deux pas du marché aux Fleurs, Mick s'arrêta devant un immeuble de huit étages. Tout en brique, avec un rideau en acier comme au garde-meuble, mais plus étroit, à peine plus large qu'une voiture, et deux portes sans fenêtres de part et d'autre. Munie d'une colonne d'interphones sur un côté, celle de droite donnait l'impression d'ouvrir sur les bureaux ou appartements situés au-dessus. Celle de gauche était rouge et on pouvait y lire, en lettres au stencil argent bordées de noir, sur deux lignes, l'inscription

McGINLEY & CALDECOTT,

RÉCUPÉRATION DE MATÉRIAUX D'ARCHITECTURE

Mick déverrouilla le rideau et le remonta. Petit garage au niveau de la rue. Après qu'il en eut écarté quelques caisses à coups de pied, il y eut juste assez de place pour y garer une grosse voiture ou un van de petite taille. Mick me fit un signe de la main, je me glissai derrière le volant et rentrai la Capri.

Puis j'en descendis et rejoignis mon ami sur le trottoir. Il rabaissa le rideau et le ferma à clé avant d'ouvrir la porte rouge. Nous entrâmes. Il ferma la porte derrière nous. Nous fûmes plongés dans le noir jusqu'au moment où il trouva un interrupteur. Devant nous un départ d'escalier apparut, Mick s'y engagea.

La pièce était énorme et comme trouée d'allées étroites qui filaient entre des rangées de bureaux, de tables, de classeurs et de caisses empilées à hauteur d'épaule. Comme le proclamait l'inscription, il s'agissait bien d'une société de récupération de matériel d'architecte, le sous-sol en étant tout à la fois la réserve et la salle d'exposition.

Depuis le jour où les Hollandais l'achetèrent, Manhattan est une ville où on ne cesse de construire des bâtiments pour les flanquer par terre aussitôt. Sœur jumelle de la construction, la démolition y est une industrie en soi : si le but de l'affaire est de tout raser, ce que j'avais sous les yeux en était les sous-produits : tiroirs et caisses débordant de

tout ce qu'on peut arracher à une bâtisse avant que la boule d'acier fasse le reste du travail. Des cartons remplis de poignées de portes – en cuivre, verre ou plaqué nickel –, d'autres regorgeant de plaques, d'enseignes, de charnières, de serrures et autres objets que je reconnaissais, mais dont j'ignorais le nom. Il y en avait même qui ne m'évoquaient rien du tout.

Par endroits, des colonnes en bois sculpté se dressaient, semblant chercher un plafond à soutenir. Une partie de la salle était encombrée d'ornements en pierre et de ces ouvrages en ciment qu'on trouve à l'extérieur des immeubles – gargouilles à la langue qui pend, animaux réels et imaginaires, certains finement représentés, d'autres aussi difficiles à reconnaître que l'inscription effacée par le temps et les pluies acides sur la pierre tombale.

Un ou deux ans plus tôt, Elaine et moi avions passé un week-end à Washington et nous étions traînés jusqu'au musée de l'Holocauste. Évidemment, la visite avait été bouleversante

— c'est fait pour –, mais, plus que les autres, c'était une salle remplie de chaussures qui nous avait émus. Des chaussures et rien d'autre, jetées en un tas qui ne semblait pas avoir de fin. Ni l'un ni l'autre, nous n'aurions su expliquer pourquoi cette pièce était aussi sinistre, mais notre réaction ne devait pas être atypique.

Je ne peux pas dire que ces caissettes en plastique débordant de boutons de portes suscitérent le même trouble en moi. Je n'eus pas l'estomac retourné en songeant à ce qui avait dû arriver à toutes les portes auxquelles ces boutons avaient un jour été fixés, ou aux longues pièces à plancher vernis sur lesquelles elles avaient donné. Il n'empêche : ce fut bien cette salle remplie de chaussures à laquelle je pensai en voyant tous ces objets triés et rangés avec un sérieux proprement teutonique.

— Où s'en vont mourir les maisons, dit Mike.

— Tu me sors les mots de la bouche.

— Intéressant comme commerce, reprit-il. Tout ce qu'on peut arracher à un vieux bâtiment avant de le foutre en l'air ! La plomberie, bien sûr, et le chauffage – ça se revend à la ferraille –, mais je connais des gens qui trouvent un usage à toutes sortes d'ornements et objets divers. Disons que tu restaures un vieil immeuble en pierre. Tu as forcément envie que ça fasse authentique, et jusque dans les moindres détails. Tu viens ici et tu repars avec des larmes en cristal pour le lustre, voire avec le lustre entier. Sans parler des gonds de porte et de la plaque en fonte pour la cheminée. Il y a tout ici. Tout ce qu'on pourra jamais vouloir – et ne pas vouloir.

— Je le vois bien.

— Et sais-tu qu'il y a aussi des gens qui ne collectionnent que des fragments d'ornements ? La Caldecott a un client qui se passionne pour les gargouilles. Un jour, il en a acheté une qui était trop lourde à porter et j'ai dû la lui livrer chez lui. Quelle collection il avait ! Deux petites pièces à Christopher Street, voilà dans quoi il habitait, mais ses rayonnages croulaient sous des dizaines et des dizaines de gargouilles de toutes tailles... et attention les grimaces, putain !... Toutes plus laides les unes que les autres ! Ça devait être encore plus encombré qu'ici, mais bon, c'est comme ça que fonctionne le collectionneur. Il ne peut pas s'empêcher d'acheter tout ce qui titille sa folie.

— Dis donc, Mick, c'est toi qui possèdes cette affaire ?

— Disons que j'y ai investi. Que je suis le bailleur de fonds qui ne dit jamais rien.

Il s'empara d'un gond en cuivre terni, le retourna dans la paume de sa main, puis le remit à sa place.

— Ce n'est pas mauvais, comme business. Tu vends au comptant et sans enregistrer la transaction, vu que la marchandise n'a jamais fait l'objet d'une acquisition dûment répertoriée. Tu n'as jamais fait que la récupérer. Bref, ça génère des entrées et sorties en liquide et ça, c'est plus qu'utile à notre époque.

— J'imagine.

— Sans compter que je suis moi aussi assez utile à mes associés. J'ai pas mal de contacts dans le bâtiment et la démolition – et aux deux niveaux : patronal et syndical. Il n'y a pas mieux pour obtenir les droits de récupération. Ça marche bien pour tout le monde.

— Et, bien sûr, ton nom n'apparaît sur aucun document.

— Tu sais ce que je pense de cette question. On ne peut pas te reprendre ce que tu ne possèdes pas ! J'ai un jeu de clés, et l'usage du bureau chaque fois que je le désire. Sans parler d'une place de parking dont personne n'a idée. Ils ont bien un van qu'ils chargent et déchargent par cette baie, mais Brian McGinley le ramène chez lui tous les soirs. Et à ce propos...

Il sortit son téléphone cellulaire de sa poche, puis se ravisa et l'y remit. Nous suivîmes une allée qui conduisait à une pièce tout au fond, Mick s'installant devant un bureau gris en métal pour y composer un numéro retrouvé dans un carnet. Combiné à cadran circulaire – de la récup, il y avait des chances.

— Monsieur McGinley, s'il vous plaît, dit-il. Je sais, oui. Je n'appellerais pas à cette heure si ce n'était pas urgent... Je crains que

vous ne deviez le réveiller. Dites-lui que c'est le grand patron... juste ça.

Il couvrit l'écouteur de sa main et leva les yeux au ciel.

— Ah... Brian, reprit-il. Tu es gentil. Nous dirons donc que la boîte est fermée pour la semaine. Personne ne doit y entrer avant que je donne de mes nouvelles... Voilà, en gros, c'est bien l'idée. Et toutes mes excuses à ton épouse pour l'avoir réveillée si tard. Pourquoi ne pas lui revaloir ça en l'emmenant passer quelques jours à Puerto Rico ?... Cancun alors, si elle préfère... Et n'oublie pas d'appeler Caldecott. Et tous ceux que ça pourrait concerner, voilà. C'est gentil.

Et il raccrocha.

— « Le grand patron », dit-il. Me coller une étiquette pareille est un rien présomptueux, mais... C'est comme ça qu'ils appelaient Collins[15].

— Et De Valera[16] n'appréciait guère.

— Un petit fumier bien onctueux, ce monsieur, n'est-ce pas ? Mais... où c'est, Cancun ?

— Dans la péninsule du Yucatán.

— Au Mexique, donc ? M^{me} McGinley aime Cancun. Elle préfère ça aux coups de téléphone en pleine nuit. « Je ne peux pas le réveiller, il dort. » « Eh bien, s'il ne dormait pas il n'y aurait pas besoin de le réveiller, grosse vache ! »

Il soupira et se renversa dans son fauteuil en chêne.

— Mais... comment diable sais-tu que Dev n'appréciait pas ? Tu n'as jamais vu le film.

— Elaine a loué la cassette et on l'a regardée au magnétoscope. Putain de Dieu, mais...

— Quoi ?

— C'est hier soir qu'on l'a regardée ! Hier soir ! Ce n'est pas possible ! J'ai l'impression d'avoir vu ça il y a une semaine.

— Tu as eu une journée plutôt chargée, Matt.

— Tous ces morts.

— Les deux qu'on a enterrés à la ferme, c'était quand, hein ? Il y a quatre soirs de ça ? Et après, Peter Rooney, sauf que lui, tu ne le connais que par ce que je t'en ai dit. Et après, ton ami le bouddhiste. Et moi, je lève mon verre à sa mémoire et voilà qu'ils me transforment le Grogan en charnier en descendant tout ce qui bouge. Parce que Burke est mort, tu sais ?

— Non, je l'ignorais.

— Je l'ai retrouvé derrière le comptoir. Couvert d'éclats de verre du miroir et... quel horrible trou il avait dans la poitrine ! Mort à son poste, comme le capitaine qui coule avec son navire. À mon avis, c'est la fin du Grogan. La prochaine fois que tu le verras, ce sera un Coréen qui l'aura... et il y vendra des fruits et légumes vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Il se tut et je ne repris la parole qu'au bout d'un long moment :

— Je la connaissais, Mick, lui dis-je.

— C'est ce que je pensais.

— Tu sais de qui je parle ?

— Bien sûr. Celle qui était assise à côté de nous. Celle que tu ne voulais pas entendre parler. Ça m'a donné à penser.

— Vraiment ?

— Oui. Passer à la table voisine nous a probablement sauvé la vie, tu sais ? Ça nous a mis en retrait et donné la petite fraction de seconde en plus qui nous a permis de plonger par terre avant que les projectiles nous atteignent.

Il pencha la tête et regarda le mur.

— À moins que tout ça ne soit écrit à l'avance et qu'on ne meure qu'au moment dit et pas avant.

— Justement, je me le demandais.

— Et se poser des questions est bien notre lot à tous, n'est-ce pas ?

Il ouvrit des tiroirs de bureau jusqu'au moment où il trouva celui qui renfermait la bouteille de Jameson. Il en brisa la cire et but au goulot.

— C'était elle, non ?

— Elle ?

— Celle que tu t'offrais en douce.

— L'expression en vaut une autre. Nous ne nous voyions plus depuis un certain temps.

— L'aimais-tu ?

— Non.

— Ah.

— Mais elle m'importait.

— C'est plutôt rare, dit-il avant de boire encore un coup. Moi, je

n'ai jamais aimé personne. En dehors de ma mère et de mes frères, mais ce n'est pas la même chose, n'est-ce pas ?

— Non, en effet.

— Les femmes... je n'en ai aimé aucune, mais plusieurs ont compté pour moi.

— J'aime Elaine, lui dis-je, et je ne crois pas en avoir jamais aimé une autre.

— Tu ne t'étais pas marié avant ?

— Ça remonte à loin.

— Et cette femme-là... tu l'aimais ?

— Je l'ai cru, oui, à un moment donné.

— Ah. Comment s'appelait-elle ?

— Lisa.

— C'était une bien belle femme.

Je fus envahi par l'image de son crâne brisé, la dernière que j'aurais d'elle. Je la fis disparaître d'un clignement de paupières et revis Lisa dans son appartement, en jean et sweater, debout devant une fenêtre, à admirer le coucher du soleil. C'était mieux.

— Oui, dis-je, c'était une bien belle femme.

— Ce fut très soudain, tu sais ? Je doute même qu'elle ait compris ce qui lui arrivait.

— Mais elle n'est plus.

— Non, elle n'est plus, répéta-t-il.

Il avait posé sa vieille sacoche en cuir sur le bureau, il se mit à y fouiller.

— Du liquide que j'ai retiré de mon coffre, dit-il. Et quelques papiers. Toutes les armes sur lesquelles j'ai pu mettre la main. Les flics pourraient très bien obtenir une commission rogatoire ou foutre le feu à mon coffre. Peut-être même l'ouvrir sans aucune permission. Et se mettre dans les poches tout ce qu'ils ne pourront pas utiliser contre moi. C'est pour ça que je ne leur laisse pas trop de choses.

— Naturellement.

— Sans compter que tout ce qu'ils me laisseraient me serait inutile vu que je ne pourrais pas y retourner. Il y a toutes les chances pour qu'ils collent les scellés sur la porte dès qu'ils auront fini de tout photographier et mesurer, enfin... tous les trucs scientifiques qu'ils font, tu en sais sûrement plus que moi là-dessus.

— La manière de procéder aux premières constatations a beaucoup changé depuis que je ne travaille plus pour les flics. On dirait qu'ils utilisent beaucoup la vidéo de nos jours. Et ils sont de plus en plus scientifiques.

— Mais de quelle utilité est la science dans cette affaire ? dit-il. Un type arrose une pièce au fusil automatique pendant qu'un autre y jette une bombe... Tiens, je me demande s'ils ont fini d'emporter les morts. Je me demande aussi combien il y avait de morts, et combien en train de mourir.

— On le saura aux nouvelles.

— Ça fera toujours trop, quel que soit le total. Une rangée entière de bonshommes en train de boire une bière au bar et une volée de balles pour les faire dégringoler de leurs tabourets... Sauf Eamon Dougherty. Il n'a pas une égratignure, lui. Je ne t'ai pas dit qu'il nous enterrerait tous ?

— Si, je crois.

— Un vrai petit fumier de tueur. Je me demande quel âge il a. Quand je pense qu'il faisait partie de la colonne de Tom Barry ! Il doit avoir au moins quatre-vingt-dix ans, sinon qua-tre-vingt-quinze. Ça fait beaucoup d'années de vie quand on a autant de sang sur les mains. Ou alors... peut-être que le sang s'y efface, après tant d'années ?

— Je ne sais pas.

— Je me le demande, dit-il en baissant les yeux sur ses propres mains. Tu as vu le tueur. Un Vietnamien, d'après Andy. Ou un Thaï, ou Dieu sait quoi encore. As-tu vu le type qui a jeté la bombe ?

— Non.

— Il a réussi à se sauver et c'est à peine si je l'ai vu moi-même. Tout d'un coup, il y a eu sa grosse face de lune qui passait par-dessus l'épaule de l'autre et, juste après, il a balancé son projectile et je ne l'ai plus revu. J'ai l'impression d'avoir regardé un Blanc très pâle, presque délavé.

— Et maqué avec un Asiatique.

— Oui, c'est comme si j'avais toutes les Nations unies contre moi ! Qu'ils n'aient pas essayé de me tuer est un sacré coup de chance.

— Tu veux dire que... ils n'ont fait tout ça que pour attirer ton attention ?

— Oh, non ! Ils étaient bien venus pour assassiner des gens et c'est très exactement ça qu'ils ont fait. Mais je dirais que le type qui les a

envoyés chez moi ne s'attendait pas à ce que je sois là... ni toi non plus d'ailleurs. Il m'a expédié ces deux bonshommes pour me bousiller mon bar et flinguer le plus de gens possible.

Il soupesa l'arme qu'il avait prise à l'Asiatique mort.

— Si je n'avais pas tué cet enfoiré, reprit-il, il aurait continué de tirer jusqu'à ce que tout le monde y soit passé.

Et si Mick ne s'était pas montré aussi rapide que l'éclair pour me flanquer par terre en même temps qu'il sortait son arme...

— Une grosse face de lune, répéta-t-il, et pâle comme la mort. Ça te dit quelque chose ?

— Non. Juste que ce soir un flic m'a appris que c'était la pleine lune.

— Alors, c'était peut-être elle en personne. La lune descendue parmi nous pour me présenter ses respects. Et les deux bonshommes qui t'ont coïncé l'autre soir ?

Je les lui décrivis du mieux que je pouvais, mais il secoua la tête.

— Ça pourrait être n'importe qui, dit-il. Absolument n'importe qui. Et c'est un Noir qui a tiré au restaurant chinois. Ça ferait presque regretter l'ancien temps, celui où on n'avait à s'inquiéter que des Ritals. C'étaient peut-être des fumiers, mais avec eux il y avait moyen de discuter. Là, c'est la Rainbow Coalition[17], et toutes races confondues, que j'ai contre moi. C'est quoi, la suite, à ton avis ? Les chats et les chiens regroupés en syndicat du crime ?

— Es-tu en sécurité ici, Mick ? lui demandai-je.

— Assez, oui, du moment que je ne bouge pas de ce trou. Je n'avais aucune envie de rentrer à l'un de mes appartements. Trop de gens en connaissent l'existence. Pas beaucoup sans doute, et ce sont des types en qui j'ai confiance, mais comment savoir à qui me fier ? Andy Buckley, pour moi, c'est presque un fils, mais qui sait ce qu'il pourrait faire si une ordure quelconque lui collait un pistolet sur la tempe ?

— C'est pour ça que tu n'as pas voulu qu'il nous dépose ?

— Non. Ce que je voulais, c'était une voiture, et moins visible que la Cadillac. Cela dit, il n'a pas besoin de savoir où je suis. Il ne pourra jamais révéler ce qui lui a été caché.

— Et si tu montais à la ferme ?

Il secoua de nouveau la tête.

— Il y a trop de gens qui sont au courant. Et c'est trop loin de tout.

Il but une autre gorgée et ajouta :

— Si je voulais disparaître, je pourrais passer chez les frères.

Sa remarque me laissa perplexe un instant. Puis je compris :

— Ah, oui... ceux du monastère.

— Mes Thessaliens, évidemment. À quoi pensais-tu ?

— Tu as dit « les frères », on venait de parler du tireur noir et de la Rainbow Coalition, j'ai cru...

— Elle est pas mal, celle-là ! Non, c'était des frères de Staten Island que je te parlais, pas des vilains brothers de Lenox Avenue !

Il regarda encore une fois ses mains et reprit :

— Je fais un très mauvais catholique, tu sais. Il y a des éternités que je ne suis pas allé à confesse et mon âme est noire de péchés. Cela étant, je pourrais aller chez les frères et eux m'accueilleraient sans poser de questions. Quel que soit le type qui me cherche, jamais il n'aurait idée de me traquer là-bas. Ni de m'y envoyer ses tueurs noirs et marron ou ses lanceurs de bombe sans couleurs !

— Ce n'est pas une mauvaise idée, Mick.

— Ce n'en est pas une du tout, me renvoya-t-il, parce que je ne peux pas faire ça.

— Pourquoi ? Tu disparaîs du milieu...

Il secoua la tête.

— Disparaître de quoi, Matt ? Le type qui a mis tout ça en branle, je... je ne sais ni qui c'est ni ce qu'il veut. Je n'ai rien qui l'intéresse. Est-ce que je suis un gros bonnet de la Mafia avec un territoire gigantesque ? Non, sûrement pas. Je possède quelques biens, j'ai des petites affaires, mais ce n'est pas ça qu'il veut. Tu ne comprends pas ? C'est un truc personnel, ça. Il veut me détruire.

Il déboucha une fois de plus la bouteille de Jameson et se remit à boire.

— Tout ce que je peux faire, dit-il enfin, c'est essayer de l'avoir en premier.

— Avant qu'il te tue ?

— Tu vois une autre solution ? C'est toi le flic, non ?

— Ça remonte à quelques années.

— Peut-être, mais penser comme eux, tu en es toujours capable. Donne-moi un conseil de flic, Matt. Faut-il que j'aille porter plainte ? Contre un X ou contre deux, Matt ?

— Non.

— Demander une protection policière, alors ? Ils ne pourraient pas me protéger même s'ils le voulaient, et d'ailleurs pourquoi le voudraient-ils ? J'ai passé toute mon existence du mauvais côté de la Loi ! Et maintenant que c'est tuer ou se faire tuer, j'irais hisser le drapeau blanc et demander aux flics de changer les règles du jeu ?

Située à l'arrière gauche de la cave, une porte s'ouvrait sur une volée de marches conduisant au puits d'aération. Mick la déverrouilla et me redemanda si je ne voulais pas dormir quelques heures avant de rentrer chez moi. J'aurais pu prendre le canapé. Il s'était mis à boire, il se poserait sur le fauteuil et siroterait son whiskey jusqu'au sommeil.

Je n'avais aucune envie qu'Elaine se réveille avant mon retour et je le lui dis. Elle mettrait aussitôt les nouvelles à la télé et apprendrait ce qui s'était passé au bar.

— C'est vrai que ça fera la une de tous les bulletins, dit-il. J'allumerais bien la radio moi-même pour savoir combien il y a de morts, mais je le saurai assez tôt.

Il posa sa main sur mon épaule et ajouta :

— Allez, rentre chez toi, Matt. Et tu gardes les yeux bien ouverts, d'accord ?

— C'est entendu.

— Et après, tu boucles tes valises et tu emmènes madame en Irlande, en Italie... où elle veut. Tu me fous le camp d'ici, Matt, c'est tout. Dis, tu veux bien faire ça pour moi ?

— Je te tiens au courant.

— Tout ce que je veux, c'est t'entendre me dire que tu es à l'aéroport et que tu attends de monter à bord de ton avion.

— Et comment je t'appelle ? lui demandai-je. Je ne connais pas ton numéro ici.

— Attends une minute, me répondit-il.

Il gribouilla un numéro sur un bout de papier, se redressa et me le tendit.

— C'est mon cellulaire. Je n'en donne jamais le numéro parce que je n'ai aucune envie d'avoir un putain de téléphone qui me sonne dans la poche. Je n'ai acheté ce machin-là que parce qu'il n'y a jamais moyen de trouver une cabine qui marche, ou si elle marche, c'est toi qui n'as pas de pièces à foutre dedans. Je ne sais pas combien de temps je vais rester ici et je ne veux pas décrocher le téléphone du

magasin. Avec tous les types qui vont appeler pour savoir le prix d'un bouton de porte ou d'un gond... Tu m'appelles de l'aéroport, Matt ? Tu fais ça pour moi ?

Et, sans attendre ma réponse, il me donna une tape sur le dos et me poussa dehors. Je m'engageai dans l'escalier et l'entendis fermer la porte derrière moi, à double tour.

13

— Il m’a sauvé la vie, lui dis-je, il n’y a pas à en douter. Le type arrosait la salle en essayant de tuer tout le monde. Il y avait un couple à deux tables de là, ils se disputaient genre querelle d’amoureux à voltage réduit, tués... tous les deux. Il me serait arrivé la même chose si j’étais resté assis sur ma chaise.

— Mais il ne te serait rien arrivé du tout si tu étais resté dans ton lit.

— C’est vrai, reconnus-je. Jusqu’au moment où je serais ressorti de la maison.

Elle dormait lorsque j’étais rentré, mais peu profondément. Le bruit de ma clé dans la serrure avait suffi à la réveiller. Elle s’était levée, s’était frotté les yeux pour en effacer le sommeil et avait enfilé une robe de chambre avant de me suivre à la cuisine. J’avais fait le café – une fois n’est pas coutume – et, pendant qu’il passait, lui avais raconté tout ce qui était arrivé.

— Des bombes et des balles, reprit-elle. On dirait une scène du *Parrain IV*, sauf que non... pas vraiment. Ça ressemble plus à une guerre.

— C’est bien mon impression.

— Bienvenue à Sarajevo. Dis... il n’y a pas un bar de l’East Village qui s’appelle le Beyrouth Centre ?

— Si, dans la 2^e Avenue. En supposant qu’il n’ait pas fait faillite.

— Un homme et une femme vont prendre une bière pour discuter de leurs problèmes et ils n’ont pas le temps de dire ouf qu’ils se retrouvent l’un et l’autre à la morgue, avec une étiquette au gros orteil. Pris dans la fusillade. Parce qu’il y a bien eu échange de coups de feu, non ?

— Pas de mon fait. Mick a vidé son arme sur le type, oui, et c’est lui qui a flingué le flingueur. Mais moi, mon revolver n’est jamais arrivé à sortir de son étui, et comme Tom et Andy se trouvaient au fond de la salle, je ne pense pas qu’en dehors de Mick quelqu’un de notre camp ait ouvert le feu.

— « De notre camp », répéta-t-elle en sirotant son café et faisant la grimace.

Il était trop fort. Quand c'est moi qui le prépare, Dieu sait pourquoi il l'est toujours.

— C'est sa peau qu'il sauvait, reprit-elle, tu comprends ?

— Il m'a couvert de son corps. Il a roulé sur moi et m'a protégé, délibérément.

— Tu ne crois pas plutôt que c'était un réflexe ? Il s'était passé quelque chose, il réagissait. Rien de plus.

— Et alors ?

— Et alors il ne s'est pas dit consciemment : *Matt est en danger, il faut absolument que je le dégomme de sa chaise et le protège des balles*. Il l'a fait, tout bêtement.

— Tu crois que son acte aurait tapé plus haut sur l'échelle des valeurs s'il avait commencé par y réfléchir ? Non, Elaine, s'il avait réfléchi, même seulement une seconde, nous serions tous les deux morts.

— Tu as raison, dit-elle. Et tu comprends bien ce que je suis en train de fabriquer, non ? J'essaie de minimiser ce qu'il a fait pour toi pour que tu ne sentes pas son obligé. C'est la deuxième fois que tu en réchappes en un soir, Matt. Je veux que tu abandonnes la partie avant que la chance commence à tourner.

— Je ne vois pas comment je pourrais.

— Pourquoi ? En quoi ce qui est arrivé change-t-il quoi que ce soit à la situation ? Si Mick t'a sauvé la vie, c'est parce qu'il a envie que tu vives et pas du tout pour que vous vous serriez les coudes sur le champ de bataille. Il t'a quand même bien dit de m'emmener en Irlande, non ?

— Si. C'est bien ce qu'il a dit.

— Je n'y suis jamais allée. Et j'ai comme dans l'idée que ça ne sera pas encore pour ce coup-là.

— Pas tout de suite, non.

— Tu veux me dire pourquoi ?

— Parce qu'une guerre, c'en est vraiment une, lui répondis-je, et que personne ne va me laisser jouer la neutralité suisse. Qu'est-ce qu'on disait tout à l'heure, Elaine ? Mon nom est sur le châle. La seule façon que j'aurais de pouvoir rester neutre serait de faire mes bagages et de quitter le pays.

— Et alors ? Ton passeport est toujours valide.

Je secouai la tête.

— Non, je ne me vois pas m'asseoir sur un muret en pierre quelque part dans le comté de Kerry en espérant que mon problème se résolve tout seul.

— Bref, tu vas t'en mêler.

— C'est quand même mieux que de me tourner les pouces en attendant que quelque chose arrive.

— Sans compter qu'il t'a sauvé la vie, à toi.

— C'est un facteur non négligeable.

— Et les mecs, quand ils ont des trucs de mecs à faire, ils les font ? Ça aussi, ça entre en ligne de compte ?

— Oui, ça doit aussi faire partie de l'équation, lui avouai-je. Je pense peut-être que ces trucs de mecs sont des conneries, mais ça ne m'immunise pas pour autant. Sans compter que ce n'est pas que de la merde. Si je dois continuer à vivre dans cette ville, je ne peux pas laisser x ou y me flanquer tellement la trouille que je devrais la quitter. Et c'est dans cette ville que je dois vivre.

— Pourquoi ? On pourrait habiter n'importe où.

— On pourrait, mais on ne le fait pas. C'est ici qu'on habite, Elaine, ici.

— Je sais, dit-elle. New York, c'est chez nous.

Elle essaya de boire une autre gorgée de café, renonça et posa sa tasse dans l'évier.

— C'est dommage, enchaîna-t-elle. Je ne sais pas trop pour ce qui est d'aller m'asseoir sur un muret en pierre, mais filer en Irlande m'aurait plu.

— Tu peux encore y aller.

— Quand ? Ah, tu veux dire... maintenant ? Non, merci.

— Ou alors à Paris. Où tu veux.

— Pour être hors de danger.

— Voilà.

— Pour que tu n'aies pas à te faire de souci pour moi.

— Et alors ?

— Et alors oublie ça, Matt, tout de suite. S'il est dit que je doive rester le cul sur une chaise à attendre qu'on téléphone, je préfère les

communications locales. Et c'est pas la peine d'essayer de me prouver le contraire, d'accord ? Je ne suis peut-être pas Taureau, mais je suis au moins aussi têtue que toi. Tu ne pars pas ? Eh bien, moi non plus.

— C'est toi qui décides. Tu as l'intention de fermer le magasin ?

— Oui, ça, je le ferai. J'accrocherai même un panneau pour dire que je serai en voyage d'affaires jusqu'au 1^{er} octobre. Tu crois que ça sera terminé avant la fin du mois ?

— D'une façon ou d'une autre, oui.

— J'aurais préféré que tu formules ça autrement.

— Le couple dont je t'ai parlé, lui dis-je alors, tu sais... chez Grogan ?

— Le type et la bonne femme qui s'engueulaient petit voltage ? Eh bien quoi ?

— On connaissait la femme.

— Ah ?

— C'était Lisa Holtzmann.

Elaine et Lisa avaient fait connaissance à un cours d'art de Hunter College. C'était même comme ça que j'avais rencontré son mari et que Lisa m'avait appelé après qu'il s'était fait tuer.

— Ah, mon Dieu ! s'écria Elaine. Et... elle est morte ?

— Sur le coup, enfin... il me semble.

— Ah, la pauvre ! Quelle vie de merde elle a eue ! Et quelle mort ! Où est-ce qu'on l'avait vue, déjà ?

— A l'Armstrong, et ça fait une paie.

— Et on ne s'était même pas donné la peine de lui dire bonjour. Qui aurait pu dire qu'on ne la reverrait jamais ?

Elle fronça les sourcils et ajouta :

— Qu'est-ce qu'elle faisait chez Grogan ? Non, je sais ce qu'elle y faisait, mais... aller dans ce genre d'endroit n'était pas son genre, tu ne trouves pas ?

— Pour ce que j'en sais, c'était la première fois qu'elle y mettait les pieds. Non, ce n'est pas vrai : ils y étaient déjà l'autre soir.

— Quoi ? Avant-hier ?

— Non, le soir où tout a commencé. Mercredi. Juste avant qu'on aille au garde-meuble dans le New Jersey. Elle y était, avec le même type, peut-être même à la même table. Et ce n'était pas son genre à lui non plus.

— Qui était-ce ?

— Un certain Florian.

— Florian ? C'était son nom ou son prénom ?

— Son prénom, je crois. « Matt, je te présente Florian. Florian... Matt. »

— Florian... Il avait des cheveux longs et jouait du violon tzigane ?

— Il portait une alliance.

— Et pas elle.

— Voilà.

— Et donc, il était marié et pas elle, et c'est peut-être pour ça qu'ils étaient allés boire dans un troquet de deuxième zone plutôt que dans un établissement plus chic.

Elle posa sa main sur la mienne et ajouta :

— D'abord Jim et maintenant Lisa. Ça te fait une bien sale nuit, tout ça.

— Sans compter tous les autres qui se sont fait descendre.

— Tu as mentionné le barman. Burke, c'est ça ?

— Plus des gens que je connaissais de vue, et d'autres que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam. Toute cette mort.

— J'en suis toute retournée et je n'y étais même pas... alors que toi, tu y étais, les deux fois.

— Ça a quelque chose d'irréel.

— Évidemment. Ça fait trop de choses à digérer d'un coup. Tu dois être épuisé. As-tu au moins dormi un peu avant de ressortir et de te faire tirer dessus une deuxième fois ?

— Non. C'est même pour ça que je suis ressorti. Je n'arrivais même pas à garder les yeux fermés.

— Mais maintenant, je parie que tu pourrais.

— Tu as sans doute raison, lui dis-je, et je me remis debout. Tu sais, autrefois je pouvais passer une nuit blanche de temps en temps et continuer à fonctionner normalement le lendemain.

C'est vrai qu'à cette époque-là j'avais un moteur qui carburait à l'alcool.

— Sans parler des kilomètres en moins au compteur.

— Parce que tu crois que ça joue aussi ?

— Bien sûr que non, Matt, me renvoya-t-elle. Tu marches toujours aussi droit. Allez, le tueur... au dodo. Tout de suite.

Je tombai comme une masse, et ne pense même pas avoir changé de position jusqu'au moment où je rouvris les yeux d'un coup, un peu après midi. Je ne m'étais pas réveillé aussi brutalement depuis des années. En fait de réveil, cela ressemblait plutôt à la sortie d'un trou noir.

Je m'étais déjà douché et rasé lorsque Elaine me retrouva devant une tasse de café et m'informa que le téléphone avait sonné toute la matinée.

— J'ai laissé le répondeur, ajouta-t-elle. Jim... Tout le monde voulait savoir, ou te parler de lui. Plus tous les autres. Des noms que je n'ai pas reconnus et d'autres qui me disent quelque chose. Joe Durkin et l'autre flic... celui d'hier soir.

— George Wister ?

— Voilà. Il a appelé deux fois. La deuxième, j'ai même cru qu'il me voyait. « S'il vous plaît, décrochez, si vous entendez ce message. » Très sévère, très père qui tance son gamin, le genre même de truc qui *moi*^[18] me donne envie de répondre : « Va te faire mettre. » Inutile de te dire que je n'ai pas décroché.

— Tu parles d'une surprise.

— Je n'ai même pas décroché quand c'était pour moi. C'était Monica et je n'étais pas d'humeur à l'écouter me raconter son dernier petit copain marié. La seule fois où j'ai décroché, c'est quand T. J. a appelé. Il avait vu les nouvelles et voulait s'assurer que tu allais bien. Je lui ai dit que oui, et lui ai aussi ordonné de ne pas ouvrir la boutique aujourd'hui. De fait, je lui ai même demandé d'accrocher un panneau à la vitrine.

— « On boucle pour le mois pa'ce qu'on va s'ach'ter de nouveaux bazars, Edgar. »

— J'ai aussi téléphoné à Beverly Faber. Tu vois un peu d'ici comme j'en avais envie, mais je me suis dit qu'il le fallait. J'ai dans l'idée qu'elle avait pris des calmants, ou alors elle était encore sous le choc et n'avait pas dormi. Les flics l'ont tenue éveillée toute la nuit avec leurs questions. L'impression qu'elle en a tirée, ou alors c'était

celle qu'ils voulaient lui laisser, est bien que le meurtre de Jim est une affaire d'erreur sur la personne.

— Ce qui est vrai.

— Elle, pour l'instant, elle pencherait plutôt pour un mauvais coup du hasard. Tu te souviens quand l'actrice avait laissé tomber quelque chose par la fenêtre ? Je crois que c'était un pot de fleurs...

— Mon Dieu, c'est loin, tout ça ! J'étais flic quand c'est arrivé. Je travaillais à Brooklyn, en fait. On ne m'avait pas encore transféré au Sixième Secteur. Oui, c'est à cette époque-là que ça remonte.

— Toujours est-il que son pot de fleurs a dégringolé de quelque chose comme seize étages et a tué un type qui rentrait du restaurant. C'est pas ça ?

— Si, en gros. La question, à ce moment-là, était de savoir comment le pot de fleurs avait fait pour passer par la fenêtre. Pas qu'elle aurait visé le pauvre mec, mais... était-il tombé par hasard ou l'avait-elle pris pour le balancer sur quelqu'un ?

— Qui se serait baissé ? Et c'est comme ça que le missile serait passé par la fenêtre ?

— Peut-être. En tout cas, c'est de l'histoire plus qu'ancienne.

— Beverly a l'air de s'en souvenir comme si c'était arrivé hier. Son Jim ressemble beaucoup au type qui l'a pris sur la tête : on s'occupe de ses oignons et vlan, voilà le doigt de Dieu qui vous écrase comme une punaise.

Elle fit une grimace et ajouta :

— Tu sais, je ne l'ai jamais beaucoup aimée, cette femme. Mais j'avais vraiment du mal pour elle et très envie de l'aimer fort pendant toute la durée du coup de fil.

— Je sais ce que tu veux dire.

— Elle n'est pas facile à aimer. Je crois que c'est sa voix : elle donne l'impression de se plaindre tout le temps, même quand elle ne se plaint pas. Dis, tu n'as pas faim ?

— Si. Je crève la dalle.

— Dieu soit loué ! J'avais peur d'être obligée de te ficeler sur une chaise pour t'alimenter de force. Allez, va donc écouter tes messages pendant que je te prépare quelque chose.

Je récupérai mes messages et notai noms et adresses alors même que je n'avais guère envie de rappeler quiconque, et surtout pas les flics. Le deuxième que m'avait laissé Wister était bien tel qu'elle me l'avait décrit et s'attira la même réponse, ou pas loin, qu'Elaine lui

avait faite. Aussi urgent qu'agacé, le coup de fil de Joe Durkin – il l'avait passé pile une demi-heure avant que j'ouvre les yeux –, m'ôta tout désir de le rappeler.

J'effaçai tous mes messages – ce qu'on ne peut pas vraiment faire vu que, l'enregistrement étant numérique, il n'y a pas de bande à effacer –, rejoignis la cuisine et mangeai tout ce qu'Elaine posa devant moi. Lorsque le téléphone sonna de nouveau, je laissai le répondeur filtrer l'appel. On raccrocha sans parler.

— J'en ai eu beaucoup de ces trucs-là, me dit-elle. Des gens qui raccrochent...

— Il y en a toujours. En général, ce sont des démarcheurs.

— Dis, tu te rappelles ma brève carrière dans ce métier ? J'étais vraiment au plus bas.

— Ce n'était pas ça que tu faisais.

— Bien sûr que si.

— Non, Elaine, c'était du phone sex.

— Eh bien, c'est la même chose ! Dans l'un comme dans l'autre cas, il s'agit de branler les gens par téléphone, non ? Dieu, qu'est-ce que c'était marrant !

— Ce n'est pas ce que tu pensais à l'époque.

— Je me disais que je devais pouvoir y arriver, jusqu'au jour où je me suis aperçue que j'en étais incapable. C'est à peu près à cette époque-là que j'ai fait la connaissance de Lisa.

— C'est ça.

— Avant que nous emménagions et que j'ouvre la boutique.

J'avais cessé de voir des clients et ne savais pas quoi faire de ma vie.

— Je ne l'ai pas oublié.

— Matt ?

— Quoi ?

— Oh... rien.

Je rinçai mon assiette dans l'évier et la mis à sécher sur l'égouttoir.

— Il faudrait que tu appelles T. J., reprit-elle.

— Tout à l'heure.

— Tu n'as pas envie de regarder les nouvelles ? Sur New York One, il y avait plein de reportages sur la fusillade.

— Ça peut attendre.

Elle garda le silence un instant, pour rassembler ses pensées. Puis elle me dit :

— Lisa et toi étiez proches, non ?

— Proches ?

— Écoute, rends-moi service, tu veux ? Dis-moi de la fermer et de m'occuper de mes oignons.

— Pas question.

— Je préférerais.

— Pose ta question, Elaine.

— C'était bien avec elle que tu couchais, n'est-ce pas ? Je... je n'arrive pas à croire que j'aie pu te demander ça.

— La réponse est oui.

— Je le sais. Et ça s'est terminé il y a quelque temps.

— Assez longtemps, oui. Je ne l'avais pas revue depuis que nous l'avons rencontrée à l'Armstrong.

— C'est ce que je pensais. Je savais que tu voyais quelqu'un. C'est ce que je voulais dire quand je t'ai...

— Je sais.

—... quand je t'ai dit que notre mariage n'avait pas à changer quoi que ce soit. Je ne plaisantais pas, Matt. Tu... tu m'as trouvée un peu trop... noble ? Parce que... ce n'était pas ça.

— Non, je me suis seulement dit que tu parlais sérieusement.

— Et c'était vrai. Je n'essayais pas du tout d'être noble. J'étais plutôt... réaliste. Les hommes et les femmes sont différents et l'une des choses sur lesquelles ils sont différents est la baise. Et je me fous pas mal de me faire virer de la grande sororité des femmes pour le penser, parce que c'est la vérité. Et je crois savoir de quoi je parle, non ?

— Si.

— Les hommes baisouillent à droite et à gauche et pendant des années j'ai bien gagné ma vie en étant une de celles avec lesquelles ils le faisaient. Et les trois quarts d'entre eux étaient mariés, Matt. Ça n'avait jamais rien à voir avec leurs couples. Ils baisaient pour des tas de raisons, mais quand on les additionnait toutes, ça n'en faisait jamais qu'une : c'est comme ça que sont les hommes.

Elle me prit la main et fit tourner mon alliance autour de mon doigt, encore et encore.

— Je suis à peu près sûre que c'est biologique. Chez les autres animaux, c'est pareil et ne me dis pas qu'ils sont tous névrosés ou pressés de faire comme leurs pairs. Et donc, pourquoi faudrait-il que je t'espère différent, voire que je le veuille ? La seule chose qui m'inquiéterait serait que tu trouves quelqu'un de mieux que moi et ça... je ne pensais pas que ça puisse arriver.

— Ça n'arrivera jamais.

— C'est ce que j'avais décidé, parce que je sais très bien ce que nous avons tous les deux. Es-tu tombé amoureux d'elle, Matt ?

— Non.

— Cette histoire ne nous a donc jamais menacés, nous ?

— Pas une seconde.

— Regarde-moi, Matt, me dit-elle. J'ai les larmes aux yeux. Non mais... tu le crois ?

— Oui, je peux.

— L'épouse qui pleure la mort de la maîtresse ! On penserait plutôt à des pleurs de joie, non ?

— Pas chez toi.

— Sans compter que « maîtresse », pour elle, n'est pas le mot qui convient. Pour ça, il aurait fallu que tu lui loues un appartement et que tu ailles la voir tous les après-midi. C'est pas comme ça que font les Français ?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander.

— Le *cinq à sept*^[19], voilà comment ils appellent ça. Et nous... comment allons-nous l'appeler. L'Amie désignée ?

— Pas mal, ça.

— Ce que je peux être triste, Matt ! Oui, là... tiens-moi. Ça va mieux. Tu sais ce que je sens, mon lapin ? J'ai l'impression d'avoir perdu un parent. C'est pas un peu ridicule, ça ? Complètement fou, non ?

Une des premières personnes que je rappelai fut Ray Gruliow.

— J'ai besoin de tes services professionnels, me dit-il, et pour une fois mon client a les poches raisonnablement profondes, ce qui signifie que tu peux me facturer l'heure plein tarif.

— Dois-je en inférer que ce monsieur ne peut pas attendre deux ou trois semaines ?

— Moi, ce coup-là, je n'attendrais même pas un ou deux jours. Je

t'en prie, ne me dis pas que tu es pris.

— C'est ce que je viens de déclarer à un autre membre de ta profession. Mais je vais être un peu plus sincère avec toi.

— Pour faire honneur à notre chaleureuse relation personnelle et professionnelle ?

— En gros. J'ai une affaire personnelle à régler, Ray, et je ne peux même pas envisager de penser à un boulot, quel qu'il soit.

— « Une affaire personnelle », répéta-t-il.

— Voilà.

— Ça ne ferait pas un peu oxymoron ? Ou bien c'est une « affaire », ou bien c'est personnel.

— Sans doute.

— Mais... minute. Cela aurait-il quelque chose à voir avec ce qui s'est passé dans tes quartiers hier soir ?

— Genre ?

— Tu as vu le titre du *New York Post* ? « Massacre dans la 10^e Avenue. » Je t'accorde que ce n'est guère original, mais...

— Je n'ai pas encore ouvert le journal.

— Et tu n'as pas allumé la télé non plus ?

— Non.

— Et donc, tu ne sais pas du tout de quoi je te parle ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Je vois. Intéressant, ça.

Je gardai le silence un instant, puis j'ajoutai :

— Je crois que j'ai besoin d'un conseil juridique.

— Eh bien, jeune homme, aujourd'hui sera votre jour de chance. Il se trouve justement que je suis avocat.

— J'y étais, Ray, hier soir.

— C'est bien du « massacre » de la 10^e Avenue que nous causons, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et tu étais là quand l'excrément est remonté dans les tuyaux d'aération ?

— Oui.

— Putain de Dieu ! Tu sais combien il y a de morts ? Au dernier

décompte on en serait à douze, plus sept blessés, dont un au bord de la fosse, à y tomber. Ils ont passé des vues de l'intérieur aux nouvelles du matin et ça ressemblait beaucoup à la chère Amsterdam après une petite visite de la Luftwaffe.

— Ça n'avait en effet pas l'air très gai, la dernière fois que j'y ai jeté un coup d'œil.

— Mais tu vas bien ?

— Je vais bien, oui.

— Et tu as réussi à filer avant que les flics se pointent.

— Oui. Et un peu plus tôt dans la soirée, j'ai dîné avec un ami dans un restaurant chinois.

— Et à Pékin, je crois, on ne jure plus que par saint McDonald ! Va donc y comprendre quelque chose !

— Donc, ça n'est pas passé aux nouvelles, dis-je.

— Donc... qu'est-ce qui n'est pas passé aux nouvelles, Matt ? Ce chinois se... trouvait dans le même quartier que le bar ?

— Plus ou moins. Dans la 8^e Avenue.

— Si, c'est passé aux nouvelles, Matt. Sans doute parce que ton boui-boui se trouve effectivement dans le même quartier. Un tireur seul abat un client seul et sans la moindre raison. Et ce client tenait un magasin de photocopie dans ledit quartier, enfin... si je me souviens bien.

— Oui, bon, c'était une imprimerie.

— Je ne suis pas tombé très loin, mais... et alors ?

— Ce client, tu le connais.

— Je le connais ?

— Tu l'as entendu parler à Saint-Luc il y a six mois. Il avait dix-sept ans de sobriété, Ray. Jim F.

— Quoi ? Ton responsable ?

— Oui.

— Le type avec lequel tu dînes tous les dimanches ? ! Ils disent qu'il était tout seul, mais ça ne doit pas être ça.

— Il l'était quand c'est arrivé. J'étais en train de me laver les mains aux toilettes. Ray... ces deux événements sont liés et le lien, c'est moi. J'ai caché des trucs aux flics, hier soir, et après je me suis carapaté à toute allure avant qu'ils arrivent au Grogan. Ils n'arrêtent pas de me laisser des messages sur mon répondeur et je ne veux pas

leur parler.

— Eh bien, mais... ne leur parle pas. Rien ne t'y oblige.

— Je suis détective privé, Ray, et enregistré comme tel.

— Ah, là, c'est vrai que ça t'y oblige, enfin... d'une certaine façon. D'un autre côté, si tu travailles pour un avocat, tu es protégé par le secret professionnel qui lie ledit avocat à son client... jusqu'à un certain point, s'entend.

— Tu m'engages ?

— Non. Cette fois, c'est moi qui vais te servir d'avocat. Ton ami est-il toujours représenté par le très capable Mark Rosens-tein ?

— Je crois.

— Demande donc à ton ami de l'appeler et de lui dire de t'engager pour enquête sur divers sujets ayant trait à une action en justice à venir. Tu vas arriver à te souvenir de tout ça ?

— J'ai pris des notes. Le seul problème, c'est que mon type risque d'être difficilement joignable.

— Bon, je me charge d'appeler Mark. Ce n'est pas qu'il aurait à faire quoi que ce soit. Et toi, en attendant, tu ferais bien de lire les journaux et de regarder la télé.

— Il n'y a pas moyen d'y échapper ?

— New York One a fait un sujet sur ton ami juste devant ce qu'il reste de son commerce. À les entendre, ce monsieur serait pire qu'Al Capone sous la plume de Damon Runyon[20] ! Un vrai suceur de sang, mais assez sympathique.

— Ce n'est pas faux.

— Le truc avec la boule de bowling, c'est vraiment arrivé ?

— Je n'y étais pas, lui répondis-je. Et pour lui soutirer une réponse claire...

— Ça n'est pas arrivé, me renvoya-t-il, mais ç'aurait dû. Et n'oublie pas, Matt : tu ne dis rien aux flics. Et tu me bigophones si tu as besoin de moi.

J'appelai T. J., qui alla me chercher la presse. Nous nous assîmes devant la télé, il se mit aussitôt à surfer sur les chaînes pendant que je regardais ce que les deux feuilles de chou locales avaient trouvé à dire sur la fusillade. Si elle avait fait la une des deux rivaux – le *News* se contentant de titrer « LA CUISINE DE L'ENFER ! » –, la nouvelle devait être tombée trop tard pour qu'on la traite comme il fallait dans les pages intérieures, les premières éditions du matin ne la mentionnant

même pas. Échotiers et chroniqueurs, tout le monde se jetterait dessus demain matin, mais pour l'instant on se contentait de donner les faits, et encore. Le total des victimes variait – le *Post* en comptabilisait un de plus que le *News* –, et aucun nom n'était cité, les proches n'ayant pas tous été avertis par les autorités de police.

À la télé, les reporters n'avaient guère plus de nouvelles sur lesquelles broder, en dehors d'un décompte des morts et des blessés plus récent. Mais ils avaient déjà donné les noms de certaines victimes, avec les photos – quelques-unes de ces dernières me rappelant des gens qui me semblaient familiers, les autres ne me disant rien du tout. Ils n'avaient pas encore identifié Lisa ou son ami – ou n'avaient pas réussi à joindre des membres de leurs familles.

Les clichés montrant l'intérieur du Grogan étaient bien tels que Ray me les avait décrits et correspondaient au souvenir que j'avais gardé de l'endroit lorsque Mick m'en avait arraché. Les extérieurs ne réservaient, eux non plus, pas de surprises notables.

L'un après l'autre, divers reporters y faisaient leur numéro devant ce qu'il restait de l'antique saloon dont les vitrines avaient été remplacées par des panneaux de contreplaqué, le bout de trottoir sur lesquelles elles donnaient étant toujours jonché d'éclats de verre et de débris divers.

C'était dans les sujets annexes, les rappels du passé, les interviews de voisins et de rescapés, dans le portrait de Michael Ballou surtout, que la télévision prenait l'avantage sur les journaux. Mick « le Boucher » y était décrit comme le propriétaire légendaire mais « officieux » du Grogan, et l'héritier d'une longue tradition de tenanciers de bars plus cruels les uns que les autres. Toutes les vieilles histoires y passaient, certaines plus vraies que d'autres, et, bien sûr, on n'avait pas oublié de ressortir celle de la boule de bowling.

— C'est vrai, ce truc ? voulut savoir T. J.

Dans toutes les versions recensées, on était d'accord pour reconnaître que Mick avait eu un sérieux conflit d'opinion avec un autre personnage important du quartier, un certain Paddy Farrelly qui, un jour, avait disparu pour ne plus jamais refaire surface. Et le lendemain, on l'affirmait, Mick avait fait le tour des bistrots du quartier – le Grogan y compris, sans doute, vu qu'il n'était pas encore tombé sous sa coupe –, avec à la main un sac du genre de ceux dans lesquels les joueurs de bowling rangent leurs boules.

Ce qu'il aurait fabriqué dans ces divers endroits, en plus de s'y taper chaque fois un whiskey, dépend de la version qu'on vous sert. Dans certaines, il n'aurait guère fait que poser son sac sur le comptoir d'un air entendu, demander après un certain Farrelly qui justement

était absent et boire à sa santé... « où que le cher garçon se trouve ».

Dans d'autres, il aurait ouvert son sac et ainsi offert à tous ceux qui le désiraient le spectacle de ce qu'il y avait déposé. Dans une variante qui dépassait allègrement toutes les autres, il serait même allé de porte de saloon en porte de saloon et, chaque fois, aurait brutalement sorti la tête coupée de Paddy Farrelly et, la tenant par les cheveux, l'aurait montrée à qui avait envie de la voir. « Il n'a pas l'air fabuleux, ce garçon ? disait-il. Est-ce qu'il a jamais eu l'air aussi bien ? » Après quoi il aurait invité tout un chacun et chacune à payer un verre au bon vieux Paddy.

— Je ne sais pas ce qui est vraiment arrivé, conclus-je à l'intention de T. J. À cette époque-là, j'habitais Brooklyn et, simple flic en tenue que j'étais, je n'avais jamais entendu parler de ce Paddy Farrelly ou de Mick Ballou. S'il me fallait deviner, je dirais qu'il a effectivement fait la tournée des bars un sac de bowling à la main, mais je doute fort qu'il l'ait jamais ouvert. C'est possible

— il était assez allumé et saoul pour ça –, mais je ne le crois pas.

— Et s'il l'avait fait ? Non, parce que moi, ce qui m'intéresse, c'est ce qu'il y avait dans son sac... à ton avis ?

— Il aurait très bien pu y mettre la tête de Farrelly, lui répondis-je, parce que je ne doute pas une seconde qu'il l'ait tué. D'après ce que je comprends, ils se détestaient comme ce n'est pas permis et si l'occasion s'en est présentée, il l'a probablement zigouillé au fendoir à viande... en portant le tablier de son père. Et il n'est pas impossible qu'il l'ait démembré pour pouvoir se débarrasser du cadavre, ce qui l'aurait amené à lui couper la tête et donc... oui, peut-être bien avait-il la tête de Farrelly dans son sac.

— Parce qu'on n'a jamais retrouvé le corps, c'est ça ?

— Non.

— Et la tête non plus, j'imagine.

— Et la tête non plus.

Il réfléchit un instant.

— Et toi, me demanda-t-il, t'as d'jà joué au bowling ?

— Au bowling ? Pas depuis des années. Il y avait une ligue pour les flics du comté de Suffolk quand j'habitais à Syosset et j'ai fait partie d'une équipe pendant quelques mois.

— Ah ouais ? Et t'avais une chemise avec ton nom sur la poche ?

— Je ne me rappelle pas.

— « Je ne me rappelle pas » ! Ça veut dire que t'en avais une avec

ton nom brodé, Dédé, mais que tu veux pas le reconnaître.

— Non, ça veut dire que je ne me rappelle pas. On avait commandé des chemises pour tout le monde, mais j'ai dû quitter l'équipe quand j'ai eu mon badge en or et que mes horaires ont changé.

— Et t'as plus joué après ?

— Une seule fois. J'avais largué la police et j'habitais à l'hôtel, et un de mes amis, il s'appelait Skip Devœ, n'arrêtait pas d'organiser des matches. (Je me tournai vers Elaine.) As-tu jamais rencontré Skip ?

— Non, mais tu m'en as parlé.

— Il était propriétaire d'un bar dans la 9^e Avenue. Un sacré mec, que c'était. Dès qu'il avait une idée dans la tête, c'était fini : il fallait tous qu'on se traîne jusqu'à l'hippodrome de Belmont pour aller voir une course, ou à Randall's Island pour assister à un concert de jazz. Il y avait un terrain de bowling sur le côté ouest de la 8^e, à trois ou quatre maisons de la 57^e Ouest et, un jour, il s'est mis dans le crâne que nous devions tous aller y faire une partie. Une minute plus tard, une demi-douzaine de poivrots, dont moi, fondaient sur les lieux.

— Et t'as jamais remis ça depuis ?

— Non, juste cette fois-là. Mais après, nous en avons parlé pendant des semaines entières.

— Qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Skip ? Il est mort quelques années plus tard. Pancréatite aiguë, mais c'est vrai que sur le certificat de décès on ne met jamais que le défunt a succombé à une peine de cœur. Et cette histoire-là serait trop longue à te raconter. Sans compter qu'Elaine l'a déjà entendue.

— Et le bowling a disparu.

— Depuis belle lurette, avec le bâtiment qui l'abritait.

— Moi, j'ai joué une fois, dit-il. Qu'est-ce que j'ai pu me trouver con. Ça a l'air si facile et... j'arrivais à rien.

— On finit par attraper le coup.

— Je vois assez bien comment, et après on fait que recommencer jusqu'à p'us soif. Y a des fois où j'les regarde à la télé, même qu'ils sont drôlement bons, mais j'm'attends toujours à c'qu'ils s'endorment en jouant. Mais comment qu'on en est venus à parler d'ça ?

— C'est toi qui as commencé.

— Ah oui, le sac. Vu qu'ils ont jamais retrouvé la tête, je m'demandais s'ils avaient retrouvé le sac. On s'en fiche, remarque.

C'que j'voulais dire, c'est que t'as un drôle de pote.

— Tu l'as déjà vu.

— Ouais.

— Il est ce qu'il est, lui précisai-je en souriant. Il peut être charmant comme tout, mais c'est un criminel de carrière et il a pas mal de sang sur les mains.

— La fois où je l'ai rencontré, j'étais avec toi et on passait justement du côté du café qu'a été massacré.

— Le Grogan.

— Y avait pas trop de blacks dedans.

— Non.

— Tu bosses pas dans l'coin, tu bois pas au Grogan, c'est ça, le genre ?

— Voilà.

— Il a été poli avec moi et tout et tout, mais quand même : j'arrêtais pas de m'dire que j'étais noir.

— Je vois ça, lui dis-je. Mick est irlandais et a grandi dans un sale quartier... un quartier où on pendait les Noirs aux réverbères pendant les émeutes anticirconscription de la guerre de Sécession. Il n'est pas trop du genre à décorer ses vitrines pour célébrer Martin Luther King Day.

— Et la langue doit lui fourcher pas mal.

— Elle lui fourche.

— Comme quoi ? Négro, négro, négro ?

— Ça fait bête quand on le répète.

— C'est comme les aut'mots, remarque. Ce que t'as dit tout à l'heure... « Il est ce qu'il est... » Comme si on l'était pas tous.

— Sauf que tu n'aimerais peut-être pas trop travailler pour lui.

— Ah, non ! Pas dans son bar, Gaspar. De toute façon, il risque pas de rouvrir demain. Mais c'est peut-être pas ce que tu voulais dire.

— Non.

— On n'a pas bossé pour lui y a deux ans ? Il est encore plus raciste maintenant qu'à cette époque-là ?

— Probablement pas.

— Alors, j'vois pas pourquoi j'voudrais plus bosser pour lui.

— Parce que c'est un type dangereux qui se fout de la loi, lui répondit Elaine. Tu risquerais d'avoir de sérieux ennuis avec les flics. Voire de te faire tuer.

Il sourit.

— Ben mais, c'est cool, tout ça ! dit-il. Même si j'vois bien que ça pourrait avoir de mauvais côtés.

— Tu trouves ça drôle ?

— Et toi aussi, Léonie ! Sinon, tu te donnerais pas tant de mal pour essayer de pas rire !

Puis il se tourna vers moi et ajouta :

— Bon, alors, qu'est-ce qu'on fait au juste ? On embarque l'artillerie et on va faire un tour à OK Corral ?

Je secouai la tête.

— Je ne crois pas que toi et moi soyons taillés pour ça, lui dis-je. Il y aura probablement un moment où il faudra recourir à la force, mais ce sera à un autre de gérer les détails. Pour l'instant, en tout cas, personne ne sait où se trouve le corral et qui y est coincé.

— C'était pas les Clanton, si j'me rappelle bien...

— Si, mais cette fois, les Clanton n'ont ni noms ni visages. Ce qu'il nous faut, c'est faire du boulot de détective.

— Et les détectives, c'est nous... pas vrai ? dit-il en se grattant la tête. On n'est pas allés très loin avec le garde-meuble. En fait, on est allés aussi loin que possible avant de nous tirer.

— Et on n'a guère plus de renseignements qu'à ce moment-là, ajoutai-je. Cela dit, il y a quelques trucs.

— Le type qu'a flingué ton pote.

— Et d'un. On sait déjà que c'est un Noir.

— Ça rétrécit sacrément le champ des recherches.

— Si. Parce qu'on sait aussi que c'est un pro. Un pro qui a merdé en se trompant de cible.

— Et donc, il pourrait y avoir de la rumeur qui circule.

— Voilà. Et de deux, il y aussi le tueur de chez Grogan.

— Un Asiatique.

— Oui, mais du Sud-Est, enfin... d'après sa tête.

— C'est vrai que tu l'as vu. Je m'disais justement qu'ils montraient pas sa tête à la télé, mais que toi, tu l'as zyeuté de près.

— De plus près que j'aurais aimé, crois-moi. Ils n'ont toujours pas donné son nom, mais ça ne veut pas dire qu'ils ne le connaissent pas.

— Bref, on trouve son nom, on le suit et on voit avec qui il traîne.

— En gros. Et de trois, les deux types qui m'ont sauté dessus à quelques rues d'ici.

— Qui t'ont sauté dessus jusqu'à ce que tu leur sautes dessus à ton tour, précisa-t-il.

— Il y en a un que j'ai bien regardé, poursuivis-je. Je le reconnaîtrais sans problème.

— Et tu crois qu'il habite à New York ?

— Il y a de fortes chances. Pourquoi ?

— Parce que c'est comme ça qu'on va faire, Albert. On va prendre une voiture et tourner et virer en regardant les gens jusqu'au moment où on l'aura. Ça ne fait guère que huit millions de têtes à regarder.

— On pourrait faire comme ça, oui.

— Mais t'as une autre idée.

— Ça se peut, lui répondis-je, mais il y a un hic : elle ne vaut pas beaucoup mieux que la tienne.

— Bah, dit-il, j'suis souple, moi. On fait comme tu veux et si ça marche pas, on essaie ma manière.

— George Wister n'est pas un mauvais bougre, me dit Joe Durkin. C'est un bon flic et il n'est pas con. Mais il ne sait pas trop quoi penser de toi et tu veux que je te dise ? Moi non plus, je ne sais pas trop.

— Ce qui signifie ?

— Qu'hier soir tu dînais avec ton ami, que tu es allé aux chiottes et que c'est à ce moment-là qu'il s'est fait abattre... Et qu'il n'y a absolument aucune raison pour qu'on puisse avoir envie de tuer un type aussi chouette que ton copain.

— Je n'en vois toujours pas, en effet.

— Mes couilles, oui ! Dis-moi, Matt... c'est la veste que tu portais hier soir ?

— Et alors ?

— Et alors, ton ami avait la même. Arrête de me bourrer le mou, tu veux ? C'est toi que le tueur aurait dû flinguer. C'est juste parce que tu as choisi le bon moment pour aller pisser que tu es ici.

Nous nous trouvions dans une cafète grecque de la 8^e Avenue, à une rue du Lucky Panda. J'aurais préféré le retrouver ailleurs, mais j'avais déjà refusé sa première idée – la salle de garde du commissariat de Midtown North –, et il n'avait pas davantage apprécié celle de sortir complètement du quartier pour aller quelque part au Village ou à Chelsea.

Il avait déjà pris place dans un box au fond de la salle lorsque j'étais arrivé. Un café devant lui, il terminait une part de cheese-cake à la cerise. Il m'avait aussitôt informé que c'était bon et recommandé d'en prendre une, moi aussi. J'avais dit au garçon de m'apporter un café, rien de plus. Joe m'avait également déclaré que nous avions bien fait de rester dans le quartier – il allait pleuvoir. Je lui avais fait remarquer qu'on n'arrêtait pas d'annoncer la pluie, mais qu'il n'arrêtait pas de ne pas pleuvoir. Il m'avait rétorqué que, tôt ou tard, les types de la météo finiraient par avoir raison, sur quoi, le garçon m'ayant apporté mon café, nous en étions venus au fait.

— Oui, il faut croire, lui répondis-je alors. J'étais bien évidemment la cible que voulait atteindre le tueur.

— Et tu as attendu jusqu'à aujourd'hui pour piger ?

— Wister me l'avait déjà laissé entendre hier soir. Comme ça, en passant... après m'avoir balancé que Jim imprimait peut-être des cartes de séjour et des bons au porteur pour les cinq familles de la Mafia. Inutile de te dire que cette hypothèse m'a paru tout aussi sérieuse que les autres.

— Quand as-tu changé d'avis ?

— En parlant avec Mick Ballou.

— Ton ami.

— C'est un de mes amis, en effet. Et tu le sais.

— Et tu sais aussi ce que j'en pense. Beaucoup de flics se sont foutus dans la merde en ayant ce genre d'amis. Ah, les anciens copains du quartier ! Sauf que depuis, chacun est parti de son côté.

— Je ne suis plus flic, Joe.

— Non, c'est vrai.

— Et Ballou et moi ne sommes pas de si vieux copains. J'avais déjà rendu mon tablier bien avant de le rencontrer.

— Et ç'a été le coup de foudre.

— Dis donc, depuis quand devrais-je t'expliquer pourquoi je suis ami avec tel ou tel ? Toi aussi, tu fais partie de mes amis et je ne vois pas Ballou me poser des questions là-dessus.

— Tiens donc. Il faut croire qu'il a l'esprit plus large que moi. Bon, où en étions-nous ? Tu me disais que tu avais changé d'avis en causant avec ton bon ami le tueur. C'était quand ?

— Après mon entretien avec Wister. En rentrant chez moi, je me suis arrêté chez lui.

— Ce n'est pas tout à fait ton chemin, Matt. Tu as bien gagné la 9^e, mais là, tu as tourné à gauche au lieu de prendre à droite. Et bien sûr, tu n'es pas passé chez lui pour boire un coup.

— Je venais juste de perdre un ami, j'avais besoin d'en saluer un autre. Mais quand je suis arrivé, il m'a dit qu'il avait un problème.

— Ah.

— Un des types qui faisait des trucs pour lui venait de terminer sa carrière dans une poubelle de la 11^e Avenue.

— Peter Rooney et ces « trucs », comme tu dis, avaient beaucoup à voir avec les « prêts » de ton ami Ballou. Qu'est-ce qu'il avait fait ? Gardé quelques dollars par-devers lui, ce qui aurait poussé ton copain

Ballou à le précipiter dans une benne à ordures ?

— Mick ne savait pas qui avait tué Rooney. Cela dit, il avait dû avoir des ennuis avant, l'idée générale étant que quelqu'un essayait de lui mettre la pression. D'après lui, dans l'assassinat de Jim, c'était moi qu'on avait visé et si on m'avait visé, c'était parce que j'étais un de ses amis.

— C'est ça qu'il t'a dit ?

— Oui.

— Et il n'a rien dit sur le type qui lui mettrait la pression ?

— Il ne savait pas qui c'était.

— Genre j'ai un admirateur qui m'envoie des fleurs ? Sauf qu'au lieu de fleurs, ce sont des menaces de mort ?

— Peut-être le savait-il, mais il a préféré ne rien m'en dire.

— Ben voyons. Peut-être même qu'il te l'a dit et que c'est toi qui ne veux rien me lâcher. Bon, mais... et après ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Oui. Qu'est-ce que tu as fait après ?

— Je suis rentré chez moi. Je ne peux pas dire que j'aie pris ses allégations très au sérieux. Pourquoi donc une amitié m'aurait-elle valu d'être la cible d'un contrat professionnel ?

Je haussai les épaules et ajoutai :

— Je n'arrivais pas à dormir. Je suis resté debout très tard, à boire du café dans la cuisine en pleurant la mort de mon ami.

— Ton ami Jimmy.

— Jim. Personne ne l'a jamais appelé Jimmy.

— Nous dirons donc ton ami Jim. Par opposition à ton ami Mick.

Je laissai passer.

— Elaine m'a réveillé sur le coup de midi. Juste après avoir appris l'incident au Grogan.

— L'incident.

— Oui, la bombe. Mais il ne devait pas y avoir que ça. Il y a bien eu fusillade, non ?

— Tu m'en causes ?

— Comment ça ?

Il prit sa tasse de café vide et la cogna contre le bord de la soucoupe.

— D'après ce qu'on raconte, tu y étais.

— Bien sûr que j'y étais ! Je viens juste de te le dire ! Après, je suis rentré chez moi et la merde a dû remonter dans les tuyaux environ deux heures plus tard.

— Deux heures plus tard.

— Peut-être trois.

— C'est pas ce que j'ai entendu dire.

— Quoi ? On t'a dit que j'y étais pendant que ça pétait ?

— Oui, Matt, on me l'a dit, me renvoya-t-il en me regardant droit dans les yeux. C'est même très exactement ça qu'on m'a dit : tu y étais.

— Qui t'a raconté ça ?

— Tuyau confidentiel. Tu veux changer ton histoire ?

— Mon histoire ? Quelle histoire ? Je t'ai dit ce qui s'est passé.

— Et tu n'étais pas du tout dans le coin quand ça flinguaît de tous les côtés ?

— Non.

Il fronça les sourcils.

— Ah, dit-il, ce sera toutes les années que tu as passées dans la grande maison. Si on y apprend quelque chose à la perfection, c'est bien à raconter des mensonges et s'y tenir. Et c'est comme de monter à bicyclette : ça ne s'oublie jamais.

— Parce que tu crois que je t'ai menti.

— Qu'est-ce qui pourrait me le faire penser ?

— Eh bien moi, je crois plutôt que le menteur, c'est toi, lui renvoyai-je. « Tuyau confidentiel ! » Personne ne t'a jamais dit que j'étais au Grogan. Tu allais seulement à la pêche.

Il écarta les mains devant lui.

— On a des signalements, Matt. Deux types qu'on a vus sur les lieux de la fusillade. Le premier, c'est Ballou, et le second pourrait fort bien être toi.

— Qu'est-ce qu'on t'a raconté ? Que c'était un Blanc avec deux bras et deux jambes ?

— Bon, d'accord, le signalement pourrait correspondre à la moitié

des flics de ce commissariat. Si notre informateur avait ajouté « chieur de première », tous mes doutes se seraient dissipés. Et peut-être que j'allais à la pêche, mais ça ne signifie pas que je me trompe. Putain de Dieu, Matt, je suis sûr que tu y étais !

— Bah, on est en démocratie. Tu as le droit de penser ce que tu veux.

— Content que tu m'en accordes la permission. Et tiens, pendant que tu y es... tu me donnes ta parole que tu n'y étais pas quand ça s'est passé ?

— Pourquoi veux-tu que je fasse un truc pareil ? Tu viens juste de me dire que ma parole ne valait pas un clou.

— Il faut croire qu'elle vaut peut-être encore quelque chose, me répliqua-t-il. Sinon, tu aurais moins de mal à me la donner. Je ne sais pas trop à quel jeu tu joues, mon ami, mais je n'aime pas ça. Et d'abord, qu'est-ce que tu essaies de faire, hein ? Le sais-tu toi-même ?

— Je ne suis pas très sûr de comprendre ta question.

— Et si tu essayais seulement de rester en vie, hein ? Dans ce cas, c'est vrai que je ne pourrais pas te le reprocher. Mais tiens... juste une question à laquelle tu pourras répondre sans problème. Y es-tu allé cet après-midi ?

— Où ça ? Chez Grogan ?

— Ouais. Tu n'y serais pas passé, par hasard ? Histoire d'y jeter un petit coup d'œil ?

Je secouai la tête.

— Non, je suis venu directement ici. D'après ce que j'ai remarqué à la télé, il n'y aurait pas grand-chose à y trouver hormis des panneaux de contreplaqué.

— C'est dommage que tu n'aies pas pu voir ça comme moi. J'y suis allé ce matin, juste après avoir pris mon service. Ils avaient déjà enlevé les cadavres, mais on m'a filé des photos.

— Je ne t'envie pas, Joe.

— Non, moi, c'est surtout les pauvres mecs qui étaient là quand ça a pété que je n'envie pas. Putain, quel cauchemar, Matt !

Il pencha la tête de côté et ajouta :

— Si c'était toi qui avais regardé les photos, peut-être y aurais-tu reconnu quelqu'un.

— Pardon ?

— Lisa Holtzmann. Le nom te dit quelque chose ?

— Évidemment, lui répondis-je sans hésiter. Ça remonte à quelques années. Elle m'avait engagé après l'assassinat de son mari.

— Qu'on avait abattu par erreur, n'est-ce pas ? Comme ton ami hier soir.

— Pourquoi me parles-tu d'elle ? Elle était au Grogan ?

— Tu ne le savais pas ?

— On n'a pas parlé d'elle aux nouvelles.

— Elle y était quand même, dit-il. Mais maintenant que j'y repense, tu ne l'aurais peut-être pas reconnue sur la photo. De la bénédiction funèbre à cercueil fermé, tout ça, Matt.

— Je l'ai vue plusieurs fois dans le quartier, repris-je. Mais jamais chez Grogan, enfin... que je me rappelle.

— Elle ne s'y trouvait pas quand tu y es passé plus tôt dans la soirée ?

— Ce n'est pas impossible. Mais si elle y était, je ne l'ai pas vue.

— Si elle y était, elle aurait dû rentrer chez elle en même temps que toi. Tu aurais pu la raccompagner.

— Où veux-tu en venir ?

— Je ne le sais même pas. Écoute, Matt. Si tu me caches des renseignements qui pourraient nous aider à élucider l'affaire, tu ne rends service à personne. Et si tu me répondais franchement pendant une minute, hein ? Sais-tu qui a tué ton ami Faber ?

— Non. J'ai seulement entendu dire que c'était un Noir, mais même ça, ce n'est pas quelque chose que j'aurais pu vérifier.

— Un pro, à ce qu'on dit. Et tu ne sais pas non plus qui a pu l'engager ?

— Non.

— Ni qui se trouve à l'origine du massacre de chez Grogan ?

— Non. Mais je serais prêt à parier que c'est aussi le type qui a engagé l'autre tueur.

— Et celui-là non plus, tu ne sais pas qui ça pourrait bien être. Pas plus que Mick Ballou.

— À moins qu'il me cache des trucs.

— Et tu ne penses pas que ce soit le cas.

— Je ne vois pas pourquoi il le ferait. La télé a-t-elle dit que le tueur de chez Grogan était de type asiatique ?

— Pour l'un d'entre eux, oui. Sur l'autre, on n'a strictement rien.

— J'ignorais qu'il y avait un deuxième tireur.

— Celui qui a balancé la bombe, Matt. À moins qu'il n'y en ait eu qu'un seul, mais tu sais... arroser la salle et balancer une bombe en même temps, ça me semble peu probable. Le témoin laisse entendre qu'il y aurait eu un deuxième bonhomme, mais ce qu'il dit n'est pas très concluant.

— Mais celui qui a tiré était bien asiatique.

— De fait, c'était un Vietnamien. Ça n'est pas passé aux nouvelles ?

— Peut-être que si, mais ça a dû m'échapper. Tout ce que j'ai entendu, c'était qu'il était asiatique.

— Peut-être n'ont-ils pas encore diffusé le renseignement. Et ne me demande pas son nom, Matt. Il figure au sommier, avec ses empreintes et ses photos d'identité judiciaire, de face et de profil. Et son dossier remonte à plusieurs années.

— Quoi ? Vous avez son casier ?

— Jeunesse difficile, me dit-il. « Born to Kill[21] », ça te rappelle quelque chose ? Gang de Viets basé en bas de Manhattan. À l'époque, l'affaire a fait pas mal de bruit dans la presse. C'est vrai qu'ils tuaient encore plus fort que le Viet Cong.

— Ce n'est pas eux qui avaient descendu toute une noce dans le New Jersey ?

— Une noce ou un enterrement. Toujours est-il que tous les vieux de la Mafia en hochaient la tête en se demandant où allait le monde ! Le BTK dirigeait surtout des gangs de protection à Chinatown et faisait chier les Tongs. Des conneries émigration première génération. Classique. Et si on n'en entend plus parler, c'est qu'ils sont presque tous morts ou en prison. Ou les deux, comme notre petit copain d'hier soir. Trois ans de pénitencier dans le Nord de l'État pour vol à main armée, mais hier soir il y est passé.

Il se pencha vers moi et ajouta :

— Quelqu'un lui a éteint toutes ses lumières. Peut-être même que c'était toi, Matt, avec l'engin que tu as là, sous ta veste.

— .38. C'est une balle de .38 que vous lui avez sortie du corps ?

— Nous avons laissé cette tâche au légiste, mais non, Matt, il s'est fait trouer de trois balles de .45. Dis donc... Depuis quand te balades-tu avec un revolver ?

— Depuis que j'ai regardé les nouvelles ce matin. J'ai un port d'arme, si c'est ça qui te chagrine.

— Ouf ! Tu m'en vois grandement soulagé.

— Comment s'appelait-il ?

— Qui ça ? Le flingueur flingué ? Ils s'appellent tous pareil.

— Ça doit être drôlement commode. Tu dis un seul nom et hop, ils rappliquent tous ?

— Tu sais bien ce que je veux dire. Ils ont tous des noms comme les trucs qu'on commanderait dans un restau chinois si on savait comment les prononcer. Celui-là, il en avait un qui commençait par « Ng », ce qui fait que même si je m'en souvenais, je ne saurais même pas comment le dire.

— Si jamais t'en as marre d'être flic, tu pourras toujours aller bosser pour les Nations unies.

— Ou le département d'État, pour leur apprendre à être diplomates. Et pis, qu'est-ce que t'en as à foutre de savoir le nom de ce Viet qui n'est plus ?

— C'était juste une question comme ça.

— « Juste une question comme ça », tu parles ! Qu'est-ce que tu me caches ?

— Rien du tout.

— Et je suis censé te croire ?

— Tu crois ce que tu veux.

— Tu sais, me dit-il, tu es quand même enregistré comme détective privé dans l'État de New York. Et en tant que tel, tu n'as pas le droit de me cacher le moindre indice.

— Mais je n'ai rien à te cacher, Joe ! Des doutes et des théories, j'en ai, mais ça n'est pas des preuves et je ne suis absolument pas tenu de t'en faire part.

— Si tu étais sur les lieux hier soir, ce que tu y as vu constitue un indice.

— J'étais aux toilettes, Joe, lui renvoyai-je sans broncher. Ce que j'ai vu se réduit à ma tête dans la glace et j'ai déjà dit à Wister...

— Au Grogan, Matt ! C'est du Grogan que je te parle ! Ah, l'enfoiré ! Tu le savais parfaitement !

— Je t'ai déjà dit que j'en suis parti avant qu'il y ait quoi que ce soit à voir.

— C'est vrai. Tu étais chez toi... dans ta cuisine.

— Voilà.

— À boire du café. C'est ça que tu fais quand tu n'arrives pas à dormir ? Tu bois du café ?

— Dommage que je ne t'aie pas demandé avant. Tu aurais pu me dire de prendre du lait chaud à la place.

— Rigole tant que tu voudras, mais y a pas mieux avant d'aller se coucher. Si, il y a mieux : tu y verses une bonne rasade de whiskey. Mais c'est vrai que toi, tu le ferais sans doute pas.

— Sans doute pas, non.

— Ou alors... juste une goutte ? Et si tu trichais un peu ? Dis, c'est pour ça que tu aimes tant traîner avec ton pote le gangster ? Tu bois des petits coups en douce de temps en temps ?

— Pas jusqu'à maintenant, non.

— Bah, je suis sûr qu'avec le temps... Qu'est-ce qu'il en pensait, ton autre ami ? Traîner dans les bars à whiskey en compagnie de petits escrocs à la manque... Oui, ton ami Jim. Je suis sûr qu'il trouvait ça génial.

— Et on va où avec tout ça ?

— On va que hier soir, tu étais au Grogan.

— Quoi que je puisse en dire.

— Quoi que tu puisses en dire. Tu y étais quand la merde est remontée dans les tuyaux. Même que tu devais être en plein dedans et que c'est pour ça que tu me racontes toutes ces conneries de merde ! Tu sais ce qu'il veut faire, George Wister ? Il veut te faire coffrer.

— J'imagine qu'il en a le droit.

— Tu es trop aimable de lui en donner l'autorisation.

— Ça ne l'amènera pas à en savoir plus que ce qu'il sait déjà, mais bon.

— Matt, Matt, Matt ! s'écria-t-il. Et moi qui croyais que nous étions amis !

— Itou pour moi.

— À ceci près que, d'après ce qu'on dit, un flic ne peut être ami qu'avec un autre flic et que flic, tu ne l'es plus. C'est bien ça ?

— Je n'ai pas cessé d'être ce que je suis depuis que nous nous connaissons.

— J'ai plutôt l'impression que tu as changé. Mais peut-être pas.

Il se renversa dans son fauteuil et ajouta :

— Bon, on fait le point ? Je ne sais pas jusqu'où tu as le nez dans

le caca, mais en gros, je suis surtout ici pour te mettre en garde. Laisse tomber Ballou, et complètement.

Je gardai le silence.

— Il est fini, Matt. Hier soir, il s'en est fallu d'un rien que quelqu'un nous fasse le cadeau de nous en débarrasser. Ton pote a évité la balle, mais il pourrait bien ne pas avoir la même chance la prochaine fois. Et une prochaine fois, il y en aura une et tu le sais.

— À moins que de l'excellent boulot de flic ne conduise à la prompte arrestation de tous les responsables de cet état de choses.

— Et je ne vois pas comment nous pourrions rater notre coup avec l'excellente collaboration que nous offre le public. Non, Matt, ce n'est pas ça l'important. L'important, c'est que Mick est foutu. Il fait l'objet d'une enquête de police approfondie. Et si ce n'est pas une bombe ou une balle qui l'expédie dans l'au-delà, c'est nous qui l'enverrons au trou.

— Ce serait une première.

— Il a eu une veine de pendu, ton copain, et les veines de pendu, ça n'est pas éternel.

C'est comme la vie, pensai-je en moi-même.

— C'est un de mes amis, il est dans le besoin et je devrais le laisser tomber ?

— Comme on laisse tomber un morceau de fer rouge. Non, Matt. C'est un ami à toi, mais cet ami à toi est dans la merde jusqu'au cou, c'est lui qui s'y est mis et il t'y entraînera si tu restes collé à lui. Putain, Matt, tu es donc trop bouché pour comprendre que j'essaie de te rendre service ? Je suis en train de gaspiller ma salive, ou quoi ?

Je rentrai chez moi et, de la même manière que je l'avais quitté à l'aller, pénétrai dans l'immeuble par l'entrée de service. Deux messages m'attendaient sur mon répondeur. Le premier émanait de Ray – il avait contacté Mark Rosenstein et j'étais maintenant officiellement engagé pour enquêter sur les affaires d'un de ses clients, un certain Michael Francis Ballou. Le deuxième avait été laissé par Denis Hamil du *Daily News* : il espérait vraiment que je puisse lui sortir quelque chose d'imprimable pour l'article qu'il était en train de rédiger sur la mort d'un grand saloon new-yorkais. Je le rappelai aussitôt et l'informai que le Grogan n'était pas mort, seulement en sommeil.

Puis je téléphonai à Ray Galindez à son domicile, toutes les tentatives que j'avais faites pour le joindre à son travail s'étant soldées par un échec. Ce fut sa femme, Bitsy, qui décrocha. Elle me demanda des nouvelles d'Elaine et me mit au courant des derniers faits et gestes de leurs enfants. Enfin elle ajouta :

— Mais j'imagine que c'est au patron que tu veux parler ?

J'attendis que Ray veuille bien prendre la ligne.

— J'aurai besoin de tes services professionnels, lui annonçai-je alors, mais ça doit rester secret.

— Pas de problème. Je travaille avec qui ?

— Avec moi. J'ai vu le type l'autre jour et j'aimerais beaucoup que tu me tires son portrait.

— Génial, me dit-il. Bosser avec toi n'est pas difficile. D'autres sont souvent trop désireux de me faire plaisir : « Oui, c'est ça... c'est lui tout craché. » Ça ne marche pas, mais comme ils ne veulent pas me blesser... Je te dirais bien de passer ce soir, mais on avait prévu d'aller voir la sœur de Bitsy et son connard de mari. Rends-moi service, Matt. Dis-moi que c'est tellement urgent que je dois absolument annuler cette soirée.

— Ce n'est pas très urgent, non.

— Ah... dit-il, je suis désolé de l'apprendre. Bon, alors... demain, ça t'irait ? Je travaille beaucoup à Bushwick ces derniers temps.

— Je sais. C'est là que j'ai essayé de te joindre.

— Ouais. D'ordinaire, j'aurais été en train d'y bosser, mais aujourd'hui j'ai décidé de me prendre une petite journée de congé. Mon fils aîné avait un match de foot et je voulais y assister. Parce que rien qu'à le voir jouer, j'ai tout de suite compris qu'il finirait par devenir artiste, comme son père.

— Il y a pire.

— Sans doute. Tu veux que je passe chez toi demain ? Je termine à quatre heures et le commissariat est à deux pas de la bouche de métro. Je pourrais te retrouver sur le coup de cinq heures sans problème.

— Il vaudrait peut-être mieux que ce soit moi qui fasse le voyage.

— Tu es sûr ? Ce serait nettement plus agréable pour moi dans la mesure où ça m'épargnerait un voyage en métro, mais... tu veux passer au commissariat ? J'y ai du temps libre à ne pas savoir qu'en faire.

— Non. Ça risquerait d'être un peu trop voyant.

— Ah oui, tu veux que ça reste secret. Dans ce cas, ce n'est peut-être pas une idée géniale... Dis donc, Matt ! Tu parles d'un truc qui s'est passé dans ton quartier la nuit dernière !

— Terrible, lui dis-je. Écoute... Ça t'embêterait que je passe chez toi ? Tu finis à quatre heures, on dit à cinq ? Ça t'irait ?

— C'est parfait. Je sais que Bitsy a très envie de te voir. Tiens... et si tu amenais Elaine ? J'ai quelques dessins que je n'ai pas encore eu le courage de lui montrer. Vous arrivez sur le coup de cinq heures et vous restez à dîner ?

— Non, je crois que je viendrai seul, lui répondis-je. Et je ne crois pas non plus que j'aurai le temps de rester à dîner.

J'essayai de joindre T. J. de l'autre côté de la rue, mais personne ne décrocha. J'appelai son biper. J'avais allumé la télé lorsqu'il me rappela. Je baissai le son tandis que mon répondeur se mettait en branle et le pria de laisser son message après le signal sonore.

— Je sais que t'es là, me lança-t-il. Vu que tu viens juste de me biper, y a des chan...

— Quel détective tu fais ! lui rétorquai-je. Où es-tu ?

— C'est toi, le détective, Matt. Tu ne sais pas ?

Il devait tendre son écouteur du côté de la foule car j'entendis soudain le bruit de fond monter en volume.

— Aéroport d'O'Hare, lui dis-je.

— Non, restaurant de l'Étoile du matin.

— Je ne suis pas tombé loin.

— Et moi, j'ai mis du temps à te répondre. Fallait que j'attende qu'une bonne femme veuille bien raccrocher. Y a un moment où j'ai failli exploser. Tu sais pas ce qu'elle faisait ? Elle collait son *quarter* dans la fente, composait son numéro, et après elle disait plus rien. Juste qu'elle restait là, avec le bigo à l'oreille. J'avais envie d'y dire : « Hé, Mémé, s'ils ont pas répondu maintenant, c'est qu'y a personne à la baraque, alors, combien de fois tu vas encore laisser sonner, hein ? »

— Elle écoutait ses messages.

— Ouais, bon, j'ai fini par piger, mais ça m'a pris une bonne minute. Ce que j'ai branlé ? Je m'disais que j'pourrais peut-être apprendre des trucs dans la rue, mais que dalle : ils font que répéter les trucs qu'on raconte à la télé. T'es passé chez Grogan ?

— Non.

— Pas la peine de perdre ton temps. Y a rien à voir. C'est la même chose qu'à la télé avec les panneaux de contreplaqué. Et y a des rubans jaunes interdiction de passer tout partout sur les panneaux et les portes, plus des trucs pour dire qu'on ferait mieux de dégager de là.

— Ce qui n'est pas une mauvaise idée.

— Moi, elle me gêne pas. Y a rien à r'garder deux fois, dans ce bar. J'ai juste fait que poser deux ou trois questions autour.

J'avais mis une chemise à boutons et je me trimballais avec une écritoire à pinces. Tout le monde a cru que j'avais le droit d'interroger les gens.

— Et si tu t'en tenais aux questions que tu peux poser par voie électronique, hein ?

— Genre cyber ? On peut encore faire des trucs à l'ancienne, t'sais. Si qu'on veut des réponses de la rue, c'est dans la rue qu'il faut poser les questions, Léon.

— Moi aussi, j'en ai posé quelques-unes. Au café. Le tueur de chez Grogan était vietnamien. Un type de Born to Kill. Il a fait de la taule pour vol et agression à main armée et son nom commence par « NG ».

— Si c'est pas le début de Nguyen, c'est sûrement les initiales de « No Good ».

— Possible, lui répondis-je, mais ça pourrait aussi être autre chose. Je ne sais pas si c'est son nom ou son prénom et je ne suis même pas

très sûr du « NG ».

— Ça fait beaucoup de choses que tu sais pas, Rosa.

— Et on dirait que ça empire tous les jours.

— Question nom ou prénom, c'est assez dur à deviner pour les Asiatiques. Des fois, c'est le nom de famille qu'est au début. Comme Mao Ze Dong. Mao, c'est son nom de famille. Sauf que si t'es assez pote avec lui pour l'appeler par son prénom, tu l'appelles quand même Mao. Ce que tu pourrais quand même pas faire de toute façon vu qu'il est mort.

— Fascinant, tout ça.

— Mais c'est peut-être différent avec les Vietnamiens. En plus que, nom ou prénom, on n'a que deux lettres.

— Un petit travail de relations sociales pourrait te donner les autres.

— Peut-être.

— Et après, s'il y avait moyen de savoir où il a fait de la prison et qui il y a rencontré...

— Difficile à réaliser en restant à son bureau, me fit-il remarquer. Les prisons, les agences gouvernementales et les trucs de ce genre ont des systèmes informatiques bien protégés. Il est pas facile d'y entrer et quand on y arrive, on laisse toujours une trace et eux, ils te la remontent vite fait et devine un peu qui c'est qui frappe à la porte ? Tu disais donc... Born to Kill ?

— D'après certains.

— Alors, vaut mieux que je change d'habits, Léonie. Les chemises bleues boutonnées, ça risque de faire un peu trop soft pour là où je vais aller.

— Fais attention.

— Bien obligé. C'est pas ce que le mec il a dit ?

— De quel mec parlons-nous ?

— Celui qui vivait dans les bois et payait pas ses impôts. Ça devait être avant la maladie de Lyme, quand on pouvait encore s'en tirer sans toutes ces merdes. Mais si, Matt. Tu sais de qui j'cause ! Celui qu'a dit : « Attention aux boulots qu'il faut une chemise pour les décrocher. »

— Thoreau.

— Voilà, c'est ça, Thoreau. Sauf que moi, la chemise, au lieu de la mettre, je vais plutôt l'enlever, mais ça revient au même.

— Ça ne se passe pas comme dans un jeu vidéo là-bas, tu le sais ? C'est avec de vraies balles qu'ils tirent.

— Quoi ? Les joueurs retrouvent pas des vies quand on remet une pièce dans la fente ?

— Et moi, j'ai promis à Elaine de ne pas te faire tuer.

— C'est vrai ? Tu lui as promis ça ?

— Je ne vois pas ce que ça a de drôle.

— Ben, écoute un peu, me renvoya-t-il. Elle, elle m'a fait promettre qu'il t'arrive rien. Alors, comment qu'on fait pour tenir toutes nos promesses, hein ?

Nous mangeâmes à la maison. Elaine prépare un Stroganoff aux champignons et tofu que nous adorons, et me le servit avec une grosse salade verte. Après le dîner, je passai dans l'autre pièce et appelai Beverly Faber. J'avais essayé de la joindre quelques heures plus tôt, mais avais raccroché avec soulagement en découvrant que sa ligne était occupée. Cette fois, elle répondit. Je m'accrochai aux branches et parvins à tenir jusqu'au bout. Lorsque je revins à la cuisine pour dire à Elaine que je l'avais appelée, j'avais déjà oublié les deux pans de la conversation : ce qu'elle m'avait dit et ce que je lui avais répondu. Cela avait à voir avec un enterrement dans la plus stricte intimité, suivi d'une cérémonie du souvenir quinze jours ou trois semaines plus tard.

— Il est en paix maintenant, me dit Elaine.

— Il l'a toujours été, lui renvoyai-je. C'était un type tout ce qu'il y a de plus paisible. Il n'était pas heureux tout le temps

— pour ça, il faut être con comme un balai –, mais il savait assez bien prendre les choses comme elles viennent. Et tu avais raison tout à l'heure : ce n'est pas une femme facile à aimer, notre Beverly.

— Mais je crois qu'elle l'aimait.

— Et lui aussi l'aimait. Ils rencontraient parfois des écueils dans leur vie de couple, mais en gros, ils réussissaient à ce que ça fonctionne. Je crois que je vais aller à une réunion.

J'enfilai une veste de sport qu'Elaine m'avait choisie – tweed Harris avec pièces de cuir. Je l'avais essayée un peu plus tôt, elle m'allait mieux que mon blazer par-dessus l'étui à revolver.

— C'est plus lourd que le coupe-vent, me dit-elle en caressant la manche du vêtement, mais il n'y a pas de fermeture Eclair. Tu auras assez chaud ?

— Ça ira très bien.

— Prends un parapluie ! ajouta-t-elle. Il ne pleut pas encore, mais ça devrait tomber avant demain matin.

J'ouvris la bouche pour discuter, puis la refermai et pris le parapluie.

— Il se peut que je rentre tard, dis-je.

— Je ne t'attendrai pas, me répondit-elle. Mais tu appelles quand tu veux. Je laisserai le répondeur filtrer les appels. Tu restes en ligne et tu me donnes le temps de décrocher.

— D'accord.

Elle me serra affectueusement le bras.

— Et n'importe pas d'aller te faire tuer, ajouta-t-elle.

Mon groupe local tient une réunion tous les soirs de la semaine à l'église Saint-Paul. Un groupe local étant comme une famille, j'avais envie d'y aller, mais il était encore trop tôt pour affronter des gens qui ne manqueraient pas d'évoquer des souvenirs de Jim et de poser des tas de questions sur ce qui lui était arrivé. Dans une petite ville, cela m'aurait posé un problème, mais j'étais à New York où les réunions d'AA se comptent par dizaines.

Je pris le métro IRT à Columbus Circle et descendis à la station 96^e-Broadway. La réunion se déroulait dans les sous-sols de l'église, ce qui est souvent le cas. J'y arrivai en avance et me versai du café. Je ne connaissais personne, mais en fus d'autant plus content. Je voulais assister à une réunion, mais je n'avais aucune envie de parler à quiconque.

À huit heures, le secrétaire ouvrit la séance. Après avoir fait lire le préambule à quelqu'un, il présenta la personne qui devait parler. J'eus l'impression de me trouver devant une jeune mère de famille de banlieue avec deux enfants et un retriever doré. Elle nous servit une histoire éprouvante – avec beaucoup de drogue au menu, mais la bibine y avait aussi sa place –, et nous parla viols à la pointe du couteau quand on cherche de l'héro à Harlem et pipes à tailler à ces messieurs en échange de crack dans l'enfer d'Alphabet City [22]. Elle ne buvait plus depuis deux ans et avait retrouvé une existence normale. Infectée par le virus HIV, elle avait un taux inquiétant de cellules T dans le sang, mais en dehors de cela ne se trouvait pas différente des autres et nourrissait de grands espoirs de survie.

— De toute façon, conclut-elle, aujourd'hui est déjà là.

Pendant la pause, je déposai un dollar dans la corbeille et avalai un deuxième café en grignotant un petit gâteau aux flocons d'avoine à moitié rance. On fit quelques annonces – la soirée dansante annuelle

se tiendrait dans six semaines, il y avait encore de la place pour ceux et celles qui voulaient aller parler à l'extérieur, un membre du groupe qui se trouvait à l'hôpital aurait bien aimé qu'on lui téléphone de temps en temps –, puis la séance reprit avec un tour de table.

Si je l'avais su, j'aurais sans doute choisi d'aller ailleurs. Mon tour approchant, je sentis la tension me gagner. Je savais que je devrais dire quelque chose, mais je savais aussi que je n'en avais aucune envie.

— Je m'appelle Matt, dis-je enfin, et je suis alcoolique. Merci de ce témoignage. Il était très émouvant. Ce soir, je crois que je vais me contenter d'écouter.

Matt les Grandes Oreilles.

— Matthew Scudder ! s'écria Danny Boy. J'ai appris que tu étais mort. Puis que tu ne l'étais pas. La simple logique m'a fait comprendre que l'une de ces nouvelles devait être fausse.

— Où serions-nous sans la logique ? lui renvoyai-je.

Il sourit et me montra une chaise que je tirai pour m'asseoir. Après la réunion, j'avais descendu Amsterdam Avenue et l'avais cherché au Mother Blue's. Ne l'y trouvant pas, j'avais continué à pied jusqu'au Poogan's Pub, dans la 72^e Ouest. Danny s'y était installé à sa table habituelle. A côté de lui une bouteille de vodka glacée reposait dans un seau, un travesti assez peu convaincant lui faisant face. On se servait beaucoup de ses mains pour parler et ce qu'on racontait égayait fort Danny Boy.

J'avalai un Perrier au comptoir en attendant qu'il ait fini de bavarder en gesticulant pendant que Danny Boy l'écoutait en riant. Ce dernier n'avait pas dû remarquer ma présence, mais à un moment donné il regarda de mon côté et m'aperçut. Quelques instants plus tard, le travesti se levait – il était assez grand pour faire un bon joueur de basket – et lui tendait la main. Je n'en avais jamais vu d'une taille pareille chez une femme – et il s'était peint les ongles en bleu. Danny Boy prit l'énorme chose dans sa menotte et la porta à ses lèvres. Le travesti poussa un petit cri ravi et s'éloigna en froufroutant. Mon tour était venu.

Sept soirs sur sept, Danny Boy se trouve à l'un ou l'autre de ces deux bars, assis à la table qui lui est réservée. C'est là qu'il écoute de la musique – live au Mother Blue's, enregistrée chez Poogan –, s'entretient avec La Petite Amie du Mois et distribue ses renseignements à droite et à gauche. Après la fermeture – et dans ces deux établissements l'événement se produit aussi tard que le permet la loi –, il aime assez monter dans le nord de Manhattan et rejoindre des lieux qui restent ouverts après l'heure fatidique.

Mais il rentre toujours chez lui avant le lever du soleil, et s'y tient tranquille jusqu'à ce que l'astre du jour veuille bien se coucher. Danny Boy Bell est afro-américain, et ce qualificatif encombrant lui va mieux que celui de « Noir » : l'homme est en effet plus blanc que blanc.

Albinos, il a les cheveux blancs, les yeux roses et la peau si pâle qu'elle en est quasiment translucide. Pour lui, le soleil constitue une vraie menace, toute source de lumière le gênant déjà beaucoup. Tout ce dont le monde a besoin, dit-il souvent, est d'atmosphères tamisées.

Je m'assis sur la chaise que le travesti venait de quitter. Danny Boy prit son verre de vodka glacée dans sa main et me dit qu'il était heureux de me voir en vie.

— Et moi donc ! lui répondis-je. Mais... que t'a-t-on raconté, au juste ?

— Ce que je t'ai dit. On a commencé par affirmer que tu avais été abattu dans un restaurant. Puis le téléphone arabe a apporté des corrections à la nouvelle. Tout compte fait ce n'était pas toi, mais quelqu'un d'autre qui y était passé.

— Oui, un de mes amis. J'étais parti aux toilettes et le tueur s'est trompé de bonhomme.

— Ce dont il ne s'est rendu compte que plus tard, poursuivit-il. Parce qu'il a bien fallu qu'il crie victoire à quelqu'un pour que ton nom figure dans les premiers ragots qui se sont mis à courir dans les rues. Qui était ton ami ?

— Personne que tu connaisses.

— Un type réglo, donc.

— Un de mes collègues buveurs de Perrier.

— Ah. C'est de là que tu le connaissais ? Tu l'aimais bien ?

— Beaucoup, oui.

— Désolé de l'apprendre, Matt. D'un autre côté, je suis heureux de constater que tu ne figures pas sur ma liste.

— Quelle liste ?

— C'est juste une expression comme ça.

— Mais je ne la connaissais pas. De quel genre de liste s'agit-il ?

Il haussa les épaules.

— C'est juste un truc que j'ai commencé à faire il y a quelque temps. Un jour, je me suis assis et me suis mis à recenser tous les gens que j'avais connus et qui y étaient passés.

— Ah, Dieu !

— En fait, Lui y est ou n'y est pas, ça dépend du type à qui on parle. C'est comme pour Elvis. Cela dit, ma liste se limitait aux gens que j'avais personnellement connus.

— Et tu y portais leurs noms.

— Ça a l'air con comme ça, me répondit-il, et ça l'est probablement, mais dès que j'ai commencé, je n'ai pas pu m'arrêter. Je suis même devenu assez compulsif là-dessus. Dès qu'un nom me venait, il fallait que je l'inscrive. C'est un peu comme le monument aux Morts du Vietnam à Washington – sauf qu'eux ont tout un mur et pas deux ou trois pages dans un calepin... et qu'en plus, ils ont tous quelque chose en commun : ils sont morts au cours de la même guerre.

— Et c'était tous des amis à toi.

— Même pas. Il y en avait que je ne pouvais pas saquer et d'autres que je connaissais juste assez pour leur dire bonjour en passant. Mais tu parles d'un trip, Matthew ! Un nom me faisait penser à un autre et c'était comme si des dominos s'étaient mis à me dégringoler dans la mémoire. Je me suis retrouvé à me rappeler des gens auxquels je n'avais pas pensé depuis des années. Des quartiers où j'avais grandi. Mon pédiatre. Un gamin qui habitait en face de chez moi et qui est mort de leucémie. Une fille de ma classe de septième qui s'était fait renverser par une voiture. Tu ne sais pas ce que j'ai fini par comprendre ?

— Non, quoi ?

— Que la plupart des gens que j'ai connus sont morts. C'est le genre de trucs qui doit arriver quand on commence à avoir un peu trop traîné sur cette terre. Un jour, j'ai entendu l'acteur George Burns déclarer : « Quand on a mon âge, tous les amis qu'on a sont morts », enfin... quelque chose de ce style. Le public a ri et je n'ai jamais compris pourquoi. Qu'est-ce que ça a de si drôle ? Ça te semble drôle, toi ?

— La façon dont il l'a dit ?

— Peut-être. Et maintenant lui aussi est mort. George Burns. Mais comme je ne l'avais jamais rencontré, il ne figure pas sur ma liste. Et toi non plus, vu que ton cœur bat toujours, ce qui me fait bien plaisir.

— Et moi aussi, dis-je. Mais quelqu'un a très envie de me coller sur ta liste.

— Qui ça ?

— Si je le savais ! m'écriai-je et je le mis au courant de l'affaire.

— J'ai entendu dire qu'il y avait eu du vilain chez Ballou, reprit-il. On ne parle que de ça dans les journaux. Un bain de sang que ça a dû être.

— En effet.

— J’imagine. Mais je ne savais pas que tu y étais.

— Il y a deux ou trois heures de ça, j’ai dit à un flic que je n’y étais pas.

— Ce n’est pas moi qui lui dirai le contraire, m’assura-t-il. Et Ballou ne sait vraiment pas qui lui met la pression ?

— Non.

— C’est sûrement le type qui a voulu te faire descendre.

— Je le pense.

— Je ne sais pas qui c’est, mais il ne pratique pas la discrimination à l’embauche. Côté tueur, il engage dans toutes les couleurs disponibles. Noir, blanc et jaune.

— Les Blancs sont plus nombreux, si on compte les deux qui m’ont coincé dans la rue.

— Et tu n’en as reconnu aucun ?

— Il n’y en a qu’un que j’ai pu regarder de près. Et non, je ne l’avais jamais vu avant. La prochaine fois, je te montrerai sa photo. En attendant, j’aimerais savoir ce que tu as appris.

— Moins de choses que toi, je suis navré de te le dire. La grande nouvelle était que tu avais trépassé, et puis la nouvelle n’a plus été aussi grande quand on a appris qu’en fait la grande nouvelle était fausse.

— Le fait que j’étais vivant présentait moins d’intérêt ?

— Qu’est-ce que tu crois ? Regarde le Times ! Ils n’arrêtent pas de passer des rectificatifs, mais ce n’est pas en première page qu’ils les mettent !

Il fronça les sourcils et ajouta :

— L’autre grande nouvelle est que quelqu’un est parti en guerre contre Mick Ballou et là, je dois dire que j’en ai appris beaucoup plus à la télé que par les nouvelles du trottoir.

— Il doit bien y avoir quelqu’un qui sait quelque chose, lui fis-je remarquer.

— Absolument. Toute la question est de savoir par où commencer et moi, je dirais : par le tueur.

— Il y en avait deux.

— Le Noir, puisque le Jaune ne cause pas. Le Noir, lui, jaboie comme un perroquet, ce qui ajoute à la palette de couleurs. À ce propos... comment trouves-tu les ongles bleus de notre Ramona ?

— Justement, je voulais te poser la question... Elle les peint ou c'est leur couleur naturelle ?

— Écoute, Matthew ! Si tu le lui demandais, je suis sûr qu'elle prendrait ta question au sérieux. Elle croit dur comme fer qu'elle a blousé tout le monde avec ça. À son avis, il n'y a pas moyen de deviner.

— De deviner quoi ? Qu'elle se peint les ongles ?

— Qu'elle n'est pas née avec une chatte. Que ce n'est pas un chirurgien qui lui a fait des nichons gros comme des melons.

— Elle fait quelle taille, Danny ? Un mètre quatre-vingt-dix ?

— Sans ses talons aiguilles. Et n'oublions pas ses petites mains et ses adorables petits pieds... et sa pomme d'Adam, quoique là, ça doit disparaître dès qu'elle aura le fric pour l'opération. Ouais, tout ça, quoi. Mais rien à faire : elle est toujours convaincue qu'on ne se goure pas sur la marchandise. Et tiens, juste avant que tu poses ta question, espèce de grand fumier, la réponse est non. Je n'ai pas.

Il se versa un peu de vodka, tint son verre devant lui et regarda le monde au travers.

— Pas que je n'y aurais pas songé, reprit-il avant de descendre sa boisson.

— Comme si on pouvait ne pas y penser.

— Elle est gentille, Matt. Elle me fait rire et ça, tu sais, c'est de plus en plus difficile. Rien que sa taille... en soi, ça interroge. Par contraste.

— Œuvre de Dieu ou de ces messieurs de la Faculté, c'est un sacré morceau.

— Le Texas aussi, Matt, mais ce n'est pas une raison pour y aller. Cela dit, elle est quand même attirante. Tu ne trouves pas ?

— Comment en douter ?

— Et, bien sûr, elle est folle comme un lapin. Vraiment cinglée, mais bon. Chez les femmes, moi, ça ne m'a jamais gêné.

— J'avais cru le remarquer.

— Bref, elle me tente, conclut-il. Mais j'ai décidé d'attendre qu'elle se fasse ratiboiser la pomme d'Adam. C'est qu'avec la différence de taille, tu sais... j'aurais du mal à ne pas me laisser distraire.

Il fronça de nouveau les sourcils et ajouta :

— C'est ce qui s'appelle perdre le fil de la conversation. De quoi on parlait ?

— Le tueur noir.

— Ah, oui. Voici ce que j'en pense : étant donné qu'on a commencé par dire que tu étais mort, cette rumeur ne peut provenir que du type qui a cru te flinguer avant de comprendre son erreur. Conclusion : c'est un bavard et maintenant ce bavard a quelque chose de nouveau à dire. Il ne devrait pas être trop compliqué de le repérer. Parfois on peut remonter jusqu'à la source, mais de temps en temps, aussi, on n'arrête pas de tourner autour.

— Comme tu voudras, Danny. Du moment que ça marche.

— On reste en contact, Matt. Ah oui, autre chose : le type sait qu'il a raté son coup. Même chose pour celui qui l'a embauché. Ou bien il va remettre ça ou bien ce sera quelqu'un d'autre qui le fera à sa place.

— J'y ai pensé.

— Évidemment. C'est même pour ça que t'as une bosse sous la veste. Jolie d'ailleurs, cette veste, bosse ou pas bosse.

— Merci, Danny.

— Et tu fais attention, tu veux ? Je n'ai pas envie de te mettre sur ma liste.

Il pleuvait lorsque je quittai enfin le Poogan. Je me rappelai que j'avais laissé mon parapluie à la table de Danny Boy, j'allai le rechercher. Miracle, je ne l'avais pas oublié à la réunion.

Les taxis ont tendance à disparaître dès qu'il se met à pleuvoir. Il faut croire que la pluie tombait depuis longtemps, car je n'en vis aucun. J'avais presque décidé de me taper mes quinze rues à pied lorsqu'une voiture s'arrêta le long du trottoir, d'où sortit un gros Noir qui ressemblait certes beaucoup à Al Roker, le sympathique monsieur Météo de la télé, mais était en réalité Bad Dog Dunstan, maquereau de son état. S'il était sympathique, il prenait grand soin que ça ne s'ébruite pas.

Il avait deux filles avec lui et devait peser autant que les deux réunies. Elles se dépêchèrent d'entrer chez Poogan en essayant de ne pas se faire mouiller les cheveux. Bad Dog Dunstan, lui, sortit une liasse de billets de banque de sa poche et régla la course pendant que je tenais la portière de la voiture ouverte pour que le chauffeur de taxi n'essaie pas de filer sans moi.

Bad Dog Dunstan écarquillant grand les yeux en me voyant, j'eus très nettement l'impression qu'il avait appris la grande nouvelle, mais n'avait pas eu droit au rectificatif. Nous ne nous connaissions que de vue et ne nous étions jamais adressé la parole, mais je laissai tomber le protocole. Un taxi qu'on se refile un soir de pluie me parut valoir

mieux que toutes les présentations du monde.

— Fausse alerte, lui dis-je seulement. Je ne suis pas encore mort.

Il me fit un grand sourire, qui me sembla plus sauvage que sympathique.

— Content de l'apprendre, tonna-t-il. On mourra tous bien assez tôt. Inutile de pousser à la roue.

Et il entra chez Poogan. Je montai dans la voiture et regagnai mon domicile.

Elaine regardait une rediffusion de Law and Order sur la chaîne Arts et spectacles – un des tout premiers épisodes, avec Michael Moriarty et Dann Florek. Nous l'avions déjà vu, mais ça ne semblait pas la troubler.

— Moriarty me manque, lança-t-elle. Je n'ai rien contre Sam Waterston, mais...

— Leurs acteurs sont toujours bons.

— Oui, mais quand c'est Michael Moriarty qui joue, on voit penser son personnage. C'est tout juste si on ne voit pas ce qu'il pense.

Et un peu plus tard, elle ajouta :

— Comment se fait-il que le juge fasse toujours disparaître les preuves à conviction et les aveux ?

— Parce que c'est un feuilleton réaliste, lui répondis-je.

C'était un des moments les plus sombres de la série : le malfrat colombien est acquitté tandis que la famille du témoin numéro un de l'accusation se fait zigouiller après le verdict.

— Hé ben, dis donc, reprit-elle, on se sent drôlement bien quand c'est fini !

Puis elle éteignit le poste et gagna la pièce voisine. Je décrochai le téléphone et composai le numéro que Mick Ballou m'avait donné.

Il répondit à la troisième sonnerie.

— J'espère que tu m'appelles de l'aéroport, dit-il.

— Comment savais-tu que c'était moi ?

— Il n'y a que toi qui as mon numéro. Je n'ai entendu sonner ce truc que deux fois dans ma vie et la première, c'est parce que je me suis appelé moi-même d'un autre poste. Je voulais juste savoir si cette merde fonctionnait correctement. C'est drôlement bizarre d'avoir un téléphone qui se met à sonner dans sa poche. J'ai mis une bonne minute à comprendre de quoi il s'agissait. À quelle heure est ton

avion ?

— Je ne suis pas à l'aéroport.

— C'est ce que je craignais. Tu es chez toi ?

— Oui, pourquoi ?

— Je te rappelle avec l'autre téléphone, dit-il, et il coupa la communication.

Je raccrochai. Mon téléphone sonna presque immédiatement après, et c'était lui.

— C'est mieux, reprit-il. C'est salement petit comme engin pour causer dedans quand on est un homme. Sans compter qu'on ne peut jamais savoir qui est en train d'écouter. N'importe quel connard peut m'entendre sur sa radio de bord, ou dans les plombages de ses dents. J'ai causé à Rosenstein et il m'a dit qu'il t'avait embauché. Ça remonte à des lustres, cette affaire-là, lui ai-je dit. Et d'ailleurs comment avez-vous eu vent de ce micmac ? On dirait que ton avocat l'a appelé. Quasi qu'on serait prêts à se traîner mutuellement en justice.

— J'espère bien que non.

— Ça me paraît peu vraisemblable. Je suis content que tu veuilles bien m'aider, Matt, mais quand même : je préférerais que tu sois en Irlande.

— Il se pourrait que j'aie moi-même envie d'y aller avant la fin de cette histoire.

— Qu'est-ce que tu fais en ce moment ? Je prends la voiture et je passe te prendre pour faire une balade ? Ça te dirait ?

— Je crois que je vais me coucher tôt.

— Ce n'est pas moi qui te le reprocherai, mais j'ai besoin de faire quelque chose. Je n'ai absolument rien foutu de ma journée.

— Quand j'ai commencé à ne plus boire, mon responsable me disait que toute journée passée sans toucher à la bouteille serait bonne.

— Alors, j'en ai passé une très mauvaise. J'ai commencé par me saouler à mort et après, j'ai continué à boire pour me dessaouler... Ton responsable... C'est bien le bouddhiste ? Celui qui s'est fait tuer ?

— C'est ça. Et c'était la vérité qu'il me disait, Mick. Il suffit que je ne boive pas une goutte d'alcool de la journée pour que celle-ci soit bonne. Et toi, n'importe quelle journée sera bonne si tu arrives au bout en un seul morceau.

— Je vois ce que tu veux dire.

— Mais quand on veut rendre les coups, il faut commencer par savoir contre qui on se bat, Mick. Et c'est là que j'entre en scène.

— En qualité de détective, c'est ça ?

— Voilà.

— Sauf que tu n'as rien sur quoi travailler, Matt. As-tu avancé un peu ?

— Difficile à dire. Mais j'ai quelques angles d'attaque. Si l'un ne marche pas, j'en prendrai un autre.

— Putain ! C'est la première fois que j'entends une bonne nouvelle de la journée !

— Je ne parlerais pas encore de « nouvelle », Mick. Je ne fais que commencer.

— Tu trouveras, m'assura-t-il. Ah... c'est vrai que je préférerais te savoir en Irlande, mais bordel ! qu'est-ce que je suis content que tu n'y sois pas ! Allez, Matt ! On va coincer ce petit fumier et on lui fera sa fête. On le tuera.

— C'est ça, lui répondis-je. On le tuera.

George Wister avait appelé pendant que j'étais chez Poogan, il rappela le mardi matin et confia à mon répondeur qu'il avait envie de me parler. À l'entendre, il n'avait pas l'air de plaisanter. Il avait laissé son numéro personnel et précisé qu'on pouvait l'y joindre jusqu'à midi. Après quoi, il faudrait lui téléphoner au commissariat de Midtown North.

Je pris mon déjeuner en lisant le journal. Peu avant onze heures, je l'appelai au commissariat, où on m'informa que George Wister n'était pas encore arrivé. Je laissai mon nom et ajoutai que je ne faisais que répondre au message qu'il m'avait laissé.

— Il a mon numéro, ajoutai-je, mais je ne serai pas là de toute la journée. Je réessaierai plus tard.

Sur quoi j'allai m'asseoir à la fenêtre pour regarder tomber la pluie. Aux environs de midi et demi, j'appelai Wister chez lui. Son indicatif étant le 914, il devait habiter au nord de New York, très probablement à Westchester ou dans l'Orange County. Ce fut une femme qui décrocha – et m'annonça, tiens donc, que je venais juste de le rater. Je lui laissai mon nom et l'informai que je rappellerai George Wister à son bureau.

Plus tard, j'appelai T. J. pour savoir s'il voulait aller faire un tour à Williamsburg avec moi. Il n'était pas dans sa chambre, j'appelai son biper. Je réessayai pendant un bon quart d'heure, puis je renonçai. J'enfilai mon coupe-vent et me rappelai qu'il fallait prendre un parapluie. Elaine me rattrapa juste à la porte et me demanda si je rentrerais dîner. Je lui répondis que je mangerais un petit quelque chose en route et l'informai que T. J. appellerait peut-être. Qu'elle lui dise que je n'avais rien d'important à lui faire savoir. De fait, j'avais eu seulement envie de le voir.

Je pris la ligne A jusqu'à la station 14^e Ouest et pris la correspondance pour la L. C'était sur la L que mon père avait trouvé la mort. Il était monté entre deux voitures, avait fait une chute et la rame l'avait écrasé. Il avait dû vouloir fumer une clope en douce, ce qui était idiot vu qu'il était tout aussi interdit de fumer entre deux voitures qu'à l'intérieur des wagons. Et de se tenir entre deux voitures,

en fumant ou pas, c'est évident. Bref, il devait en tenir une bonne, ce qui expliquerait sa décision d'aller en griller une dehors et la chute qu'il avait faite ensuite.

Je ne prends jamais la ligne L sans que tout cela me revienne en mémoire. Je finirais probablement par oublier si je la prenais tous les jours, mais c'est la ligne qui traverse la 14^e Ouest, plonge sous l'East River et rejoint Canarsie en passant par le haut de Brooklyn et je ne l'emprunte pas souvent. Pas assez en tout cas pour cesser de penser à la façon dont mourut mon père.

Pas que ce soit la faute de la rame non plus. Ni celle de mon père. C'est simplement que les merdes, ça arrive.

Sa mort remonte à quarante ans. Non, plus : quarante-cinq.

— Un peu différente depuis la dernière fois, me dit Ray Galindez. On a enlevé tout le revêtement bitumé. Que je te dise : ça devait être un sacré représentant de commerce, le vendeur de revêtement en bitume qui est passé dans Brooklyn au début des années cinquante. Quand Bitsy et moi avons acheté cette maison, je ne pense pas qu'il y en ait eu une seule dans tout le quartier dont les briques n'aient pas été recouvertes de cette cochonnerie. Aujourd'hui, dans le genre monstre vert, il n'y a plus que la baraque d'en face. Je n'arriverai jamais à comprendre comment on a pu penser que cette saloperie était une bonne idée.

— Ce n'est pas censé réduire les factures de chauffage ?

— Depuis, on a eu droit au réchauffement de la planète, me fit-il remarquer. Mais bon, arracher tout ça et rejointoyer les briques n'est pas une partie de plaisir. On m'a aidé pour les briques, mais tout le reste, c'est Bitsy et moi qui l'avons fait.

— C'est donc à ça que vous avez occupé votre été.

— Et notre printemps, mais ça vaut le coup, tu sais. C'est vraiment satisfaisant. Je ne pourrais pas en dire autant de mon boulot. Allez, entre. Qu'est-ce que je te sers ? Il y a du café, mais il est un peu costaud. Sauf que t'aimes bien ça, non ? T'es sûr que t'es pas portoricain, Matt ?

— *Me llamo Matteo*, lui lançai-je.

Nous nous installâmes à la cuisine. Les Galindez avaient acheté une petite maison à un étage dans Bedford Avenue, à mi-chemin entre la bouche de métro et McCarren Park. Dit de « Northside », le quartier devenait de plus en plus artiste, tout comme, non loin de là, celui de Greenpoint et le reste de Williamsburg ou à peu près. Partout on s'affairait à transformer des bâtiments industriels en lofts, ces derniers

étant bien plus abordables que ceux de SoHo et de TriBeCa de l'autre côté du fleuve. Comme celui qu'ils avaient acquis, tous les pavillons des alentours perdaient leur revêtement bitumé tels des papillons sortant de leurs cocons.

Choisir un quartier pareil était plus le fait d'un artiste que d'un flic, et Ray était l'un et l'autre. Dessinateur attitré auprès de la police, il avait le don assez peu ordinaire de traduire en noir et blanc toutes les images qui pouvaient être restées dans la mémoire d'un témoin. Et il avait plus qu'un joli coup de crayon, un véritable talent, au point qu'Elaine lui avait acheté le portrait d'un sociopathe très inquiétant qu'elle m'avait offert pour Noël. Après quoi elle lui avait aussi demandé de faire celui de feu son père, sans se servir de photos de lui, mais en puisant dans les souvenirs qu'elle en avait. Depuis, elle lui avait donné la permission d'exposer au magasin, prenant au passage une commission sur les dessins vendus. J'avais moi-même envie qu'il fasse un vrai portrait d'Elaine, mais, pour l'instant, devais me contenter de celui qu'il voudrait bien me dessiner aux frais de la ville.

— Avant-hier soir, lui dis-je, deux petites frappes m'ont sauté sur le paletot et j'ai réussi à en regarder un d'assez près. Mais je n'en ai rien dit aux flics, l'incident étant presque certainement lié à d'autres affaires auxquelles je travaille en solo.

— Bref, les flics ne sont pas censés savoir ce que nous fabriquons... c'est ça ? Ça ne me pose aucun problème, Matt.

— Tu es sûr ?

— Absolument aucun. Il faut que tu saches, Matt : je suis au bord de laisser tomber. Je rendrais mon tablier dès demain, si ce n'était pas une question d'argent.

Il écarta ses soucis d'un geste du poignet et, son crayon à la main, reprit en ces termes :

— Dis-moi un peu comment était le petit roquet qui voulait te mordre. Qu'as-tu remarqué de particulier chez lui ?

Nous avions déjà fait ça avant et, certes, cela ne datait pas d'hier, mais nous travaillions bien ensemble. Dans le cas présent, la tâche ne présentait guère de difficultés : il suffisait que je ferme les yeux pour que toute la scène me revienne en mémoire et de la façon la plus nette qui soit. Je n'avais aucun mal à me représenter le visage du type qui m'avait collé son pistolet sous le nez et revoyais fort bien l'expression qu'il avait prise en se préparant à me flanquer un coup de poing dans le ventre.

— Voilà, c'est ça ! m'écriai-je lorsque le dessin qu'il faisait dans son carnet de croquis ressembla au visage que j'avais vu. Je ne sais

plus combien de fois nous avons fait ça ensemble, Ray, mais à chaque coup ça m'émerveille. On dirait un Polaroid. La photo sort de la boîte et hop ! t'as le type sous les yeux.

— C'est vrai qu'il y a des fois où ils coïncident le coupable et où on dirait que je lui ai tiré le portrait comme s'il était devant moi. Et... oui, j'en suis fier.

— J'imagine.

— Mais il y en a d'autres où ils l'attrapent et où moi, je regarde sa photo et... je passe et repasse de sa gueule à son portrait et mon travail ne ressemble à rien. Comme s'ils n'étaient pas de la même espèce.

— Oui mais ça, c'est la faute du témoin.

— La mienne aussi, Matt.

— À ceci près que c'est lui qui ne s'est pas souvenu du bonhomme comme il fallait.

— Et donc que c'est moi qui n'ai pas su lui soutirer le bon souvenir, ce qui est quand même l'essentiel de mon boulot.

— Oui, bon, d'accord. Je vois ce que tu veux dire. Mais tu ne peux pas espérer être bon à tous les coups.

— Oh, je sais. Mais c'est frustrant.

— Et le boulot n'a plus l'air de beaucoup t'enchanter.

— Je ronge mon frein, Matt.

— Quel âge as-tu, Ray ? Tu es encore loin des vingt ans de service minimum ?

— J'ai trente-trois ans, Matt, et j'en ai déjà donné onze à la police.

— Tu as donc fait plus que la moitié du chemin.

— Je sais, et ça me fout en l'air d'abandonner. Parce qu'il n'y a pas que la pension, tu sais... il y a aussi la protection sociale. Je pourrais larguer tout de suite et couvrir l'essentiel de mes frais, l'hypothèque sur la maison et la bouffe de tous les jours, mais l'assurance maladie, non, je ne pourrais pas.

Je lui demandai pourquoi ce boulot le rendait malade.

— Je suis devenu obsolète, me répondit-il. Quand la police s'est équipée de kits d'identité, je me suis dit que c'était un vrai jeu de Mister Potato. On colle une moustache ici, on met d'autres cheveux à la pomme de terre, tu sais comment ça marche...

— Évidemment.

— Je n'avais pas de mal à faire mieux, et je le savais. Mais après, ils ont sorti un logiciel qui faisait la même chose, mais nettement mieux, et maintenant il suffit d'introduire une image dans l'ordinateur et de tout travailler à la déformation. Tu sais... on étire la gueule, on la réduit, tout ce qu'on veut.

— Il n'empêche. Je n'arrive pas à croire que ça soit meilleur que ce que tu fais.

— Je suis d'accord avec toi, mais le hic est que bosser avec ce logiciel est à la portée de n'importe qui. On te forme au truc et ça y est. Tu n'es peut-être même pas capable de tirer un trait droit, mais dessiner pour la police, ça, tu peux. Sans compter que les gens aiment bien la gueule qu'a le résultat.

— Comment ça « la gueule qu'a le résultat » ?

— Pour les gens. Quand je fais un dessin, ils le regardent et tout de suite ils se disent : « Ah, mais ça, c'est un artiste qui l'a fait, et donc... c'est juste une approximation » alors qu'avec un ordinateur on n'a aucun mal à faire ressembler un portrait-robot à une photo et toi, tu regardes, et tu te dis que c'est authentique. Crédible, quoi. Ça n'a peut-être rien à voir avec le type, mais ça passe bien à la télé.

Je posai le doigt sur le dessin qu'il m'avait fait.

— Écoute, lui dis-je, ce truc ne passera jamais à la télé, mais je peux t'affirmer que c'est mon petit fumier tout craché.

— Merci, Matt. Bon, et l'autre ?

— L'autre ? Je te l'ai dit, Ray, je ne l'ai pas regardé assez longtemps.

— Tu l'as sûrement beaucoup plus regardé que tu le crois.

— La lumière était mauvaise, lui répondis-je. J'avais le réverbère dans les yeux et son visage était dans l'ombre. En plus, il n'est resté devant moi qu'une seconde ou deux. Ce n'est pas une simple question de mémoire.

— Je comprends, dit-il, mais quand même... J'ai déjà eu de la réussite dans ce genre de trucs.

— Ah bon ?

— À mon avis, le souvenir ne s'efface pas et tout ce qu'on voit est bel et bien enregistré. On voit quelque chose et l'image frappe la rétine, mais comme on a l'esprit ailleurs, on ne sait même pas qu'on la voit. Sauf qu'elle est quand même là.

Il écarta les mains et ajouta :

— Je ne sais pas, moi, mais si tu n'es pas pressé...

— Oh mais je suis partant...

— Bon, alors, tu te mets bien à ton aise et tu te détends. Les pieds d'abord, voilà, complètement relax. Ceci en passant, Matt : ce n'est pas une séance d'hypnose que je te fais. D'après moi, il n'y a pas mieux pour rappeler à des gens des trucs qu'ils n'ont jamais vus ! Non, je veux seulement que tu te détendes. Voilà. Et maintenant, le bas des jambes... Tu les laisses aller, complètement.

La technique de relaxation ne me posait pas de problème : j'avais déjà fait ce genre de trucs à un atelier de gym où Elaine avait absolument tenu à me traîner. Ray me fit franchir toutes les étapes du processus et me demanda d'imaginer une toile dans un cadre doré accroché à un mur. Puis il me donna l'ordre de voir la figure qu'on y avait peinte.

J'étais tout prêt à lui dire que ça ne marchait pas lorsque, nom de Dieu de nom de Dieu, je découvris un visage qui me regardait, là, dans le cadre doré que je m'étais construit dans la tête ! Et il n'avait pas l'air de sortir d'un kit d'identité non plus. Et encore moins d'avoir été déformé sur ordinateur. C'était un visage tout ce qu'il y avait de plus humain, avec une expression bien réelle. Et je le connaissais, ce visage ! Je l'avais déjà vu.

— Ah ben merde ! m'écriai-je.

— Quoi ? Tu ne vois rien ? Donne-toi un peu de temps.

Je me redressai sur ma chaise et rouvris les yeux.

— J'ai vu un type, lui dis-je, et j'étais tout excité parce que c'était presque comme si tu avais frappé un coup de baguette magique.

— Je sais. C'est comme ça que ça se passe. Comme sur un coup de baguette magique.

— Mais ce n'était pas le bon type.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que la tête que je viens de voir appartient à quelqu'un d'autre. Quelques jours avant la bagarre, j'étais dans un bar et j'ai aperçu un type. Tu sais comment c'est : on voit quelqu'un, on sait qui c'est, mais on ne se rappelle plus d'où on le connaît ?...

— Oui.

— C'est ça qui s'est produit. Nos regards se sont croisés, je le connaissais et lui aussi me connaissait... en tout cas, ça en avait l'air. Cela dit, je ne sais pas d'où. En fait, il est assez probable que je l'aie aperçu un jour dans le métro et que son visage se soit gravé dans ma mémoire. Ça arrive souvent à New York. On y voit plus de gens qu'on

n'en croise jamais dans une petite ville, mais ça se fait en passant et on ne les voit pas vraiment.

— Mais tu as quand même vu son visage.

— Oui. Même que maintenant, je n'arrive plus à me le sortir de l'esprit.

— À quoi ressemble-t-il ?

— Ça change quoi, Ray ? C'est juste un visage parmi des centaines d'autres.

— Rien de plus ?

— Tu sais bien ce que je veux dire.

— Et si tu me le décrivais un peu ?

— Tu veux faire le portrait de ce type ? Mais pourquoi ?

— Pour qu'on soit débarrassés de cette affaire. Pour l'instant, tu essaies de te représenter un visage et c'est celui-là qui te vient à l'esprit. Qu'on le mette sur papier et il te sortira définitivement de la tête.

Puis il haussa les épaules et ajouta :

— Hé, Matt, c'est juste une hypothèse. J'ai le temps et je prends toujours plaisir à travailler avec toi. Mais si tu es pressé...

— Pas spécialement, non.

Sans compter qu'à mon avis ce visage avait très envie de se faire dessiner. Je le regardai se former sous mes yeux au fur et à mesure que nous travaillions – tête très large vers le haut et qui se rétrécissait fortement à la manière d'un triangle inversé, sourcils exagérés, nez long et étroit, bouche de Cupidon.

— Je ne sais pas qui c'est, dis-je enfin, mais c'est bien lui.

— Ce n'était pas très difficile à dessiner, me renvoya-t-il. C'est le genre de bonhomme qui ferait le bonheur d'un caricaturiste. De fait, c'est un peu à une caricature que ressemble ce croquis. Les traits y sont trop prononcés.

— C'est peut-être pour ça que je ne les ai pas oubliés.

— C'est ce que je pense. Ça te reste en tête, un visage comme ça. Même que si c'était de la bouffe, on dirait qu'elle te colle aux dents. Bref, ce n'est pas une bobine qu'on peut oublier facilement.

Bitsy rentra pendant que nous étions en train de travailler, mais ne pénétra pas dans la cuisine avant que nous ayons terminé. Puis elle se joignit à nous et j'eus droit à une deuxième tasse de café et à une part

de gâteau aux carottes. Je quittai leur maison avec mes croquis passés au fixateur et glissés entre deux feuilles de carton, elles-mêmes enfermées dans une enveloppe matelassée. Elaine allait vouloir les originaux. Elle les ferait encadrer, puis les accrocherait au magasin où, tôt ou tard, quelqu'un finirait par les acheter.

J'avais donné trois cents dollars à Ray et eu beaucoup de mal à les lui faire accepter.

— J'ai l'impression d'être un voleur, m'avait-il dit. Tu viens chez moi, je m'amuse dix fois plus qu'en deux mois au bureau et au moment où tu t'apprêtes à sortir, je te fais les poches !

Je lui avais répondu que j'avais un client qui pouvait s'offrir mes services.

— Ben... je ne vais pas prétendre que je ne saurais pas quoi en faire, m'avait-il répondu, mais il n'empêche : ça ne me semble toujours pas très correct. Et je vais encore toucher de l'argent quand Elaine revendra les originaux ! Comment veux-tu que ça soit bien ?

— Elle aussi, elle touche, tu sais ? Elle ne fait pas œuvre charitable.

— C'est vrai, mais même...

Je gagnai la bouche de métro sous la pluie et descendis l'escalier juste au moment où une rame se rangeait le long du quai. Je dus rester assis sur un banc et regarder passer trois rames qui filaient en banlieue avant qu'une quatrième veuille bien me ramener en ville. J'aurais pu changer aux stations 6^e ou 7^e Avenue pour prendre un train qui m'aurait conduit à Columbus Circle, mais je préfèrai descendre à Union Square et aller à pied jusque Chez Kinko, au croisement de la 12^e Est et de University Street. J'y fis faire douze photocopies du croquis représentant le type qui m'avait collé un marron dans le ventre. Celui où figurait mon deuxième agresseur ne me servirait sans doute à rien, mais lui aussi eut droit à la photocopieuse... pendant que j'y étais !

Quelques années plus tôt, j'avais pris la parole devant un groupe intitulé « Discussion ouverte au Village » et il me semblait me rappeler qu'il se réunissait tous les mardis soir dans un temple presbytérien à une rue de là. Après l'exposé, on nous demanda de poser des questions et il ne manqua pas de mains pour se lever. Matt les Grandes Oreilles, lui, resta assis au dernier rang, écouta, et ne dit rien.

Il pleuvait toujours lorsque je sortis du bâtiment. Je laissai la rangée de téléphones publics derrière moi et entrai dans une cafétéria de la 6^e Avenue, où je composai mon propre numéro.

J'attendais que mon répondeur s'enclenche lorsque Elaine décrocha – à la première sonnerie.

— Quelle bonne surprise ! m'exclamai-je. Justement, je pensais à toi.

— Oh ! Monica ! Justement, je pensais à toi, me renvoya-t-elle.

Un frisson glacé me parcourut l'échine, les muscles de mon ventre se tendant dans l'attente du coup.

— Ça va ? lui demandai-je.

— Oh, mieux que jamais ! dit-elle. Je me passerais bien de la pluie, mais en dehors de ça, je ne peux pas me plaindre.

Je me détendis, mais pas complètement.

— Il y a quelqu'un ?

— Ah, j'allais t'appeler, reprit-elle comme en s'excusant, mais deux amis de Matt viennent de se pointer et... as-tu déjà rencontré un certain Joe Durkin ? Oui, bon, laisse tomber... il est déjà marié.

— T'es drôlement bonne à ce petit jeu, tu sais ? lui dis-je. Mais tu ne parles pas à la Monica que je connais. La mienne ne s'intéresse qu'aux types mariés.

— Mais non ! C'est qu'il n'est pas vilain, ce monsieur, poursuivit-elle. Attends une seconde que je le lui demande... Mon amie voudrait savoir votre nom et si vous êtes marié.

— N'en fais pas trop, Elaine. Il pourrait vouloir me parler.

— Il dit s'appeler George, mais le nom de famille est top secret... Oui, il a une alliance, quoique... on ne sait jamais.

Elle éclata de rire et ajouta :

— Alors là, je suis sûre que ça va te plaire ! Il dit qu'il travaille en civil et que ça fait partie de son déguisement !

— Ça, pour me plaire ! Tu as une idée du moment où ils vont dégager ?

— Alors là ! Je peux pas vraiment dire.

— Quelqu'un a appelé ?

— Oui.

— Mais tu ne peux pas me dire son nom et donc, tu me réponds par oui ou par non. Mick ?

— Non.

— T. J. ?

— Ouais, y a quelques minutes. Tu devrais les rappeler, tu sais ?

— Je vais le faire.

— Je voulais te dire aussi autre chose, mais on dirait que j'ai oublié quoi.

— Quelqu'un d'autre a appelé ?

— Voilà.

— Tu me donnes les initiales.

— Absolument, baby !

— A, B ?

— Ouais, c'est ça.

— Andy Buckley ?

— Je savais bien que tu comprendrais.

— Il a laissé un numéro ?

— Évidemment. Mais ça nous fait une belle jambe.

— Parce qu'il l'a laissé sur le répondeur et que tu ne peux pas te passer le message. Ne t'inquiète pas. Je l'aurai par un autre moyen. Et si tes deux zozos te tapent sur les nerfs, dis-leur d'aller se faire foutre.

— C'est exactement ce que je pensais. Écoute, ma choute, il va falloir que j'y aille. C'est ça, je dirai tout à Matt.

— J'y compte bien.

Je savais que Mick connaîtrait le numéro d'Andy, et je tentai d'abord de le joindre sur son portable. Mon appel restant sans réponse, j'essayai encore au cas où j'aurais composé un mauvais numéro, mais au bout de six sonneries je renonçai.

Les renseignements du Bronx n'avaient rien à A. ou Andrew Buckley, mais je me dis que sa ligne était probablement enregistrée sous le nom de sa mère – et il y avait deux Buckley dans Bainbridge Avenue. Je notai les deux numéros, puis j'appelai le premier. « Non, c'est l'autre, me répondit un jeune homme au fort accent du Sud. À une rue d'ici, de l'autre côté du carrefour. »

J'appelai, ce fut une femme qui décrocha :

— Madame Buckley ? lui demandai-je. Andy est-il là ?

Il prit aussitôt la ligne.

— Oui. Mick ?

— Non, c'est Matt Scudder.

Il rit.

— Tu m'as bien eu. Elle m'a dit : « C'est un monsieur. Pour toi », et c'est toujours ce qu'elle dit quand elle a le patron au bout du fil. Pour tous les autres, elle dit seulement : « C'est un de tes copains. »

— Cette dame sait donc reconnaître la classe.

— Ça, elle est maligne. Écoute, Matt... As-tu parlé avec Mick récemment ?

— Non.

— J'espérais avoir de ses nouvelles, mais rien. Où s'est-il installé ? Tu le sais ?

— Non.

— Parce que j'aimerais bien changer de bagnole avec lui. J'ai sorti sa Cadillac du garage et je n'ai aucune envie de la garer dans la rue. Ça ne pose pas de problème avec le tas de boue que je conduis, mais une voiture comme la sienne rangée le long du trottoir, ce serait pousser au péché. Elle est devant chez moi pour l'instant et j'ai filé

vingt dollars à un gamin du quartier pour la surveiller et tu veux savoir ce que je suis en train de faire ? Je suis en train de le surveiller, oui, lui... le gamin.

— D'après moi, Mick veut garder ta voiture. Il dit que la sienne est trop voyante.

— Ah bon ? Moi, ça ne me gêne pas, mais j'avais l'impression qu'on devait se les échanger. T'as son numéro de portable ?

— Il n'a pas l'air de vouloir le donner.

— Je sais. Il ne s'en sert que quand il n'arrive pas à trouver de cabine publique. Tu veux que je te dise ? Pour moi, il a dû le perdre et il ne sait pas comment le retrouver, mais, bon... tu ne le lui répètes pas, hein ?

— Promis.

— On reste en contact, d'accord ? Je te fais signe s'il m'appelle et tu fais pareil de ton côté ? C'est vrai que je reste assis sur mon cul à rien foutre et c'est cool, mais j'aimerais quand même bien savoir ce qui se passe.

— Je comprends.

— Tu fais des trucs en ce moment ? Tu veux que je te conduise quelque part ?

— Tu aurais dû me demander ça plus tôt, Andy. Je rentre à peine de Williamsburg.

— Tu confonds pas avec Williamsbridge ?

— Non, non. Williamsburg à Brooklyn.

— Parce que Williamsbridge, c'est juste de l'autre côté du Bronx River Parkway, mais je vois vraiment pas ce que t'aurais envie d'aller foutre dans un coin pareil. Et d'ailleurs toi non plus, vu que c'est pas là que t'es allé. Mais dis, pourquoi Williamsburg ? Tu as pris par le Williamsburg Bridge ? Ça fait des siècles qu'ils essaient de l'arranger.

— J'ai pris le L.

— T'aurais dû m'appeler. Tu sais ce que je vais faire ? Je vais remettre la bagnole de Mick dans le garage avant qu'il ne reste plus rien de mes vingt dollars et que le gamin qui me la surveille décide de me la piquer. Non, je suis sérieux, Matt. Si tu veux que je t'emmène quelque part, t'appelles. J'ai toujours une bagnole sous la main.

— Je ne l'oublierai pas.

— Et garde le contact. Non, parce que ce qui s'est passé l'autre soir...

— Je sais.

— Parce que tu y étais, pas vrai ? Fais gaffe, Matt. Va falloir se surveiller les arrières tous les deux pendant un petit moment.

Je parvins à joindre T. J. chez lui et nous nous retrouvâmes au Starbuck de Broadway, à la hauteur de la 87^e Ouest. Il s'était déjà installé à une table lorsque j'arrivai. Un mochaccino glacé devant lui, il portait des jeans et une chemise noirs, une cravate rose large de trois centimètres, le tout étant complété par une veste d'échauffement des Raiders et un béret, noir lui aussi.

— Fallu que je m'change et j't'ai quand même coiffé sur le poteau, me lança-t-il.

— Tu es un véritable éclair, lui répondis-je. Et que portais-tu de moins approprié que ça ?

— Quoi ? Tu trouves pas mes fringues appropriées ? Pour là où c'qu'on va ?

— Et nous irions où ?

— A Flushing. Voir une fille que je connais.

— Ah.

— Qu'est-ce que ça veut dire ce « Ah » ? C'est que j'ai cavale, moi, Godefroy. Je bossais.

— Savoir ?

— Que cette fille a un papa noir et une mama viet. Même qu'elle a une tête qui se remarque assez. Même que sans ça, elle pourrait faire top model. Non, elle est sérieusement belle, cette nana.

— Vietnamiennne...

— C'est ça même. Elle avait un frère qui bossait pour les Born to Kill et elle connaissait tous les mecs de la bande. Celui qu'a flingue du monde au bar samedi soir, c'est un certain Nguyen Tran Bao. Très violent, le mec, qu'elle m'a dit, mais ça, on le savait.

— Oh, je ne sais pas, moi. Il m'a fait plutôt l'effet d'un gentil garçon.

— Pour ses vols et agressions à main armée, il a fait de la taule à Attica. Et quand il en est ressorti, il était pas tout à fait prêt à reprendre le droit chemin. Il s'est mis à traîner avec un Blanc qu'il avait rencontré là-bas, et en gros ces deux mecs faisaient pas des choses bien.

— Un Blanc.

— Très blanc et genre face de lune.

— Le lanceur de bombes.

— C'est c'que j'me disais, René.

— Et ton amie sait son nom ?

Il secoua la tête.

— La seule façon qu'elle a eu de savoir ce que foutait notre Viet, c'est de passer des coups de fil à droite et à gauche. Elle a plus trop le contact avec les BTK depuis qu'elle a lâché Chinatown.

— Viet ? C'est le surnom de Nguyen ?

— Non, c'est le surnom que moi j'y ai donné parce que c'est plus facile à prononcer. Je dois la rappeler demain, pour savoir si elle a pas mis un nom sur la tête du Blanc à face de lune. Mais même si elle y arrive pas, on aura toujours le nom entier du Viet et lui, on sait où il a fait ses études supérieures.

— Peut-être le doyen consentira-t-il à nous donner une photocopie de ses bulletins trimestriels. Tu as fait du bon boulot,

T. J.

— Oh, ça fait partie du service, c'est tout, me répondit-il en baissant la tête et se mettant à siroter son mochaccino. Bon, et maintenant quoi ? On va écouter de la musique de vieux ?

Le groupe qui avait pris place sur scène était un quartette

— saxophone alto et section rythmique –, et tout un chacun y était aussi blanc que moi, et presque aussi blanc que Danny Boy en personne. Veste de costume noire, chemise blanche et blue-jean délavé, va savoir pourquoi, je sus tout de suite qu'ils étaient européens. Leurs coupes de cheveux sans doute, ou alors quelque chose dans leurs visages. Ils finirent leur set, et le public, aux trois quarts noir, ne lésina pas sur les applaudissements.

Danny Boy m'informa qu'ils étaient polonais.

— Et moi, ce que je vois, poursuivit-il, c'est un petit gamin qui écoute du jazz sur un poste de radio minuscule quelque part du côté de Varsovie. Il y a Bird ou Dizzy qui sont en train de jouer Night in Tunisia et le gamin commence à battre le rythme avec le pied et poum, ça y est, il sait ce qu'il va faire de sa vie.

— Ça doit arriver comme ça, oui.

— Est-ce qu'on sait comment ça arrive ! N'empêche, ils jouent bien.

Il regarda T. J. qui se tenait en face de lui.

— Mais vous, bien sûr, vous êtes plutôt rap et hip-hop.

— En gros, oui, lui répondit T. J. Mais j'aime bien descend'su'les bo'du Jou'dain et chanter des nég'o spi'ituals aussi.

Le regard de Danny Boy s'alluma.

— Matthew, s'écria-t-il, ce gamin ira loin ! À moins, bien sûr, que quelqu'un ne l'abatte avant.

Il se servit un peu de vodka et poursuivit :

— Je me suis renseigné, Matt. L'individu responsable de tous ces désagréments au restaurant chinois l'autre soir est un jeune homme qui a perdu ses illusions et se trouve amèrement déçu.

— Ce qui veut dire ?

— Qu'on lui a réglé la moitié de son salaire à l'acceptation de la tâche, le solde étant dû à son achèvement. Pour lui, bien sûr, le travail est fait. Il s'est rendu là où on lui demandait de se rendre et il y a fait ce qu'il était censé y faire. Comment aurait-il pu deviner qu'il y avait deux messieurs qui correspondaient au signalement qu'on lui avait donné ? De fait, pour lui, un seul de ces messieurs se trouvait dans la salle quand il y est entré

— et il en a disposé ainsi qu'il était convenu.

— Et on ne veut pas lui régler son solde.

— S'il n'y avait que ça ! On a même eu le front de lui réclamer le remboursement de l'avance ! Sans grand espoir de jamais revoir ladite avance, je pense, plutôt pour contrecarrer sa demande de règlement en entier.

T. J. hocha la tête.

— On te demande de l'argent, tu te retournes contre le mec et c'est toi qui exiges du fric en espérant qu'il va lâcher.

— C'est bien l'idée, lui répondit Danny Boy. Cela étant, j'estime qu'ils auraient dû le payer.

— Pour qu'il bavasse pas trop à droite et à gauche.

— Exactement. Mais ils n'ont rien voulu savoir et le jeune homme a jacassé.

— Combien lui doivent-ils ?

— Deux mille dollars, me répondit Danny Boy.

— Ils lui doivent encore deux mille dollars ? Sur quatre mille ?

— Faut croire que tu vaux pas très cher, m'asséna T. J.

— Tu paies des nèfles, c'est des nèfles que tu récoltes au bout, conclut Danny Boy.

Puis il sortit une feuille de papier de sa poche, chaussa ses lunettes et lut ce qu'il avait sous les yeux en clignant des paupières :

— Chilton Purvis. À mon avis, on l'appelle Chili, mais bon... peut-être pas. Il habite au 117 Tapscott Street, troisième étage, arrière du bâtiment. Je n'ai jamais entendu parler de cette rue, mais c'est censé se trouver à Brooklyn.

— C'est exact, lui dis-je. À peu près à l'endroit où Crown Heights butte contre Brownsville.

Danny Boy ayant haussé les sourcils, je lui expliquai que j'y avais travaillé dans le temps.

— Pas dans ce secteur même, mais pas loin, lui précisai-je. Tapscott Street ne me dit rien de particulier, et en plus ça a dû bien changer depuis.

— Qu'est-ce qui ne change pas ! Il y a pas mal d'Haïtiens dans le coin en ce moment. Des Guyanais aussi, et des types du Ghana et du Sénégal.

— Tous espérant connaître un sort meilleur, dans ce pays où chacun a sa chance, dit T. J.

— Il a peur que les flics viennent le chercher, reprit Danny Boy. Ou que ses employeurs lui clouent le bec avec une balle.

Bref, il passe tout son temps enfermé dans sa chambre. Sauf quand l'envie le prend d'aller faire la fête, de fumer du crack et de bavasser de la gueule.

— On lui propose de se faire rembourser les deux mille en lui demandant de dénoncer le type qui l'a blousé ? Tu crois qu'il marcherait ?

— Il serait bête de ne pas accepter.

— Peut-être, mais on sait déjà qu'il est con, fit remarquer T. J. Aller flinguer des mecs pour deux fois rien !

— Je voudrais lui montrer un dessin, dis-je à Danny. Mais d'abord, je veux que toi, tu le regardes.

J'ouvris mon enveloppe et en sortis une photocopie du portrait-robot que Ray m'avait fait de mon cogneur. Danny l'examina avec ses lunettes, puis il ôta ces dernières et tint le croquis à bout de bras.

— Vilain, ce monsieur, dit-il, et pas très futé.

— Et tu ne le connais pas.

— Malheureusement non, mais je ne serais pas surpris d'apprendre que lui et moi avons des amis en commun. Je peux garder ?

— Je peux même t'en donner d'autres, lui répondis-je.

Je lui en confiai trois ou quatre et en passai un à T. J. qui mourait d'envie d'y jeter un coup d'œil.

— Connais pas, dit-il sans hésiter. Et qui c'est, l'aut'mec ?

— Quel aut'mec ? voulut savoir Danny Boy.

Je lui tendis le deuxième portrait.

— C'est juste une esquisse, lui dis-je, et je lui expliquai comment Ray Galindez l'avait dessinée pour chasser cette image de mon esprit.

J'ajoutai que la manœuvre n'avait pas marché dans le sens où j'étais toujours aussi incapable de retrouver le visage de mon deuxième agresseur.

Danny Boy regarda le dessin, secoua la tête et me le rendit.

— Ben moi, je l'ai vu, dit T. J.

— Tu l'as vu ! Où ça ?

— Dans le quartier. Je saurais pas dire où ni quand, mais il a une gueule qu'on n'oublie pas.

— Ça doit être ça, dis-je. Je l'aurai aperçu la semaine dernière chez Grogan. J'ai dû penser que sa tête me disait quelque chose et c'est sans doute parce que je l'ai vu de la même manière que toi. Et tu as raison, il a une de ces gueules !

— Tous ces traits marqués, reprit Danny Boy. On ne s'attend pas à les voir tous sur le même visage. Avec un nez de ce genre, on ne devrait pas avoir une bouche pareille.

Je tendis un portrait du cogneur à T. J., en pliai un autre et le glissai dans mon portefeuille. Puis, une idée comme ça, j'y ajoutai une photocopie du deuxième croquis et rangeai toutes les autres dans l'enveloppe matelassée.

Je consultai ma montre et Danny Boy me lança :

— Le quartette va revenir dans quelques minutes. Tu veux écouter le set ?

— Je pensais plutôt aller à Brooklyn.

— Pour y voir notre ami ? C'est vrai que tu pourrais le trouver chez lui.

— Et si ce n'est pas le cas, je pourrais l'attendre.

— Je te tiens compagnie, dit T. J. S'il est pas chez lui, tu pourras toujours me raconter des histoires sur le bon vieux temps et moi faire semblant de ne les avoir jamais entendues.

— Tu devrais faire dodo depuis longtemps, lui renvoyai-je.

— Ouais, mais toi, t'as besoin de quelqu'un pour surveiller tes arrières, Jean-Pierre. Surtout que tu seras pas vraiment de la bonne couleur dans le quartier. Sans compter que si tu voulais te faire le Chili, vaudrait mieux être deux.

L'inquiétude se marquant sur mon visage, il ajouta :

— T'inquiète pas. Ça ira. Armé et dangereux comme t'es... c'est toi qui me protégeras.

— Et on reste loin des voitures en stationnement, nous lança Danny Boy.

Nous le dévisageâmes.

— Oh, c'est juste un truc qui remonte à mon enfance. Je t'ai parlé de ma liste, non ? Eh bien... quand j'étais petit, chaque année il y avait deux ou trois enfants qui se faisaient écraser par des voitures et tous les printemps et tous les automnes à la rentrée, le commissariat du quartier nous envoyait un flic pour nous mettre en garde contre la circulation. Tu ne t'es jamais tapé ça, Matthew ?

— Non, on m'a épargné ça.

— Et donc, nous avions droit à une séance de diapositives, avec explications détaillées sur la mort de chaque enfant. « Mary Louise, sept ans. S'est mise à courir sur la chaussée en sortant d'entre deux voitures. » Et deux fois sur trois, sinon davantage, c'était ça. Les automobilistes ne voyaient rien venir.

— Et donc ?

— Et donc, dans mon jeune esprit, c'était les voitures garées le long du trottoir qui constituaient le grand danger. Je les longuais sur la pointe des pieds comme si elles allaient me sauter dessus. J'ai mis très longtemps à comprendre que les voitures en stationnement étaient plutôt bénignes et que c'étaient celles qui roulaient sur la chaussée qui écrasaient les petits enfants.

— Les voitures en stationnement, répétais-je.

— Voilà. Une menace pas possible, bordel !

Je réfléchis un moment, puis me tournai vers T. J.

— Si tu tiens tellement à venir à Brooklyn avec moi, tu commences par filer aux toilettes et te coller ça sous la chemise.

Il prit l'enveloppe matelassée que je lui tendais et la soupesa.

— Ça me paraît pas très juste, dit-il. Toi, tu te balades avec un gilet pare-balles en Kevlar dernier cri et moi, je me fous du carton sur

le bide ? Tu crois vraiment que ça arrête les balles ?

— C'est pour que tu aies les mains libres, lui répondis-je. Ça n'est pas forcément un avantage, mais... Et tu le mets derrière, pas devant. Il ne faudrait pas que ça gâche l'élégance de ta chemise.

— J'y comptais bien.

Lorsqu'il fut hors de portée d'oreille, je me retournai vers Danny Boy.

— J'ai pas mal réfléchi à ta liste, lui dis-je.

— Tout ce que je veux, c'est que tu n'y figures pas.

— Comment te portes-tu, Danny ?

Il me décocha un bref regard.

— Quoi ? T'as entendu des trucs ?

— Non, rien.

— Alors c'est quoi, le problème ? Je n'ai pas l'air en bonne santé ?

— Si, si. La question vient d'Elaine. Ç'a été sa première réaction quand je lui ai parlé de ta liste.

— Elle a toujours été très fine, cette dame. De fait, le vrai détective de la famille, c'est elle.

— Je sais.

— Eh bien... commença-t-il en croisant les mains sur la table, oui, j'ai subi une petite opération.

— Ah.

— Cancer du côlon, mais ils ont réussi à tout enlever. Je m'y étais pris assez tôt.

— Voilà une bonne nouvelle.

— En effet. Le chirurgien a tout nettoyé avant que ça s'étende. Après, ils ont insisté pour que je fasse une chimio et j'ai accepté. Rouler les dés sur un truc pareil, tu sais...

— Non, tu as raison.

— Mais c'était le genre de chimio où on garde ses cheveux. Pas trop méchant, donc. Le pire a été la poche colostomique, mais j'ai eu droit à une deuxième intervention pour rattacher le côlon... Putain, Matt, ne me dis pas que t'as envie d'entendre tout ça.

— Si, continue.

— Ben, c'est tout, en fait. La vie m'a paru nettement plus agréable après la deuxième opération. La poche colostomique rend assez

gauche en amour. Il y a peut-être des filles que ça excite, mais j'espère bien ne jamais en rencontrer.

— Comment se fait-il que je n'aie entendu parler de rien, Danny Boy ?

— Je ne l'ai dit à personne.

— Tu ne voulais pas de visites ?

— Ni de cartes postales, ni de coups de fil, ni rien de tout ça, non. C'est d'autant plus marrant que je ne vis que pour le renseignement, mais là, non : je voulais qu'on y mette un couvercle. Et j'espère que tu n'iras pas le soulever. Tu peux le dire à Elaine, mais c'est tout.

— Absolument.

— Il y a toujours un risque de rechute, reprit-il, mais ils m'assurent qu'il est minime. Aucune raison pour que je ne vive pas jusqu'à cent ans. « Vous mourrez chez un autre spécialiste », m'a dit le docteur. J'ai trouvé ça plutôt bien tourné.

Il se reversa un peu de vodka, mais laissa le verre sur la table devant lui.

— Cela dit, ça retient l'attention, enchaîna-t-il.

— Ça !

— Non, c'est vrai ! C'est à ce moment-là que j'ai commencé à dresser ma liste. J'ai toujours su que personne n'avait la vie éternelle, mais il faut croire que je n'arrivais pas vraiment à me dire que ça valait aussi pour moi. Mais maintenant, c'est fait.

— Et donc, tu as commencé à mettre des noms sur ta liste.

— Oh, chaque nom que j'y inscrivais était plus celui d'une personne à laquelle j'avais survécu qu'autre chose, enfin... je crois. Je ne sais pas ce que je voulais démontrer. Quelle que soit la longueur de la liste, tôt ou tard il arrive un jour où on y porte le dernier nom.

— Moi, lui dis-je, si j'en faisais une, elle serait très longue.

— Elles n'arrêtent pas de s'allonger, jusqu'au jour où elles ne le font plus, me renvoya-t-il. Ah... voilà T. J. qui revient. Parlons d'autre chose. C'est un bon garçon. Tu te débrouilles pour qu'il n'atterrisse pas sur ma liste, tu veux ? Même chose pour toi.

La pluie avait enfin cessé, pour le moment en tout cas. Il y avait des taxis en maraude dans Amsterdam Avenue, j'en arrêtai un.

— Tu perds ton temps, me dit T. J. C'est pas lui qui va se traîner jusqu'à Brooklyn.

Je demandai au chauffeur de nous déposer au croisement de la 57^e

Ouest et de la 9^e Avenue.

— Pourquoi qu'on va là, Lola ? voulut savoir T. J.

— Parce que je n'ai pas deux mille dollars sur moi, lui répondis-je. Et que Chilton Purvis pourrait avoir envie de les voir.

— « Fais voir le fric ! » Parce que... on va vraiment lui filer tout ça ?

— C'est ce qu'on va lui raconter.

— Ah, dit-il avant de réfléchir à la question. Tu gardes des sommes pareilles chez toi ? Si j'avais su, je t'aurais collé un couteau sous la gorge.

Nous descendîmes du taxi au coin nord-est du carrefour et gagnâmes l'entrée de l'hôtel à pied.

— On monte une minute, dis-je à T. J. Je veux téléphoner chez moi pour m'assurer que je n'ai pas de flics dans mon séjour. Et tu pourras me rendre l'enveloppe. Je la laisserai en face.

Une fois dans sa chambre, il me dit :

— Pourquoi fallait-il que je me la colle sous la chemise si t'avais l'intention de la laisser chez toi ?

— Pour que tu ne l'oublies pas dans le taxi.

— Non. Tu voulais causer avec Danny Boy en privé.

— Monsieur T. J, venez au premier rang de la classe.

— Vu que j'y suis depuis tout l'temps, c'est pas la peine que je m'déplace. De quoi avez-vous causé ?

— Si j'avais voulu t'en informer, je ne t'aurais pas expédié aux toilettes.

J'appelai en face et m'entretins avec mon répondeur jusqu'à ce qu'Elaine décroche et me dise que la voie était libre. Nous redescendîmes au rez-de-chaussée, T. J. m'attendant à la porte de l'hôtel pendant que je traversais la rue et pénétrais dans l'entrée du Parc Vendôme. Je montai à l'appartement, sortis deux mille dollars du fonds d'urgence et dis à Elaine de ne pas m'attendre.

L'un après l'autre, trois chauffeurs de taxi ne saisirent pas l'occasion de se faire vingt dollars pour nous emmener à Brooklyn. Il y a bien un règlement qui les oblige à emmener le client là où il veut, mais que faire quand ils refusent ?

— Le type, là, me dit T. J., ça l'a tenté. Il l'aurait pas fait pour vingt, mais pour cinquante...

— La ville nous offrira le trajet pour un dollar et demi chacun, lui renvoyai-je.

Nous marchâmes jusqu'à la station de la 8^e Avenue et sautâmes dans le premier métro.

Qu'il y ait une station plus proche que celle où nous descendîmes est fort possible : nous finîmes par nous taper East New York Avenue sur huit à dix pâtés d'immeubles. Ce n'était pas le meilleur des quartiers, ni la meilleure heure où s'y promener – nous avions quitté le métro bien après minuit, une heure du matin approchait lorsque nous trouvâmes enfin Taps-cott Street.

Le 117 était une maison de deux étages en brique avec une charpente en bois. Le représentant de revêtement en bitume avait de toute évidence raté cette partie-là de la ville, et ses efforts auraient pu améliorer les choses. Telles que nous les découvrîmes, la baraque et celles qui la flanquaient des deux côtés avaient l'air abandonné, la plupart des fenêtres du rez-de-chaussée étant condamnées par des panneaux en contreplaqué. Avec celles qui étaient tout bêtement cassées, l'atmosphère était à l'oubli épais comme du brouillard.

— Chouette, me lança T. J.

Pas de serrure, la porte d'entrée était ouverte. Pas d'éclairage dans le couloir, mais il n'y faisait pas nuit noire. Une faible lumière y filtrait de la rue. À en juger par les interphones et les boîtes aux lettres, il y avait deux appartements par étage. Celui du deuxième au fond ne devait pas être trop difficile à repérer.

Nous nous laissâmes le temps de nous habituer à la pénombre, trouvâmes l'escalier et montâmes deux volées de marches. La bâtisse donnait peut-être l'impression d'être abandonnée, mais cela ne voulait pas dire qu'elle fût vide. Au premier, il y avait des rais de lumière sous les portes des appartements de devant et de derrière, et l'on avait ou bien préparé un repas italien ou bien commandé de la pizza. Ces odeurs se mélangeaient à des relents d'urine et de crottes de souris. Il y avait aussi ce que je pris pour une conversation jusqu'au moment où l'on passa à la pub et je compris que c'était la télé ou la radio.

Il faisait plus clair au second. L'appartement de devant était noir et silencieux, mais la porte de celui du fond étant restée entrebâillée sur trois ou quatre centimètres, de la lumière s'en déversait par l'ouverture. Musique à bas volume, au rythme insistant.

— Reggae, murmura T. J. Un Antillais ?

Je m'approchai de la porte, écoutai, n'entendis que la musique, pesai le pour et le contre et frappai. Pas de réponse. Je frappai de nouveau, un peu plus fort.

— Oui, entrez ! lança une voix d'homme. Vous voyez bien que c'est ouvert.

Je poussai la porte et entrai, T. J. sur mes talons. Maigre et sombre de peau, un homme se leva de son fauteuil cassé. Tête en forme d'œuf surmontée de cheveux courts, nez camus surplombant une moustache fine comme un trait de crayon. Il portait un sweat-shirt de l'Université de Georgetown et un pantalon en coton bleu ciel à pli double.

— J'ai dû m'endormir en écoutant la musique, nous expliqua-t-il. Mais... qui êtes-vous ? Et qu'est-ce que vous foutez chez moi, nom de Dieu ?

Il y avait plus de curiosité que d'indignation dans sa voix. Son accent y était peut-être pour quelque chose. Il m'aurait fait l'effet d'un Antillais même sans la musique de fond.

— Si vous êtes bien Chilton Purvis, lui répondis-je, je suis l'homme que vous cherchez.

— Bon... mais encore ? Et qui est votre compagnon au teint basané ? Votre ombre ?

— Non, un témoin. Il est venu s'assurer que je faisais bien ce qu'on attend de moi.

— Et vous seriez censé faire quoi, *mon* ?

— Vous donner deux mille dollars.

Son visage s'illumina, ses dents luisant de tous leurs feux dans la lumière qui montait d'une lanterne à piles.

— Alors, vous êtes effectivement l'homme que j'espérais voir ! s'écria-t-il. Fermez la porte, asseyez-vous et mettez-vous à l'aise.

Plus vite dit que fait. Plâtre fendillé et murs tachés d'eau, la pièce était crasseuse. Un matelas traînait par terre, deux trois caisses en plastique où on range les bouteilles de lait s'empilant à côté. Le seul siège était celui qu'il venait de libérer. T. J. ferma bien la porte, enfin... autant qu'on le pouvait, mais nous restâmes debout.

— Ils se sont donc rendu compte de la justesse de ma position, reprit Chilton Purvis. Et ce n'est que justice ! Je suis bien allé à l'endroit où j'étais censé aller et j'ai fait ce que j'étais censé faire. Est-ce que j'ai laissé le type en vie ? Sûrement pas. Est-ce que j'ai laissé des traces ? Sûrement pas. Comment aurais-je pu savoir qu'il y avait un autre bonhomme ? On ne m'avait rien dit. J'entre dans le

restaurant, je vois un mec qui correspond au signalement, je fais mon boulot. Je l'abats. Et ils ne voudraient pas me payer ?

— Vous allez l'être.

— Oui, et voilà une excellente nouvelle, excellente en vérité. Donnez-moi l'argent et on se fume un peu d'herbe, si c'est à votre convenance. Mais d'abord l'argent.

— Il va falloir que vous me disiez qui vous a embauché.

Il me regarda et ce fut exactement ce qu'Elaine avait dit de Michael Moriarty : on aurait cru le voir penser.

— Si vous ne le savez pas, commença-t-il, et il s'arrêta, et réfléchit encore.

— Ils ne veulent pas vous payer, mais moi, je le ferai, insistai-je.

— Vous ! C'est vous !

— Je ne suis pas de la police, si c'est ça que vous voulez dire.

— Je le sais bien, me répliqua-t-il comme si cela, au moins, était évident.

Pendant une éternité il avait suffi qu'on me regarde pour savoir que j'étais flic et voilà que celui-là me regardait et savait aussitôt que je ne l'étais pas.

— Vous, dit-il, vous êtes le *mon* que je devais tuer.

Il eut soudain un large sourire.

— Et en plus, vous m'apportez de l'argent !

— Le monde est bien étrange.

— Il l'est, *mon*, et de plus en plus tous les jours. Vous me payez pour que je vous dise qui m'a payé pour vous tuer, ben moi, je dis que c'est très étrange !

— Mais pas une mauvaise affaire, lui fis-je remarquer. Vous retrouvez votre argent.

— Dans ce cas-là, oui, je dis que c'est une bonne affaire. Très bonne, même.

— Vous me dites seulement qui vous a engagé et où je peux le trouver et vous serez payé.

— Vous avez apporté l'argent ?

— Je l'ai apporté.

— Ah, dit-il. Je peux vous donner son nom. Cela serait-il bon ?

— Oui.

— Je l'ai écrit quelque part. Sur un bout de papier, avec son adresse. Vous la voulez aussi ? Son adresse ?

— Ça pourrait servir.

— Et un numéro de téléphone avec. Voyons... où ai-je foutu ce bout de papier ?

Il nous tourna le dos, fouilla dans la caisse à bouteilles de lait qui se trouvait en haut du tas, puis se retourna brusquement vers nous, un revolver à la main. Les deux premiers coups qu'il tira passèrent loin, mais les troisième et quatrième firent mouche, le premier m'atteignant au milieu de la poitrine, le second quelques centimètres plus bas à droite.

Il faut croire que j'avais pressenti quelque chose, car j'avais déjà ouvert la fermeture Eclair de ma veste et dégainé lorsqu'il avait commencé à tirer. J'appuyai sur la détente et lui renvoyais la monnaie de sa pièce quand je fus touché. Je portais bien évidemment mon gilet en Kevlar et son fabricant aurait pu être fier du résultat : aucun projectile ne le transperça. Ce qui ne signifie pas que les balles rebondirent dessus tels crachats sur un éléphant. J'eus plutôt l'impression d'être frappé par quelqu'un qui mettait toute la gomme, mais avait des poings minuscules. Ce ne fut pas agréable, mais savoir que le gilet avait tenu bon et arrêté ses projectiles me parut merveilleux.

Et lui ne portait pas de gilet. Je tirai deux fois et mes deux balles le touchèrent, la première en haut de la poitrine à droite, la deuxième au plexus solaire, cinq ou six centimètres au-dessus du nombril. Il vacilla, se fendit du petit pas de danse qu'on exécute quand on a marqué un toucher-en-but au football, puis, ses jambes le lâchant, tomba durement sur le cul.

— Vous m'avez tiré dessus, dit-il.

Je retins mon souffle, m'approchai de lui et m'agenouillai.

— C'est vous qui avez commencé, lui renvoyai-je.

— Et ça n'a servi à rien. Gilet pare-balles, hein ? Pas moyen de trouer ça avec une balle de .22. À la tête, c'est là qu'il faut viser, sans ça... mais quand on est forcé de tirer à la va-vite...

— Bon, mais d'abord, pourquoi m'avez-vous tiré dessus ?

— Mais... parce que c'était mon boulot ! me répondit-il comme s'il parlait à un enfant de deux ans. J'essaie, je rate. Ce n'est pas de ma faute, mais n'empêche. Et après, vous vous pointez à ma porte et j'ai une deuxième chance. Si je vous tue, ils me paieront mes deux mille dollars !

— Mais j'allais vous les donner.

— Soyez sérieux, *mon*. Qu'est-ce qui me dit que vous allez me donner l'argent ? Tout ce que j'ai à faire, c'est vous abattre. De cette façon-là, je suis sûr. Je prends l'argent sur votre cadavre et en plus, je ramasse le pognon qu'ils me doivent.

Il grimaça de douleur, du sang suintant de ses blessures.

— Et puis... vous pensiez vraiment que je connaissais leurs noms ? Quand on engage un tueur, on ne lui dit pas son nom. À moins d'être fou.

— Et vous n'aviez pas leur numéro de téléphone ?

— Qu'est-ce que vous croyez ?

Il grimaça de douleur à nouveau, ses yeux devenant tout blancs.

— Je suis mal en point, *mon*. Il faut m'emmener à l'hôpital.

Je sortis les dessins de mon portefeuille, les dépliai et lui montrai celui du cogneur.

— Regardez ça, lui dis-je. Avez-vous déjà vu cet homme ? C'est l'un d'entre eux ?

— Oui, c'en est un. Lui, je le connais, mais je ne sais pas son nom. Maintenant, il faut m'emmener à l'hôpital.

Je me demandai s'il avait même seulement jeté un coup d'œil au croquis. Je lui montrai le second.

— Et celui-là ?

— Oui ! Lui aussi ! Les deux, ce sont eux qui m'ont engagé. M'ont dit d'aller tuer cet homme quand on te le dira.

— Vous êtes désespérant, lui dis-je. Si je vous montrais un billet de cent dollars, vous jureriez que c'est Benjamin Franklin qui vous a engagé.

Je rangeai mes portraits.

— J'ai vraiment mal, *mon*, reprit-il. Maintenant, vous m'emmenez à l'hôpital ?

Je le regardai un instant, puis me remis debout.

— Non, dis-je.

— Non ? ! Mais qu'est-ce que tu me dis là, *mon* ?

— Petit merdeux, va ! Tu essaies de me tuer et maintenant tu crois que je vais te sauver la vie ? Tu as tué un de mes amis, petit con !

— Qu'est-ce que vous allez faire de moi ?

- Je vais te laisser mariner dans ton jus.
- Mais je vais mourir, moi !
- Tant mieux. Je te mettrai sur ma liste.
- Vous me laisseriez mourir ?
- Pourquoi pas ?
- Va te faire enculer, *mon* ! T'entends c'que j'te dis ? Va sucer ta mère, enfoiré !
- Non, toi, connard ! Va te faire mettre !
- Toi-même ! Va te faire ! Crève !
- Crever ? Mais tout le monde crève un jour, *mon*. Va te faire.

Je me tournai en entendant un bruit – comme si on toussait, mais pas vraiment.

T. J. était par terre, le dos appuyé au mur. Il avait le teint gris et, le visage tordu de douleur, se tenait la cuisse gauche à deux mains. Du sang, presque noir dans cette lumière, s'échappait entre ses doigts écartés.

— Pression directe sur la blessure, dis-je.

J'avais déchiré la poche de ma veste, je posai les doigts de T. J. sur le tampon que j'en avais fait et ajoutai :

— Tu vas arriver à tenir ça bien appuyé ?

— Je crois.

— Le sang ne gicle pas à jets saccadés. Ce n'est pas une artère. Comment te sens-tu ?

—... fait mal.

— Accroche-toi aux branches. Essaie de bien appuyer sur la plaie.

—... tendu.

Je jetai un bref coup d'œil autour de moi et passai ma manche de veste sur toutes les surfaces où nous aurions pu laisser des empreintes. Apparemment, nous n'avions rien touché. Crasseuse comme elle était, la pièce n'invitait pas vraiment aux caresses.

Chilton gisait toujours à l'endroit où il était tombé. Des bulles roses se formant au coin de ses lèvres, je me dis qu'un de mes projectiles l'avait atteint aux poumons. Il me regardait d'un œil accusateur et ses lèvres remuaient bien, mais aucun son n'en sortait.

Son revolver avait rebondi sur le mur et atterri sur son matelas. L'arme qui a tué Jim, pensai-je. Sauf que non, évidemment : il l'avait balancée aussitôt après. Je laissai son revolver à l'endroit où il se trouvait, je laissai son petit poste de radio portatif continuer à mouliner du reggae, je laissai, en somme, tout en l'état – y compris Chilton Purvis. Puis je m'agenouillai, passai une main sous les jambes de T. J. et l'autre sous ses reins et le juchai sur mon épaule à la manière des pompiers.

— Surtout n'arrête pas d'appuyer sur la plaie, lui répétais-je.

— On s'en va ?

— À moins que tu aies envie de rester.

— Et on le laisse ?

— Je ne peux porter qu'un bonhomme.

Je réussis à descendre les deux volées de marches et à gagner la rue. De la lumière filtrait toujours sous les portes de certains appartements, mais aucune de ces dernières ne s'ouvrit d'un coup, et personne ne se rua dehors pour élucider le mystère de la fusillade. Il faut croire qu'on apprend à mettre un mouchoir sur sa curiosité quand on habite un immeuble abandonné.

Il était clair que nous ne trouverions pas de taxi dans Tapscott Street. Je pris la direction d'East New York Avenue deux rues plus loin, mais, arrivé au croisement de Sutter Street, j'aperçus un taxi clandestin et le hélai.

La voiture était une vieille Ford et son chauffeur un ressortissant du Bangladesh. Lorsque le taxi s'arrêta à notre hauteur, T. J. se tenait debout à côté de moi. Il s'appuyait de tout son poids sur sa jambe valide et maintenait la pression sur sa blessure. Je lui passai un bras autour de la taille pour qu'il ne perde pas l'équilibre et ouvris la portière de la voiture de l'autre main.

— Qu'est-ce qu'il a ? me demanda le chauffeur. Il est malade ?

— Il faut que je l'emmène chez un médecin, lui répondis-je, et je hissai T. J. sur la banquette arrière avant de l'y rejoindre. Vous me conduisez à Manhattan. Croisement de la 57^e Ouest et de la 9^e Avenue. L'itinéraire le plus...

— Mais regardez-le ! s'écria-t-il. Il est blessé ! Regardez ! Il saigne !

— Oui, et vous, vous perdez du temps.

— Ce n'est pas possible, ça, dit-il. Je ne veux pas que cet homme saigne dans ma voiture. Il va tacher les sièges. Ce n'est pas possible.

— Je vous donne cent dollars pour nous conduire à Manhattan, répliquai-je en lui montrant mon revolver. C'est ça ou je vous en colle une dans le crâne et je prends le volant. À vous de décider.

J'eus l'impression qu'il me croyait sur parole et ce n'était pas mal vu, à mon avis. Il enclencha la vitesse et déboîta. Je lui ordonnai de passer par le Manhattan Bridge.

Nous arrivions au croisement des avenues Flatbush et Atlantic lorsqu'il me dit :

— Comment votre ami s'est-il blessé ?

— Il s'est coupé en se rasant.

— Je crois qu'il a reçu une balle, non ?

— Et alors ?

— Il devrait aller à l'hôpital.

— C'est là qu'on va.

— Il y a un hôpital où on va ?

L'Hôpital Roosevelt se trouve dans la 10^e Avenue, aux environs de la 58^e Ouest, mais ce n'était pas là que nous allions.

— Un hôpital privé, lui précisai-je.

— Monsieur, insista-t-il, il y a des hôpitaux à Brooklyn. Le Methodist est tout près d'ici. Et il y a aussi le Brooklyn Jewish.

— Vous allez où je vous dis, c'est tout.

— Oui, monsieur. Monsieur... vous voulez bien éviter qu'il saigne trop sur la banquette ? La voiture ne m'appartient pas. Elle est au frère de ma femme.

Je sortis un billet de cent dollars de ma poche et le lui tendis.

— Comme ça, vous êtes sûr de l'avoir, lui dis-je.

— Oh, merci, monsieur. Vous savez, il y a des gens qui disent qu'ils donneront un petit quelque chose en plus, mais ils ne le font pas. Merci, monsieur.

— Si jamais il y avait du sang sur le siège, ça devrait pouvoir régler la note de nettoyage.

— Très certainement, monsieur.

J'avais posé les doigts sur ceux de T. J. pour que la pression ne se relâche pas. Brusquement je sentis sa main devenir toute molle et pris la direction des opérations. Il était en état de choc et cela peut être aussi dangereux que la blessure elle-même. Mettre les pieds en hauteur, me revint-il en mémoire, et tenir le patient au chaud. Je ne voyais pas très bien comment j'allais pouvoir suivre l'un ou l'autre de ces conseils.

Le chauffeur avait raison : c'était à l'hôpital qu'il aurait fallu l'emmener. Je me demandai si j'avais le droit de ne pas le faire. Bellevue était probablement l'un des meilleurs centres de traitement des blessures par balles et nous approchions du pont. Il aurait été facile de dire au chauffeur de prendre par la 1^{re} Avenue et de s'arrêter à la hauteur de la 25^e Est.

Mais les urgences de Roosevelt étaient, elles aussi, excellentes, et nettement plus près de la maison. Et cela me donnerait le temps de repousser ma décision jusqu'à ce que nous arrivions dans le haut de Manhattan.

Je réussis à ne rien décider jusqu'au Parc Vendôme. Lorsque le taxi

se gara devant l'entrée, je donnai cent dollars de plus au chauffeur.

— Ça, c'est pour nous oublier, lui dis-je.

— Vous êtes très généreux, monsieur. Je vous assure que je ne me souviens de rien. Puis-je vous aider à porter votre ami ?

— Non, je l'ai bien en main. Tenez-moi juste la porte ouverte.

— Certainement, monsieur. Et monsieur... ?

Je me retournai.

— Ma carte. Vous m'appellez quand vous voulez. À n'importe quelle heure, nuit et jour. Quand vous voulez, monsieur !

Maigre et très propre sur lui, le médecin avait un maintien impeccable. Ses cheveux et sa moustache étaient déjà blancs, mais ses sourcils encore noirs. Il sortit de la chambre en tenant ses gants jetables en Pliofilm et deux ou trois pansements tachés. Du doigt, Elaine lui indiqua la corbeille à papier.

— Attendez un peu, dit-il en fouillant dedans.

Puis il se redressa et nous montra un bout de plomb qu'il serrait entre le pouce et l'index.

— Le jeune homme pourrait avoir envie de garder ça, reprit-il. En souvenir.

Elaine le lui prit et le soupesa dans la paume de sa main.

— Ce n'est pas bien gros, dit-elle.

— Non, et il peut en remercier le Seigneur. Une balle plus grosse aurait fait bien plus de dégâts. S'il faut se faire tirer dessus, toujours chercher le petit calibre et le projectile à basse vélocité. La balle du fusil à air comprimé est ce qu'il y a de mieux, sauf quand elles vont se coller dans l'œil du petit camarade.

Comme je le pensais, Elaine avait tout de suite su qui appeler. Il nous fallait un médecin qui ne tiendrait pas absolument à faire hospitaliser T. J., quelqu'un qui serait prêt à fermer les yeux sur la loi qui oblige à déclarer toute blessure par balle aux autorités. Je savais que Mick avait un médecin assez souple de ce côté-là, mais ce monsieur était-il encore en vie depuis qu'il avait raccommodé Tom Heaney quelques années plus tôt, et avec toute la bibine qu'il avait dû ingurgiter entre-temps, était-il encore capable de tenir un forceps ou un scalpel ? De plus, il habitait dans le nord de l'État et j'avais besoin de quelqu'un en ville.

Elaine avait donc appelé le Dr Jerome Frœlich. Celui-ci, je m'en doutai rapidement, avait dû faire plus que sa part d'avortements avant le procès Roe versus Wade[23], et ne pas hésiter à prescrire de bonnes

quantités de morphine et de Dexédrine. Il était aux environs de deux heures du matin lorsqu'elle lui avait téléphoné, il avait grogné, mais était venu aussitôt.

Elle lui demanda si c'était grave.

— Il se repose, lui répondit-il. Je l'ai mis sous sédatifs et j'ai pansé la blessure. Il devrait sans doute aller à l'hôpital. D'un autre côté, peut-être a-t-il eu de la chance de ne pas y atterrir. Avec le sang qu'il a perdu, ils lui auraient probablement fait une transfusion et vous savez quoi ? Si c'était moi, j'aimerais mieux ne pas me balader avec le sang d'un inconnu dans les veines, non, merci, très peu pour moi.

— À cause du sida ?

— Du sida et d'un tas d'autres cochonneries, y compris celles pour lesquelles on ne peut pas tester les malades étant donné qu'on ne sait pas de quoi il s'agit. Moi, depuis quelque temps, je n'ai plus trop confiance dans les banques de sang. Parfois il n'y a pas le choix, mais si ce n'est que l'affaire d'un demi-litre de sang ou deux en moins, je préfère laisser le corps se refaire tout seul. Vous savez ce que j'aimerais ?

— Non, quoi ?

— J'aimerais que vous achetiez un truc à faire du jus.

— On en a un, lui répondit-elle.

— Non, pas un truc à presser les oranges et les citrons. Quelque chose pour faire du jus de légumes. Vous avez ça ?

— Oui.

— Un bon point pour vous.

— On ne s'en sert pas des masses, mais...

— Vous devriez. Ça vaut son pesant d'or, ces machins-là. Bon, bref, achetez des betteraves et des carottes. Biologiques, c'est ce qu'il y a de mieux, mais si vous n'en trouvez pas...

— Je sais où m'en procurer.

— Le jus de betteraves aide beaucoup à se refaire le sang, mais ne le lui donnez pas pur. Coupez moitié moitié avec du jus de carottes et vous pressez tout ça juste avant de le lui donner, chaque fois. Ce n'est pas aussi rapide qu'une transfusion, mais je n'ai jamais vu personne attraper une hépatite en buvant ce machin-là.

— Que le jus de betteraves aide à refaire le sang, je le savais, dit Elaine, mais je ne sais pas si j'y aurais pensé. Quant à l'entendre recommander par un médecin, ça non, je ne m'y attendais pas.

— Les trois quarts de mes confrères ignorent cette propriété, et même s'ils la connaissent, ils ne voudraient pas en entendre parler. Mais je ne suis pas un médecin comme les autres, ma chère.

— Ça !,

— Je n'en connais pas beaucoup qui prennent autant soin de leur corps que moi. Ni qui aient aussi bonne mine et se sentent aussi bien que moi ! J'ai soixante-dix-huit ans, ma chère. Rassurez-moi vite et dites-moi que je ne les fais pas.

— Vous le savez très bien.

— Vous devriez me voir après une nuit de sommeil ininterrompu. Je suis encore plus splendide. Mais cher, aussi bien de jour que de nuit. Cette visite va vous coûter deux mille dollars.

— Bien.

— Non mais, regardez-la ! Elle ne sourcille même pas ! C'est une somme astronomique, mais il y a plus absurde. Si vous aviez emmené ce jeune monsieur à l'hôpital, ça vous aurait coûté la même chose, voire plus, au bout du compte.

Je n'eus pas à aller chercher l'argent très loin. Je l'avais pris sur moi au cas où Chilton Purvis aurait voulu en voir la couleur. Je recomptai les deux mille dollars et les tendis au Dr Froelich.

— Merci, dit-il. Je ne vous fais pas de note, mais je n'en parlerai à personne non plus. Ni à la police ni aux impôts. Ceci en passant : ça couvre aussi le service après-vente. Je passerai en fin d'après-midi voir comment se porte ce jeune homme et lui changer son pansement. Vous vérifiez sa température toutes les deux heures, vous lui donnez de l'aspirine pour calmer la douleur et vous m'appellez si la fièvre grimpait brusquement, ce que je ne crois pas. Et n'oubliez pas le jus de betteraves. Betteraves et carottes, à parts égales, tout ce qu'il pourra avaler. Ça fait plaisir de vous revoir, Elaine. J'ai souvent pensé à vous. Je me demandais ce que vous étiez devenue. Vous êtes toujours aussi belle.

— Non, plus, précisai-je.

Il pencha la tête de côté et la regarda.

— Vous savez quoi ? me répondit-il. Je crois que vous avez raison.

— Je ne sais pas, dis-je après qu'il fut parti. J'aurais peut-être dû l'emmener directement à l'hôpital.

— Tu as entendu ce qu'a dit Jerry. Il est sans doute mieux ici à boire du jus de betteraves au lieu de se taper une transfusion.

— Oui, d'accord, c'est bon à savoir, mais je ne le savais pas à ce

moment-là. Je voyais bien qu'il ne saignait pas beaucoup et je ne pensais pas qu'il soit vraiment en danger. Je me disais que si un médecin l'examinait et décrétait qu'il fallait l'hospitaliser, nous aurions toujours le temps de l'emmener dans un service d'urgences.

— Ce n'était pas idiot.

— Mais les blessures par balles doivent être déclarées, poursuivis-je, et ça, je ne le voulais pas. T. J. est un jeune Noir sans casier judiciaire et c'est le genre de qualité auquel on ne renonce pas sans de bonnes raisons.

— Je suis sûre qu'il appréciera beaucoup de ne pas avoir été expédié à l'hosto.

— En plus je pensais à mes fesses à moi, repris-je. La balle que Frœlich lui a sortie du bide fait peut-être un bon souvenir, mais si c'étaient les toubibs qui la lui avaient extraite à Bellevue, Roosevelt ou au Brooklyn Jewish, jamais ils ne la lui auraient laissée. Ils l'auraient filée aux flics, ce qui aurait pu donner lieu à de jolies comparaisons balistiques.

— Avec l'arme qui a tué Faber ?

— Non, celle-là, le tueur l'a laissée au restaurant. Avec le revolver qu'on finira par retrouver dans un appartement de Brooklyn, juste à côté d'un cadavre criblé de balles de .38, ce qui me fait penser... Il va falloir que je m'en débarrasse.

— Parce qu'il conduirait droit au monsieur qui a trépassé à Brooklyn. Tu veux que j'aille le jeter dans une bouche d'égout ?

— Attends d'abord que je lui aie trouvé un remplaçant. J'ai bien songé à le laisser là-bas et à lui piquer son arme, mais qu'est-ce que je pourrais faire d'un petit .22 de rien du tout ?

— Mon mec y veut un truc de mec ! me lança-t-elle avec l'accent du Sud. Écoute, Matt, il y a quand même quelque chose dont tu pourrais te débarrasser tout de suite – ta chemise. Il y a des trous de balles dedans. Non, enfin... pas des trous parce qu'elles ne sont pas passées au travers, mais des marques. Et ta veste ? Non, il ne l'a pas touchée, mais elle est tachée de sang... et ton pantalon aussi. Qu'est-ce que tu dirais de prendre une douche pendant que je mets tout ça à la machine ? Ou bien c'est une perte de temps ? J'arriverai sans doute à enlever les taches, mais... il resterait quand même des traces identifiables, non ?

— C'est possible, lui répondis-je. Mais si on ne les voit pas à l'œil nu, je dirais que ça devrait suffire. Si on devait jamais en venir à des spectrographies de tout ce qu'il y a dans ma penderie, ce que les flics y

trouveraient n'aurait plus guère d'importance. T. J. a laissé des traces de sang à l'appartement de Tapscott Street et le coincer avec un test ADN ne serait pas compliqué.

Tout ça pour te dire que je ne vais pas me faire trop de soucis pour des traces que personne ne décèlera sur ma chemise.

Je pris une douche, enfilai des vêtements propres et allai jeter un coup d'œil à T. J. Il dormait profondément et avait meilleure couleur. Je posai la main sur son front. Chaud, mais pas au point que ce fût inquiétant.

Je revins à la salle de séjour où Elaine m'annonça que je n'aurais pas dû me donner la peine de m'habiller.

— Il faut que tu dormes, m'expliqua-t-elle. Tu te reposes une ou deux heures sur le canapé. Je vais m'installer dans sa chambre et tu pourras me remplacer dès que les magasins ouvriront... pendant que j'irai lui acheter des betteraves et des carottes. J'ai failli tomber à la renverse quand Jerry s'est mis à parler de ça.

Elle s'arrêta un instant, puis ajouta :

— Il m'a fait un avortement, mais avant ça, c'était un de mes clients.

— Je n'avais pas l'intention de te le demander.

— Je sais, mais pourquoi faudrait-il que tu te poses des questions ? Et tiens, à propos de questions : tu crois qu'il est mort ? Le type de Brooklyn ?

— Il en prenait le chemin quand je l'ai laissé. Oui, il l'est à peu près sûrement.

— À moins que quelqu'un ait appelé une ambulance.

— Ça me semble peu probable. Et même si quelqu'un l'avait fait, il serait mort en l'attendant ou en arrivant à l'hôpital.

— Ça te tracasse ?

— Qu'il soit mort ?

— Et que tu n'aies rien fait pour le sauver.

— Non, lui répondis-je, je ne crois pas. Il a tué Jim.

— Je sais.

— Logiquement, j'aurais dû bouillir de rage quand je me suis retrouvé devant lui, mais non, rien. C'était juste un problème de plus à résoudre. Il avait des renseignements que je voulais, enfin... c'est ce que je croyais à ce moment-là. De fait, il s'est avéré qu'il ne savait rien du tout. Il a bien reconnu un portrait et mes espoirs sont aussitôt

montés en flèche, mais quand je lui ai montré le petit croquis que Ray et moi avions fait après, il l'a identifié lui aussi. Je lui aurais mis une photo du dalaï-lama sous le nez que ç'aurait été pareil : il m'aurait juré qu'il faisait partie des gens qui l'avaient engagé.

— Tout ce qu'il voulait, c'était que tu l'emmènes à l'hôpital.

— Voilà. Mais l'important là-dedans, c'est que je ne songeais pas du tout à me venger quand je suis entré chez lui. Le blouser sur les deux mille dollars, ça, oui, j'en avais la ferme intention, mais je n'avais pas décidé de l'abattre. S'il n'avait pas commencé à tirer, mon revolver n'aurait jamais quitté son étui.

— Mais il a tiré.

— Mais il a tiré et je l'ai abattu. Un petit fumier, ce type. Et en plus, il s'attendait à ce que je le soigne ! Qu'il aille se faire foutre, oui ! Je ne crois même pas que j'aurais pu si je l'avais voulu. Et puis... pourquoi se donner cette peine ? Je ne voulais pas le tuer, mais je ne voyais aucun problème à ce qu'il meure.

— Ça lui pendait au nez.

— On pourrait dire ça des trois quarts des gens, lui renvoyai-je. Mais c'est vrai que ce type était une vraie publicité pour la peine de mort. Il m'a fait l'effet d'un sociopathe assez caractérisé. Prêt à tuer n'importe qui pourvu qu'on le paie. Dieu sait combien de gens il a tués dans sa vie, et Jim n'aurait pas été le dernier. Il n'aurait même pas été le dernier de cette semaine si je n'avais pas porté mon gilet.

— C'est bien ce que je pensais, me fit-elle remarquer, mais j'ai décidé de ne plus m'autoriser de pensées avec des si. Il y en a trop et elles me troublent beaucoup. Dieu merci, tu es vivant et T. J. aussi. Pour l'instant, il ne m'en faut pas plus.

Je dormis quelques heures sur le canapé. Agitées, et peuplées de rêves qui se dispersèrent en fumée dès que j'ouvris les yeux. T. J. était seul dans la chambre et avait les traits reposés par le sommeil. L'espace d'un instant, je le pris pour un gamin de douze ans.

Elaine était passée à la cuisine où elle regardait les infos.

— Rien sur un type qui serait mort à Brownsville, m'annonça-t-elle.

— Évidemment. Un Noir qu'on retrouve tué par balles dans un bâtiment abandonné... Ce n'est pas le genre de nouvelle qui pousse un directeur de journal télévisé à hurler qu'on lui prépare une équipe de tournage dans les trois secondes.

— Mais il y aura une enquête, non ?

— De la police ? Oui, bien sûr. Quel que soit l'homicide, quand on en a un, on essaie de trouver la solution. Et celui-là n'est pas très compliqué à comprendre. Un type par terre avec deux balles de .38 dans la poitrine et un .22 à côté de lui, .22 avec lequel on a tiré récemment... plus quelques balles qu'on retrouve à droite et à gauche dans l'appartement...

— Hein ?

— Les deux que le gilet a arrêtées, plus une troisième qui nous a ratés tous les deux. Ils pourront l'extraire du mur s'ils ont envie de s'en donner la peine. Du sang, celui du mort et celui d'un autre individu, le tueur, c'est probable...

— Mais nous, on est moins bêtes...

— Et des traces de sang qui mènent jusqu'à la porte et descendent l'escalier, le scénario est simple : deux types qui se disputent, pour une histoire de drogue ou de femmes, c'est probable...

— Parce que deux types adultes se disputant pour autre chose, on ne voit pas trop...

—... ils se flinguent et celui qui s'en sort décide de ne pas s'éterniser dans le coin. C'est tout à fait le genre d'affaires qu'on essaie de résoudre, mais sans trop se casser la nénette. On attend simplement

que quelqu'un t'appelle et te dise : « Écoute, qu'est-ce tu viens m'emmerder pour dix cents de dope quand j'peux t'dire le mec qu'a flingué le gus des îles Caïman dans Tapscott Street ? » On conclut le marché et on vient cueillir l'assassin.

— Les îles Caïman ? C'est de là qu'il était ?

— Une idée comme ça. Il portait un sweat-shirt de Georgetown University.

— Et alors ? Georgetown University, c'est à Washington.

— Mais encore ?...

— C'est aussi la capitale des îles Caïman, reprit-elle après avoir réfléchi un peu. Ce qui fait que si c'est de là que tu viens, porter un sweat-shirt de Georgetown University ferait mode ?

— Ça me paraît logique.

— Sauf que Georgetown est aussi la capitale de la Guyane.

— Vraiment ?

— Ouais. Il pourrait aussi être guyanais.

— Peut-être. Mais il pourrait aussi l'avoir piqué, ce sweat-shirt.

— Moi, les îles Caïman, j'aimais bien à l'époque où être bronzée faisait sexy au lieu de précancéreux. Il roupille comme un sonneur, le T. J. Il s'est réveillé une fois quand je lui prenais sa température et j'ai réussi à le faire boire. Après, il s'est rendormi comme une masse. Il a un peu de fièvre.

— Je crois qu'on devait s'y attendre.

— Oui, je pense. Mais toi ou moi, il faut qu'on aille lui acheter des betteraves et des carottes.

Je lui dis que je me dévouerais. L'endroit où elle m'expédia se trouvait dans la 9^e Avenue, près de la 44^e Ouest. Un gigantesque magasin de produits de santé, qui comprenait aussi un grand rayon légumes et croulait sous les vitamines et les herbes de toutes sortes. L'édifice abritait sans doute un truc qui l'aurait guéri en deux temps trois mouvements, et sans lui laisser de cicatrices, mais je ne savais pas de quoi il s'agissait et n'avais aucune idée où chercher. J'achetai assez de carottes et de betteraves pour remplir deux sacs à provisions et pris un taxi pour rentrer à la maison.

Elaine avait déjà préparé le pressoir lorsque j'arrivai. Je la regardai laver les betteraves et les carottes, les couper et les passer à la machine. Il y avait peut-être la moitié de carottes, mais on ne voyait que la betterave, sombre et violacée comme du sang.

Elaine entra dans la chambre avec un grand verre de ce mélange, et je l'y suivis pour voir jusqu'où T. J. allait se battre pour refuser d'en boire.

— Ton jus de betteraves, lui dit-elle. Il est mélangé avec de la carotte. Le docteur a dit que tu devais l'avaler pour remplacer le sang que tu as perdu.

Il la regarda.

— Comme une transfusion ?

— Oui. Mais sans les aiguilles et les tuyaux.

— C'est le docteur qui l'a dit ? Celui qu'est passé tout à l'heure ?

Elle lui répondit que oui, il prit le verre et le descendit en deux gorgées.

— C'est pas mauvais, dit-il d'un air surpris. Plutôt sucré. Et c'est quoi ? Du jus de betteraves et de carottes ?

— C'est ça. T'en veux encore ?

— Ça se pourrait, oui. J'ai une soif pas possible.

Pendant qu'elle lui en préparait un deuxième verre, j'aidai T. J. à aller aux toilettes et à regagner son lit. Il n'arrivait pas à croire à quel point il était fatigué, voire épuisé, d'avoir fait deux ou trois pas pour aller aux W. -C. et en revenir.

— C'est juste un trou dans les chairs, me lança-t-il. C'est pas comme ça qu'on dit ? Et après, ils se relèvent et se mettent à cavalier comme si de rien n'était.

— Tu vas trop au cinéma.

— De toute façon, des trous dans les chairs, y a jamais aut'chose vu que la chair, c'est de ça qu'on est fait. C'est quoi, ce truc que le docteur m'a filé ? Tu le sais ? On pourrait se faire des ronds à en vendre dans les rues.

— Ne le dis pas au médecin, lui rétorquai-je. Il serait capable d'essayer.

Nous le dorlotâmes toute la journée. Elaine fit un somme sur le canapé, je pris la relève, regardai T. J. dormir et lui parlai quand il se réveilla. La fièvre grimpa dans le courant de l'après-midi. Lorsqu'il eut trente-neuf cinq, Elaine appela Frœlich. Celui-ci lui promit de venir dans les deux heures, mais lui demanda de le rappeler si jamais il avait plus de quarante. Heureusement, la fièvre finit par tomber si vite que lorsque Frœlich arriva pour lui prendre sa température, celle-ci était de nouveau normale.

Frœlich changea le pansement, déclara que la plaie se cicatrisait gentiment, puis dit à T. J. qu'il avait de la chance.

— Si la balle avait touché l'artère, vous auriez pu saigner à mort, lui déclara-t-il. Et si elle avait touché l'os, vous auriez dû rester couché pendant un mois.

— Et si elle m'avait raté complètement je pourrais être en train de jouer au basket, lui répliqua T. J.

— Vous êtes trop petit. À notre époque, on ne prend plus que des géants. Continuez à vous remettre et ne lâchez pas le jus de betteraves. À ce propos... vos urines seront colorées.

— Ouais, bon, je m'en étais d'jà aperçu. J'ai cru que j'saignais comme un cochon, Léon. Puis je m'suis souvenu que j'avais déjà vu c'te couleur. C'est vrai que boire ça au litre...

Il se rendormit après le départ du médecin et je finis moi aussi par piquer un petit roupillon inattendu devant la télé. Lorsque je me réveillai, Elaine m'annonça que T. J. commençait à râler. D'après elle, c'était bon signe.

— Il dit que s'il était chez lui, savoir de l'autre côté de la rue, il pourrait vérifier son courrier électronique et retrouver ses panels de discussion. C'est quoi, ça ?

— Un truc d'ordinateur. Tu comprendrais pas.

Nous passâmes une soirée tranquille à la maison. T. J. avait retrouvé son appétit et liquida deux rations de lasagnes. Il s'était aussi mis dans le crâne qu'il pourrait aller tout seul aux toilettes et voulut savoir si Elaine avait encore la canne dont elle s'était servie lorsqu'elle s'était cassé la jambe au printemps précédent. Elle la lui trouva, il fit quelques pas bien hésitants avec, et s'aperçut tout de suite que ça n'irait pas. La blessure était encore trop douloureuse pour qu'il puisse appuyer sur sa jambe.

Le téléphone sonna plusieurs fois. Nous laissâmes le répondeur prendre les messages, le correspondant raccrochant deux fois sur trois sans en laisser. Un représentant de commerce qui voulait nous inviter à changer de compagnie de téléphone pour les appels longue distance ? Un type qui hésitait à proférer des menaces de mort sur répondeur ? Je ne me gâchai pas la vie à essayer de savoir.

Il était aux environs de minuit lorsque la sonnerie se fit entendre à nouveau. Message préenregistré, bip, puis un silence qui me parut éternel, mais ne dura sans doute que cinq ou six secondes, puis une voix qui me dit :

— Ah... c'est moi. Est-ce que tu es là ?

Je décrochai, lui parlai, reposai l'écouteur et allai chercher Elaine.

— C'est Mick, lui dis-je. Il a pris sa voiture et tourne dans le quartier. Il veut monter me prendre.

— Tu lui as dit oui ?

— Je ne lui ai rien dit du tout.

— T. J. va beaucoup mieux. Je peux me débrouiller toute seule et cette histoire n'est pas finie, si ? T. J. s'est fait tirer dessus et le type qui a tué Jim est mort, mais... ça sera fini quand ça sera fini. C'est pas comme ça qu'on dit ?

— Si, c'est comme ça qu'on dit et non, ce n'est pas fini

— Alors, tu ferais mieux d'y aller.

J'attendis dans l'entrée en contemplant la rue pendant que le portier de service entre minuit et huit heures du matin m'expliquait sa position sur le réchauffement général de la planète. Je ne me rappelle plus le fil exact de ses réflexions, mais en gros il y voyait le résultat de l'effondrement du communisme dans le monde.

Enfin la Caprice toute cabossée d'Andy Buckley se gara le long du trottoir, et repartit dès que je m'y fus engouffré. La nuit était claire et fraîche et tout là-haut j'aperçus la lune. Gibbeuse et de la même forme, ou à peu près, que la nuit où nous avions creusé la tombe. Alors elle croissait, maintenant elle décroissait.

— Andy a essayé de te joindre, me rappelai-je de lui dire. Il voulait ton numéro, mais je lui ai fait croire que je ne l'avais pas.

— C'était quand ?

— Hier, en début de soirée. Tu lui as parlé depuis ?

— Oui, hier et aujourd'hui. Il avait la Cadillac et voulait qu'on échange.

— C'est ce qu'il m'a dit.

— Je lui ai expliqué qu'il ne perdait pas au change, mais il avait peur de la garer et qu'on la lui bousille. Je lui ai dit que c'était le dernier de mes soucis, mais il ne voulait rien entendre. Il l'a remise au garage et se balade dans une épave qu'il a empruntée à un de ses cousins.

— Il m'avait dit qu'il le ferait.

Nous avons pris Broadway et descendions vers le bas de Manhattan.

— Et maintenant on va où ? se demanda-t-il tout haut. On roule pour rouler... pour faire quelque chose. L'inactivité me rend fou. Savoir qu'en face ils font des trucs... Quand je pense que je ne sais même pas qui c'est, ni ce qu'ils fabriquent, et que moi, je ne fais rien ! J'ai passé toute ma nuit devant une bouteille et un verre. Ça ne me gêne pas de boire, même seul, mais ce n'est même pas pour le plaisir que je me suis saoulé. C'est par ennui et boire comme ça, non, ça

engourdit l'âme.

— Je sais.

— Tu as connu ça, non ? Et tu en as réchappé. Bon, alors... de la chance du côté recherches ? Sommes-nous plus près de savoir à qui nous avons affaire ?

— On en sait plus, oui, lui répondis-je. T. J. a découvert des trucs sur le Vietnamien qui a bousillé le bar et nous attendons des renseignements sur son partenaire.

— Le lanceur de bombes, donc.

— Voilà. Et j'ai le portrait d'un des deux types qui m'ont agressé.

— Mais ont fini par se faire rosser.

Je laissai passer.

— J'ai un portrait-robot, poursuivis-je, mais jusqu'à présent personne ne l'a reconnu. Il y avait des tas de choses que j'aurais pu faire aujourd'hui, mais j'ai dû passer la journée à la maison pour m'occuper de T. J.

— Pourquoi ça, pour l'amour de Dieu ! Comme si ça ne faisait pas des années qu'il se débrouille tout seul !

— Ah... c'est vrai que nous ne nous sommes pas reparlé depuis. Comment pourrais-tu le savoir ?

— Comment pourrais-je savoir quoi ?

— Qu'il s'est fait trouer la peau hier soir.

— Putain de bon Dieu ! s'écria-t-il en écrasant la pédale de frein.

Derrière nous, une voiture freina à mort, le chauffeur donnant aussitôt de la corne.

— Aaah, toi-même ! lui cria Mick, puis il voulut savoir ce qui s'était passé.

Je lui racontai toute l'histoire. Je m'interrompis lorsque nous arrivâmes au siège de la McGinley & Caldicott et repris mon récit après que nous eûmes rangé la voiture à sa place, descendu les escaliers et gagné son bureau en nous faufileant entre les caisses. Mick se versa à boire et sortit une boîte de Perrier d'un frigo modèle dessous de table.

— Ils n'avaient plus de bouteilles, me dit-il. Rien que des boîtes. Mais ça devrait aller, non ?

— Je suis sûr que oui. Si ce n'est que ça, on m'a déjà vu boire de l'eau du robinet quand il n'y a rien d'autre.

— Et pourtant, c'est méchant. On ne sait jamais où ça a traîné. Bon, continue, bonhomme. Tu l'as tué, ce fumier de couleur ?

— Non, mais il était bien parti pour mourir quand je l'ai quitté. Il n'a pas pu durer bien longtemps. De la comédie noire que c'était, tout ça, maintenant que j'y repense. On était là à s'aboyer dessus, « Va te faire sucer ! Non, toi ! Non, toi ! ». Je ne pourrais pas en jurer, mais je crois bien que ses dernières paroles ont été : « Va te faire mettre ! »

— Que ce soient celles de bon nombre d'entre nous ne me surprendrait pas.

Je lui racontai comment T. J. avait été touché et comment je l'avais ramené à la maison.

— J'ai collé le canon de mon revolver sur la tempe du chauffeur, lui dis-je, et à la fin de la course il m'a donné sa carte et m'a dit de l'appeler quand je voulais, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. J'adore New York.

— Il n'y a pas mieux pour les gens qu'on y rencontre.

Quand j'eus fini, il se redressa dans son fauteuil et contempla son verre.

— Ça a dû être dur de te retourner et de voir que le gamin était touché.

— Étrange, oui, lui dis-je. J'avais été touché deux fois moi-même et j'avais vu les balles ricocher sur moi. Et j'avais ouvert le feu à mon tour et quand j'ai vu que mes balles à moi ne ricochaient pas, j'ai eu l'impression d'être aux commandes du monde entier. Et puis je me suis retourné et tout s'est effondré quand je me suis aperçu que pendant que je me prenais pour le maître du monde, T. J. avait du sang qui lui coulait entre les doigts et... je ne savais plus du tout ce qui se passait.

— Pour toi, ce gamin est comme un fils, non ?

— Vraiment ? Je ne sais pas. Des fils, j'en ai déjà deux. Je n'étais pas souvent là quand ils ont grandi et je ne les vois pas beaucoup plus souvent maintenant. Michael est en Californie et Andy se trouve toujours ailleurs qu'avant quand j'ai de ses nouvelles. Je ne sais pas si j'ai mis T. J. à leur place dans mon cœur, mais oui, je dois quand même le traiter comme un fils adoptif. Pour Elaine, c'est sûr. Elle le materne comme une folle, mais ça n'a pas l'air de le gêner.

— Pourquoi voudrais-tu que ça le gêne ?

— Je ne sais pas trop si je me conduis vraiment en père avec lui, dis-je. Je serais plutôt le vieil oncle à la peau dure. Nos relations sont passablement ritualisées. On plaisante pas mal et on s'insulte

gentiment.

— Il t'aime fort, Matt.

— Faut croire que oui.

— Et tu l'adores.

— Faut croire que oui.

— Moi, je n'ai jamais eu de fils, reprit-il. Une fois, j'ai mis une fille enceinte, mais elle est partie, a eu le bébé et l'a fait adopter. Je n'ai jamais su si c'était une fille ou un garçon. Ça ne m'a jamais intéressé.

Il avala une gorgée de whiskey et ajouta :

— J'étais jeune. Qu'est-ce que je pouvais faire d'un gamin ? Tout ce que je voulais, c'était qu'on me fiche la paix. Elle m'a largué, elle a eu son bébé, elle l'a donné à quelqu'un et je n'ai plus jamais entendu parler de rien. Je n'en voulais pas plus.

— Ça valait peut-être mieux pour l'enfant.

— Évidemment, et pour la fille aussi. Et moi avec. Mais de temps en temps je me pose des questions. Pas sur ce qui aurait pu se passer, non. Je me demande seulement ce qu'est devenu le bébé, le genre d'existence qu'il a eue. Des pensées qu'on a la nuit, tu vois. On n'en a pas de ce genre dans la journée.

— Là, tu as bien raison.

— Et pour ce que j'en sais, il est même possible qu'il n'ait pas été de moi. C'était une fille légère, si tu vois ce que je veux dire.

— Facile ?

— C'est sans doute la même chose, mais « légère » est plus gentil. Une fille légère. Elle me jurait que c'était moi qui l'avais mise en cloque, mais comment pouvait-elle le savoir ?... Et moi donc !

Il regarda ma boîte de Perrier et me demanda si je voulais un verre.

— Tu ne vas pas boire de l'eau dans une boîte, reprit-il, et il me trouva un gobelet propre dans un placard, m'y versa mon Perrier et m'assura que c'était meilleur comme ça.

— Merci, lui dis-je.

— Bien des années plus tard, reprit-il, il y en a eu une autre que j'ai poussée à la vie de famille, mais je n'ai plus entendu parler de rien jusqu'au jour où elle m'a annoncé qu'elle s'en était débarrassée. Un avortement. « Mais doux Jésus, lui ai-je dit, c'est un péché ! » « Je ne pense pas, m'a-t-elle répondu, et si c'en est un, ben, c'est moi qui l'ai commis. » « Pourquoi tu ne me l'as pas dit ? » « Pour quoi faire ? Tu

n'étais pas prêt à m'épouser », et là, c'est vrai qu'elle n'avait pas tort, « tu m'aurais baratinée pour que je ne le fasse pas et j'avais déjà pris ma décision ». Alors je lui demande : « Et pourquoi tu m'en parles maintenant ? » et elle, tu sais ce qu'elle me répond ? « Je me disais que tu voulais peut-être savoir. » Tu sais, Matt, les femmes sont bien les créatures les plus étranges que Dieu ait jamais mises sur terre.

— Amen, dis-je.

— D'après un dicton, ou alors ce sont les paroles d'une chanson, tout homme se doit d'accomplir trois choses dans sa vie : planter un arbre, épouser une femme et engendrer un fils. Moi, j'ai planté des arbres dans le verger, et après j'ai installé une grande haie de ciguë pour couper le vent, et enfoui des marrons dans la terre au bord de l'allée. Je ne sais pas combien d'arbres j'ai plantés, mais un nombre raisonnable, il me semble.

Il baissa les yeux et ajouta :

— Mais je n'ai jamais rencontré de femme que j'aurais eu envie d'épouser. Et je n'ai jamais engendré de fils non plus. Même si c'est bien mon bébé qu'elle a eu, il en faut plus que ça pour transformer un homme en père. Bref, je devrai me contenter de mes arbres.

— D'un autre côté, ta vie n'est pas terminée.

— C'est vrai, reconnut-il. Pas encore.

Un peu plus tard, il dit :

— Tu as tué le type qui avait tué ton ami. Un bon point pour toi.

— Je ne sais pas trop si ça m'a fait du bien. Mais une chose est sûre : ça m'en a fait plus qu'à lui.

— Moi, je ne l'aurais pas lâché avant qu'il ait cessé de respirer... même s'il en était déjà à son dernier souffle. Je lui aurais collé une balle dans le crâne, pour être sûr.

— L'idée ne m'en est même pas venue. Je n'avais pas prévu de le tuer.

— Inconcevable. Il avait tué ton ami.

— Ben, maintenant je l'ai tué, mais Jim est toujours mort. Qu'est-ce que ça a changé ?

— Beaucoup de choses.

— Je n'en suis pas certain.

— Mais qu'est-ce que tu allais faire, hein ? ! Lui filer deux mille dollars et lui serrer la main ?

— Je n'allais pas lui serrer la main. Et je n'allais pas lui donner

l'argent, non plus. J'allais le faire parler.

— Et après, on lui tourne le dos et on s'esbigne par la porte ? Comment crois-tu qu'il aurait réagi ?

Je gardai le silence un instant et pensai de longues pensées. Puis je dis :

— Tu sais, il est bien possible que j'aie essayé de le piéger et que je me sois piégé moi-même. Consciemment, je n'avais aucune intention de le tuer. Quand je suis entré et que je l'ai vu, je n'ai même pas réussi à le haïr. Ça aurait été comme de haïr un scorpion parce qu'il pique. C'est ça qu'ils font, les scorpions. On ne peut rien attendre d'autre de ces bêtes-là.

— Il n'empêche. Un scorpion, ça s'écrase sous la chaussure.

— Peut-être que l'analogie ne vaut rien. Ou peut-être que si, je ne sais pas. Mais je me demande quand même si je n'avais pas l'intention de le tuer dès le début et si je n'ai pas tout manigancé pour me donner une bonne excuse de le faire. Dès qu'il a dégainé, j'ai eu la permission que je voulais. Je ne l'assassinais pas, et je ne l'exécutais pas non plus. C'était de l'autodéfense.

— Mais c'en était, Matt.

— Pas si c'est moi qui l'ai obligé à dégainer.

— Mais bon sang de Dieu, tu ne l'y as pas obligé ! Tu lui offrais de l'argent !

— Je lui avais dit que je l'avais sur moi et lui avais bien fait comprendre que j'étais celui qu'il était censé avoir tué. Ça ne serait pas un peu appâter le piège ? Si j'avais voulu l'empêcher de dégainer, je n'avais qu'à entrer dans sa chambre une arme à la main. Ça m'était facile de le devancer et je n'en ai rien fait.

— Tu ne pensais pas qu'il tenterait quelque chose.

— Mais j'aurais dû. Que pouvais-je attendre d'autre ? Et d'ailleurs, je m'y attendais. C'est évident, puisque je cherchais déjà mon arme quand il a sorti la sienne. D'une manière ou d'une autre, j'avais anticipé sa réaction. Sans ça, je n'aurais jamais été aussi rapide. Il a ouvert le feu, je tenais mon excuse, je l'ai abattu.

— J'entends bien.

— Et... ?

— Qui saura jamais pourquoi nous faisons ce que nous faisons, Matt ? Cela étant, tu serais complètement cinglé de te reprocher quoi que ce soit.

— Je me reproche de ne pas avoir empêché que T. J. soit blessé.

— Ah, là... Je n'avais pas pris ça en compte. Mais même : qui peut dire que ce n'était pas pour le mieux ?

Je le regardai d'un air perplexe.

— Ce que les soldats appellent « la blessure à un million de dollars », m'expliqua-t-il. Parce qu'il est hors du coup maintenant, non ? Et devrait en réchapper, non ?

Un peu plus tard, il me dit encore :

— C'est ton gilet qui t'a sauvé, hein ?

— Ma chemise a été complètement bousillée, mais oui : le gilet a arrêté les deux balles.

— On dit que ça n'arrêterait pas un coup de couteau.

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Vu que c'est taillé dans une espèce de tissu, une lame doit effectivement pouvoir le traverser. Et ce devrait être aussi vrai d'un pic à glace.

— C'est lourd ? C'est comme de porter une cotte de mailles ?

— Ce n'est pas léger comme la plume.

Je déboutonnai ma chemise et le laissai examiner mon gilet à sa guise, puis je me reboutonnai.

— C'est juste une couche de vêtements supplémentaire, repris-je, et quand il ne fait pas chaud, ça peut aider. En été, bien sûr, on est assez tenté de l'oublier à la maison.

— Ah, dit-il, la science est une grande chose. On invente des gilets capables d'arrêter les balles et le coup d'après, on fabrique des balles qui peuvent les traverser. C'est pareil au niveau des armées, mais le gilet, c'est plus personnel. Heureusement que tu en avais mis un hier soir.

— Tu en veux un ? En acheter ne pose aucun problème et inutile de prendre des leçons pour savoir s'en servir. On l'enfile et l'affaire est réglée.

— Et j'en trouverais... ?

— Dans n'importe quel magasin de fournitures pour la police. J'ai acheté le mien dans une boutique du bas Manhattan, mais il y en a une autre dans la 2^e Avenue, près de l'Académie, et encore d'autres dans toute la ville. Qu'est-ce que t'as ?

— Rien. Je me vois juste en train d'entrer dans une boutique de fournitures pour flics ! On ne m'en laisserait jamais ressortir.

— Je peux t'en prendre un, si tu veux.

— Ils auraient ma taille ?

— Je suis sûr que oui.

Il réfléchit à la question, puis il soupira.

— Je ne le mettrais pas, dit-il enfin.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne le mettrais pas... jamais. Parce que je suis bête, faut croire, mais c'est comme ça que je suis. Je penserais tout de suite que j'essaie de blouser le Seigneur et Lui me montrerait aussitôt qui est le patron en s'assurant que je reçoive la balle en pleine tête, ou que je me fasse refroidir au couteau ou au pic à glace.

— Comme Achille.

— Voilà. Lui n'était vulnérable qu'au talon. C'est donc là qu'il a reçu sa flèche, et en est mort.

— Sauf que tout ça, c'est de la superstition, n'est-ce pas ?

— Je ne t'ai pas dit que j'étais bête ? Je suis bête, oui, et superstitieux par-dessus le marché. Ah, c'est bien en ça que nous sommes différents, Matt ! Toi, quand tu montes en voiture, tu boucles ta ceinture.

— Vu la façon dont tu as pilé tout à l'heure, ce n'est peut-être pas une mauvaise idée.

— Mais tu m'avais retourné les sangs, en me disant que le gamin s'était fait tirer dessus ! Enfin, l'essentiel là-dedans, c'est que tu mets toujours la ceinture de sécurité alors que moi, je ne le fais jamais. Je ne supporte pas l'impression d'emprisonnement que ça donne.

— Tu ne serais pas plus emprisonné dans un gilet pare-balles que dans une chemise. Ça empêcherait seulement les projectiles de passer.

— Je ne m'explique pas bien.

— Non, non, je crois comprendre.

— C'est juste que je ne veux jamais faire ce qu'il faut. Je suis un petit fumier qui dit toujours non. C'est tout.

— Il n'y a que nous quatre, reprit-il. Tom, Andy, toi et moi.

— Tu n'as personne d'autre ?

— J'ai des gens qui travaillent pour moi ou qui me font des petits boulots de temps en temps, mais maintenant que c'est la guerre, ils vont tous se carapater et je ne vois pas pourquoi ils ne le feraient pas. Ce ne sont pas du tout des soldats, mais ce qu'on pourrait appeler des employés en civil. Bref, nous sommes quatre et Dieu sait combien ils

sont de l'autre côté.

— Il y en a quelques-uns de moins.

— Nous nous en sommes fait un chacun. Mais celui que tu as abattu n'était qu'un tueur à gages et il se pourrait bien que ça soit aussi vrai du Vietnamien. Une jolie crapule, celui-là, dit-il en secouant la tête. Je me demande combien il en reste. Plus de quatre, c'est vraisemblable.

— Tu as sans doute raison.

— Comme quoi ils nous domineraient par le nombre. Et la puissance de feu. Avec ce fusil automatique...

— Sauf que tu le lui as pris. C'est nous qui l'avons, maintenant.

— Avec le clip pratiquement vide, ça nous fait une belle jambe. J'aurais dû regarder s'il en avait un de rechange dans sa poche. Mais nous étions plutôt pressés, si je me souviens bien.

— Tu m'as sauvé la vie, ce soir-là.

— Arrête, tu veux ?

— J'énonce un fait, c'est tout.

— Qu'est-ce qu'on disait quand on était mômes ? « Je t'ai sauvé la vie l'autre jour, j'ai tué un clebs mangeur de merde. » Je suis content que l'enfance soit au début de la vie : je détesterais me taper ça maintenant. Dis-moi... qu'est-ce que tu as pensé du film ?

— On change de sujet, c'est ça ?

— C'est peut-être nécessaire. Ça t'a plu ?

— De quel film parles-tu ?

— Michael Collins. Tu ne m'as pas dit que tu avais loué la cassette ?

— Je l'ai trouvé bon.

— Vraiment ? Tu sais que tout y est vrai.

— Justement, je me demandais.

— Oh, ils ont pris quelques libertés par-ci, par-là. La scène de Croke Park ? Quand les Anglais mitraillent la foule ? En fait, ils se sont servis d'une mitrailleuse et pas du tout de l'espèce de fusil à canon tournant monté sur la voiture blindée. C'est une image qui reste dans les mémoires, mais ce qui s'est vraiment passé était déjà assez horrible comme ça.

— Il est même assez difficile d'imaginer que ç'ait pu vraiment se passer.

— Oh, ne t'inquiète pas. Ça a vraiment eu lieu. Un autre truc qu'ils ont changé : ils font mourir son ami Harry Boland à la bataille de Four Courts. Tu sais... l'ami de Collins qui se jette dans la Liffey pendant qu'un soldat lui tire dessus ?

— Oui, je me rappelle.

— En fait, il est mort bien des années plus tard, très longtemps après que Collins eut été enterré. Il a même fait partie du cabinet Dev. Un petit fumier tout ce qu'il y a de plus onctueux, ce Dev. L'acteur le jouait parfaitement. Jusqu'à lui ressembler !

Il but une gorgée et ajouta :

— C'était le meilleur de tous... Collins, je veux dire. Un putain de génie que c'était.

— Et quand il anéantit les agents britanniques, repris-je, ça aussi, c'est vrai ? Il les a tous tués le même jour ?

— C'est justement ça qui est génial ! Il avait un espion au château de Dublin et, oui, il a rassemblé tous ses renseignements et a su attendre. Pour tuer tous ces salauds un dimanche matin. C'était terminé avant même qu'ils aient eu le temps de comprendre que ça avait commencé.

Il secoua la tête.

— Écoute-moi, tu veux ? reprit-il. À m'entendre, on pourrait croire que je l'ai connu. En fait, il était mort et enterré depuis quinze ans quand je suis venu au monde. Mais je le connais bien, tu sais ? J'ai écouté les récits des vieux et j'ai lu des livres. On commence par découvrir des tas de héros, tu sais, et quand on les étudie de près, on s'aperçoit qu'ils n'en sont pas. Mais Collins, lui, je n'ai jamais cessé de l'admirer. J'aurais tant... ah, non, tu vas trouver ça bête.

— Quoi ?

— Ce que j'aurais voulu être lui !

— Elaine te répondrait sans doute que tu l'as été.

— Dans une vie antérieure ? C'est ça que tu veux dire ? Ah, ça ferait une belle histoire, non ? Mais difficile à croire.

— Et c'est toi, l'homme qui n'a jamais eu de problème avec la transsubstantiation, qui me dis ça ?

— Ce n'est pas pareil, protesta-t-il. Si les nonnes m'avaient fait rentrer la réincarnation dans la tête à coups de marteau, j'y croirais aussi.

Il se détourna.

— J'aurais tellement de plaisir à me prendre pour le Grand Patron une fois dans ma vie ! Mais tu parles d'une dégringolade que ça serait pour lui. Dans une vie on est Michael Collins et on revient sous les traits de Mick Ballou ?

— À propos de flingues, reprit-il. Tu portes toujours le même ?

J'acquiesçai d'un signe de tête. Il tendit la main, je le lui donnai. Il le fit tourner dans sa paume, baissa la tête et renifla.

— Tu l'as nettoyé depuis que tu as tiré, dit-il.

— Oui, et rechargé. Au moins le flic qui me le confisquera ne saura pas que je m'en suis servi récemment. Cela étant, je devrais m'en débarrasser.

— Comparaisons balistiques ?

— Oui. Ils ne tomberaient pas pile dessus à moins de chercher, mais chercher, ils pourraient le faire. Je l'aurais bien balancé, mais je n'avais pas envie de me balader sans arme.

— Tu as raison, il ne vaudrait mieux pas. Mais je peux t'aider.

Il ouvrit la sacoche qu'il avait apportée de chez Grogan, en sortit des armes et les posa sur le bureau.

— Ces automatiques-là ne sont pas mauvais, dit-il. Ou alors... tu as un faible pour les revolvers ?

— J'en ai l'habitude. Sans parler du fait que les automatiques ont tendance à s'enrayer.

— C'est ce qu'on dit, mais ça ne m'est jamais arrivé. Revolvers ou automatiques, tout ce qu'il y a là te donnerait plus de puissance de feu que ce truc.

— Je ne sais pas s'ils tiendraient dans mon étui.

J'essayai un automatique et non, il n'y entra pas. Je le reposai sur le bureau et pris un revolver qui ressemblait assez à celui dont je m'étais servi jadis. C'était encore un Smith, mais à cylindre pour balles magnum. Je le glissai dans l'étui, il s'y nicha sans aucun problème.

— C'est tout ce que j'ai comme balles, poursuivit-il. Il y en a bien une boîte de rab dans le coffre, mais elle ne risque pas d'en bouger. As-tu jeté un coup d'œil à la maison ?

— Tu veux dire... au bar ? Non, je l'ai seulement vu à la télé.

— Je suis passé devant en voiture. C'est triste de le voir dans cet état.

Il secoua la tête pour chasser ce souvenir.

— Ah, reprit-il, je devrais bien pouvoir trouver des munitions pour ce truc.

— J'en achèterai une boîte demain.

— Bon Dieu, mais c'est vrai ! Tu as un permis et on peut te vendre tout ce que tu veux !

— Enfin, oui... mais pas un bazooka.

— C'est dommage. J'en achèterais bien un si je savais sur quoi le pointer. Il n'est pas facile de se battre contre quelque chose qu'on ne voit pas. Bon, prends ça en attendant.

Il me tendit un petit automatique plaqué nickel qui reposait dans la paume de sa main comme un jouet.

— Tiens, dit-il, mets-le dans ta poche, ça ne pèse pratiquement rien. Il n'a qu'un chargeur plein, mais comme ce n'est pas le genre d'engin qu'on est susceptible de recharger...

— Où l'as-tu trouvé ?

— Je l'ai emprunté à un type il y a quelques années de ça et je peux te dire qu'il n'en aura plus jamais l'usage. Vas-y, mets-le dans ta poche.

— « Deux-Flingues » Scudder, dis-je.

C'était comme ces longues nuits que nous passions chez Grogan, porte fermée, seuls tous les deux. Il y avait déjà des morts et le monde partait à vau-l'eau autour de nous, mais la nuit restait facile, voire légère. La conversation filait naturellement et lorsque de temps à autre elle venait à manquer, de longs silences s'installaient.

— On dit que quand on meurt, on revoit toute sa vie, reprit-il d'un air pensif. Mais on ne la revoit pas minute par minute comme dans un film en accéléré. C'est plutôt comme si tout ce qu'on a fait dans son existence se transformait en grand coup de pinceau et que brusquement on découvrirait tout le tableau.

— C'est dur à imaginer.

— Ça l'est. Parce que... quel tableau ça ferait ! Regarder ça serait pire que de mourir !

Je sentais que j'avais oublié quelque chose. Je n'arrêtais pas de me demander de quoi il pouvait bien s'agir et de penser que je ferais mieux de rentrer à la maison lorsque Mick me lança :

— Et donc, il ne t'a été d'aucune aide.

— De qui parles-tu ?

— Du type que tu as laissé pour mort. M'as-tu dit son nom ? Je ne

m'en souviens pas.

— Chilton Purvis.

— Ah oui, tu me l'avais signalé. Ça me revient, maintenant. Et il ne t'a rien dit ?

— Ils ne lui avaient donné ni nom ni numéro de téléphone où appeler.

— Ou alors ils l'ont fait, mais il ne voulait pas te le dire.

— À ce moment-là, tu sais, il m'aurait dit n'importe quoi.

Tout ce qu'il voulait, c'était arriver à l'hôpital. Quand je lui ai montré mon dessin, il m'a identifié le type avant même que j'aie pu lui dérouler toute la feuille de papier. Il m'aurait juré que c'était le type qui a assassiné Kennedy s'il avait pensé que c'était ça que je voulais entendre.

— Tu as parlé d'un dessin, juste avant de me dire que le gamin avait été blessé.

— Oui, juste avant que tu appuies sur le frein comme un malade et flanques une crise cardiaque au type qui nous suivait.

— Bah, il n'avait qu'à apprendre à conduire. Mais revenons à ce dessin. Tu ne m'as pas dit si ton bonhomme l'avait reconnu.

— Je ne sais même pas s'il l'a seulement regardé, lui répondis-je. « Oui, mon, c'est lui », mais c'est à peine s'il y avait jeté un coup d'œil. Je lui ai montré un autre croquis du même dessinateur – quelqu'un qu'il ne pouvait pas avoir vu –, et « oui, *mon*, c'est lui », il a remis ça. Quand je lui ai demandé lequel, il m'a répondu « les deux ». J'aurais pu lui montrer la tête de n'importe qui, il aurait répondu la même chose du moment que je le conduisais à un service d'urgence.

— Ce qui fait qu'il a eu droit à une deuxième œuvre d'art : le panorama entier de sa vie, là, devant lui. Et ça, il n'aura pas eu de mal à l'identifier. Matt, as-tu ce dessin sur toi ?

— Ah, c'est pas vrai !

— Ce n'est pas grave si tu ne l'as pas. Ce sera pour la prochaine fois.

— Non, je l'ai, lui répondis-je, et je voulais te le montrer tout de suite. C'est un tueur à gages, mais à mon avis, il est bien plus près du patron que Chilton Purvis ou le Vietnamien. Peut-être le reconnaîtras-tu.

J'ouvris mon portefeuille, lui sortis le croquis du type qui m'avait tabassé et le lui montrai. C'était bien dessiné, me fit-il observer : on sentait vraiment le bonhomme. Mais non, ce n'était pas quelqu'un

qu'il connaissait.

— Et maintenant, l'autre, reprit-il.

— C'est juste un visage, lui dis-je. Quelqu'un que j'ai cru reconnaître, mais que je suis incapable de situer. Comme je n'arrivais pas à oublier son visage, mon ami me l'a dessiné.

Il prit le dessin, et son visage se vida aussitôt de toutes ses couleurs. Il braqua son regard sur moi, ses yeux verts brûlant de colère.

— C'est quoi, ces conneries ? me lança-t-il.

— Hein ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu as déjà vu ce type, c'est ça ?

— Chez Grogan, lui répondis-je. Le soir où nous avons enterré Kenny et McCartney. Je ne l'ai vu qu'en passant, mais il a une tête qui ne s'oublie pas.

— Ça ! Je ne l'oublierai jamais.

— Tu le connais ?

Il ignora ma question.

— Et tu l'as reconnu, dit-il.

— J'avais l'impression de le connaître, mais rien à faire pour mettre un nom dessus. T. J. me dit qu'il croit l'avoir vu dans le quartier.

— Et c'est là que tu l'as vu toi aussi ? Dans le quartier ?

— Je ne sais pas. J'en viens presque à penser...

— Oui ?

—... que c'est un visage qui me remonte du passé. Quelqu'un que j'ai vu il y a des années et des années de ça, si tant est que je l'aie jamais vu.

— Des années et des années de ça, répéta-t-il.

— Oui... mais qui est-ce ? Toi, tu le connais, c'est manifeste, je ne t'ai jamais vu réagir comme ça. C'est presque comme si...

—... comme si j'avais vu un fantôme.

Il tendit un doigt et en effleura le croquis.

— Et c'est quoi, ça, d'après toi ? me demanda-t-il. Qu'est-ce que c'est si ce n'est pas un fantôme ?

— Là, je suis un peu perdu.

— Non, c'est moi qui ai tout perdu, me renvoya-t-il. Comment veux-tu que je me batte contre un fantôme ? Quelle chance ai-je de l'emporter contre un homme qui est mort depuis trente ans ?

— Depuis trente ans ?

— Trente et plus, même.

Il prit la feuille de papier à deux mains, la rapprocha de ses yeux, la tendit à bout de bras, puis me lança :

— Rien que la tête. Tout ce qu'on met dans un portrait, c'est bien ça ? C'est comme ça que je l'ai vu pour la dernière fois... et comme ça que je continue de le voir dans mon esprit. Rien que la tête, voilà.

Il jeta le dessin et se tourna vers moi.

— Tu ne vois donc pas, Matt ? C'est ce putain de Paddy Farrelly !

— Quel âge avait le type que tu as vu ?

— Je ne sais pas. Dans la trentaine.

— L'âge qu'avait Farrelly quand il est mort. Je l'ai tué, tu sais ?

— C'est ce que j'ai toujours cru comprendre.

— Ah, Dieu, je suis bien obligé de reconnaître que ça devait arriver. C'était une vraie ordure. J'avais déjà eu des ennuis avec lui à l'école. Il avait quelques jours de plus que moi et c'était une vraie brute, une brute pas possible. Ça s'est terminé le jour où j'ai fini de grandir et lui ai flanqué une raclée en y mettant tout ce que j'avais. Ça ne lui a pas plu, à ce fumier.

« New York est une bien grande ville, mais l'ancien quartier de la Cuisine de l'Enfer n'était pas si grand que ça. Et le terrain où on évoluait non plus. On était toujours dans les pieds l'un de l'autre, toujours à se retrouver nez à nez. Tout le monde savait comment ça allait se terminer. Ah, Dieu, me disais-je, s'il y en a un qui cherche à se faire tuer, il n'y a pas de raison que ce soit moi. Et j'ai attendu ce fumier, et je lui ai réglé son compte.

« Tu as entendu les histoires qu'on a racontées là-dessus, reprit-il, et le faux et le vrai s'y mêlent. Voici ce qui est vrai : je lui ai arraché sa grande tête de dessus les épaules. Tu fais ça, me disais-je, et les ennuis que tu as avec lui seront terminés : aucun médecin, pas même le meilleur, ne pourra la lui recoudre.

« Mais je n'ai jamais songé à lui enfoncer un pieu dans le cœur.

— Essayons de comprendre, lui dis-je.

— C'est un mystère, Matt, et si tu avais été élevé dans la religion catholique, tu saurais que les mystères ne s'expliquent pas. On ne peut que les contempler.

Nous étions dans un diner de Brooklyn ouvert toute la nuit, au diable vauvert du côté d'Howard Beach, non loin de l'aéroport Kennedy. Mick avait voulu quitter le siège de la McGinley & Caldicott, comme si le fantôme de Paddy Farrelly y avait élu résidence. Je ne sais pas comment il avait trouvé ce boui-boui, ni même comment il en

avait entendu parler, mais je m'étais dit que nous y serions en sécurité. On avait l'impression d'y être aussi loin de tout qu'au cœur du Montana.

Pour quelqu'un qui venait de voir un fantôme, Mick avait bon appétit. Il avait liquidé une grande assiette d'œufs au bacon avec garniture de frites. J'avais avalé la même chose, et c'était fameux. Je pourrais faire un aussi bon végétarien qu'Elaine si l'on décrétait un jour que le bacon est un légume.

— Un mystère, répétais-je. Évidemment, je n'ai pas eu l'immense avantage de recevoir une éducation catholique, mais les mystères, moi, j'y vois toujours quelque chose qu'il convient de résoudre. Pouvons-nous être d'accord pour reconnaître que ce n'est pas un fantôme que j'ai vu ?

— C'est donc qu'il y a eu résurrection, me déclara-t-il, mais pour ça Paddy n'est pas le meilleur candidat qui soit.

— À mon humble avis, il s'agit de son fils.

— Paddy ne s'est jamais marié.

— Mais il aimait les femmes.

— Trop, dit-il. Que cela leur plaise ou non, il obtenait toujours ce qu'il voulait d'elles.

— Quoi ? Il les violait ?

— C'est que les mots changent de sens avec le temps qui passe, tu sais ? me fit-il remarquer. Quand nous étions jeunes, il n'y avait pas vraiment viol quand l'homme et la femme se connaissaient. Sauf quand l'un était un adulte et l'autre une enfant, ou lorsque le type s'attaquait à une femme mariée. Mais quand une fille sortait avec un bonhomme, enfin quoi... dans quoi pensait-elle s'embarquer ?

— De nos jours on appelle ça « le viol de rendez-vous galant ».

— C'est vrai, et il n'y a rien de plus juste. Toujours est-il que lorsqu'une fille sortait avec Paddy, elle ne pouvait pas ne pas savoir ce qui l'attendait. Un jour, il y en a bien eu une qui s'apprêtait à porter plainte contre lui, mais Paddy est allé voir son frère et celui-ci a persuadé la fille de n'en rien faire. Il a dû menacer de tuer toute la famille et le frère l'aura cru.

— Sympa, le bonhomme.

— Si je termine en enfer, ce qui est vraisemblable, ce ne sera pas pour avoir son sang sur les mains. Mais, tu sais, il ne manquait pas de filles qu'il n'avait pas besoin de forcer. Il y a des femmes que ça attire, les bonshommes dans son genre. Parfois même, plus le type est

répugnant et plus elles en sont folles.

— Je sais.

— C'est la violence qui les fascine. J'en ai moi-même connu certaines, mais ce n'était jamais des femmes dont j'avais envie.

Il réfléchit un instant à ce qu'il venait de dire, puis il ajouta :

— Si Paddy avait eu un fils, celui-ci ne l'aurait sans doute pas adoré.

— Quand Paddy est-il mort ?

— Ah, Seigneur, ce n'est pas facile de se rappeler. Je ne suis pas sûr de l'année. Après l'assassinat de Kennedy, ça, je m'en souviens. Pas très longtemps après. Probablement l'année suivante.

— 1964, donc.

— Pendant l'été.

— Il y a trente-trois ans de ça.

— Ah, dit-il, tu as la bosse des maths.

— Ça collerait assez, tu sais ? L'homme que j'ai vu avait effectivement la trentaine.

— Je n'ai jamais entendu dire que Paddy aurait eu un fils.

— Peut-être la fille n'a-t-elle pas ébruité la chose.

— Mais l'aura dite au gamin.

— Voilà : aura dit au gamin qui était son père. Et peut-être aussi qui l'avait tué.

— Ce qui fait que ce même a grandi en me haïssant. Bah, c'est bien comme ça qu'on devient adulte en Irlande : en haïssant les Anglais. Et les fils de protestants en haïssant le Saint-Père. « Au cul, la reine ! » « Non, non, au cul le pape ! » Et moi je dis : « Au cul, tous les deux ! » Ou alors : « Qu'ils s'enfilent tous ! »

Il sortit sa flasque de sa poche et rallongea son café de whiskey.

— Ça en fait des types qui s'y entendent pour haïr, tout ça : il suffit de le leur apprendre assez tôt. Mais où diable est-il passé pendant toutes ces années ? C'est le portrait tout craché de son père. Je n'aurais eu qu'à poser les yeux sur lui pour le reconnaître.

— J'ai vu comment tu as réagi à son portrait.

— Je l'ai reconnu tout de suite, et je l'aurais reconnu aussi vite si je l'avais vu en chair et en os. Quiconque a connu le père aurait reconnu le fils.

— Peut-être a-t-il grandi hors de New York.

— Et entretenu sa haine une année après l'autre ? Peut-être... mais pourquoi avoir attendu si longtemps ?

— Je ne sais pas.

— Je l'aurais bien vu m'attaquer dans sa jeunesse, reprit-il. « Quand le feu de la jeunesse courait dedans mes veines... » Tu connais cette chanson ?

— Ça me dit quelque chose, oui.

— C'est à ce moment-là qu'il aurait dû le faire, quand il avait le feu de la jeunesse qui lui courait dans le sang. Aujourd'hui, il a bien plus de trente ans et côté feu de la jeunesse, il n'a plus que des cendres. Où diable était-il passé ?

— J'ai quelques idées là-dessus...

— Vraiment ?

— Quelques-unes, oui. Je verrai ce que je peux faire demain.

Je consultai ma montre.

— Bon, enfin, me repris-je, tout à l'heure.

— Du boulot de détective, c'est ça ?

— En gros, oui, lui répondis-je. Courir dans une mine de charbon à la recherche d'un chat noir et qui n'existe pas, ça y ressemble beaucoup. Mais comme je ne vois rien d'autre à faire...

Je rentrai à la maison et me couchai avant l'aurore. Et avant midi je me levai, pris une douche et me rasai. T. J. avait passé une bonne nuit et s'était collé devant la télé après avoir enfilé un pantalon en coton bleu marine et une chemise de jean bleu ciel. Il avait eu beau dire à Elaine qu'il avait des vêtements propres chez lui, elle avait insisté pour lui en acheter au Gap.

— Elle voulait pas « s'immiscer dans mon intimité » ! dit-il en levant les yeux au ciel.

Je le mis au courant de la situation et le laissai jeter un deuxième coup d'œil au type que j'en étais venu à prendre pour Paddy Junior, même s'il s'appelait sans doute autrement. J'espérais trouver un petit raccourci électronique au boulot qui m'attendait.

— Les Kong pourraient sans doute le faire, me dit-il, mais il faudrait savoir où ils sont et s'ils font toujours dans le bidouillage d'ordinateurs. Il faudrait aussi que les registres dont tu me causes aient été informatisés.

— Ce sont des archives municipales, lui fis-je remarquer, et ça remonte à plus de trente ans.

— Ça serait juste le genre de trucs qu'ils aiment. Obliger des types à s'asseoir et à leur filer tous leurs dossiers. En plus que ça économiserait de l'espace parce qu'on peut mettre tout un répertoire sur disquette.

— M'est avis que c'est beaucoup espérer, lui dis-je. Même si l'état civil avait informatisé ses vieux dossiers, je ne serais pas capable d'entrer dans leur système. Il y a un moyen plus facile d'y arriver.

— La corruption ?

— Tu fais la fine bouche si tu veux, moi, je vois plutôt ça comme une manière d'être gentil avec les gens, pour qu'ils se montrent tout aussi gentils en retour.

L'employée sur laquelle je tombais était du genre maternel et répondait au nom d'Elinor Horvath. Agréable d'entrée de jeu, elle le fut encore plus après que je lui eus glissé quelques billets. Oui, il aurait suffi que les archives aient été informatisées pour qu'elle me

trouve le renseignement en un clin d'œil. Ainsi que T.J. me l'avait expliqué, elle n'aurait guère eu qu'à trier la base de données adéquate en l'indexant sur « Nom du père ». Après quoi il lui aurait suffi de surfer sur les F pour voir qui exactement avait été engendré par un certain Farrelly.

— Tous nos nouveaux dossiers ont été informatisés, me dit-elle, et nous sommes en train de remonter en arrière, mais cela n'avance pas vite. En fait même, ça n'avance pas d'un pouce... surtout après les dernières coupes budgétaires. Je crains que nous ne fassions pas partie des secteurs à haute priorité, tout comme, pour nous, les vieux registres de l'état civil ne sont pas de la première urgence.

Ce qui voulait dire qu'il allait falloir procéder à l'ancienne et que l'affaire allait prendre plus de temps que M^{me} Horvath pourrait jamais me consacrer, même si j'étais par ailleurs un type parfaitement adorable. L'argent que je lui donnai me permit seulement d'atterrir dans une arrière-salle où elle m'apporta des tiroirs de classeurs remplis d'actes de naissance établis à New York à partir du 1^{er} janvier 1957. Je n'arrivais pas à croire que le fils Farrelly eût plus de quarante ans – pas d'après le souvenir que j'avais de lui –, pas plus que je ne pouvais imaginer qu'il en ait eu plus de sept le jour où Paddy avait perdu la tête. D'après ce que je savais du père, le fils aurait alors été déjà suffisamment maltraité ou négligé, voire les deux, pour s'épargner les affres du désir de vengeance.

Ce raisonnement m'ayant donné mon point de départ chronologique, je décidai de remonter jusqu'au 30 juin 1965. L'assassinat de Paddy Farrelly – d'après Mick, l'affaire se serait produite pendant l'été –, pouvait très bien avoir eu lieu à la fin septembre et, pour ce que j'en savais, l'adorable chérubin avoir été conçu le jour même. Cela ne paraissait guère vraisemblable, mais on aurait pu en dire autant de toute l'entreprise dans laquelle je m'étais lancé.

Mes recherches furent d'autant plus lentes qu'à vouloir accélérer les choses pour échapper à l'ennui, j'aurais couru le risque de louper ce que j'entendais trouver. Seul principe organisateur de l'affaire, les registres étaient rangés par ordre chronologique. Je dus tous les éplucher un par un, en regardant d'abord le nom du fils sur la première ligne, puis en cherchant celui du père qui se trouvait à peu près au milieu de l'entrée. Bref, c'étaient deux Farrelly que je me tapais à chaque fois.

J'avais au moins la chance, je crois, que ce nom ne fût pas commun. Le père putatif se fût-il appelé, disons... Robert Smith ou William Wilson, que j'aurais eu la tâche plus difficile. D'un autre côté,

chaque fois que je serais tombé sur quelque Smith ou Wilson qui n'aurait pas fait l'affaire, j'aurais au moins eu l'illusion de me rapprocher du but. Cela étant, à force de ne trouver aucun Farrelly, je commençai à me demander ce que je fabriquais.

Le boulot était du genre pensée zéro. N'importe quel attardé aurait pu s'en acquitter aussi bien que moi, voire mieux. J'avais tendance à rêvasser – c'était presque obligé –, ce qui peut conduire à l'absence, au rideau de neige mental qui empêche de voir ce qu'on regarde.

À me vautrer dans cet océan de noms, je fus frappé de constater le nombre incroyablement élevé d'enfants qui ne portent pas le nom de leur père, ou dont le père n'est pas mentionné. Je me demandai ce que voulait dire la mère lorsqu'elle n'inscrivait rien sur la première ligne de l'acte. Reçhignait-elle à écrire le nom de son amant ? Ou bien l'ignorait-elle parce qu'elle avait trop d'hommes dans sa vie ?

J'étais au bord de renoncer lorsque M^{me} Horvath se pointa avec une tasse de café et une petite assiette de gâteaux Nutter Butter en plus du tiroir suivant. Elle avait filé avant que je puisse la remercier. Je bus le café, je mangeai ses petits gâteaux et, une heure plus tard, je tombai sur ce que je cherchais.

De son nom Gary Allen Dowling, l'enfant avait vu le jour à quatre heures moins dix du matin, le 17 mai 1960, sa mère, Elizabeth Ann Dowling, étant domiciliée au 1104 Valentine Avenue, dans le Bronx.

Le père s'appelait Patrick Farrelly. Pas de deuxième prénom. Ou bien il n'en avait pas, ou bien elle l'ignorait.

Dans les mythes et les contes de fées, connaître le nom de son adversaire est en soi source de puissance. Songez à Rumpelstiltskin [24]

J'eus donc l'impression de beaucoup avancer lorsque je me mis en route avec le nom de Gary Allen Dowling recopié sur son acte de naissance. De fait pourtant, je n'avais rien de plus que le premier indice d'une longue chasse au trésor. J'étais en meilleure posture que quand j'avais entamé mes recherches, mais j'étais loin d'être arrivé au but.

J'achetai une carte Hagstrom du Bronx à un kiosque qui se trouvait à deux rues de l'Hôtel de Ville et l'étudiai, assis au comptoir d'une cafété. Je commandai un café et regrettai vite de ne plus avoir de petits gâteaux Nutter Butter pour le faire descendre. Enfin je repérai Valentine Avenue – c'était dans le quartier de Fordham Road, non loin de Bainbridge Avenue.

Pensant soudain que je pourrais peut-être m'épargner un voyage jusque-là, j'investis un quarter dans un coup de téléphone à Andy Buckley. Sa mère décrocha et m'annonça qu'il était sorti. Je la

remerciai et raccrochai sans lui laisser mon nom. Mon échec m'agaça pendant quelques minutes – j'étais maintenant obligé de me taper un long trajet en métro et l'heure de pointe commençait déjà. Mais imaginez qu'Andy se soit trouvé chez lui. J'aurais pu l'expédier à Valentine Avenue et lui me confirmer en quelques minutes ce dont j'étais déjà raisonnablement certain, à savoir que comme son vaurien de fils, Elizabeth

Ann Dowling n'habitait plus à cette adresse, si tant est qu'elle y ait jamais vécu. Cela dit, il n'aurait pas posé les mêmes questions que moi et ne se serait pas donné la peine de taper aux portes et d'essayer de trouver quelqu'un qui avait la mémoire longue et la langue bien pendue.

Comme je le pensais, la maison était toujours debout. Aussi bien ne se trouvait-elle pas dans la partie du Bronx qui brûla ou fut abandonnée dans les années soixante et soixante-dix, ni dans un de ces quartiers qu'on avait soumis à d'innombrables opérations de démolition et reconstruction. De fait, le 1104 Valentine Avenue était un immeuble locatif de six étages, chacun de ces derniers relativement étroit et abritant quatre appartements. Émaillés ici et là de patronymes hispaniques, les noms inscrits sur les boîtes aux lettres indiquaient le plus souvent une origine irlandaise. Je n'y découvris pourtant aucun Dowling ou Farrelly, et aurais été fort étonné du contraire.

La concierge – une certaine M^{me} Carey – occupait un des appartements du rez-de-chaussée. Ses cheveux étaient courts et de couleur gris fer, et ses yeux d'un bleu aussi clair qu'inflexible. J'y lus bien des choses, mais aucun désir de coopérer avec moi.

— Comme je ne veux pas partir du mauvais pied avec vous, lui lançai-je, je commencerai par vous dire que je suis détective privé. Et j'ajouterai que, n'ayant que très peu de respect pour eux, je n'ai rien à voir avec les services de l'immigration. De fait, les seuls locataires qui m'intéressent dans votre immeuble y ont habité il y a quelque trente ans de ça.

— Donc avant que j'arrive, me répliqua-t-elle, mais pas de beaucoup. Et vous avez raison, en vous voyant, j'ai tout de suite pensé aux services de l'immigration. Soyez sûr qu'aussi peu d'amour que vous leur portiez vous-même, celui que je leur voue est encore moins grand. Qui cherchez-vous ?

— Elizabeth Ann Dowling. Il est possible qu'elle se soit fait appeler Farrelly.

— Betty Ann Dowling, répéta-t-elle. Oui, elle était encore ici quand je suis arrivée. Elle et son casse-pieds de fils, ne me demandez pas son

nom.

— Gary.

— C'est comme ça qu'il s'appelait ? Ma mémoire n'est plus ce qu'elle était, mais bon : pourquoi faudrait-il que je me rappelle des gens comme ça, je ne vois pas trop.

— Vous souvenez-vous de la date à laquelle ils sont partis ?

— De tête, non. J'ai commencé ici au printemps 68. Ah, que Dieu nous protège, ça va faire bientôt trente ans !

Je marmonnai quelque chose comme quoi je ne savais pas vraiment où filait le temps, elle me répondit que, là ou ailleurs, il emportait nos vies avec lui.

— Mais j'ai élevé une fille, reprit-elle, et toute seule après la mort de mon Joe. J'ai eu l'appartement et un peu de fric pour m'occuper de l'immeuble, et j'avais l'argent de l'assurance. Maintenant elle habite dans une belle maison à Yonkers et a épousé un homme qui gagne bien sa vie. Je n'aime pas trop le ton qu'il prend avec elle, mais ce ne sont pas mes oignons non plus.

Elle se reprit, puis me regarda.

— Ni les vôtres non plus, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle. Ah, allez, entrez donc. Vous feriez aussi bien de prendre une tasse de thé avec moi.

Propre et gai, son appartement était impeccablement en ordre. Cela ne me surprit pas. Devant sa tasse de thé, elle me dit :

— À l'entendre, elle était veuve elle aussi. J'ai tenu ma langue, mais je savais qu'elle ne s'était jamais mariée. C'est le genre de choses qu'on devine tout de suite. Et elle racontait plein d'histoires mirobolantes sur son mari... comment il avait travaillé pour la CIA et comment il s'était fait descendre parce qu'il était sur le point de révéler ce qui s'était vraiment passé à Dallas. Vous savez bien... quand on a assassiné Kennedy.

— Oui, je sais, dis-je.

— Toutes les histoires qu'elle racontait pas à son fils ! Bon et maintenant, combien de temps a-t-elle passé ici ? C'est important ?

— Ça pourrait l'être.

— Ce sont les Riordan qui ont repris son appartement quand elle a déménagé. Non, attendez une minute... non, non. Il y a d'abord eu un vieux. Et il est mort, le pauvre. Et devinez un peu qui a eu la chance de découvrir son corps !

Elle ferma les yeux en repensant à ces événements.

— C'est affreux de mourir seul, reprit-elle enfin, mais ce sera mon lot, pas vrai ? À moins que je dure assez longtemps pour terminer dans une maison de retraite et puisse Dieu faire en sorte que ça n'arrive jamais ! M. Riordan habite toujours à l'étage, sa femme est morte il y aura trois ans en janvier prochain. Mais il n'a jamais rencontré Betty Ann.

— Quand a-t-il emménagé ?

— Parce que comme ça vous sauriez quand elle a vidé les lieux, c'est ça ?

Elle réfléchit un instant, puis me surprit en disant : « Demandons-le-lui », et en décrochant son téléphone.

Elle chercha son numéro dans un petit carnet relié en cuir, le composa et, l'air exaspéré, fusilla le plafond des yeux jusqu'à ce que M. Riordan veuille bien répondre. Alors, elle se mit à parler fort et avec une clarté exagérée :

— Il faut lui hurler aux oreilles à ce pauvre monsieur, me confia-t-elle, mais il entend mieux au téléphone qu'en face à face. Il dit que sa femme et lui vivent ici depuis 1973. Bon, et le vieux qui est mort, il s'appelait McMenamin, c'est un vieux nom du Donegal, si je ne me trompe pas. M. McMenamin a peut-être passé un an ici, mais sûrement pas deux. Et y a eu un trou entre les locations, mais pas vraiment, dans cet immeuble les appartements ne restent pas longtemps vides. Je dirais donc que votre Betty Ann et son fils sont partis en 1971. Ce qui voudrait dire que je l'ai eue pendant trois ans et tenez, je dirais même que ça me paraît assez juste.

— Et même assez tout court, il faut croire.

— Là, vous avez raison. Ça, je n'ai pas pleuré quand elle m'a tourné le dos pour de bon. Et c'est pareil pour son fils.

— Savez-vous pourquoi elle est partie ?

— Elle ne m'en a rien dit et je ne lui ai pas posé la question. Pour aller retrouver un type, c'est probable. Un autre bonhomme de la CIA, y a des chances. Elle ne m'a pas laissé d'adresse où faire suivre son courrier, mais même si elle l'avait fait, il y a longtemps que je l'aurais jetée.

Je lui demandai s'il restait quelqu'un d'autre de cette époque dans l'immeuble.

— Janet Higgins, me répondit-elle sans hésitation, appartement 4-C. Mais je doute que vous en tiriez quoi que ce soit. C'est à peine si elle se rappelle son nom.

Elle avait raison. Je ne tirai rien de Janet Higgins, ni d'aucun

locataire des maisons d'à côté, ou d'en face. J'aurais pu encore cogner à d'autres portes, mais, c'était clair, je n'étais pas parti pour retrouver Betty Ann Dowling ou son fils. Je renonçai et rentrai à la maison.

Lorsque j'y arrivai, le Dr Frœlich était déjà passé et reparti après avoir changé les pansements de T. J. et l'avoir déclaré apte à voyager. Il lui avait aussi dit de tenir sa jambe aussi haut que possible.

— Il a précisé : « Mais pas quand vous marchez », me dit T. J. « Parce que là, c'est pas commode du tout et ça donne l'air con. Quelle est la solution, alors ? On ne marche pas sur cette jambe. On lui donne une chance de se réparer. »

Elaine lui ayant acheté une deuxième canne, T. J. se servit de l'une et de l'autre pour traverser la rue et regagner son hôtel. Je l'accompagnai et m'assis dans le fauteuil pendant qu'il se mettait en ligne et relevait son courrier électronique. Il avait reçu plusieurs dizaines de messages pendant son absence. Les trois quarts d'entre eux n'étaient que des envois en nombre, où on essayait de lui vendre des photos porno ou de l'embrigader dans des aventures financières passablement invraisemblables. Mais T. J. avait aussi des correspondants dans le monde entier, des gens avec lesquels il échangeait des blagues et des bons mots dans une bonne demi-douzaine de pays différents.

Il ne lui fallut pas longtemps pour se mettre à jour et je lui dis ce que je savais de Gary Dowling et de sa mère. La dernière adresse que je leur connaissais remontait à vingt-cinq ans, et en plus ils pouvaient très bien se faire appeler Farrelly.

— F-A-R-L-E-Y ? me demanda-t-il.

Je secouai la tête et lui épelai le nom. Il fit la grimace.

— T'enlèves le Y et ça fait Farrell, ce qui rime avec rondelle. T'y remets le Y et ça fait Farrelly, ce qui rime avec Charlie. Ça n'a guère de sens.

— Bien peu de choses en ont.

— Si elle est dans l'annuaire, je pourrai la retrouver. C'est juste que ça prendra du temps. Y a un site Web où on a tous les numéros de téléphone État par État. Lequel tu dirais ? New York ?

— Il faudrait sans doute commencer par là.

Il y avait une Elizabeth Dowling à Syracuse et pas mal d'E. Dowling, dont un ou une dans le Bronx – mais c'était trop simple et évident, bien sûr. Il s'avéra qu'il s'agissait d'un Edward et que cet Edward n'avait jamais entendu parler d'une quelconque Elizabeth ou Betty Dowling, et ne semblait guère apprécier mon appel.

Nous essayâmes le New Jersey, puis nous passâmes au Connecticut. Après quoi, nous filâmes en Californie et en Floride, ces deux États étant ceux où l'on a tendance à partir. Je devins vite expert dans ma partie, consistant à composer les numéros que T. J. m'avait sortis à l'imprimante et à dire : « Bonjour, j'essaie de joindre une certaine Elizabeth Dowling qui habitait dans le Bronx dans les années soixante. » Il ne me fallait qu'une phrase ou deux pour déterminer si mon correspondant pouvait m'aider. Dans le cas contraire, je dégageais de la ligne à toute vitesse et passais au numéro suivant.

— Heureusement que tous ces appels sont gratuits, me fit remarquer T. J. Sans ça, on se préparerait une jolie note.

Il avait pris beaucoup d'avance sur moi, l'ordinateur pouvant lui trouver des Dowling bien plus rapidement que je pouvais les appeler. Cela lui permit de sautiller jusqu'à son lit et d'y mettre enfin sa jambe en hauteur. J'étais entre deux coups de fil lorsqu'il me lança :

— Ah, je voulais te dire que j'ai appelé la nana cet après-midi.

— Et de quelle nana s'agit-il donc ?

— Ma chérie du BTK. Celle qu'a un papa noir et une mama viet. Elle se demandait pourquoi je l'avais pas appelée.

— Tu lui as donc répondu que tu avais reçu une balle dans la jambe au cours d'une fusillade.

— Non. J'y ait dit que j'avais chopé la grippe. Vitamine C qu'elle m'a répondu. Oui, m'dame, que j'y ai renvoyé, et... vous avez trouvé des trucs sur le type à face de lune ? Elle a trouvé le surnom qu'on lui donne dans le quartier. Tu veux deviner, René ?

— Moon, lui répondis-je.

— Voilà. Moon, le pote à Goo à la prison d'Attica. Et c'est tout ce qu'on sait sur lui. J'y ai dit merci beaucoup et tu me rappelles quand t'auras plus de boutons sur la gueule.

— Tu ne lui as pas dit ça.

— Bien sûr que non.

Il pencha la tête de côté et me regarda.

— T'en as marre de passer des coups de fil, pas vrai ? Si t'as d'autres trucs à faire, je me tape le reste. Je pourrai garder ma putain de jambe en hauteur en téléphonant.

Je le quittai et me dirigeai vers le Nord de la ville. Je n'avais rien avalé depuis les petits gâteaux Nutter Butter de M^{me} Horvath ; je m'arrêtai devant un restaurant chinois de Broadway, à une ou deux rues du Lincoln Center. Je n'avais pas mangé chinois depuis mon

dernier repas avec Jim, dix jours plus tôt. Jamais plus je ne dînerais avec lui, peut-être même n'aurais-je jamais plus envie de manger chinois.

« Oh, arrête ça, tu veux ? » me lança une voix, et c'était celle de Jim, mais cela n'avait rien d'une expérience mystique.

Ce n'était que mon imagination qui me donnait la réponse à laquelle j'aurais dû m'attendre de sa part. Et il avait raison, bien sûr. Il ne s'agissait ni de nourriture ni de restaurant, mais bien du type qui y était entré avec un flingue – et qui ne le ferait plus jamais.

Il n'empêche : je me retrouvais incapable de manger chinois sans penser à Jim. Je finis par avaler du potage piquant et du bœuf aux brocolis, et me rappelai comment Jim m'avait dit avoir envie de goûter encore une fois à l'anguille végétarienne avant de mourir.

La nourriture était mangeable. Pas géniale, mais pas immonde non plus. Je descendis une pleine théière et finis mon repas avec des quartiers d'orange en ouvrant le petit gâteau porte-bonheur traditionnel.

« Vous allez voyager », m'annonça-t-il. Je réglai la note, laissai un pourboire et fis la dernière partie du voyage jusqu'à chez Poogan.

— Le type qui t'a cogné s'appelait Donnie Scalzo, m'informa Danny Boy. Je pensais faire chou blanc, mais au bout du compte un type a regardé ton portrait-robot et l'a reconnu en une seconde. C'est un jeune de Brooklyn. Il n'a pas dû traverser souvent le pont pour venir chez nous, mais il a grandi dans le quartier de Bensonhurst, juste à côté de Scalzo. Je crois même qu'ils se sont tous les deux fait virer de la même école communale.

— J'espère que ça ne leur est pas arrivé avant qu'ils aient appris à mettre leurs phrases en diagrammes.

— On enseigne encore ça ? Je n'ai jamais oublié mon prof de quatrième traçant des lignes sur le tableau noir en décomposant et recomposant des phrases. Ici vous avez une subordonnée qui part comme ça, et là une conjonctive ceci ou cela qui file vers le plafond, et encore... Toi aussi, t'y as eu droit ?

— Oui, et je n'ai jamais compris ce que pouvaient bien foutre toutes ces propositions.

— Moi non plus, mais je parie qu'on ne fait plus rien de tout ça aujourd'hui. Ça aurait beaucoup servi à notre Donnie qui vient juste de sortir de taule. Peine de cinq à dix ans, la proposition était belle ! Il aurait pu se marrer comme un fou à la décomposer. Il avait été condamné pour agression à main armée, tu n'es donc sans doute pas le

premier sur lequel il ait sauté.

— Tu ne saurais pas où il a purgé sa peine, par hasard ?

— Je l'ai sur le bout de la langue. Quelque part dans le nord de l'État, pas à Green Haven, non... aide-moi un peu...

— Attica ?

— Voilà, c'est ça. Au pénitencier d'Attica.

Je rentrai à la maison et appelai T. J.

— Attica, dit-il. Ça fait beaucoup de clicks sur ce site, tu ne trouves pas ? Mais il est trop tard pour leur téléphoner.

— Sans compter que ça ne servirait pas à grand-chose. Il va sans doute falloir que j'y monte causer avec des gens.

— Attica, répéta-t-il en faisant rouler ce mot sur sa langue comme s'il lui cherchait une rime. Et comment qu'on y va, hein ?

— Rien de plus facile, lui répondis-je. Il suffit de dévaliser un magasin de spiritueux.

Puis ce fut Mick qui m'appela pour savoir si j'avais des nouvelles de Tom Heany qu'il n'avait toujours pas réussi à joindre. Je lui répondis que je n'en avais pas, mais que tous ceux qui avaient appelé avaient dû parler au répondeur. Après quoi je lui fis remarquer que Tom parlait rarement, à qui que ce fût. Puis je lui rapportai ce que j'avais appris – sur Moon, Donnie Scalzo et Gary Allen Dowling.

Je me couchai tôt et me retrouvai à l'agence de voyages de Phyllis Bingham à neuf heures pétantes. Elle était déjà à son bureau. Je lui dis que je voulais aller à Buffalo, et tout en faisant monter ce dont elle avait besoin à l'écran, elle me demanda comment Elaine se débrouillait de sa virée d'achats. Elle avait dû voir le panneau dans la vitrine, le magasin se trouvant juste au bout de sa rue, mais pendant une petite minute je ne compris pas de quoi elle me parlait. Je lui répondis que tout allait bien, elle m'informa que je pouvais prendre un vol Continental à dix heures au départ de Newark, mais que ça ne me laisserait pas le temps de préparer mes bagages. Je l'informai que je n'en aurais pas. Elle me réserva une place, avec retour sur Newark à trois heures et demie de l'après-midi. Il y aurait un autre vol deux heures plus tard si jamais je ratais celui-là.

— Tu n'auras donc pas l'occasion de voir les chutes du Niagara, me dit-elle.

Je sortis de l'agence et trouvai tout de suite un taxi. Je n'eus même pas à séduire le chauffeur pour qu'il me conduise à l'aéroport. Il était ravi. Je montai dans l'avion avec quelques minutes d'avance et atterris

à Buffalo une heure plus tard. Je louai une voiture et me rendis à Attica, ce qui me prit une heure de plus parce que, ayant raté une sortie, je dus faire demi-tour.

J'arrivai à la prison à midi et en ressortis à deux heures, soit bien avant Gary Allen Dowling, pour ne pas parler de Goo, Moon et Donny. Il ne me fallut que quarante minutes pour regagner l'aéroport de Buffalo, où j'eus tout le temps de rendre ma voiture de location et de manger quelque chose avant qu'on nous appelle à la porte d'embarquement.

Il y avait une longue file d'attente pour les taxis à Newark. Je décidai d'économiser quelques dollars et pris l'autocar jusqu'à la gare de Penn Station, où je sautai dans le métro pour retourner chez moi. J'allais entrer lorsque Elaine me dit :

— Tu m'avais prévenue que tu serais de retour pour dîner et je ne t'ai pas cru. Mais il se pourrait que tu ne puisses pas rester.

George Wister s'était pointé, me dit-elle, mais cette fois, elle lui avait raconté que j'étais parti et avait refusé de le laisser entrer. Il était revenu avec un autre flic – et un mandat –, mais entre-temps elle avait pu s'entretenir avec Ray Gruliow qui avait attendu le retour des deux compères avec elle. Elle avait alors laissé entrer Wister, lequel n'avait pu que constater mon absence et échanger quelques injures avec Ray avant de rebrousser chemin.

— Ils cherchaient une arme, reprit-elle, et je savais bien que tu n'aurais pas essayé de passer sous le détecteur de métal avec la tienne. J'ai regardé absolument partout avant de la trouver dans ton tiroir à chaussettes. Je l'ai descendue à la cave et l'y ai enfermée. Et quand ils sont repartis, je suis redescendue la rechercher. Ton flingue a retrouvé sa place au milieu de tes chaussettes.

— Il y en a un autre, lui dis-je. Il est tout petit et doit se trouver dans la poche de la veste que je portais l'autre soir.

Je regardai dans la penderie et, oui, mon arme y était toujours. Je la glissai dans ma poche, ressortis le magnum de mon tiroir à chaussettes et attachai mon étui. À me balader comme ça, sans rien, je m'étais senti étrangement vulnérable tout l'après-midi, ce qui était quand même assez bizarre vu qu'à peine une semaine plus tôt je me promenais absolument partout sans flingue.

Elaine m'apprit encore que j'étais accusé d'entrave à la justice, ce qui, dixit Ray, n'était que misérable connerie et signifiait seulement que Wister s'était trouvé un juge à sa botte. Il allait écrabouiller, ou bousiller, tout ça comme il fallait, quelque chose de ce genre.

Je dis à Elaine que j'allais l'appeler, et avais déjà fait un pas vers le

téléphone lorsqu'elle m'attrapa par le bras.

— N'appelle personne, me dit-elle. Pas encore. Il y a un message que tu devrais écouter d'abord.

Nous entrâmes, elle le fit passer. Une voix que je n'avais jamais entendue me dit :

— Scudder ? Écoutez, j'ai pas de problèmes avec vous. Vous vous retirez de cette affaire et vous n'avez plus de soucis.

Elaine refit passer le message et je l'écoutai de nouveau.

— L'appel est arrivé vers trois heures et demie, me précisa-t-elle. Dès que je l'ai entendu, j'ai décroché le téléphone.

— Pour l'empêcher de rappeler.

— Non, pour que toi tu puisses le faire. Tu appuies sur les touches étoile, six et neuf...

— Ça rappelle le correspondant et tu voulais être sûre que ce serait bien le dernier.

Je pris l'écouteur dans ma main et composai étoile, six et neuf. La sonnerie avait déjà retenti douze fois lorsque je renonçai et coupai la communication.

— Merde, dit-elle.

J'appuyai sur la touche dernier appel et laissai sonner douze fois de plus.

— Ça devrait lui décoller la cervelle, dis-je à Elaine. Si seulement on avait un moyen de savoir où ça sonne...

— Tu es sûr qu'il n'y en a pas ? Tous les appels ne sont-ils pas répertoriés automatiquement ?

— Seulement ceux qui n'ont pas été interrompus.

— Et celui que nous avons reçu ? Le type est bien allé jusqu'au bout de la communication, non ?

— Si j'avais un bon copain à la compagnie du téléphone, je pourrais avoir le renseignement. Les Kong ont réussi un coup du même genre un jour, mais je ne les ai pas sous la main et les ordinateurs de la compagnie sont plus difficiles à bidouiller qu'à cette époque-là. Sans compter qu'on sait bien ce que ça donnerait.

— Comment ça ?

— Ça donnerait que ce type a appelé d'une cabine et tu veux me dire en quoi ça nous aiderait ?

— Ah, zut ! dit-elle. Moi qui croyais avoir bien fait.

— Tu as bien fait, c'est seulement que ça n'a mené à rien. Mais tout n'est pas perdu. On pourra réessayer plus tard.

— Et laisser le téléphone décroché jusque-là ?

— Non. On se contentera de ne pas appeler. Comme ça, chaque fois que tu réappuieras sur la touche dernier appel, tu retrouveras le numéro. Et puis, si tu as vraiment un coup de fil à donner, passe-le et ne t'en fais pas pour ça. J'ai peu d'espoir d'arriver à quoi que ce soit de cette façon-là.

— Et zut, tiens ! répéta-t-elle.

Elle appuya sur la touche et se repassa le message.

— Tu sais quoi ? me demanda-t-elle enfin. Il ment.

— Je sais.

— Il veut que tu cesses de le pousser à bout, ce qui est bon signe, non ? Ça veut dire que tu commences à brûler. Et il veut que tu baisses la garde. Parce qu'il a toujours l'intention de te tuer.

— Dur, dis-je.

Je préfèrai ne pas rester à dîner. J'avais mangé à Buffalo et n'avais aucune envie de m'attarder dans le coin si jamais Wister décidait de revenir une troisième fois, avec ou sans son mandat de merde. Je ne pensais pas qu'ils gaspilleraient du personnel pour ce genre de trucs, mais résolu de continuer à passer par la porte de service. C'était par là que j'étais entré, par habitude sans doute, mais cette habitude-là, j'allais la garder.

J'avalai un café et rapportai à Elaine ce que j'avais appris dans la petite ville d'Attica où la prison est la grande industrie. Gary Allen Dowling, qui à divers moments s'était effectivement fait passer pour Gary – voire Pat – Farrelly, avait été libéré au début du mois de juin après avoir purgé un peu plus de douze ans de taule, sa condamnation étant de vingt ans à perpète – pour meurtre. Avec un complice, il avait braqué une supérette d'Irondequoit, dans la banlieue de Rochester et, selon ledit complice, qui l'avait dénoncé, ayant choisi de plaider coupable en échange d'une condamnation plus légère pour vol à main armée, c'était Dowling qui avait poussé un client et deux employés dans une arrière-salle, les avait obligés à s'allonger face contre terre et avait exécuté tout le monde de deux balles dans la tête.

Je me rappelais l'histoire. Je n'y avais pas prêté grande attention à l'époque : cela s'était déroulé à plusieurs centaines de kilomètres dans le Nord de l'État et la bonne ville de New York se chargeait déjà de fournir assez de crimes pour qu'on ait l'esprit occupé sans celui-là. Mais j'avais lu les articles que la presse lui avait consacrés, tous étant pain béni pour les habitants d'Albany qui tannaient le gouverneur pour qu'il fasse passer une loi rétablissant la peine de mort. Finalement, il s'était révélé plus facile de trouver un nouveau gouverneur.

Dowling avait vingt-quatre ans le jour où il avait abattu ses victimes, et vingt-cinq lorsqu'il avait été emprisonné. Il devait donc en avoir trente-sept aujourd'hui.

Il avait été expédié à Attica, son traître de partenaire étant, lui, dépêché à Sing-Sing. Quelques mois plus tard, le traître était retrouvé mort dans la salle de gymnastique de la prison. Il faisait des poids et haltères et, lestée de quelque deux cent cinquante kilos, la barre qu'il

était censé soulever lui avait écrasé la poitrine, personne ne semblant trop savoir comment l'accident avait pu se produire, ni qui aurait pu en être responsable.

Au pénitencier d'Attica, Dowling avait laissé entendre à tout le monde qu'il avait arrangé le coup. Il était si agréable de se venger, avait-il déclaré. Ça aurait pu l'être encore davantage s'il avait assisté à l'événement, mais bon, c'était quand même pas mal.

Un peu plus tard cette même année, un prisonnier avec lequel il avait eu des mots était mort poignardé, et ç'avait été comme quantité de meurtres commis en prison : on savait bien qui était le coupable, mais allez donc prouver quoi que ce soit. C'était suite à cet incident que Dowling avait fait son premier séjour au mitard. On pouvait y condamner un prisonnier sans avoir à prouver grand-chose.

Sa mère était la seule personne qui lui eût rendu visite. Tous les mois elle prenait sa voiture et descendait de Rochester pour le voir. Mais ces dernières années ses visites s'étaient espacées, parce qu'elle était tombée malade. Tellement même qu'un jour elle avait fini par avoir besoin de quelqu'un pour la conduire. Cancer. Elle en était morte pendant que son fils tirait le dernier hiver de sa peine. On aurait pu le libérer pour lui permettre d'assister à l'enterrement, mais, juste à ce moment-là, il avait repiqué au mitard. C'était curieux, parce qu'il avait peu à peu appris à mieux se tenir en prison, mais là, en apprenant la mort de sa mère, il avait perdu les pédales et à moitié étranglé un garde avant qu'on sépare les deux hommes. On était certes prêt à pardonner certaines choses à quelqu'un qui venait d'apprendre une nouvelle aussi dure, mais ce n'était pas là le genre d'incident qu'on pouvait laisser passer. Dowling avait retrouvé le trou lorsqu'on avait mis sa mère dans le sien.

Et le 5 juin, on l'avait libéré. Sans qu'il y ait eu vraiment de problème vu tous les bons points qu'il avait accumulés. Il aurait sans doute mérité la mort si cette peine avait été en vigueur à l'époque, et même sans aller jusque-là, on se serait plutôt attendu à le voir passer le reste de sa vie en taule, et sans possibilité de conditionnelle, après ce qu'il avait fait, mais non, ce n'était pas comme ça que les choses s'étaient passées.

L'officiel avec lequel je m'étais entretenu n'avait pas grande confiance dans le système qu'il servait. Il ne lui semblait pas qu'il y eût beaucoup de réhabilitation dans ce qu'il voyait. La prison abritait des types qui n'avaient rien fait de mal jusqu'au soir où ils s'étaient saoulés la gueule et avaient tué leur femme ou leur meilleur ami et, certes, les trois quarts d'entre eux s'en tireraient plutôt bien après leur remise en liberté, mais il n'était pas certain que le système carcéral y

fût pour grand-chose. Il y avait encore les criminels sexuels et, ceux-là, il valait mieux croire aux lutins et aux fées qu'à la possibilité de jamais les remettre dans le droit chemin. Et les criminels endurcis ? Eh bien, certains d'entre eux vieillissaient et ne valaient plus un clou côté assassinat, mais pouvait-on vraiment parler de réhabilitation ? En réalité, on ne faisait jamais que les ranger des voitures jusqu'au jour où ils dépassaient la date d'expiration.

Dans tout cela néanmoins, il avait une certitude et m'en fit part : Gary Allen Dowling reviendrait. Et si ce n'était pas au pénitencier d'Attica, ce serait ailleurs. Il en était sûr.

J'espérais qu'il se trompait.

Voilà ce que j'avais appris à Attica. Je ne pense pas que j'aurais pu tout en dire à Elaine, pas à ce moment-là, devant un café. Je lui en avais néanmoins rapporté l'essentiel, et répétais le reste à Mick un peu plus tard.

Le téléphone sonna pendant que je me demandais si j'allais reprendre une tasse de café. J'écoutai le répondeur, mais décrochai dès que j'entendis la voix de Mick.

— Ah, Seigneur, me lança-t-il, tu as passé toute ta soirée au téléphone ?

— La soirée est encore jeune, lui fis-je remarquer, et je n'ai pas passé une seule seconde au téléphone. C'est Elaine qui a décroché et je t'expliquerai pourquoi une autre fois.

— Je deviens à moitié fou, Matt. Je n'arrive plus à joindre personne. As-tu des nouvelles d'Andy ou de Tom ?

— Non, mais comme le téléphone est décroché...

—... ils n'auraient pas pu t'appeler s'ils en avaient eu envie. Et moi non plus d'ailleurs, vu qu'ils n'ont pas mon numéro. J'ai appelé deux fois Andy et deux fois sa mère m'a répondu qu'il était sorti, mais qu'elle ne savait pas où. Et je n'obtiens absolument aucune réponse chez Tom.

— Ils sont peut-être allés boire une bière quelque part.

— Peut-être, dit-il. Et toi, tu as prévu de faire quelque chose ?

On était vendredi, et le vendredi, j'assistais toujours à la réunion de Saint-Paul. Après quoi j'allais, non moins invariablement, prendre un café avec Jim. Je me dis que je pourrais peut-être sacrifier au premier rituel, si je ne pouvais pas respecter le second.

Mais j'avais beaucoup de trucs à dire à Mick. J'avais découvert pas mal de choses depuis la dernière fois que je lui avais parlé.

— Non, rien de prévu, lui répondis-je.

— Je passe chez toi. Dans un quart d'heure ?

— Disons plutôt vingt minutes, et tu ne te gares pas devant l'immeuble. Tiens, même... arrête-toi devant Chez Ralph, au coin de la 56^e Ouest et de la 9^e Avenue.

J'embrassai Elaine et lui dis que je ne savais pas quand je rentrerais.

— Et passe ton coup de fil si tu en as envie, ajoutai-je.

— J'ai réfléchi, me répondit-elle. Si j'appelle d'un autre poste, ça ne devrait pas changer le mécanisme de rappel sur celui-ci. Ou est-ce que je me trompe ?

— Non, je crois que tu as raison et j'aurais dû y penser.

— Mais si tu pensais, tu n'aurais plus besoin de moi.

— Bien sûr que si. Mais je vais quand même réessayer encore un coup avant de partir.

J'appuyai sur la touche dernier appel, et l'étoile suivie du six et du neuf apparut dans la fenêtre. Au bout d'un moment, une sonnerie se fit entendre. Je me demandais combien de temps j'allais insister lorsque, vers le cinquième ou sixième coup, quelqu'un décrocha. Il y eut d'abord un instant de silence, puis une voix douce, une voix d'homme, me lança : « Allô ! »

Cette voix m'était étrangement familière. J'aurais voulu que l'inconnu me parle davantage, mais lorsqu'il le fit, ses mots furent nettement plus lointains, comme s'il parlait à quelqu'un d'autre.

— Il n'y a personne ici, dit-il.

S'ensuivit un deuxième silence, puis la communication fut coupée.

— Bingo ! dis-je à Elaine.

— Ça a marché ?

— Comme par magie ! Génial, ça, d'avoir décroché ! Tu es fantastique !

— Mon père ne disait jamais rien d'autre, me répondit-elle. Et alors, ma mère lui disait toujours qu'il était fou.

Je notai l'heure dans ma tête. Dès le lendemain matin, j'essaierais de trouver quelqu'un à la compagnie du téléphone pour sortir mes fiches d'appel et me dire à qui je venais de passer un coup de fil. Parce que je ne pensais plus que ce monsieur m'ait appelé d'une cabine. Et si j'arrivais à trouver d'où était partie la communication, je serais en mesure d'épingler l'ennemi alors même que lui ne se doutait de rien.

Je pense que tout abonné au téléphone devrait avoir droit au relevé de tous ses coups de fil, à condition de trouver la personne à qui le demander. Je sais que les flics peuvent avoir ce type de renseignement en un clin d'œil, et si je n'en trouvais pas un pour m'aider, je pouvais toujours me faire passer pour l'un d'eux. La loi l'interdit, mais j'avais depuis peu l'impression que la loi s'opposait à tout ce que je faisais.

Je descendis à la cave et sortis par la porte de service. Wister pouvait me faire surveiller par deux équipes – une devant mon immeuble et l'autre derrière –, mais je ne pensais pas qu'il en eût posté une seule. Je jetai un coup d'œil autour de moi, pour en être sûr, traversai la chaussée et me cachai dans une encoignure de porte, à côté de Chez Ralph. Mick ne me fit pas attendre longtemps.

— Un fils pour le venger, dit-il. C'est plus que les types dans son genre ont jamais mérité.

— Sauf que ce fils ne s'est pas vraiment couvert de gloire au cours de sa jeune existence.

— Tel père tel fils, donc. Tu me redis le nom de la mère ?

— Elizabeth Dowling.

— J'ai connu plus que mon lot de Dowling au fil des ans, mais je n'ai pas souvenir d'une quelconque Elizabeth.

— Celle qui habitait dans le Bronx se faisait appeler Betty Ann. C'est là, dans le Bronx, qu'elle se trouvait quand elle a accouché. Il se peut qu'elle vive encore dans les environs.

— Je me demande comment Paddy l'a rencontrée. À un bal, sans doute. C'est comme ça qu'on rencontrait des Irlandaises dans l'ancien temps, au bal du samedi soir, dit-il, le regard perdu dans le lointain. Je ne l'ai jamais connue moi-même, et je doute qu'elle m'ait vu. Cela dit, elle a dû entendre parler de moi, et apprendre que c'était moi qui avais viré Paddy de sa vie à elle et de sa vie à lui. Si cette crétine avait eu un peu de bon sens dans le crâne, elle aurait remercié le Seigneur du service que je lui rendais. Au lieu de ça, elle a fait un héros de son bonhomme, et de moi un grand vilain, et poussé son gamin à me tuer.

— Il faut croire qu'il a toujours aimé ça, lui fis-je encore remarquer. Il n'avait aucune raison de buter les types de ce magasin. Ça n'a eu pour résultat que de faire monter la pression et garantir qu'un jour il se ferait épingler et condamner à beaucoup d'années de prison. En fait, s'il les a tués, c'est parce qu'il en avait envie.

— Même chose qu'avec Kenny et McCartney.

— Et le Vietnamien qu'il a rencontré en prison n'a pas agi différemment en arrosant ton bar, et son pote en y balançant une bombe. À ce propos... Face de lune s'appelle Virgil Gafter. Soupçonné de deux ou trois meurtres liés à des hold-up, mais c'est une agression à main armée qui l'a envoyé à Attica.

— Tu en as appris des choses dans cette prison !

— Comme tout le monde, lui répondis-je. Il y en a quelques-uns qui y apprennent à vivre en respectant les lois, et le reste en les enfreignant.

— D'après moi, les flics savent très bien que c'est Chilton Purvis qui a tué Jim au restaurant chinois. Ils ont dû trouver la solution de la même façon que moi. La rumeur s'est répandue et un mouchard la leur a rapportée. Je crois même qu'ils se sont mis à le chercher et l'ont trouvé mort chez lui, à moins que leurs collègues l'aient déjà emporté à la morgue.

— Et c'est pour ça qu'ils se seraient lancés à ta poursuite ?

— Oui. S'ils ne savaient pas que Purvis était le tueur, sa mort devenait un énième homicide, genre Noir contre Noir avec possibilité de drogue dans le coup. Deux types se flinguent et il y en a un qui s'en tire. Mais maintenant ils ont quelqu'un qui avait de bonnes raisons de zigouiller Purvis.

— À savoir toi.

— Et ils ont retrouvé des traces de sang, ajoutai-je. D'où leur raisonnement : Purvis et moi nous sommes tiré dessus et j'ai pu m'enfuir. Je parie qu'ils ont fait la tournée des hôpitaux et que quand il s'est pointé à la maison avec son mandat, Wister s'attendait à me trouver au lit avec des pansements partout. À défaut, il ne lui aurait pas déplu de tomber sur un .38 dont les balles auraient collé avec celles qu'ils ont retirées du cadavre de Parvis.

— Bon, mais... que se passera-t-il quand ils t'attraperont ?

— Je ne peux pas m'inquiéter de ça pour l'instant. Le plus drôle est que ces taches de sang pourraient bien me disculper.

Je n'ai même pas été égratigné quand nous nous sommes tiré dessus et ce n'est pas demain la veille qu'ils pourront trouver des ressemblances entre le sang de T. J. et le mien. C'est vrai que s'ils font le rapprochement avec T. J., l'histoire pourrait changer du tout au tout, mais il faudrait d'abord qu'ils y pensent et je ne suis pas sûr que ça leur vienne à l'esprit.

— Et donc, nous allons dans le Bronx.

— Tu t'es déjà montré plus brillant dans tes déductions, me dit Mick. Vu qu'on y est presque...

— Où allons-nous ?

— Perry Avenue.

— Celle où Tom habite.

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Tu te rappelles peut-être que c'est là que nous l'avons lâché après les ennuis chez Grogan.

Les « ennuis » au sens irlandais du terme, s'entend. En Amérique, les gamins ont parfois des « ennuis » en algèbre, en Irlande, les « ennuis » sont d'un genre souvent plus tragique.

— Tu n'as pas réussi à le joindre au téléphone ? lui demandai-je.

— Il loge chez une vieille dame. Une chambre et la jouissance de la cuisine, plus la permission de regarder la télévision au salon le soir. C'est là qu'il prend ses repas, déjeuner et petit déjeuner... quand il est là pour les prendre.

— Et donc ?

— Le téléphone est à elle, me répondit-il, et elle est toujours là pour y répondre. Aujourd'hui, j'ai appelé souvent et personne n'a décroché.

— Elle aurait pu sortir.

— Elle ne le fait jamais. Elle souffre d'arthrite, et sérieusement. Ça la cloue chez elle.

— Et quand elle a besoin de quelque chose à l'épicerie...

— Elle appelle la boutique du coin de la rue et se fait livrer. Ou bien c'est Tom qui y va à sa place.

— Il y a sûrement une explication.

— J'en ai peur, me renvoya-t-il. Et j'ai peur de savoir ce que c'est.

Je gardai le silence. Il s'arrêta à un feu rouge, regarda des deux côtés, puis le grilla. J'essayai de ne pas imaginer ce qui risquait de se produire si un flic nous arrêtait.

— J'ai comme un pressentiment, reprit-il.

— Je l'avais deviné.

— Je t'ai sûrement raconté ce que disait ma mère.

— Que tu as un sixième sens.

— Le don de double vue, c'est comme ça qu'elle appelait ça, mais sixième sens ou double vue, je dirais que ça revient au même. C'est d'elle que je le tiens. Quand mon frère Denis est parti pour le Vietnam, nous avons tous les deux compris que nous ne le reverrions plus.

— Et ça serait de la double vue ?

— Je n'avais pas terminé.

— Je te demande pardon.

— Et un jour, elle m'appelle. Mickey, me dit-elle, hier soir j'ai vu ton petit frère. Il était tout de blanc vêtu. Alors moi aussi, je deviens tout blanc parce que le matin même j'avais entendu Denis me dire à l'oreille : « Ça va, Mickey. T'as pas besoin de t'inquiéter pour moi. » Ce n'est pas ce jour-là, mais le lendemain qu'elle a reçu le télégramme.

Je frissonnai. Moi aussi, j'ai des pressentiments et des prémonitions, et j'ai appris à leur faire confiance dans mon boulot. Mais je ne les laisse jamais s'emballer et cogner à toutes les portes. L'intuition, j'y crois, et aussi à d'autres moyens (et dont l'esprit ignore tout) d'apprendre des trucs. Il n'empêche : c'est là le genre d'histoires qui me donne des frissons.

— J'avais un pressentiment avant même d'appeler, reprit-il. Avant même que ça sonne et que personne ne décroche.

— Et ce pressentiment ne s'est pas dissipé.

— Non.

— Mais tu as attendu de me joindre pour aller voir.

— Oui, toi ou Andy. Vous êtes les deux premiers que j'aie réussi à avoir. Mais vous auriez pu vous demander pourquoi je n'y étais pas allé tout seul.

Il se tut un instant, puis ajouta :

— Ce n'est pas une réponse qui m'honore. C'était par peur de ce que je risquais de trouver. De ce que je sais que je vais trouver. Et... je ne voulais pas être seul à ce moment-là.

— T'as ton flingue ?

— Tu m'en as passé deux, lui répondis-je, et je les ai tous les deux.

— C'est drôlement bien qu'elle en ait planqué un pour empêcher les flics de tomber dessus. C'est bien à la cave qu'elle l'a mis, non ?

— Oui. Dans un coffre que nous y avons. Même s'ils en avaient connu l'existence, je ne crois pas que leur commission rogatoire aurait couvert sa saisie.

— Ah, c'est qu'elle est futée, ta dame ! s'exclama-t-il. C'était rapide et bien pensé !

— Et tu ne sais pas tout, lui dis-je, et je lui racontai le coup de la touche rappel étoile 69.

— Ah, c'est pour ça qu'elle avait décroché ! Il t'avait laissé un message ? Le fils de Paddy ?

— Je ne crois pas, non. Sa voix me disait quelque chose et j'ai l'impression que c'est celle du type auquel j'ai pris son arme. Donnie

Scalzo, donc.

— Celui qui est originaire de Bensonhurst, c'est ça ? Cette nationalité-là aussi, on en entend beaucoup parler.

— Mais c'est peut-être la voix de Dowling que j'ai entendue, lui précisai-je, et je lui parlai du dernier type que j'avais eu au téléphone, celui qui m'avait susurré « allô » d'une voix douce avant d'ajouter, mais à l'adresse de quelqu'un d'autre, qu'il n'y avait personne à ce numéro.

— On n' imagine pas qu'il puisse avoir la voix douce.

— Non. Sans compter qu'elle m'a aussi paru familière et que je ne vois vraiment pas pourquoi.

— Quand l'aurais-tu déjà entendue ?

— Je ne pense pas l'avoir jamais fait. J'aurais aimé qu'il parle plus longtemps parce que son timbre de voix me rappelait vraiment quelque chose et que je suis incapable de comprendre pourquoi. Ou alors, c'est qu'il parlait seulement comme un Irlandais.

— Comme un Irlandais, répéta-t-il.

— Oui, l'accent était faible, mais il y était.

— Il faut dire que Farrelly et Dowling, c'est irlandais des deux côtés. On pourrait même croire qu'il a hérité de ça de façon tout à fait honnête. Mais Paddy n'avait rien de ce qu'on pourrait appeler le « parler irlandais ». Moi, je l'ai, mais ça me vient de ma mère. Certains le perdent et d'autres pas. Je fais partie de ceux qui ne l'ont jamais perdu.

Il plissa les paupières et reprit :

— Un soupçon de parler irlandais... une voix familière avec un soupçon d'accent irlandais.

— Je retrouverai l'origine de l'appel demain, lui dis-je. Ça éclaircira un peu le mystère.

La maison de Perry Street était du genre pavillon carré planté comme une petite boîte au milieu d'un terrain vague. Taches brunes sur la pelouse de devant, mais celle-ci bien tondue. Un gamin du quartier s'en occupait probablement pour la vieille dame, ou alors c'était Tom qui y passait la tondeuse une ou deux fois par semaine. Ça ne devait pas lui prendre beaucoup de temps. Après, il rentrait boire une bière, la vieille dame le remerciant d'avoir fait un aussi bon travail.

Nous nous garâmes deux maisons plus loin, juste à côté d'une bouche d'incendie. Je la montrai à Mick, mais il m'assura que

personne ne viendrait nous coller une contredanse à cette heure, et encore moins expédier la voiture à la fourrière. De toute façon, nous n'allions pas nous éterniser.

Et nous ne nous éternisâmes effectivement pas. Nous suivîmes l'allée qui conduisait à la porte de devant, puis nous frappâmes en appuyant aussi sur la sonnette. La porte était en bois, avec fenêtre à quatre vitres à meneaux et Mick n'attendit vraiment pas longtemps avant de dégainer et d'en briser une avec la crosse de son arme. Puis il passa le bras dans l'ouverture et fit tourner la poignée pour nous permettre d'entrer.

Ça sentait la mort de l'autre côté de la vitre cassée, nous franchîmes le seuil pour la voir de près. Cheveux gris qui s'éclaircissaient et jambes énormément gonflées, la vieille dame était assise sur son fauteuil roulant dans la pièce de devant, tête penchée de côté, gorge tranchée. Elle avait la poitrine trempée de sang et des mouches bourdonnaient autour d'elle.

Mick poussa un horrible grognement en découvrant ce spectacle et se signa. C'était la première fois que je le voyais faire ce geste.

Nous trouvâmes Tom Heany dans la cuisine, où il gisait criblé de balles à la poitrine et à la tempe. Il avait des marques de talon sur la figure, comme si on l'avait battu ou lui avait marché sur le visage. Ses yeux étaient grands ouverts.

Comme la porte du réfrigérateur. Je l'imaginai debout devant, en train d'y prendre une bière ou de quoi se faire un sandwich. Ou alors, ayant accompli sa dure besogne, un des tueurs avait eu un petit creux et fait un arrêt frigo avant de partir.

Mick se pencha en avant et ferma les yeux de Tom. Puis il se redressa et serra les lèvres un instant. Enfin il hocha la tête à mon adresse et nous sortîmes.

— Ah, madame Buckley, c'est encore moi, dit-il, et je m'en vais vous déranger à nouveau. Savez-vous s'il est revenu ?... Ah, c'est bien.

Il couvrit son portable de la main et me lança :

— Elle va le chercher.

Nous étions dans la voiture, de l'autre côté de Bainbridge Avenue, juste en face de la maison. Nous avons fait pas mal de détours pour y arriver, Mick empruntant rue sur rue presque au hasard tandis que la Caprice se tramait dans le Bronx tel un éléphant dans l'herbe haute. Ni lui ni moi ne parlant, un silence pesant et épais régnait dans l'habitacle du vieux mastodonte. Il y avait trop de morts dans cette histoire et nous avions l'impression qu'ils nous accompagnaient. Trop d'actes de méchanceté aussi, et c'était comme si les cadavres s'empilaient sur le siège arrière, leurs âmes faisant trembler l'air.

— Andy, mon bon ami, reprit-il, ta voiture est juste en face de chez toi, avec nous dedans à t'attendre.

Il replia son portable et le remit dans sa poche.

— Il sera là dans une minute. Ça soulage de savoir qu'il est chez lui.

— Oui.

— Que je te dise, ajouta-t-il. Ça m'a déjà beaucoup soulagé d'avoir sa mère au bout du fil. Maintenant que ces fumiers en sont à vouloir tuer les vieilles dames...

Je regardai la porte de l'autre côté de la chaussée. Quelques minutes plus tard, chemise en laine à carreaux, le bas de ses jeans retourné et veste en cuir à la main, Andy la franchissait. Arrivé au bord du trottoir, il s'arrêta assez longtemps pour enfiler sa veste avant de traverser la rue au petit trot. Mick descendit de la voiture pour lui laisser prendre le volant. Je sortis moi aussi de la Caprice pour aller m'asseoir à l'arrière tandis que Mick prenait place à l'avant, à côté de son chauffeur.

— Folle journée, lança Andy. Je n'ai pu joindre absolument personne. J'ai essayé aux numéros que tu m'avais donnés et j'ai appelé

deux ou trois bars pour demander après toi, je ne pensais pas vraiment que tu y serais, mais comme je ne savais pas où te trouver...

— Moi aussi, j'ai essayé de te parler et ne suis arrivé à rien.

— Je sais. Ma mère m'a dit que tu avais appelé. J'ai passé toute la journée dehors. J'avais pris la voiture de mon cousin et j'ai roulé à droite et à gauche. Je devenais fou à force de ne rien faire, si tu vois ce que je veux dire. Je suis même allé à Manhattan et suis passé devant le bar. Tu as sans doute déjà vu à quoi il ressemble maintenant. Rien que du contreplaqué et des rubans de plastique jaune de la police...

— Oui, je suis allé y faire un tour l'autre soir.

— Et je t'ai appelé toi aussi, Matt, mais j'ai raccroché dès que j'ai entendu le répondeur. J'ai réessayé deux ou trois fois, mais c'était occupé. Je me suis dit qu'Elaine et toi deviez vous parler et que c'était pour ça que je n'arrivais à avoir ni l'un ni l'autre.

Il enclencha la vitesse et, lorsque la circulation le permit, déboîta du trottoir. Puis il nous demanda s'il devait nous conduire quelque part. Mick lui dit de rouler où bon lui semblait, aucun endroit n'étant pire qu'un autre.

Andy tourna à droite et à gauche, marquant l'arrêt complet à chaque feu rouge et restant bien en dessous de la limite de vitesse. Au bout de quelques rues, il nous demanda si l'un ou l'autre d'entre nous avait parlé avec Tom.

— Parce que lui aussi, j'ai essayé de le joindre et ça ne répondait pas. Et vu que la vieille dame chez qui il habite est toujours là pour décrocher... Tout ce que j'arrivais à me dire, c'est qu'il avait eu pitié d'elle et qu'il l'avait emmenée au cinéma, ou qu'elle avait eu une attaque et qu'il l'avait conduite à l'hôpital.

Ou alors que son téléphone ne marchait pas. Pour finir, j'y suis allé et j'ai sonné.

— Quand ça ? s'étonna Mick.

— Je ne sais pas, je n'ai pas fait attention. Il y a une heure, peut-être. J'ai sonné et j'ai cogné à la porte, et après je suis passé derrière et j'ai sonné et cogné à l'autre porte, et quand j'ai vu que ça ne donnait rien, je suis remonté dans ma voiture. Tu veux lui passer un coup de fil ? Ou alors, tiens, on pourrait y aller parce que quand même, faut reconnaître que j'ai la trouille.

— On en revient juste, dit Mick avant de lui raconter ce qui s'était produit.

— Putain ! s'écria Andy.

Et lui aussi appuya sur la pédale de frein, mais pas aussi fort que Mick en apprenant que T. J. avait reçu une balle dans la jambe. Il regarda dans le rétroviseur et freina tout doucement, pour s'arrêter.

— Il faut que je digère la nouvelle, dit-il enfin. Tu me donnes une minute, hein ?

— Prends tout le temps que tu voudras.

— Ils sont morts tous les deux ? La vieille dame aussi ?

— Lui, ils l'ont tué par balle et elle, ils l'ont égorgée.

— Ah, bordel de Dieu ! Quand je pense que ç'aurait pu nous arriver aussi facilement à ma mère et moi ! Tout aussi facile, que ç'aurait été !

— Oui, j'ai été très heureux quand elle m'a dit que tu étais là, lui répondit Mick. Mais même avant ça, juste l'entendre décrocher... Parce que j'ai pensé comme toi, tu sais ?

Andy resta un instant à hocher la tête, puis il dit :

— Ça commence à compter, tout ça. Ça renforce.

— Ça renforce quoi ?

— Le fait que j'arrivais pas à vous joindre. Un truc que je me disais...

— Oui ? Qu'est-ce que tu te disais ?

— La manière dont ils nous attaquent... Nous tuer les uns après les autres, comme ça... une idée m'est venue.

— On t'écoute.

— Il ne reste plus que nous trois et je pense qu'on ferait mieux de ne plus se séparer. Et qu'on devrait aussi se trouver un endroit sûr. Je suis dans le Bronx et si quelqu'un venait m'y chercher, il aurait juste qu'à défoncer la porte. Matt, toi, tu habites un immeuble où il y a un gardien, et c'est peut-être différent, mais tu ne peux pas rester enfermé tout le temps. Et d'ailleurs, même si tu le faisais, qu'est-ce qui pourrait les empêcher de flinguer le portier comme ils ont déjà zigouillé tout le monde et de monter t'enfoncer ta porte à toi, hein ?

— Rien, dis-je.

— Et toi, Mick, tu t'es terré quelque part et tu ne dis à personne où tu es, et c'est vrai que c'est malin, mais il suffirait que tu sortes et que tu te mettes à tourner et virer comme on le fait dans cette voiture pour qu'on puisse te reconnaître. Tout ce qu'il faut, c'est qu'un type te remette, qu'un sale con l'apprenne et... tu vois ce que je veux dire ?

— Oui, mais... ta réponse à ça ?

— La ferme.

— La ferme, répéta Mick en réfléchissant. J'ai déjà conseillé à Matt de partir en Irlande et il m'a répondu que je devrais l'accompagner pour lui montrer le pays. Ce n'est pas pareil ?

— Non, pas exactement.

— Dans les deux cas, je les fuis quand même.

— Sauf que là, tu ne le ferais pas, Mick. C'est ça l'essentiel. Tu préparerais tes positions et tu attendrais qu'ils viennent te chercher.

— Là, tu m'intéresses.

— On y va ce soir et on s'installe. Tout de suite, sans leur laisser le temps de nous tirer dessus encore un coup. On prépare nos défenses, il n'y a qu'une entrée, n'est-ce pas ? La grande allée qu'on a prise la dernière fois, non ?

— Celle avec les marronniers.

— Si tu le dis... Pour moi, il n'y a que les arbres de Noël et les autres. Et donc, s'ils la remontent quand on sait qu'ils vont le faire, c'est comme du tir aux pigeons, non ?

— Continue.

— Je ne sais même pas qui connaît l'existence de la ferme en dehors de nous trois. Mais il y en a probablement quelques-uns. Il n'empêche, ce que je me dis, et il faut se rappeler que j'ai passé toute ma journée à penser à ça et à rien d'autre, c'est que...

— Tu te débrouilles bien, bonhomme.

— Bon, alors tu vois, on s'installe. Et après, on le fait savoir à quelqu'un qui bavasse beaucoup. Nous, on sait que ces types ont de bons tuyaux. Donc, si on fait circuler le renseignement, ils vont finir par l'avoir. Ils sauront qu'on est tous les trois terrés quelque part où on est sûrs que personne ne le sait. On pourrait même ajouter qu'on boit comme des trous et qu'on a fait venir des femmes, enfin quoi... qu'on fait la fête du matin au soir. Pas la peine que je te fasse un dessin, à toi de reprendre l'idée, Mick.

— Ils pensent qu'on se la coule douce, mais nous, on les attend.

— Et on les piège, tous.

— À la ferme, répéta Mick. Ça veut dire qu'on s'enterre, c'est ça ? Et qu'on aura besoin de creuser un trou plus grand que la dernière fois, hein ?

Un sourire lui tirant un coin des lèvres, il ajouta :

— Mais ça ne me dérangerait pas de travailler. Je dirai même que

l'exercice nous ferait du bien.

Nous décidâmes de partir tout de suite. Nous n'avions besoin de rien emporter. Entre ce qui poussait dans le jardin et ce que M^{me} O'Gara avait mis en conserve, il y avait assez de nourriture pour tenir tout l'hiver. Sans compter qu'il y avait un magasin à Ellenville et que si nous restions assez longtemps pour avoir besoin d'acheter des vêtements de rechange, nous pourrions toujours nous les procurer sur place.

Et il avait sa sacoche en cuir sur la banquette arrière, avec armes, munitions et argent liquide. Il y avait même glissé le tablier de son père, et son vieux fendoir. Et il y avait aussi quelques armes supplémentaires à la ferme, genre vieille carabine de 12 d'O'Gara et un fusil à lunette pour tuer les cerfs.

— Juste un truc, reprit Andy. Il faut que je passe chez moi dire à ma mère qu'elle ne me verra pas pendant quelques jours.

— Appelle-la, lui dit Mick. Sers-toi de mon portable ou attends de lui téléphoner de la ferme.

— Je préférerais le lui dire de vive voix. Et j'ai une autre boîte de munitions pour mon flingue dans ma chambre. J'aimerais autant les emporter. Et ça me donnera l'occasion de fumer une cigarette. C'est que c'est loin, la ferme, sans cigarettes.

— C'est ta voiture que tu conduis, lui dit Mick. D'après moi, tu devrais pouvoir fumer dans ta voiture si tu en as envie.

— C'est dur pour les deux non-fumeurs que j'y transporte. C'est assez renfermé, même quand on baisse une vitre. Non, je vais juste en griller une avant de partir. Et puis il y a autre chose. Je vais dire à ma mère d'aller rendre visite à mon oncle Connie, au nord de Boston. Elle n'arrête pas de me répéter qu'elle ne l'a pas vu depuis une éternité et je ne vois pas meilleur moment pour qu'elle y aille. Non, parce qu'ils pourraient vouloir venir me cueillir moi aussi, et ça pourrait ne pas être trop grave s'il n'y avait que moi, mais elle, je ne voudrais pas qu'il lui arrive des trucs.

— Dieu, non !

— Qui sait même si elle voudra y aller ! Mais le lui suggérer ne peut pas faire de mal. Et quand je pense à Tom et à la vieille dame...

— Tu en as assez dit.

Il ne nous fallut pas longtemps pour regagner Bainbridge Avenue et nous garer devant sa maison. Andy descendit de la Caprice, remonta le trottoir au trot, sortit sa clé et entra chez lui. Au bout d'un moment, Mick reprit son portable et composa un numéro, puis,

presque aussitôt, referma son engin d'un petit coup sec.

— Je pensais que ce serait bien d'avertir O'Gara, dit-il, mais je ne veux pas l'appeler à partir de ce machin-là. Avec la chance que j'ai, quelqu'un pourrait nous entendre.

— Dans les plombages de ses dents, c'est ça. Bah, on trouvera bien une cabine.

— Il n'y a qu'à monter à la ferme. Il n'est pas si tard et O'Gara n'a pas besoin qu'on le prévienne.

Il garda le silence un instant et poussa un grand soupir.

— Allez, on change de place, reprit-il. Je vais passer derrière où je pourrai mettre mes pieds en hauteur. Il se pourrait même que je ferme les yeux et que je pique un petit somme en route.

Je descendis de la voiture et nous changeâmes de place. Mick fit le tour du véhicule et se rassit derrière, en se tournant assez de côté pour pouvoir remonter ses jambes.

Quelques minutes plus tard, Andy ressortait de chez lui. Il avait allumé une cigarette et s'arrêta sur le trottoir pour en tirer une grande bouffée. Il en tira encore une autre en se tenant près de la portière ouverte, puis expédia le mégot sur la chaussée. Des étincelles s'y allumèrent lorsque celui-ci en toucha le revêtement.

Enfin il monta dans la voiture, tourna la clé de contact et démarra en pompant sur l'accélérateur.

— On est partis, dit-il en souriant fort et tapant deux fois sur son volant. Feriez mieux de faire gaffe, les copains !

Il prit le Grand Concourse pour rejoindre la voie rapide du Cross-Bronx, puis fila droit vers l'ouest. Nous traversâmes le pont George Washington pour passer dans le New Jersey et rattrapâmes le Palisades Parkway. Mick était tellement silencieux que je me demandais s'il ne s'était pas endormi sur la banquette arrière lorsqu'il lança :

— Un truc auquel je pensais... C'est une idée géniale que tu as eue là, Andy.

— Ben, c'est-à-dire que j'avais pas mal de temps à tuer et pas de fléchettes pour me distraire.

— Tu es un fin stratège. Un vrai Michael Collins.

— Oh, allons !

— Non, c'est vrai.

— Je suis seulement son cousin de Russie. Vodka Collins.

— Nous allons les attirer dans un piège, le refermer comme il faut et c'est là que nous les aurons. Ah, je meurs d'impatience de voir la tête qu'il fera quand il apprendra ce que je vais lui infliger. C'est un gamin du Bronx, Andy. Le savais-tu ?

— Non.

— C'est le petit bâtard depuis longtemps oublié de Paddy Farrelly et je m'en vais l'expédier au même endroit que son sale bâtard de père. Oui, c'est un gamin du Bronx, bien qu'il en soit parti il y a de nombreuses années. Où donc est-il allé déjà, Matt ? Dans le nord de l'État ?

— Il avait dix ou onze ans quand il a quitté Valentine Avenue, lui répondis-je, mais je ne sais pas trop en quelle année ça s'est passé.

— Il habitait dans Valentine Avenue ? C'est à quoi... ? Deux rues de Bainbridge ?

— Vers le numéro onze cent, lui précisai-je, ce qui n'est quand même pas exactement à deux pas de chez toi. Ils ont déménagé quand il avait onze ans et c'est à Rochester qu'il a commis le crime qui l'a envoyé en prison, mais je ne sais pas où sa mère a filé entre-temps.

— C'est dans le Bronx qu'il a grandi, reprit Mick en faisant rouler les mots de sa phrase sur sa langue. C'est là qu'il a passé ses années de formation. Ce qui fait que nous pouvons le qualifier d'enfant du Bronx sans risque de nous tromper. Bah, seul un enfant du Bronx peut en coincer un autre, non ? Pendant que nous nous promenions, je me suis dit que le Bronx était vraiment un bourg splendide. C'est même devenu un sujet de plaisanterie pendant un moment, n'est-ce pas ? Mais il n'empêche : il y a quand même de beaux coins.

— C'est ce que je me disais moi aussi.

— Même Matt y a habité, ou je me trompe ?

— Non, non. Ta mémoire fonctionne parfaitement, Mick. Mais nous n'y avons vécu qu'un tout petit moment.

— Et donc on ne peut pas dire que tu sois un enfant du Bronx.

— Je ne pense pas, non.

— Ton père y avait un magasin. Il vendait des chaussures d'enfant.

— Ah, nom de Dieu, mais comment te souviens-tu de ça ?

— Je ne sais pas, me répondit-il. Comment faisons-nous pour nous rappeler certaines choses et en oublier d'autres ? Ce n'est certainement pas une question d'utilité des souvenirs. Il y a des tonnes de choses utiles dont je ne me souviens pas et le magasin de chaussures de ton père, lui, je ne l'ai pas oublié.

Un peu plus tard, il demanda :

— Ta mère va-t-elle bien, Andy ?

— Oui, Mick. Dieu merci, elle va bien.

— Dieu merci en effet, répéta-t-il en écho. Quand tu es allé lui parler tout à l'heure, tu as dû la trouver dans la cuisine.

— De fait, elle s'était garée devant la télé.

— Elle regardait une émission.

— Et lisait le journal en même temps. Pourquoi cette question, Mick ?

— Ah, je me demandais seulement. En lisant le journal... L'Écho d'Irlande, c'est bien ça ?

— Je n'ai même pas remarqué. Ça aurait pu.

— Et toi, tu le lis ?

— C'est plus pour les vieux, non ? Ou les jeunes blancs-becs qui débarquent du bateau.

— De nos jours, ça serait plutôt de l'avion. C'est une bien belle

famille que la tienne, tu sais ? Les Buckley, je veux dire. Des Irlandais du château pour certains. Tu connais cette expression ? Elle signifie qu'ils travaillaient avec les gens du château de Dublin, les représentants de la couronne d'Angleterre. Mais il y a d'autres Buckley qui, eux, étaient très républicains. Je me demande de quel côté penchaient les tiens.

Andy partit d'un grand rire.

— Il y a beaucoup de gens qui me demandent si je suis parent avec le grand Buckley, tu sais bien de qui je parle, le type qui cause long comme ça à la télé, mais toi, tu es le premier qui voudrait savoir de quel côté penchait ma famille en Irlande !

— Ta mère y est-elle jamais retournée ?

— Non. C'était juste une fillette quand elle est arrivée ici. Retourner là-bas ne l'intéresse pas. On a déjà assez de mal à l'obliger à aller voir son frère dans le Massachusetts.

— Ton oncle Connie, donc.

— Voilà.

— Et toi ? Tu t'es déjà rendu dans la vieille patrie ?

— Tu plaisantes ! Je ne suis jamais allé nulle part, Mick.

— Ah, tu devrais. Rien ne vaut les voyages pour s'élargir l'esprit, à mon avis, bien que j'aie peu voyagé moi-même. En Irlande, bien sûr, et en France. Matt est déjà allé en France. Et en Italie aussi, non ?

— Brièvement, lui répondis-je.

— Moi, jamais. Mais la dernière fois que je suis allé en Irlande, je suis descendu jusqu'en Angleterre pour voir si les Anglais étaient vraiment les démons que ma mère me disait quand j'étais encore dans ses jupons.

— Et ils étaient démoniaques ?

— Pas du tout. On n'aurait pas pu souhaiter plus gentils. On m'a traité décemment partout où je suis allé. Malgré tous les problèmes qu'ils ont avec les Irlandais, ils m'ont toujours fait sentir que j'étais le bienvenu.

— Peut-être ne savaient-ils pas que tu étais irlandais, lui suggéra Andy.

— Tu as parfaitement raison. Ils me prenaient sans doute pour un Chinois.

Alors que nous prenions la 209, il dit encore :

— C'est un bon plan, Andy. J'y réfléchis depuis quelques

kilomètres et... le seul problème sera de leur faire savoir où nous sommes sans qu'ils comprennent d'où vient le renseignement. Ça nous aiderait beaucoup de savoir qui les a aidés de tout ce temps. Tu as des idées là-dessus, mon garçon ?

Andy réfléchit, puis secoua la tête.

— Il y a pas mal de types qui traînent au Grogan, dit-il enfin.

— Plus maintenant.

— Oui bon, avant. Des gens qui te faisaient des courses ou te rendaient service dans les grosses affaires. Si j'avais à deviner, je dirais que quelqu'un en a coincé un, lui a offert deux ou trois verres et l'a fait parler.

— Tu crois donc que c'est ça ?

— À mon idée.

— Il y a une belle tradition en Irlande : celle qui fait haïr les mouchards, lui répondit Mick. Il y a même un film et voilà, je me rappelle bien le magasin de chaussures de ton père, Matt, alors pourquoi ai-je oublié le nom de l'acteur ? Je vois sa tête et je n'arrive plus à me rappeler son nom.

— Victor McLaglen, dis-je.

— C'est ça même ! Ah, l'homme qu'on détestait le plus en Irlande était bien celui qui bavassait de la gueule. La Mère du patriote. Tu connais cette chanson ?

Alana, Alana, l'ombre de la honte
Jamais encore n'est tombée sur ton nom.,

Puisse le lait que de mon sein je te donnai
Dans ton sang tourner au poison si tu mentais

— C'est la mère qui parle, nous expliqua-t-il. Elle presse son enfant de mourir au gibet plutôt que de dénoncer ses camarades.

Alana Machree, oh, Alana Machree,

Jamais sans femme ni menteur ne sois.

— Ah, cette chanson est bien vieille et terrible, mais ça donne une idée de ce qu'on pensait de la question au pays. Oui, c'est une bien grande tradition que de haïr les mouchards. Et naturellement, tu comprends ce que ça veut dire.

— Non, quoi ?

— Que nous avons une aussi belle tradition de mouchardage, me renvoya-t-il. Comment pourrions-nous avoir la première sans avoir la seconde ?

La Caprice n'était pas aussi confortable que la Cadillac. Elle n'était pas non plus aussi silencieuse et l'on y entendait, en plus des bruits de la route, une sorte de grincement derrière. Elle n'en restait pas moins agréable, avec Andy et moi à l'avant et Mick étendu à l'arrière, tandis que les faisceaux de ses phares découpaient les ténèbres devant nous. Je souhaitai presque que nous continuions de rouler ainsi à jamais.

Nous avons repris la route sans numéro lorsque Mick nous lança :

— C'est par ici que nous avons vu le cerf.

— Je m'en souviens, dit Andy. J'ai failli lui rentrer dedans.

— Mais tu ne l'as pas fait. Tu as eu tout le temps de t'arrêter.

— Et ce n'est pas plus mal. Il était grand. Si j'y avais pensé, j'aurais compté ses cors.

— Ses cors ?

— Oui, sur ses andouillers, Mick. C'est comme ça que les chasseurs classent les mâles, au nombre de cors qu'ils ont sur les bois. C'en était un gros, mais ne me demande pas combien il avait de cors. Je n'y faisais pas attention.

— Les chasseurs. O'Gara a mis des panneaux dans la propriété pour les empêcher d'entrer. Je n'ai pas envie qu'on y pénètre, tu le sais. Et je ne veux pas qu'on tue des cerfs sur mes terres. Ce sont de terribles prédateurs, on n'arrive pas à les tenir à l'écart du verger, mais il n'est pas question qu'on me les abatte. Je me demande pourquoi.

— Tu te radoucis avec l'âge.

— Ça doit être ça, acquiesça-t-il. Ralentis un peu, tu veux ?

— Ralentir ?

— Il y a des cerfs partout dans ce coin. Le grand mâle se tenait au milieu de la route, mais il y a des fois où ils te sautent devant sans prévenir.

Je songeai à Danny Boy et à sa liste, et m'imaginai un cerf en train de surgir entre des voitures garées le long d'un trottoir.

Andy relâcha l'accélérateur, la voiture ralentit un peu.

— Tiens, même que tu devrais t'arrêter là, reprit Mick.

— M'arrêter ?

— Ben quoi, il n'y a pas le feu. On va s'étirer les jambes et tu pourras fumer une cigarette.

— À dire vrai, je préférerais attendre. On y est presque.

— Arrête la voiture, insista Mick.

— Bon, d'accord, dit Andy. Faut juste que je trouve un endroit sur le bas-côté. Il devrait y en avoir un dans pas longtemps.

Mick reprit son souffle, puis se pencha en avant et serra le cou d'Andy avec son bras.

— Matt, me dit-il, tu prends le volant, voilà, c'est gentil. Andy, tu appuies sur le frein et tu y vas doucement, mon garçon, ou je te jure que je t'étrangle. Matt... tu nous fais quitter la route, voilà, c'est magnifique, et tu éteins le moteur. Et tu lui prends son flingue, celui à sa ceinture, là, et tu regardes s'il n'en a pas un autre sur lui.

— Mais c'est fou ! s'écria Andy. Mick, ne me fais pas ça.

Il avait deux armes, la première glissée devant dans sa ceinture, la deuxième au creux des reins. Je les lui pris toutes les deux, Mick me faisant signe de les poser sur le tableau de bord.

— Allez, Andy, tu descends, reprit-il. Maintenant. Le voilà notre espion, Matt. Notre petit mouchard. On se tient tranquille, Andy. Et n'essaie pas de fuir. Tu ne ferais pas dix mètres que je t'aurais fauché les deux jambes, tu le sais bien.

— J'y pense même pas, Mick. Tu te trompes complètement. Dis-le-lui, Matt, tu veux ? Il se trompe complètement.

— Je n'en suis pas si sûr.

Puis Mick me dit :

— Tu le savais, n'est-ce pas ?

— Je ne m'en suis pas rendu compte aussi vite que toi. Je sentais bien que tout ça nous menait quelque part, mais je croyais que tu allais à la pêche. Je n'ai pigé que lorsqu'il a dit que sa mère regardait la télévision.

— En lisant son journal.

— Voilà.

— Mais vous êtes devenus fous tous les deux ? Je serais un mouchard parce que ma mère regardait la télé ?

— Ce coup de fil que tu as passé, repris-je à l'adresse de Mick, une minute ou deux après qu'Andy soit entré chez lui... Tu m'as fait croire que c'était à O'Gara, mais tu as raccroché avant qu'il puisse répondre. En fait, tu n'avais pas appelé la ferme, c'est bien ça ? Tu avais fait le numéro d'Andy.

— Oui.

— Et c'était occupé, poursuivis-je. C'est là que tu as su qu'il était

en ligne et qu'il téléphonait à Dowling pour le prévenir de notre arrivée.

— Minute, dit Andy, je ne pige pas trop. Tu as appelé chez moi, Mick ? Pendant que je parlais à ma mère ?

— Sauf que tu ne lui parlais pas, Andy, lui répondit-il. Tu parlais au fils de Paddy Farrelly. Quel dommage que tu ne lui aies pas parlé à elle, Andy. Elle aurait pu te chanter un ou deux couplets de ma chanson. Tu sais, La Mère du patriote. J'espère que tu t'en souviens parce que moi, je n'ai pas le cœur à te la rechanter.

— C'était occupé et tu ne vas pas plus loin que ça ? C'était occupé ?

— Ça l'était.

— Mais putain, j'étais aux toilettes ! Peut-être a-t-elle passé un coup de fil pendant que je pissais. Pourquoi tu ne lui téléphones pas maintenant pour le lui demander ?

Mick poussa un soupir, puis tendit la main en avant et la posa sur l'épaule de son chauffeur.

— Andy, dit-il doucement, pourquoi crois-tu que les gens vont à confesse depuis des siècles ? Parce qu'ils se sentent mieux après. Et ne me raconte pas que tu n'as rien à avouer. Andy, regarde-moi. Andy, je sais que c'est toi.

— Aaaah, Dieu, Mick.

— Nous suggérer de tous monter à la ferme pour les y piéger ! C'est ça qui m'a mis la puce à l'oreille. Tu aurais mieux fait de me laisser trouver cette idée-là tout seul, peut-être en me faisant une légère suggestion pour me mettre sur la bonne voie.

« Comme ça tu n'aurais pas eu à craindre que je me doute de quelque chose dès qu'il aurait été question de la ferme. C'est que, vois-tu, ton assassin de copain est lui aussi tombé dans un petit piège. Il a appelé chez Matt, lequel Matt a appuyé sur les touches qui permettent de rappeler le dernier numéro. Et le bonhomme qui a décroché n'a pas dit grand-chose, mais dis, Matt... il n'avait pas un peu l'accent irlandais ? Et il ne parlait pas d'une voix douce ?

J'acquiesçai de la tête.

— Ça devait être O'Gara. Ils l'avaient gardé en vie pour qu'il puisse me répondre au cas où j'appellerais. « Il n'y a personne ici », a-t-il dit et c'est à ce moment-là qu'ils ont coupé la communication. Crois-tu que lui et sa femme soient encore de ce monde, Andy ? Ne les ont-ils pas déjà tués tous les deux... maintenant que tu les as prévenus de notre arrivée ?

— Putain, Mick !

— Andy, reprit-il, étais-tu là quand ils ont assassiné Tom ? Et la vieille dame dans le fauteuil roulant, hein ?

— Ils n'ont jamais dit qu'ils les tueraient.

— Et que croyais-tu qu'ils allaient faire d'elle ? La mettre dans un car pour Atlantic City avec un plein sac de quarters pour qu'elle puisse jouer aux machines à sous ?

— Ah, Dieu ! gémit Andy.

Il avait enfoui sa tête dans ses mains et ses épaules étaient secouées de soubresauts.

Gentiment, Mick lui dit encore :

— Comment t'a-t-il retrouvé, Andy ? Se souvenait-il de toi quand tu allais à l'école ?

— Il était un an derrière moi à Saint-Ignace.

— Et tu le connaissais bien, non ?

— Non, pas bien du tout, mais quand il s'est pointé, je l'ai reconnu immédiatement. Il avait la même tête que quand il était gamin.

— Et il t'a retourné. Contre moi.

Andy avait les bras pendants le long du corps. Et la bouche ouverte et les yeux vitreux. Il dit :

— Je ne sais pas ce qui s'est passé, Mick, je te jure. Ça devait être le coup de la carotte et du bâton. Il m'a dit que tu ne me filais que des rogatons et qu'il y aurait plein de fric à la clé si je passais de son côté. Il a aussi dit que je mourrais si je ne le faisais pas. Et ma mère avec.

— Ta mère.

— Oui.

— Tu aurais dû venir me voir tout de suite, Andy.

— Je sais. Ah, Dieu, je le sais ! Je n'aurais jamais cru...

— Quoi, Andy ?

— Je ne sais pas, dit-il. Je ne sais pas ce que je n'aurais jamais cru. Et d'ailleurs, ça changerait quoi ? Tu vas me tuer. Bah, merde, tiens, vas-y. Je ne peux pas dire que je ne l'aie pas mérité.

— Andy ! Pourquoi te tuerais-je ?

— Nous le savons aussi bien l'un que l'autre, Mick. Dieu sait que je t'ai donné une bonne raison de le faire.

— Ne t'ai-je pas dit que nous avions une belle tradition de

mouchardage au pays ? Tel qu'on fait son lit... peut-être, mais pourquoi se coucher dedans quand on peut le refaire ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Mick lui tapa sur l'épaule.

— Tu as changé de côté, tu vas recommencer et revenir dans le camp qui est le tien. Ils nous attendent, hein ? Nous allons les attaquer, oui, tous les trois, et nous les prendrons à leur propre piège.

— Tu me laisserais revenir ?

— Pourquoi pas ? Ah, Seigneur, Andy, tu es avec moi depuis des années et contre moi depuis quelques jours seulement. Nous avons besoin l'un de l'autre, Andy.

— Je suis un salaud, Mick. Tu es bon et je ne suis qu'une ordure.

— On oublie tout ça pour l'instant.

— On peut y arriver, Mick. Ils s'attendent à ce que nous entrions ici comme si c'était chez nous. Je gare la voiture à l'endroit habituel, je reste en arrière à fumer une cigarette pendant que toi et Matt vous montez à la maison. Et eux, ils en sortent armés jusqu'aux dents.

— Le plan n'était pas mauvais. Tu crois qu'ils ont posté une sentinelle ? Quelqu'un pour nous repérer dès que nous nous engagerions dans l'allée ?

— Ça se peut.

— À leur place, c'est ce que j'aurais fait, dit Mick. J'aurais mis quelqu'un à un endroit où il pourrait voir nos phares. Et O'Gara ? Ils l'ont déjà tué ?

— Je ne sais pas. Ils ne m'ont pas dit grand-chose. La logeuse de Tom Heany, ça m'a pris par surprise. Je ne pensais pas qu'ils feraient un truc pareil, vraiment pas.

— Et ça te chagrine, mais est-ce bien pire que d'avoir tué ce pauvre Tom ? Ah, laisse donc. Parler ne nous le ramènera pas, ni lui ni les autres. John Kenny et Barry McCartney. Tu savais qu'ils se rendaient au garde-meuble. Tu y es allé avec Dowling, n'est-ce pas ?

— Je suis resté dehors, lui répondit Andy. Pour qu'ils ne me voient pas. C'était censé être un hold-up sans histoires et c'était moi qui devais conduire le camion. Puis j'ai entendu les coups de feu.

Il reprit son souffle et ajouta :

— Je ne savais pas qu'ils iraient jusqu'à tuer, Mick. Au début, ce n'était qu'une façon de te faucher des trucs. Ils allaient piquer la bibine pour la revendre, et moi, je devais toucher un pourcentage.

— Et personne ne devait se faire descendre.

— Pas d'après ce que j'avais entendu dire. Et puis Barry et John sont morts et je me suis retrouvé en plein milieu du gâchis. Après, ça n'a fait qu'empirer.

— On ne contrôlait plus rien. Comme un feu de forêt.

— Pire.

— Pire. Peter Rooney, Burke et tous ceux qui y sont passés chez Grogan. Et l'ami de Matt qui était allé faire retraite chez les bouddhistes zen. Et moi qu'on garde pour la bonne bouche. Ils n'ont pas essayé de t'obliger à me tuer, Andy ? Tu n'aurais pas eu trop de mal. Une balle dans la nuque quand je regardais ailleurs... Plus facile que de tout piéger à la ferme et de m'y attirer.

— J'aurais jamais pu faire un truc pareil, Mick.

— Non, et je ne le pensais pas non plus.

— En plus qu'il veut le faire lui-même. Il te hait, Mick.

— Oui.

— Il dit que tu as tué son père. Je ne sais même pas s'il l'a jamais vu et puis même... qu'est-ce que ça peut faire ? Tout ça, c'est de l'histoire ancienne, bordel !

— La bataille de la Boyne aussi, Andy, et il y a des gens qui ne s'en sont toujours pas remis. Ça ne pouvait être que toi ou Tom, et quand j'ai vu le cadavre de Tom, ça ne me laissait plus que toi. Le comprendre m'a brisé le cœur.

— Mick...

— Mais tu es revenu et c'est ça qui compte. Ça fait plaisir de te retrouver dans notre camp, Andy.

— Ah, Seigneur. Tu n'auras plus jamais à t'inquiéter de moi, Mick. Je le jure devant Dieu.

— Allons, allons, comme si je ne le savais pas !

Et Mick appuya une main sur la nuque d'Andy, posa l'autre sous son menton et tira un coup sec – et lui brisa le cou.

— Je n'avais pas le choix. Que pouvais-je faire d'autre ?

Je n'avais pas de réponse à lui offrir. Il prit les clés de contact, fit le tour de la voiture pour gagner le coffre et l'ouvrit. Puis il revint, souleva le cadavre d'Andy sans qu'apparemment ça lui coûte le moindre effort, le jeta sur son épaule, le déposa doucement dans la malle arrière et referma vivement celle-ci. Comme le bruit, lorsqu'il fit ce geste, fut sec et soudain sur cette route de campagne silencieuse et plongée dans le noir !

— Pas le moindre choix, insista-t-il, et je te jure que je n'avais aucune envie de le tuer.

— Je ne pensais pas que tu y arriverais, lui répondis-je. Pas à ce moment-là en tout cas. Tu m'as surpris.

— Et lui aussi, ça ne m'étonnerait pas. Je voulais lui laisser un peu d'espoir, vois-tu, le mettre à l'aise. C'est la peur qu'on supporte le plus difficilement, et je voulais lui épargner ça. De la manière dont ça s'est passé, il a bien dû y avoir un moment où il a compris ce qui lui arrivait, mais ça a été fini tout de suite. Ah, Seigneur, que ce monde est mauvais.

— Ça, pour être mauvais !

— Une sale existence dans un monde sans pitié. Il était bien près d'être le fils que j'aurais voulu avoir. Paddy Farrelly s'en est fait faire un, en violentant cette chienne de Dowling, c'est probable, et voilà que ce fils couvre notre ville de sang pour venger la mémoire de son père ! Et que mon fils à moi l'y aide !

Il se redressa, puis respira un grand coup.

— Sauf que ce n'est pas mon fils et qu'il ne l'a jamais été.

Rien qu'un type décent mais qui ne comptait pas pour beaucoup. Il avait la main sûre et ne tremblait pas aux fléchettes ou au volant, mais... tu crois que j'aurais dû le laisser vivre ?

— Je ne peux pas répondre à cette question.

— Qu'aurais-tu fait, toi ? À ça tu peux répondre, non ?

— Tu n'aurais jamais pu lui faire confiance, dis-je.

— C'est vrai.

— Ni aller en paix en sachant ce qu'il avait fait. Tous ces gens, tout ce sang... Tel que je te connais, je ne vois pas comment tu aurais pu faire autre chose.

— Tel que tu me connais...

— Ben... tu n'as jamais été du genre à tendre l'autre joue.

— Non, reconnu-il. Je n'ai jamais été de ce genre-là. Et trop vieux pour apprendre d'autres grimaces, je le suis aussi, je dois dire.

Il se pencha en avant et ramassa un paquet de Marlboro qu'Andy avait laissé tomber.

— Un indice, reprit-il d'un ton ironique, et ça y est : voilà que j'y ai laissé mes empreintes ! Mais bon... qui donc s'en soucie, hein ?

Il jeta le paquet de l'autre côté de la route, se pencha de nouveau et retrouva le Zippo d'Andy. Je crus qu'il allait le jeter lui aussi, mais il le regarda en fronçant les sourcils et le fourra dans sa poche. Puis il se pencha encore une fois en avant pour saisir une poignée de poussière, qu'il jeta sur les cigarettes.

J'attendis pendant qu'il s'appuyait au flanc de la voiture pour se vider de sa fureur. Puis, d'une voix entièrement différente, il me dit :

— Ce qu'ils ne savent pas, c'est qu'il y a un autre chemin d'accès qui longe des domaines appartenant à l'État. Après, il y a une route qui passe derrière et s'enfonce dans ces terres, là-bas, et après encore on peut traverser quelques hectares de bois et arriver dans ma propriété, juste derrière le vieux verger. Ils n'auront pensé qu'à surveiller l'allée et s'attendent à voir trois bonshommes dans une voiture, et pas du tout deux types à pied.

— Ce qui nous donne un petit avantage.

— Dont nous aurons besoin vu que nous ne sommes que deux alors que Dieu sait combien ils sont. J'aurais dû le demander à Andy, mais le savait-il seulement ?

— Il y a sûrement les deux qui m'ont agressé. Donnie Scalzo et celui dont je n'ai jamais vu la figure. Le Vietnamien est mort, mais son associé, Moon Gafter, est toujours là et sera probablement disponible pour le bouquet final. Bref, trois types... et Dowling qui font quatre. Mais il pourrait aussi y en avoir un ou deux de plus dont nous ne savons rien.

— Quatre minimum, dit-il. Et très probablement cinq, peut-être même six. Tous déployés contre nous deux. Ils sont en défense et nous en attaque, ce qui est à leur avantage, mais nous connaissons mieux le

terrain qu'eux. D'où un léger plus côté champ de bataille.

— Ne pas oublier l'élément de surprise.

— Oui, ça aussi, acquiesça-t-il. Mais tu sais, je présume quand même beaucoup dans tout ça et je n'en ai pas le droit. Tu n'es pas obligé de prendre part à la conclusion. Tu peux rentrer chez toi.

Je me contentai de hocher la tête.

— Il est trop tard pour ça, lui répondis-je. À moins que nous décidions de rentrer tous les deux. Ils t'ont tendu un piège, tu l'as détecté et n'as pas foncé dedans tête la première, sans parler du fait que tu as zigouillé le type même qui avait tout arrangé, tu pourrais très bien t'en aller et les laisser se démerder avec la suite des événements.

— Je préfère leur régler leur compte tout de suite, dit-il, pendant que je les ai tous là, coincés dans leur fort.

— C'est ce que je pense aussi. Et je serai avec toi.

Nous remontâmes dans la Caprice. Il la fit démarrer. Je me surpris à me demander si la voiture était plus légère maintenant qu'Andy n'était plus avec nous, puis je me rappelai que le poids total en charge n'avait pas changé. Il était derrière le volant un instant plus tôt, maintenant il était seulement passé dans le coffre.

— Je me doutais de quelque chose, tu sais, reprit-il.

— Pour Andy ?

— Et depuis longtemps. Juste après les ennuis au bar, j'ai tout fait pour le lâcher et garder la voiture. Je ne voulais pas qu'il sache où j'allais. Et je ne lui ai pas donné le numéro de mon portable.

— Je ne sais pas trop pour ton histoire de double vue, lui répondis-je, mais je dirais que tu as toujours eu de bons réflexes.

— Il est même possible que ça se réduise à ça, mais bon... je ne sais pas. Laisse-moi me concentrer. Il y a le virage qui arrive et il est facile à louper. Ah mais... regarde-moi ça !

Droit devant nous, une bête après l'autre, toute une harde de cerfs traversait la route étroite en bondissant. J'en comptai huit et il se peut que j'en aie loupé quelques-uns.

— Ils font beaucoup de mal aux récoltes et aux arbustes, dit Mick, sans parler de la catastrophe qu'ils sont sur les routes, mais... Dieu qu'ils sont beaux à voir ! Comment diable peut-on les tuer ?

— J'ai un ami dans l'Ohio, un flic du nom d'Havicek, qui essaie toujours de me faire venir dans son coin pour aller chasser le cerf avec lui. Il n'arrive pas à comprendre pourquoi ça ne m'intéresse pas et

moi, je n'arrive pas davantage à comprendre pourquoi lui, ça le passionne.

— Tuer des gens est bien assez dur comme ça, me fit-il remarquer. Je n'ai pas de temps à perdre à flinguer des cerfs.

Il trouva la petite route de derrière et nous nous engageâmes dans le virage. Huit cents mètres plus loin, nous tombâmes sur un chaîne en travers de la voie. Un panneau y était accroché, où l'on annonçait que l'accès était interdit à toute personne non autorisée. Je descendis de voiture et décrochai la chaîne. Mick passa, je remis la chaîne en place et remontai dans la Caprice.

Nous suivîmes la route à une voie à travers les bois. Je ne saurais dire combien de temps nous roulâmes. Nous avançons avec une lenteur extrême, dépassant rarement les quinze kilomètres à l'heure. Je m'attendais à ce que des cerfs nous sautent devant à tout instant – et Dieu sait si les bois en étaient pleins –, mais nous n'en vîmes pas d'autres.

Pour finir, la route s'en vint finir dans une clairière. Nous y trouvâmes une petite cabane et une camionnette 4x4 rangée sous une bâche non loin de là. Mick attrapa sa sacoche sur la banquette arrière, en scruta le contenu et retira quelques objets qu'il transféra dans un sac en toile gris-marron. Essentiellement des armes et des munitions supplémentaires. Il y laissa l'argent et les papiers qu'il avait sortis de son coffre. Il avait déjà pris une lampe de poche en plastique rouge dans la boîte à gants lorsque, une idée qui me traversa, j'allai jeter un coup d'œil à la camionnette. Comme je m'y attendais, elle n'était pas fermée à clé et contenait elle aussi une lampe de poche, celle-là à boîtier en caoutchouc noir et deux fois plus puissante que celle de la Caprice. On l'avait fixée au-dessus de la portière passager à l'aide d'une pince.

— Superbe, ça, bonhomme, me lança Mick.

Je ne voyais pas d'autre issue que le chemin par lequel nous étions arrivés, mais, Mick ayant obliqué sur la gauche, un sentier apparut dans le faisceau de sa lampe. Il portait son sac en toile dans une main et sa lampe dans l'autre alors que, ma lampe dans une main, j'avais l'autre libre. Dans mon holster d'épaule le revolver qu'il m'avait donné, dans ma poche le petit automatique calibre. 22. Plus une arme que j'avais prise à Andy, encore un automatique, mais de 9 mm celui-là. Je le portais comme Andy l'avait fait, glissé dans ma ceinture au creux de mes reins.

Il faisait frais. Quand ce n'eût été que pour la chaleur qu'il me donnait, j'étais bien content d'avoir revêtu mon gilet en Kevlar. Sous mes pieds le sol était meuble et le sentier étroit. Le bruit de nos pas, je

n'entendais rien d'autre, mais il me semblait que nous faisions beaucoup de raffut. Pas que ç'aurait eu grande importance, je le voyais bien. Nous étions hors de portée d'oreille de tous ceux qui nous attendaient à la ferme.

Au bout d'un long silence, Mick me dit enfin :

— Il n'a pas eu de prêtre. Je me demande si c'est ennuyeux. Jadis nous pensions que ça l'était, mais beaucoup de choses ont changé au fil des ans. Je crois qu'il s'en moquait. De toute façon, prêtre ou pas, il va le voir.

— Le voir ?

— Le film de sa vie. Si c'est bien ça qui se produit, mais qui sait ce qui arrive à ce moment-là, hein ? Je le verrai bien assez tôt moi-même.

— Il se pourrait que nous soyons deux à le faire.

— Non, me répondit-il. Tu t'en sortiras.

— C'est promis ?

— Quasiment, dit-il. Tu seras bientôt chez toi, assis dans ta cuisine à boire du café avec ta bonne épouse. Je le sens, très fort.

— Encore un pressentiment.

— Et j'en ai un autre, ajouta-t-il, pour moi.

Je gardai le silence.

— « Tu as le don de double vue, me disait ma mère, et maintenant ça t'émerveille, mon petit, mais tu verras vite que c'est tout autant une bénédiction qu'une malédiction, car tu sauras des choses que tu aurais mieux aimé ignorer. » Dieu sait si ma mère s'est trompée sur des tas de choses, mais pas là-dessus. Je ne pense pas voir un autre lever de soleil, Matt.

— Si tu le crois vraiment, lui dis-je, pourquoi ne fais-tu pas demi-tour pour rentrer chez toi ?

— Non, allons-y.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il le faut. Parce qu'il n'est pas question que je fasse autrement. Parce que si je n'ai pas peur d'eux et de leurs armes, pourquoi faudrait-il que je redoute mes propres pensées ? Et que je te dise, Matt : ça m'est égal de mourir.

— Hein ?

— Qui aurait pu croire que je vive si longtemps ? On aurait dû

m'abattre depuis belle lurette, ou alors c'est moi qui aurais dû mourir tellement je suis inconscient. Oh, j'en ai bien profité. J'ai fait des trucs que j'aurais préféré ne pas faire, et il y en a d'autres que j'aurais aimé faire et que je ne ferai jamais, mais je ne changerais rien à rien si j'en avais le pouvoir. Et c'est aussi bien parce qu'au fond on n'en a jamais le pouvoir, n'est-ce pas ?

Et tes larmes non plus n'en laveront pas un mot...

— Non, dis-je, on ne l'a jamais.

— J'ai eu de la chance d'avoir eu ce que j'ai eu et si ça doit se terminer, eh bien, ça se terminera. J'ai vu mourir trop d'hommes pour craindre la mort. C'est peut-être douloureux, mais de la douleur il y en a plein dans la vie. Je n'en ai pas peur.

— La fois où tu étais en Irlande, me souvins-je, et où j'ai dû donner une valise pleine d'argent contre un enfant kidnappé et marcher droit sur des types armés pour procéder à l'échange [25]... Ces bonshommes n'étaient pas des plus stables, l'un d'entre eux étant même fou comme un lapin. Je me suis dit que j'avais toutes les chances d'y passer. Mais honnêtement, non, je n'avais pas peur. Je sais que je te l'ai probablement déjà raconté mille fois, mais t'ai-je jamais dit pourquoi ?

— Non, dis-moi.

— C'était juste une idée que j'avais dans la tête. Je comprenais enfin que j'avais déjà vécu trop longtemps pour mourir jeune. Je ne sais pas pourquoi je trouvais ça rassurant, mais c'était comme ça : je n'avais pas peur.

— Et ça remonte à quelques années, dit-il, et j'en ai deux ou trois de plus que toi.

Il s'éclaircit la gorge et ajouta :

— Moi non plus, je n'aurai pas de prêtre et tu sais... je dois dire que ça m'ennuie.

— Vraiment ?

— Pas qu'il me manquerait quelque type à face de lait caillé et collier de chien pour me toucher le front et m'expédier tout frissonnant à notre Seigneur, dit-il. Ça, je m'en moque. Mais j'ai depuis toujours dans l'idée que j'aurais au moins une chance de me confesser entièrement avant de mourir. Et j'ai toujours pensé que je mourrais plus facilement si j'avais le poids de mes péchés en moins.

— Je vois.

— Vraiment ? Comme si tu pouvais voir quoi que ce soit alors que

tu n'as pas été élevé dans la vraie foi ! Ce n'est pas facile d'expliquer la confession à quelqu'un qui n'est pas catholique, tu sais. Ce que c'est, et ce que ça te fait.

— On a un truc du même genre à Alcooliques anonymes.

— C'est vrai ?

Il s'arrêta net.

— Je n'ai jamais entendu parler de ça. Vous avez le sacrement de la confession ? Vous allez voir des prêtres pour vous laver de vos péchés ?

— Pas exactement, lui répondis-je, mais je crois que ça revient à peu près au même. Ce sont comme des étapes.

— Il y en a douze, c'est ça ?

— Voilà. Tout le monde n'y prête pas attention, surtout au début quand on a déjà bien assez de mal à ne pas repiquer au truc, mais ceux qui suivent ce programme semblent avoir de meilleures chances de rester à jamais sobres. Ce qui fait que, tôt ou tard, la plupart des gens s'y mettent.

— Et la confession en fait partie ?

— C'est la cinquième étape, lui répondis-je. Pour être plus précis, mais... tu es sûr de vouloir entendre tout ça ?

— Bien sûr.

— Ce qu'il faut faire, c'est reconnaître devant Dieu, devant soi-même et devant un autre être humain la nature exacte de ses torts.

— De ses péchés, me corrigea-t-il. Mais comment faites-vous pour distinguer ce qui est un péché de ce qui n'en est pas ?

— Il faut le trouver tout seul, lui répondis-je. Il n'y a pas d'autorité suprême à Alcooliques anonymes. Personne qui commande.

— Ce sont les fous qui dirigent l'asile.

— En gros. Et la manière dont on aborde l'étape est elle-même sujette à interprétation. Le conseil que j'ai reçu fut d'écrire tout ce que j'avais fait de troublant dans ma vie.

— Ah, mon Dieu ! Tu n'as pas eu des crampes à la main à la fin ?

— Si, c'est exactement ce qui s'est produit. Après, je me suis assis devant mes notes et j'en ai parlé avec quelqu'un.

— Un prêtre ?

— Il y en a qui font ça avec un ministre du culte. Au début, c'était comme ça qu'on procédait d'habitude. Aujourd'hui, les trois quarts des

gens font ça avec leur responsable.

— C'est ce que tu as fait ?

— Oui.

— Et c'était ton copain bouddhiste ? Pourquoi ne puis-je jamais me rappeler son nom ?

— Jim Faber.

— Et tu lui as dit tout ce que tu avais fait de mal.

— À peu près. Il y a bien eu des choses auxquelles je n'ai pensé que plus tard, mais je lui ai dit tout ce dont je me souvenais sur le moment.

— Et après ? Il t'a donné l'absolution ?

— Non, il a juste écouté.

— Ah.

— Et après il a dit : « Bon, ça y est. Comment te sens-tu maintenant ? » Et je lui ai répondu que je me sentais à peu près pareil qu'avant, et lui m'a dit : « Pourquoi tu ne prendrais pas un peu de café ? » Et c'est ce que nous avons fait, et ça a été fini. Mais plus tard, je me suis senti...

— Soulagé ?

— Je crois, oui.

Il acquiesça d'un signe de tête.

— J'ignorais absolument que vous faisiez ce genre de trucs, reprit-il. Ça ressemble pas mal à la confession, mais c'est plus formel et rituel chez nous. Pas surprenant, hein ? Chez nous, tout est toujours plus formel et ritualisé. Mais... tu n'as jamais fait ça comme nous, si ?

— Non, bien sûr que non.

— « Non, bien sûr que non. » Il n'y a jamais de « bien sûr que oui », avec toi ! Tu es pourtant venu à la messe avec moi. Plus que ça, même : tu as fait la sainte communion. T'en souviens-tu ?

— Comme si je pouvais avoir oublié !

— Et moi donc ! Ah, Dieu, que ce moment fut bizarre. On revenait de Maspeth avec du sang sur les mains, et tous les deux, Matt, et hop, on file à Saint-Bernard pour assister à la messe des bouchers. Et comme toujours, on reste assis pendant que les autres s'en vont communier quand, tout d'un coup, voilà que tu te lèves et que tu gagnes l'autel avec moi sur les talons ! Moi qui ne m'étais pas confessé depuis des décennies et toi, une espèce de païen même pas baptisé ! Et

on a communié !

— Je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Et moi, je me demande toujours pourquoi je t'ai suivi. Mais c'est vrai qu'après je me suis senti merveilleusement bien. Je ne saurais pas te dire pourquoi, mais c'était comme ça.

— Même chose pour moi. Et je n'ai plus jamais refait un truc pareil.

— J'espère bien, dit-il. Ni moi non plus, tu peux en être sûr.

Nous continuâmes d'avancer en silence, puis il reprit :

— Rituel et formalisme, disais-je. « Bénissez-moi, mon père, car j'ai péché », c'est comme ça que je commençais autrefois. Quarante ans et des poussières depuis la dernière fois que je me suis confessé. Ah, doux Jésus ! Quarante ans !

Je gardai le silence.

— Et après, je ne sais plus comment j'enchaînais. Je ne crois pas qu'il y ait un seul commandement que je n'aie pas enfreint. C'est vrai que je n'ai jamais touché aux enfants de chœur, et on ne peut pas en dire autant de certains prêtres, mais comment m'en vanter alors que c'est tout simplement parce que je ne suis pas de ce bord-là que je les ai épargnés ? Et si je repassais les commandements en revue, l'un après l'autre ?

— Pour la cinquième étape, certains reprennent la liste des péchés mortels... Tu sais, orgueil, cupidité, colère, gourmandise...

— Ça pourrait être plus facile. Il y a sept péchés capitaux, trois de moins que les commandements. Mais j'aime bien ta façon de procéder. On dit juste les péchés qui pèsent sur la conscience... et ceux-là, j'en ai plus qu'il n'en faut ! J'ai mal vécu, Matt, et j'ai fait de très vilaines choses.

Une brindille se brisant sous ma chaussure, j'entendis quelque chose détalier dans les buissons, un petit animal que nous avons dû surprendre. Dans le lointain j'entendis aussi ce qui devait être un hululement de hibou. Je ne pense pas en avoir jamais entendu auparavant. Mick s'arrêta et s'adossa à un tronc d'arbre.

— Une fois, reprit-il, j'essayais de faire parler un bonhomme qui avait de l'argent caché quelque part et ne voulait pas me dire où. Le cogner ne faisait que renforcer sa détermination. Je me suis penché en avant et lui ai arraché un œil, là, pof, droit hors de la tête. Et je l'ai tenu dans la paume de ma main et je le lui ai montré. « Tiens, lui ai-je dit, y a ton œil qui te regarde... et il voit tout ce qu'il y a dans ton âme. Bon alors... tu veux que je t'arrache l'autre ? » Il a parlé et nous

avons récupéré l'argent. Pour finir, j'ai collé le canon de mon flingue dans le trou de l'œil qui lui manquait et je lui ai fait sauter la cervelle.

Il se tut, ses paroles flottant dans l'air autour de nous jusqu'à ce qu'une petite brise arrive enfin à les emporter.

— Et il y a eu aussi la fois où j'ai...

J'ai presque tout oublié de ce qu'il me raconta.

Je ne saurais dire comment cela arriva. Ce n'est pas que je n'aurais pas prêté attention à ses propos. Comment l'aurais-je pu ? L'invité à la noce aurait eu moins de mal à oublier le Vieux Marin.

Il n'empêche. A peine m'entraient-ils dans la conscience qu'ils s'en envolaient. Tout se passait comme si je n'étais qu'une manière de chenal, de passage obligé pour sa confession. Peut-être en va-t-il de même pour les prêtres et les psychiatres qui reçoivent ce genre d'aveux du matin au soir. Ou peut-être pas. Je ne saurais le dire.

Nous avançons et il me parlait, parfois volubile, parfois presque laconique. Il y eut même un instant où nous arrivâmes dans une clairière et nous assîmes par terre pour qu'il continue de parler tandis que je continuais de l'écouter.

À un autre moment enfin il en eut terminé.

— C'est plus loin que dans mon souvenir, reprit-il. Mais ça va moins vite la nuit et nous nous sommes arrêtés de temps en temps. Ce ruisseau marque la limite de ma propriété. C'est juste un fossé à sec dans la pleine chaleur de l'été, mais un vrai torrent quand la neige fond au printemps. Essayons de trouver un endroit où le traverser sans nous mouiller les pieds.

Nous y parvînmes, en sautant sur deux ou trois pierres.

— Et quand il a eu fini de t'entendre, ton ami bouddhiste, je veux dire, commença-t-il, puis il se reprit : Jim Faber.

— Ah, tu te souviens de son nom.

— Je ne suis pas encore un cas désespéré. Et donc, quand il a eu fini de t'entendre, qu'est-ce qui s'est passé ? Il ne t'a pas absous de tes péchés, si ? T'a-t-il au moins ordonné pénitence ? Quelques prières à dire ? Des Ave, des Notre Père ?

— Non.

— Il n'a pas poussé plus loin ?

— Le reste m'incombait. Dans notre façon à nous, nous devons nous pardonner nous-mêmes.

— Mais comment, pour l'amour de Dieu ?

— Eh bien, il y a d'autres étapes. Il ne s'agit pas vraiment de pénitences, mais cela fonctionne peut-être de la même manière. Il faut faire amende honorable pour le mal qu'on a commis.

— Mais comment savoir par où commencer ?

— Et s'accepter, ajoutai-je, c'est très important et ne me demande pas comment on doit procéder. Ce n'est pas vraiment ma spécialité.

Il réfléchit à la question, puis hocha lentement la tête, les commissures de ses lèvres s'étirant un rien.

— Ce qui fait que tu ne vas pas me donner l'absolution, dit-il.

— Je le ferais si je pouvais.

— Ah, quelle espèce de prêtre fais-tu donc ? La pire, c'est couru. Tel que je te connais, tu transformerais le vin en eau.

— Le miracle de l'insubstantiation, déclarai-je.

— Le vin qui se fait Perrier, marmonna-t-il. Avec toutes les petites bulles.

Nous fûmes sur ses terres dès que nous eûmes franchi le petit ruisseau, et au bout de cinq minutes de marche à travers bois, nous tombâmes sur un bout de terrain dégagé. Sur la butte à l'autre extrémité de la clairière se trouvait le verger au bord duquel nous avions enterré Kenny et McCartney. Au-delà c'étaient les jardins, l'enclos à cochons et le poulailler et, plus loin encore, bien plus loin, la vieille ferme.

— À partir de maintenant, dit-il, il vaudrait mieux nous taire car les voix portent. Ils ne peuvent pas nous entendre de si loin, mais les bêtes, elles, le pourraient. De fait, ça va être la croix et la bannière pour passer devant l'enclos à cochons sans que ceux-ci s'en aperçoivent. Même si nous ne faisons pas de bruit, ils sentiront notre odeur et ne me demande pas comment ils peuvent sentir quoi que ce soit derrière le mur de leur puanteur, ça n'a jamais cessé de m'étonner.

Il y avait aussi quelques pintades dans le poulailler, me précisa-t-il, et c'étaient de bien jolies créatures qui faisaient leurs nids dans les arbres et un raffut du diable dès qu'on s'en approchait, mais O'Gara aimait bien en avoir. Il adorait leur allure et l'assurait toujours qu'elles constituaient un mets de choix et fort apprécié sur les meilleures tables. Mick, lui, les trouvait plus filandreuses que le poulet et beaucoup moins agréables au goût. Mais, véritables chiens de garde ailés, elles étaient un excellent système d'alarme. Il fallait donc s'attendre à ce qu'elles fassent un peu de bruit et que les cochons se mettent à grogner, quelles que soient les précautions que nous prendrions pour passer à côté d'eux. Cela dit, c'étaient des citadins que nous allions attaquer et que pouvaient donc comprendre des garçons de la ville à tel ou tel grognement ou caquètement qui proviendrait des animaux de la ferme ?

Nous éteignîmes nos lampes de poche. Le clair de lune était assez fort pour que nous puissions avancer dans la clairière. Nous y allâmes doucement, soulevant les pieds avec soin et les reposant doucement par terre. Dès que nous eûmes dépassé le verger, j'aperçus des lumières dans le corps de ferme. Aucun bruit ne me parvenait hormis celui de ma respiration.

Nous continuâmes d'avancer. Nous tombâmes sur un chemin gravillonné, mais veillâmes à marcher sur le bord, où l'herbe, bonne et mauvaise, faisait moins de bruit que les cailloux sous nos chaussures. Une fenêtre éclairée n'arrêtait pas d'attirer mon attention. J'imaginai tous ces types dans la pièce, assis autour d'une table, à manger et boire des trucs sortis du vieux frigo, à ouvrir des bocaux et y avaler à pleine cuillerées les confitures que M^{me} O'Gara avait faites. Je ne voulais pas me l'imaginer, je voulais me concentrer sur ce que je faisais, mais pas moyen, ces représentations me remplissaient la tête.

Mick s'arrêta net et m'attrapa le bras.

— Écoute, me chuchota-t-il.

— Quoi ?

— Ça y est, dit-il. Près comme nous sommes, nous devrions les entendre.

— Dans la maison ?

— Non, les bêtes. Elles peuvent nous entendre. Elles devraient bouger et nous devrions les entendre.

— Je n'entends rien, lui chuchotai-je en retour, mais pour les sentir !

Il acquiesça d'un signe de tête et renifla, encore et encore.

— J'aime pas beaucoup ça, dit-il.

— Tu n'es pas le seul.

Il fronça les sourcils. L'air de la nuit lui disait quelque chose que je ne comprenais pas. Il faut croire qu'il avait l'habitude de renifler ses cochons et ses poules et savait quand quelque chose ne sentait pas comme il fallait.

Il porta un doigt à ses lèvres, puis ouvrit la marche. L'odeur se fit de plus en plus forte au fur et à mesure que nous approchions de l'enclos à cochons. Mick alla droit sur la clôture et posa la main sur la barre du haut. Pas un bruit à l'intérieur et brusquement moi aussi je sentis l'espèce de supplément de puanteur qui montait des excréments animaux.

Mick ralluma sa lampe, en fit glisser le faisceau tout autour de l'enclos et l'immobilisa dès qu'il éclaira la forme d'un cochon mort. Couché sur le flanc, l'animal gisait dans son sang, tout un côté criblé de balles. Un coup de lumière à droite, un coup de lumière à gauche, je vis tous les trous que les projectiles avaient faits.

Mick éteignit à nouveau sa lampe, hocha la tête comme s'il se parlait à lui-même, puis se dirigea vers le poulailler. C'était là aussi la

même histoire, en plus sordide, avec des plumes et du sang partout. Mick resta immobile devant le carnage et se mit à respirer fort, à plusieurs reprises. Finalement il pivota sur ses talons et repartit dans la direction d'où nous venions.

Ma première idée fut qu'il avait décidé de tout laisser tomber, absolument tout, et que nous allions retourner au petit ruisseau, le franchir en sens inverse, retraverser le bois et regagner l'endroit où nous avions garé la Caprice. Mais je savais que ce n'était pas possible et compris enfin qu'il repartait vers la petite cabane à outils, celle qui ressemblait à un chalet d'aisance. Je savais qu'il s'y trouvait une pelle, aussitôt une autre idée folle me vint : il allait enterrer toutes les bêtes qu'on lui avait assassinées. Mais ça non plus, ça n'était pas possible.

Il dit :

— C'est comme ça que tue le vison, ou la belette quand elle entre dans un poulailler. Toutes les poules sont tuées, mais aucune n'est mangée. On pourrait croire à de la sauvagerie aveugle, mais, tu vois, la belette a une raison. C'est le sang qu'elle veut. Elle le boit dans chaque animal et délaisse sa chair. Ce qui fait que si tu t'imaginais de la traiter de suceuse de sang, tu ne ferais que dire la simple vérité. La belette a soif de sang.

Il se tourna vers moi :

— Et ce qu'eux, ils voulaient, c'était s'entraîner au tir. L'occasion de tester leurs armes et de s'épater mutuellement. Sans parler de la joie qu'il y a à tirer sur des animaux, à les regarder vaciller à droite et à gauche avec le sang qui leur gicle de partout et à leur tirer encore dessus, encore et encore.

Je réfléchis à ce qu'il venait de me dire et acquiesçai de la tête.

— D'une certaine manière, ajouta-t-il, ça me facilite la tâche.

— Comment ça ?

— J'essayais de trouver un moyen de sortir les O'Gara de la ferme. Peut-être y avait-il une chance qu'ils soient toujours vivants. C'est bien lui qui t'a répondu quand tu as appelé ?

— Je ne pourrais pas en jurer, mais je crois que oui.

— C'est pour ça qu'ils ne l'avaient pas supprimé. Pas au cas où tu téléphonerais, car ils n'ont pas pensé que ça puisse se produire. Mais au cas où moi, je l'aurais fait. J'aurais pu avoir envie de le prévenir et eux, ils l'auraient eu sous la main pour me répondre. On lui colle une arme sur la tempe, on en fait autant sur celle de sa femme, il n'aurait pas pu faire autrement que d'en passer par leurs quatre volontés.

— Tu crois qu'ils pourraient encore être vivants ?

— Non, me répondit-il, et ça, tu peux me le reprocher si tu en as envie. C'est le coup de téléphone d'Andy qui les a tués. Si je l'avais empêché de retourner chez lui, il n'aurait pas eu l'occasion de les appeler. Et eux, ils n'auraient pas tué les O'Gara qui seraient toujours de ce monde en ce moment. J'y ai bien pensé, vois-tu, mais trop tard. Je l'ai compris quand j'ai appelé le numéro d'Andy et suis tombé sur le signal occupé. Et maintenant ils vont savoir que nous nous sommes mis en route, me suis-je dit juste avant de saisir les conséquences de l'erreur que j'avais commise.

— Tu ne peux pas te le reprocher.

— Je pourrais, me renvoya-t-il, mais je ne vais pas trop me gaspiller à gémir là-dessus. Coup de téléphone ou pas, il se pourrait bien qu'ils les aient déjà tués. Par ennui, parce qu'ils n'avaient plus rien d'autre à flinguer. Et même si les O'Gara étaient encore vivants maintenant, il y aurait peu de chance pour qu'ils respirent encore dans une heure. Nous avons déjà assez de travail devant nous pour ne pas nous soucier de faire sortir vivantes deux personnes de cette maison.

Il poussa un soupir et ajouta :

— C'est pourtant une vie irréprochable qu'ils ont menée, tous les deux. Bah, ils seront arrivés au paradis avec quelques heures d'avance, c'est tout. Parce qu'ils sont déjà là-haut, tu ne crois pas ? Pendant que nous, nous sommes encore ici-bas, en enfer.

— On a encore un avantage sur eux, reprit-il. Ils sont bêtes.

Tantôt dedans, tantôt dehors, il s'agitait autour de la petite cabane à outils, préparant ses munitions, remplissant d'essence bocaux et bouteilles et bouchant ces derniers à l'aide de morceaux de chiffons. Accroupi à côté de lui, je l'éclairais de ma lampe. La cabane se trouvait tout à l'arrière de la propriété, près du verger, à quelques pas de l'endroit où nous avions creusé une tombe pour deux. Le monticule s'était un peu tassé depuis que nous l'avions fait, mais on en voyait encore la convexité.

Le bâtiment de ferme se dressait quelques centaines de mètres plus loin. Ils ne pouvaient pas nous entendre à cette distance, mais Mick n'en parlait pas moins à voix basse.

— Bêtes, répéta-t-il. C'est plus que de la bêtise qui les a conduits à massacrer mes cochons et mes poulets, mais c'est de la bêtise quand même. Et si nous avions décidé de revenir ? Si j'avais insisté pour qu'on revienne jusqu'ici avec Andy parce que je voulais examiner la tombe, jeter un coup d'œil aux bêtes ou n'importe quoi d'autre, bon sang ! J'aurais vu le carnage et la grande surprise qu'ils nous prépareraient n'en aurait pas été une du tout. Et c'est bon signe, cette bêtise. Quand on est bête pour un truc, on peut très bien l'être pour un autre. Donne-moi un coup de main pour ça, tu veux, mais n'en prends pas plus que tu ne peux en porter. Pas question de laisser tomber ces machins-là ou de faire le moindre bruit. Mieux vaut encore faire deux voyages.

Nous en fîmes trois en tout, transportant nos bocaux et nos bouteilles, transportant même le jerrican maintenant à moitié vide, transportant le sac en toile rempli d'armes et de munitions supplémentaires. Quand nous eûmes fini, Mick s'adossa contre un piquet de la clôture et reprit son souffle, puis attrapa la flasque en argent dans sa poche revolver. L'en sortit, la regarda, puis la remit dans sa poche sans y toucher.

Et rapprocha sa tête de la mienne et me souffla :

— Bêtes comme ils sont, ils pourraient même avoir oublié de poster une sentinelle. Mais il faut nous en assurer et je préférerais

presque qu'ils en aient mis une. On pourrait la liquider et faire tomber d'autant le handicap.

Nous laissâmes nos lampes de poche avec les bouteilles, les bocaux et les armes de rab. Mick glissa la main dans le sac en toile et en ressortit un silencieux. Il s'assura qu'il convenait bien à son pistolet, puis l'ôta de ce dernier, et le remit dans sa poche avant de replacer son arme dans sa ceinture.

Nous nous approchâmes de la maison, en continuant de bien soulever les pieds et de les reposer par terre sans faire de bruit et en prenant soin de rester dans l'ombre, de ne marcher qu'à petits pas avant de nous arrêter pour écouter, puis de recommencer à avancer. Lorsque enfin nous arrivâmes au niveau du bâtiment, j'entendis des bruits par une fenêtre ouverte. Une conversation, dont l'un des interlocuteurs avait la voix haute d'une femme. L'espace d'un instant, je crus qu'il s'agissait de M^{me} O'Gara, mais une seconde plus tard je compris que c'était la télé. Ils avaient pris possession des lieux, ils y avaient tué tous les gens et toutes les bêtes, ils avaient tendu leur piège et maintenant ils regardaient la télévision.

Lorsque nous eûmes dépassé la maison d'une vingtaine de mètres, j'expirai fortement et me rendis compte que je retenais mon souffle depuis un bon moment, me contentant de respirer à petits coups comme si j'avais peur de troubler l'air. Nous étions déjà plus loin que l'endroit où ils auraient eu le plus de chances de nous entendre, mais la tâche qui nous attendait n'en était que plus difficile. Nous devons trouver une sentinelle alors que nous ignorions où elle était et, de fait, ne savions même pas s'il y en avait une.

Mick ouvrait la marche en se tenant sur le côté gauche de l'allée gravillonnée cependant que je restais sur la droite, cinq ou six mètres derrière lui. Je n'avançais que lorsqu'il le faisait, et m'arrêtais dès qu'il s'immobilisait. L'allée était longue et s'incurvait doucement sur la gauche. Nous la suivîmes en épousant la descente qu'elle amorçait au flanc de la colline. Elle était aussi bien ombragée par des arbres et des buissons, tellement même que je me vis contraint de poser les pieds par terre sans voir où je le faisais. Ma progression était lente, mais pas aussi silencieuse que je l'aurais souhaitée.

Et là, devant moi, Mick s'arrêta net. Je me demandai pourquoi, puis j'entendis à mon tour – le bruit était faible, mais reconnaissable entre tous. Droit devant nous, une petite musique s'élevait.

Mick se remit à avancer avec précaution tandis que je lui emboîtais le pas. Le bruit augmenta. Enfin Mick leva le bras pour me faire signe de ne plus bouger et porta un doigt à ses lèvres. Puis il enfonça une main dans sa poche et de l'autre sortit son arme de sa ceinture. Je

compris qu'il y montait son silencieux.

Brusquement il repartit et s'enfonça dans les ténèbres, où je le perdis bientôt de vue. Je sortis mon revolver de mon étui d'épaule et le serrai dans ma main. J'écoutai attentivement et n'entendis qu'une radio qui jouait une chanson de country and western. L'air me semblait familier, mais rien à faire pour en retrouver les paroles.

Une odeur m'ayant chatouillé les narines, je reniflai. De la fumée de cigarette, voilà ce que je sentais.

Puis j'entendis ce qui devait être des coups de feu. Je ne les aurais sans doute pas perçus si je n'avais pas dressé l'oreille, et ne les aurais sûrement pas reconnus si je n'avais pas su à quoi m'attendre. On aurait dit le bruit d'une bulle de chewing-gum quand on la fait crever à l'intérieur de sa bouche.

Mick ressortit des ténèbres et me fit signe d'avancer. Je me remis à marcher sans bruit bien que nous soyons toujours assez éloignés du corps de ferme pour que personne ne puisse entendre nos pas. Cela dit, il n'était pas non plus nécessaire de faire du raffut pour le plaisir.

Sur le bord du chemin, un homme s'était affalé sur un pliant en toile. Il portait une veste d'échauffement des Chicago Bulls et un Levi's. Chaussettes blanches, Doc Martens aux pieds. Il tenait une arme sur ses genoux, un 9 mm avec chargeur surdimensionné pouvant contenir dix à douze projectiles. Mais il n'aurait plus jamais l'occasion de s'en servir, car ses beaux jours de tueur étaient maintenant terminés. Il avait reçu deux balles, une en pleine poitrine et l'autre au milieu du front. S'il connaissait cette ordure, Danny Boy pouvait ajouter son nom sur sa liste.

Par terre, à côté du bonhomme, un petit transistor allumé et, juste à côté, un pichet de vin de deux litres aux trois quarts plein. Et aussi un téléphone cellulaire et, quelques mètres plus loin, la cigarette qu'il avait fumée. Mick tendit le pied en avant et l'écrasa, puis hésita, et finit par écraser aussi le téléphone.

Il tenait le Zippo d'Andy dans sa main, il en fit tourner la molette et approcha la flamme du visage du mort. Je le regardai un bon coup et secouai la tête. Je n'avais jamais vu ce type.

— C'était peut-être un de mes agresseurs, murmurai-je. Pas Scalzo, celui que je ne suis jamais arrivé à voir de près. Et bien sûr, c'était des chaussures souples qu'il portait ce soir-là, pas des Doc Martens.

— Que ça lui serve de leçon.

— Tu as été un meilleur prof que moi, en l'occurrence. Tu rallumes ta lumière, s'il te plaît ? Une dans le cœur et une dans la tête, et les

trous sont gros mais il n'y a pratiquement pas de sang. Je ne sais pas quel projectile l'a atteint en premier, mais il a été fatal.

— Mais bon Dieu, Matt, me lança-t-il, tu ne vas quand même pas faire un constat, si ? On sait très bien qui l'a tué.

Il referma son briquet, le rangea, ôta le silencieux de son flingue, le glissa dans sa poche, puis enleva le chargeur de l'automatique et remplaça les deux balles qu'il avait tirées. Il ramassa les douilles et s'était mis en devoir de les empocher lorsqu'il changea d'avis, les essuya sur sa chemise et les jeta sur les genoux de l'homme mort.

Que nous laissâmes tout seul, avec son arme et les douilles sur ses genoux, tandis que par terre la radio continuait de jouer.

Je m'étais posté à l'arrière de la maison. Devant moi, une grosse armoire en métal, porte ouverte. J'avais posé la main sur le disjoncteur général et, penché le plus à gauche que je pouvais, tentais de voir le coin de la bâtisse où Mick se tenait. Il avait passé le tablier de boucher de son père. J'avais essayé de l'en dissuader – ça le rendrait trop visible –, mais il n'avait rien voulu entendre. Soudain il me fit le signal et j'abaissai la manette, coupant ainsi toute l'électricité dans la ferme.

Aussitôt le bâtiment fut plongé dans le noir, aucun bruit n'en montant plus dans l'instant. Ce silence ne dura que quelques secondes, mais déjà Mick s'était mis en mouvement : la mèche d'une de ses bouteilles qui s'allume et le cocktail qui s'envole, Mick qui court sur une douzaine de mètres vers la droite pour allumer une autre mèche et c'est un deuxième cocktail qui s'élève dans les airs.

Dans la maison, ce fut le vacarme. On hurlait, s'appelait, repoussait des chaises, se cognait dans des murs et des tables dans le noir. Je repartis en courant vers mon petit tas de bocaux et de bouteilles, craquai une allumette, enflamai un morceau de tissu qui tenait lieu de mèche et balançai mon premier cocktail dans une fenêtre du rez-de-chaussée. Le verre qui se brise, la bouteille qui disparaît à l'intérieur, puis l'explosion et les flammes qui bondissent derrière ce qu'il reste de la fenêtre.

D'autres explosions se produisaient maintenant de l'autre côté de la maison. À l'intérieur, les hommes n'arrêtaient plus de se gueuler dessus. J'allumai, puis expédiai les deux bocaux qui me restaient, le premier dans une fenêtre du premier, le second dans la porte de derrière, juste au moment où quelqu'un tentait de l'ouvrir. Ma bombe explosa à l'impact, de belles flammes se mettant à fleurir dans le passage.

Je me couchai par terre. Une fusillade se fit entendre devant la maison, puis une forme apparut à une fenêtre de derrière. Je tirai dessus, la personne que j'avais visée me renvoya deux ou trois balles avant de se retirer.

Je m'accroupis à nouveau et gagnai en rampant un endroit d'où je

pourrais voir ce qui se passait devant sans cesser de couvrir la porte de derrière. Une balle siffla au-dessus de ma tête, je me jetai par terre, puis me retournai et ouvris le feu. Sans rien toucher, à moins de compter la maison elle-même.

Tout y brûlait allègrement maintenant, des flammes s'y élevant au rez-de-chaussée comme à l'étage, de tous côtés. Une grosse explosion – une implosion plutôt – secoua le bâtiment au moment où une fenêtre du premier se brisait. Un homme sortit sur la véranda, je me dépêchai de longer le flanc de la maison pour lui tirer dessus. Il me retourna la politesse, sauta par-dessus la rambarde et retomba par terre en courant. Il boitait, je me demandai si ce n'était pas lui, plutôt que la sentinelle morte, qui m'avait agressé à New York. Ou bien alors... venait-il juste de se blesser en sautant de la véranda ?

Je tins mon revolver à deux mains et pressai la détente, mais clic, le chien frappa une amorce vide. Je laissai tomber mon arme et sortis le 9 mm d'Andy du creux de mes reins.

Le type me vit et me tira dessus à deux reprises, une balle m'atteignant à droite sous la clavicule. Mon gilet l'arrêta, mais le choc me fit perdre l'équilibre. Je me redressai, visai, pressai la détente, rien ne se produisit. Du pouce je cherchai le cran de sécurité, le dégageai, visai et fis feu. L'homme se prit la poitrine, fit un pas en avant et s'écroula. J'attendis un instant et, voyant qu'il ne bougeait pas, courus jusqu'à lui et l'achevai d'une balle dans la tête.

J'avais laissé mon revolver à l'endroit où il était tombé, j'y revins, le ramassai, en ouvris le barillet et éjectai les cartouches, puis je le rechargeai. J'enfonçai mes projectiles dans les chambres et refermais le cylindre d'un coup sec lorsqu'un type sortit de la maison par la porte qui brûlait.

Donnie Scalzo. Il avait une arme automatique dans les mains, il m'arrosa, mais, incapable de bien me voir, tira au jugé, toutes ses balles se perdant loin de moi. Je visai à mon tour, fis feu et le manquai moi aussi. Il poussa un hurlement et se retourna pour réintégrer la maison, mais c'était maintenant tout le passage qui était fermé par un rideau de flammes. Il pivota de nouveau et, un bras pendant le long du corps, serra gauchement son arme dans sa main gauche, entre son nombril et son entrejambe. Puis il rugit et tomba en se tenant encore la poitrine. Je me souvins alors de l'impression qu'il m'avait faite la dernière fois que je l'avais vu vivant. Je courus jusqu'à lui, il leva la tête vers moi, je lui tirai deux balles dans la figure, il mourut.

Il était inutile de couvrir l'arrière de la maison dans la mesure où personne n'allait plus en sortir par la porte en feu. Je fis le tour du

bâtiment par la droite et me mis à chercher Mick. Avec son tablier blanc de boucher, je n'eus pas de mal à le repérer. Nous nous trouvions tous les deux devant la ferme en flammes, chacun à une extrémité de la bâtisse.

Des tirs venant d'une fenêtre, Mick dirigea son feu dans cette direction. Un grand bruit se fit entendre au premier étage, une poutre lâcha, avec tout un pan de toiture, me sembla-t-il. Il s'ensuivit un bref instant de silence, puis, à quelques secondes d'intervalle, deux hommes passèrent dans la véranda. L'un s'y engouffra par la porte de devant, l'autre brisant ce qui restait de la fenêtre pour sauter agilement dehors.

Je n'avais jamais vu le premier. Il arborait une banane à l'instar des chanteurs de country d'autrefois et une moustache qui lui donnait des airs de joueur de cartes professionnel sur les bateaux du siècle dernier. Un pistolet dans chaque main, il tirait avec l'un, puis avec l'autre. Je ne sais pas ce qu'il visait et ne suis même pas sûr qu'il ait eu les yeux vraiment ouverts. Planté là sur ses pieds, il se contentait de faire feu dans tous les sens. Je le visai et le ratai, Mick dut lui tirer dessus à deux reprises avant de l'abattre. Enfin l'homme retomba dans la maison en feu.

Le deuxième n'était autre que Moon Gafter.

C'était la première fois que je le voyais, mais cela ne m'empêcha pas de le reconnaître. Un mètre quatre-vingt-dix au moins, il était grand et bâti à chaux et à sable. Face de lune, bras longs et noueux et tête surdimensionnée, il donnait l'impression de débarquer d'une autre planète et ressemblait à une mante religieuse géante.

Il me regarda droit dans les yeux, sans me voir, je le pense. Mais il repéra Mick et pointa aussitôt son arme sur son tablier blanc maculé de sang. Je visai, tirai, ma balle l'atteignant à gauche de la cage thoracique. Il ne parut pas le remarquer, je me demandai si lui aussi ne portait pas un gilet, mais vis bientôt du sang couler à flots de son ventre, juste au-dessus de sa ceinture et de sa jambe de pantalon. Toujours debout néanmoins, il ne prêtait aucune attention à sa blessure et se mit à tirer sur Mick.

Je calmai ma main, visai le cœur, mais n'arrivai qu'à le toucher en haut de l'épaule. Là encore, la blessure saigna aussitôt, mais s'il la sentit, il n'en montra rien. Il continua de tirer sur Mick, puis se rua vers les marches de la véranda en courant droit sur lui, tirant toujours.

Mick le toucha à la poitrine, ce qui le ralentit un peu, mais ne l'empêcha pas d'avancer encore. Je me précipitai vers les deux hommes et, mon gros automatique pointé sur Gafter, ouvris trois fois le feu en courant. Deux balles l'atteignirent, la première à la hauteur

de la ceinture, la seconde au creux des reins, mais une fois de plus il ne parut pas en souffrir.

Mick fit un pas vers lui et tira et, cette fois, Gafter s'arrêta net, son arme lui tombant des mains. Mick courut jusqu'à lui, lui colla son arme dans la bouche, tira et lui fit sauter tout l'arrière de la tête.

— Seigneur ! s'exclama-t-il, qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour le tuer, celui-là !

Figé sur place, j'essayais de reprendre mon souffle lorsqu'une rafale partit derrière moi. Je me jetai à terre. Puis je me retournai et là, il était, le bâtard de Paddy Farrelly, Gary Dowling en personne, silhouette qui se détachait sur la maison en flammes. Il tenait un fusil automatique semblable à celui dont Nguyen Tran Bao s'était servi pour mitrailler le Grogan et me dévisagea. Nos regards se croisèrent un instant, exactement comme ils l'avaient fait ce premier soir au bar. Je tirai et ratai ma cible, il ouvrit le feu sur moi au moment même où je me jetais par terre. Le coup était trop haut. Il rectifia son tir mais en exagérant, et la rafale suivante alla se planter dans l'herbe devant moi.

Je relevai la tête. Mick s'était remis debout et, droit devant Dowling, le visait déjà. Deux fois il tira et deux fois le rata. Dowling lâcha encore une rafale, qui s'interrompit presque aussitôt : son chargeur était vide. Il avait trop tiré sur les cochons et les poules.

J'ouvris le feu sur lui et le ratai, Mick le visa et le manqua, Dowling jeta son arme et sauta par-dessus la barrière de la véranda pour s'enfuir en courant vers l'enclos à cochons, le poulailler et le verger au-delà.

Mick tira encore une fois sur lui, le manqua et réessaya. J'entendis un déclic, et il jeta son arme vide. Puis il bondit sur ses pieds et se mit à courir fort, à courir et courir après Dowling. Mon revolver était vide lui aussi. Je pensais avoir encore une ou deux balles dans mon automatique, mais ne pus viser comme il fallait. Toucher une cible mouvante à cette distance était à peu près impossible et, avec Mick entre Dowling et moi, je n'osai même pas essayer.

Je me dis que Dowling allait réussir à échapper à Mick. Il avait vingt-cinq ans de moins que lui et devait peser une bonne vingtaine de kilos en moins, mais Mick le rattrapa et se jeta sur lui. Ils tombèrent tous les deux par terre, la mêlée qui s'ensuivit échappant à mes regards. Puis je vis Mick lever le bras et un rayon de lune briller sur quelque chose qu'il tenait à la main. Et le bras de Mick redescendit, un hurlement suraigu transperçant aussitôt la nuit. Le bras de Mick se leva et s'abassa encore, et les hurlements que poussait Dowling s'arrêtèrent net. Mais le bras de Mick continua de se lever et s'abaisser, se lever et s'abaisser.

J'étais à nouveau debout, le souffle court, une arme inutile dans chaque main. Longtemps tout demeura silencieux en dehors des bruits de l'incendie qui faisait rage derrière nous. Enfin Mick se releva. Il donna un coup de pied dans quelque chose, puis se dirigea vers moi en prenant tout son temps pour ajuster un deuxième et solide coup de pied à la chose qui gisait sur le sol. Il la frappa une troisième fois et, bien sûr, alors je compris de quoi il s'agissait.

Elle roula devant lui tel un ballon de football informe et cette fois, lorsqu'il se pencha en avant, ce fut pour la saisir et la porter devant lui à bout de bras. Il avança jusque devant moi, en tenant par les cheveux la tête coupée de Dowling. Les yeux étaient grands ouverts.

— Regarde-moi cet enfoiré ! me cria-t-il. N'est-il pas le portrait tout craché de son père ? As-tu un sac en cuir, bonhomme ? Irons-nous lui faire faire la tournée des bars afin que tous puissent l'admirer et lui payer un coup à boire ?

Je gardai le silence. La seule réponse qui se fit entendre vint de la maison, où une poutre tomba dans un grand bruit. Je me retournai en l'entendant et vit la toiture s'effondrer dans une explosion d'étincelles.

— Ah, Seigneur ! rugit Mick.

Il tira le bras en arrière et, tel le joueur de base-ball qui lance une dernière fois sa balle du milieu du champ lorsque sonne la fin de la partie, il jeta la tête de Dowling qui dessina un grand arc dans les airs, jusqu'à ce qu'elle s'engouffre dans une fenêtre béante et disparaisse dans les flammes.

Longtemps Mick regarda dans la direction où elle s'était envolée, puis il sortit sa flasque en argent de sa poche revolver, la décapsula, renversa la tête en arrière et but jusqu'à ce qu'il n'ait plus une goutte de whiskey à avaler. C'était la première fois que je le voyais boire depuis que nous avions trouvé les deux cadavres chez Tom Heany.

Il revissa la capsule sur la flasque vide et, l'espace d'un instant, j'eus l'impression qu'il allait la jeter à l'endroit même où il avait expédié la tête de Dowling. Mais non, il se contenta de la remettre dans sa poche.

Nous jetâmes nos armes dans la maison qui brûlait, et y ajoutâmes le jerrican d'essence et le sac en toile rempli de munitions supplémentaires. Puis nous tournâmes le dos à la ferme et reprîmes le chemin par lequel nous étions venus. Allée interminable, cochons et poulets massacrés, cabane à outils, verger enfin.

— On rentre par les bois, me dit-il. C'est plus court que par la route, même si on y marche moins vite. Et on n'a pas envie de faire des rencontres à l'heure qu'il est, pas vrai ?

— Pas trop, non.

— Il n'y a pas foule, certes. Et je doute fort que les pompiers se déplacent. Le premier voisin habitant à plus de huit cents mètres, il y a neuf chances sur dix pour que personne n'ait encore remarqué l'incendie. Lorsque quelqu'un finira par passer ici, tout aura brûlé jusqu'aux fondations depuis longtemps.

— C'était un beau bâtiment, dis-je.

— Très solide, oui. Il a été construit avant la guerre de Sécession... en tout cas, c'est ce qu'on m'a dit. Le corps principal, s'entend. La véranda a été ajoutée plus tard, comme l'aile gauche en rez-de-chaussée.

— Il n'y avait pas d'autre moyen de les faire sortir que de tout brûler.

— C'est aussi mon avis, acquiesça-t-il, mais si j'avais pu claquer des mains et que cela ait suffi à me les faire tous sortir en rang d'oignons, les mains croisées sur la poitrine en attendant leur exécution, eh bien... ça ne m'aurait quand même pas dispensé de la corvée de tout brûler.

— Tu voulais que ça brûle.

— Oui. Je regrette seulement de n'avoir pas gardé assez d'essence pour détruire l'enclos à cochons et le poulailler. Je les aurais bien vus partir en flammes. Tu trouves ça bizarre ?

— Je ne sais plus trop ce qui est bizarre et ce qui ne l'est pas.

— Comment aurais-je jamais pu revenir ici ? Comment aurais-je

jamais pu reposer les yeux sur cette baraque ? Je n'y aurais vu que les grands cadavres des cochons criblés de balles, que les poules explosées avec du sang et des plumes partout. Sans parler des O'Gara. Morts eux aussi et, Dieu merci, je n'ai pas eu à découvrir leurs corps. Que les flammes emportent tout, voilà ce que je dis.

Il hocha la tête et ajouta :

— C'était leur ferme, tu sais ? Elle était à leur nom. Bah, quelqu'un trouvera bien le moyen de régler tout ça selon les termes de la loi. Que l'État s'en occupe et me le prenne pour apurer ce que je lui dois. En l'ajoutant aux terres qu'il possède déjà à côté, ça devrait faire une belle superficie. Et au diable, tout ça ! Au diable !

Nous avions perdu la lampe de poche qui se trouvait dans la boîte à gants de la voiture d'Andy, mais il avait gardé l'autre qui était meilleure, celle tout en caoutchouc que j'avais retirée de la camionnette. Il l'alluma et, le chemin ainsi éclairé, nous redescendîmes jusqu'au ruisseau et le retraversâmes, sans, cette fois, nous donner la peine d'y chercher des pierres pour le passer à pied sec. Nous nous enfonçâmes dans l'eau jusqu'aux chevilles.

Mick portait toujours le tablier de boucher de son père et en avait sorti la lampe électrique. L'autre poche du vêtement était toute distendue par le poids de son fendoir, lequel était manifestement juste assez effilé pour la tâche qu'il s'était mis en tête d'exécuter.

Que de sang frais il y avait sur son tablier !

La voiture se trouvait toujours à l'endroit où nous l'avions laissée, dans la clairière en face de la petite cabane. La camionnette 4x4 étant, elle aussi, toujours rangée au même endroit, Mick me regarda d'un air amusé lorsque je me donnai la peine d'y remettre ma lampe de poche dans la boîte à gants. Nous montâmes dans la Caprice, son moteur démarra au premier tour de clé.

Nous roulâmes en silence jusqu'à la chaîne qui barrait l'accès du chemin – chaîne que j'abaissai, puis remis, elle aussi, à sa place. Au moment où nous nous engageâmes à nouveau sur la route, Mick me dit :

— Ils étaient plus nombreux que nous le pensions.

— Oui. Ils étaient six. Dowling, Scalzo et Gafter, plus la sentinelle et le type avec la banane à la Jerry Lee Lewis. Je ne vois pas très bien ce qu'il venait faire là-dedans.

— Pas plus que les autres.

— Et le sixième, c'est le type qui a sauté de la véranda. Je ne sais pas s'il boitait parce qu'il s'était blessé en sautant, ou si c'était celui à qui j'ai écrasé le pied. Ça pouvait aussi bien être la sentinelle, je n'en

sais rien vu que ni l'un ni l'autre ne m'était familier.

— Et tu lui as tiré dessus.

— Nous nous sommes tiré dessus tous les deux, répliquai-je. Sa balle a rebondi sur mon gilet.

— Ah, mon Dieu, ce truc-là t'a encore une fois sauvé la vie ? Je te verrais assez bien le porter au lit après tout ça !

— C'est vrai qu'il commence à me plaire beaucoup, reconnus-je. Mais toi, tu faisais la cible idéale avec ton tablier blanc.

— Il l'est moins maintenant.

— J'ai remarqué. Mais ils ne sont pas arrivés à t'avoir.

— Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Ils tiraient comme des pieds, tous autant qu'ils étaient. Mais, bons ou mauvais tireurs, il y en avait quand même six de ces fumiers, et nous les avons tous tués.

— Et nous en sommes sortis sans une égratignure, précisai-je. Côté double vue...

— Ah ! dit-il. Je me demandais quand tu allais me la ressortir.

— J'ai tenu ma langue aussi longtemps que j'ai pu.

— C'est ma mère qui le disait, protesta-t-il, et ce n'est pas la seule chose sur laquelle elle se soit trompée. Elle n'avait jamais eu un mot gentil pour les Anglais et... je t'ai dit à quel point ils avaient été aimables avec moi la fois où je suis allé chez eux ?

— Oui, en effet.

— Il faut que tu le saches, Matt. J'ai vraiment cru que j'allais y passer.

— Je sais.

— Et c'est drôlement bien que je me sois trompé ! Avec un prêtre tel que toi comme confesseur ! Ah, Seigneur, c'est que je t'en ai trouvé des vieilles méchancetés à te raconter !

— Ce fut assez long en effet.

— Et je dois dire que je ne le regrette pas. Oh, je regrette bien certains actes que je t'ai détaillés, comment pourrait-on faire autrement ? Mais je ne regrette pas de m'être confié à toi.

— Content de l'apprendre.

— Et en plus tu es resté avec moi et as réussi à passer la nuit sans dommage... même après tout ce que je t'avais raconté !

— À dire vrai, répliquai-je, je ne me rappelle pas grand-chose de tes histoires.

— Quoi ? ! Tu ne faisais pas attention ?

— Mais si, mais si. Je te prêtais même une très grande attention, mais ce que tu me disais ne me restait pas vraiment dans la tête. Ça passait au travers et ça filait où ça voulait. Si tant est que ce genre de choses file jamais quelque part.

— Ça entrait par une oreille et ça sortait par l'autre.

— En gros. La seule chose dont je me souviens clairement est le premier truc que tu m'as dit. L'histoire du type à qui tu as arraché un œil avant de le lui montrer.

— Ah, dit-il, c'est vrai que c'est assez difficile à oublier, non ?

Plus tard, il dit encore :

— J'ai réfléchi à ce que je vais faire.

— Justement, je me demandais.

— On a bien ri du pressentiment que j'avais, tu sais ?

— Quoi ? Ta prémonition ?

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Mais il n'empêche : elle était peut-être moins fausse qu'il y paraît. Il y a diverses manières de mourir et de renaître, tu sais. Je m'en sors sans une égratignure, mais toute ma vie n'est-elle pas morte autour de moi ? Le bar est en ruine et ma ferme en cendres. Kenny et McCartney ne sont plus, comme Burke et Peter Rooney. Même chose pour Tom Heany. Et Andy. Disparus. Tous disparus. Avec O'Gara et sa femme. Et tous les cochons et toutes les poules. Tous morts.

Il tapa un grand coup sur le volant.

— Disparus, répéta-t-il.

Je gardai le silence.

— Je me disais que je n'ai plus d'endroit où aller, mais ce n'est pas vrai. J'en ai un.

— Où ça ?

— A Staten Island.

— Au monastère, dis-je.

— Chez les frères thessaliens. Ils me prendront. Ce sont des choses qu'ils font, tu sais. Tu y vas et ils te prennent.

— Combien de temps y resteras-tu ?

— Aussi longtemps qu'ils voudront bien me garder.

— Et ça aussi, ils le permettent ? On peut y rester longtemps ?

— Une vie entière, si on veut.

— Oh, dis-je. Et donc... c'est ce que tu as l'intention de faire.

— Ce n'est pas ça que j'ai dit ?

— Et que feras-tu, exactement ? Tu veux devenir moine ?

— Je ne sais pas si je pourrai. Je ne serai sans doute qu'un frère séculier. En fait, ce sera à eux de me dire ce que je dois faire et quand. La première chose est d'y aller... et la deuxième d'obtenir que l'un d'entre eux accepte d'entendre ma confession.

Il sourit et ajouta :

— Mais maintenant que je me suis entraîné avec toi... et que je sais que ça ne me tuera pas.

— Frère Mick, dis-je.

Tandis que nous traversions le pont George Washington, je lui dis :

— Il y a quelque chose qu'on oublie.

— Et ce serait ?

— C'est-à-dire que... je ne suis pas très sûr de vouloir m'en ouvrir à un futur serviteur de Dieu, mais on a quand même un cadavre dans la malle arrière.

— Je ne cesse d'y penser depuis que nous sommes remontés en voiture, me répondit-il.

— Eh bien, pas moi. Ça m'était complètement sorti de l'esprit. Qu'est-ce qu'on va en foutre ?

— Il aurait mieux valu le laisser à la ferme. L'y enterrer. Il n'aurait pas manqué de compagnie. Ou même, tiens... le laisser sur la pelouse avec les autres morts. Il a fait corps avec eux, il aurait très bien pu faire cadavre aussi. Tel qu'on fait son lit, on se couche.

— Sauf qu'il est trop tard pour ça maintenant.

— Bah, trop tard, pour lui, ça l'est depuis le début. Comment voulais-tu qu'on le transporte à travers bois ? Sans compter que je n'avais aucune envie de le laisser là où nous nous étions garés. Même si nous avions trouvé une pelle et l'avions enterré, quelqu'un aurait pu découvrir sa tombe. Que je te dise : ce bonhomme-là est aussi enquinant maintenant que du temps où il vivait.

— Il faut quand même faire quelque chose. On ne peut pas le laisser dans le coffre.

— C'est exactement la question que je me posais. C'est bien sa voiture, non ? Et qui donc, plus que lui, aurait le droit d'en occuper le

coffre ?

— Disons que l'argument se tient.

— J'ai bien songé à le laisser dans la rue, reprit-il, dans son cher quartier du Bronx. Avec les portières ouvertes et la clé sur le contact... Combien crois-tu qu'il se passerait de temps avant que quelqu'un l'emmène faire un tour ?

— Pas beaucoup.

— Et ils pourraient même garder la voiture assez longtemps... surtout si nous nous donnions la peine de faire le plein. Bien sûr, s'il leur arrivait de crever et d'aller chercher la roue de secours...

— Ah, mon Dieu, quelle idée !

— Ah, ce monde est bien dur si on ne peut pas en rire, et même si on peut. Sais-tu ce que je pense faire ? Je m'en vais effacer toutes nos empreintes de ce tas de boue, c'est vrai que je m'en suis pas mal servi cette semaine, et après, je l'emmène dans les docks et je la balance dans la flotte, avec les vitres baissées pour que ça coule et ne remonte pas. Tu crois qu'on arrive à retrouver des empreintes sur une bagnole repêchée dans la flotte ?

— Il fut un temps où ça n'était pas possible, lui répondis-je, mais ils en sont à peu près sûrement capables aujourd'hui. Je ne serais même pas étonné qu'ils réussissent à en relever sur des grains de poussière dansant dans un rayon de soleil.

— Je nettoierai donc tout ça sérieusement avant de la jeter par-dessus le quai. Vaut mieux être sûr.

Au bout d'un moment je lui demandai :

— Que vas-tu dire à sa mère ?

— Qu'il a dû partir en voyage, me répondit-il sans hésitation. Et que sa mission étant dangereuse, il se pourrait qu'elle doive attendre assez longtemps avant d'avoir de ses nouvelles. Ça devrait suffire pour les quelques années qu'il lui reste à vivre. Tu sais qu'elle a un cancer.

— Non, j'ignorais.

— La pauvre. Je prierai pour elle, et pour lui aussi, dès qu'ils m'auront appris comment faire.

— Prie pour nous tous, Mick, répliquai-je.

Je pris l'ascenseur et glissai ma clé dans la serrure. Je n'avais pas fini d'ouvrir la porte qu'elle était devant moi, vêtue d'une sortie de bain noire que je lui avais achetée. Le vêtement s'ornait de fleurs blanches et jaunes et de papillons minuscules.

— Tu es en bon état, Dieu soit loué ! dit-elle.

— Oui, ça va.

— T. J. dort sur le canapé, reprit-elle. J'allais lui apporter à dîner, mais il s'est récréé qu'il pouvait très bien venir ici et après, je ne l'ai plus laissé repartir. J'avais peur, mais je ne sais pas trop si c'était pour lui ou pour moi.

— Quoi qu'il en soit, vous allez bien tous les deux.

— Et toi aussi, Dieu merci, répéta-t-elle. Et tout est fini, n'est-ce pas ?

— Oui, tout est fini.

— Dieu merci. Et Mick ? Mick est intact ?

— Il avait eu une prémonition, et en soi c'est déjà toute une histoire, mais il s'est avéré qu'il était astigmatique du troisième œil parce que, finalement, il va bien. On pourrait même dire qu'il ne s'est jamais porté aussi bien.

— Et les autres ?

— Les autres ? répétais-je. Ils sont tous morts.

— Je vous rappelle, dit Ray Gruliow, que M. Scudder est ici présent parce qu'il le veut bien et qu'il ne répondra qu'aux questions auxquelles j'accepterai de le laisser répondre.

— En d'autres termes, il ne me dira rien du tout, lui répondit George Wister.

Et ce fut effectivement à peu près ce qui arriva. Il y avait une demi-douzaine de flics dans la pièce, Joe Durkin et George Wister plus deux types de la section homicides du commissariat de Brooklyn, et encore deux autres dont personne ne s'était soucié de m'expliquer les fonctions. Je me moquais d'ailleurs assez de savoir qui ils étaient dans la mesure où ils ne pouvaient pas faire grand-chose en dehors de rester assis sur leurs culs pendant que je ne leur disais pratiquement rien.

Ils n'étaient pourtant pas à court de questions. Ils voulaient que je leur dise ce que je savais de Chilton Purvis, qu'ils avaient relié au meurtre de Jim Faber suite à certains tuyaux qu'on leur avait fournis – ce qui signifiait que le mouchard de quelqu'un leur avait effectivement transmis la nouvelle. Ils n'avaient malheureusement aucune preuve pour étayer les propos dudit mouchard et n'avaient, pour l'instant, pas encore réussi à trouver un témoin qui aurait assisté à la fusillade du Lucky Panda et identifié le cadavre de Purvis comme celui de l'un des tueurs.

Et là, je ne pouvais pas leur venir en aide. Sans compter qu'à mes yeux, c'était de leur faute. En travaillant leur témoin comme il faut, ils n'auraient pas eu de mal à lui faire dire ce qu'ils voulaient entendre.

Il n'est pas impossible qu'un ou deux des flics présents aient été du Bronx, puisque des questions furent posées sur Tom Heany et Mary Eileen Rafferty – nom, à ce que je compris, de la propriétaire dudit Tom Heany. Tom, je l'appris alors, avait été abattu à l'aide de deux armes différentes, aucune des balles ne correspondant à celles qu'on avait retrouvées dans les homicides en question – une était pourtant semblable au projectile qu'on avait extrait d'un cadavre retrouvé à SoHo en 1995. Vu que la plupart des protagonistes du drame avaient passé l'année au pénitencier d'Attica, j'en conclus que l'arme était

chargée d'histoire.

Tout bien considéré, je ne leur donnai donc pas grand-chose et ne prêtai pas non plus grande attention à leurs faits et gestes. Je me contentai de regarder faire Ray Gruliow et ne desserrai pas les lèvres à moins qu'il n'acquiesce d'un signe de tête – ce qu'il ne fit qu'assez rarement.

Nous avions dû y passer une heure lorsque Wister se laissa aller et lâcha quelque chose de très désagréable.

— Ce coup-là, ça y est, lui lança Ray qui n'attendait que ça, nous avons l'honneur de vous saluer.

— Vous ne pouvez pas partir, lui répliqua Joe.

— Ah, vraiment ? Regardez voir.

— Dites adieu à votre licence, dit Wister. J'ai là, sur mon bureau, une demande en bonne et due forme de révocation de licence... et toutes les raisons de faciliter la tâche aux autorités de l'État. Vous sortez d'ici et je finis de remplir mon formulaire. Et je le mets tout de suite au courrier.

— Après quoi nous aurons droit à une audience, poursuivit Ray Gruliow, avec une petite citation à comparaître pour chacun d'entre vous, messieurs, je sais que vous adorez ça. Sans compter que lorsque la poussière sera retombée, mon client aura retrouvé sa licence et que vous, vous aurez lu des tas d'articles où l'on aura fait de lui un héros.

— Tu parles ! s'écria Joe. Il aura tout d'un criminel, oui ! Et d'ailleurs, c'est bien à ça qu'il ressemble de plus en plus.

— Ça suffit, dit Ray.

— Non, ça ne suffit pas, loin de là. Allons, Matt, mais qu'est-ce qui te prend ? Tu vas perdre ta licence.

— On ne dit pas un mot de plus, me lança Ray.

— Non, dis-je, je vais quand même dire ceci et ce sera autant pour eux que pour toi. Qu'ils fassent donc ce qu'ils veulent. Tant pis si l'État me reprend ma licence. Tu pourrais t'y opposer et nous pourrions peut-être gagner, mais ça n'en vaut pas la peine.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, me lança Joe.

— Je sais très bien que je m'en suis parfaitement sorti sans licence pendant plus de vingt ans, lui fis-je remarquer. Je ne sais même plus très bien ce qui m'a pris de croire qu'il m'en fallait une. Je me fais peut-être un peu plus de fric avec que sans, mais de l'argent, j'en ai toujours gagné assez. Je n'ai jamais été obligé de sauter un repas et à l'époque où je buvais, je n'ai jamais été dans le cas de ne pas pouvoir

me payer le verre d'après. Vous voulez me reprendre ma licence ? Eh bien, allez-y. Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ?

Nous sortîmes du commissariat et, loin des oreilles indiscrètes, nous commençons à en descendre les marches lorsque Ray me dit :

— Ils vont te piquer ta licence, et je te la ferai rendre. Ça n'est pas un problème.

— Non, lui dis-je, non, merci. Je ne faisais pas que rouler les mécaniques en disant ça. C'est exactement ce que je pense. On laisse filer, et au diable tout ça !

— Comme si tu en avais jamais eu besoin ! me dit Elaine. Quoi ? Pour que tu aies le droit de travailler pour quelques avocats de plus ? Et qu'ils puissent, eux, facturer plus lourdement leurs clients en invoquant tes services ? Au diable tout ça !

— C'est exactement ce que je pense.

— En plus, reprit-elle, nous connaissons la vraie raison qui t'a poussé à demander une licence : tu voulais être respectable. Et ça, mon chou, c'est la même chose que pour les gens de la Route en briques jaunes du Magicien d'Oz. Respectable, tu l'étais depuis le début.

— Non, lui répondis-je, je ne l'étais pas, et je ne le suis toujours pas. Et ce n'est pas ma licence qui y a changé quoi que ce soit.

Et ce serait l'endroit idéal pour terminer ce récit si l'histoire n'avait pas connu un dernier développement. Comme dans tout, rien n'est vraiment fini tant que ce n'est pas fini.

Ces événements s'étaient déroulés en septembre. À la mi-décembre, nous reçûmes une carte de Noël avec adresse de retour à Staten Island. Au lieu de nous y souhaiter un « Joyeux Noël », on nous envoyait seulement ses « Meilleurs vœux » – eu égard, sans doute, au végétarien juif auquel on avait un jour offert un jambon. À l'intérieur de la carte, sous la formule banale imprimée en majuscules, il avait écrit : « Dieu vous aime tous les deux », et signé : « Mick. »

Elaine dit qu'elle aurait pensé qu'il signerait : « Frère Michael F. Ballou, S. J. ». Je lui fis remarquer qu'il était chez les thessaliens et non pas dans un monastère de la Société de Jésus, elle me répliqua que tout ça, c'était goy et goy et demi.

Puis, au mois d'avril suivant, T. J. me raconta qu'il était passé devant chez Grogan et y avait vu un container à gravats sur le trottoir : des ouvriers du bâtiment s'étaient mis au travail. Je lui répondis qu'à l'évidence il y aurait bientôt une épicerie coréenne à la place.

Mais une semaine plus tard le téléphone sonna, et Elaine décrocha et vint me dire que je ne devinerais jamais qui c'était.

— Je te parie que c'est frère Mick, lui dis-je.

— Bon Dieu, s'écria-t-elle, dégage donc de là avec ton don de double vue !

— Que Dieu te prenne en pitié, lui lançai-je, et je pris l'écouteur.

C'était Mick qui m'invitait à venir voir l'état d'avancement des travaux.

— Évidemment, me précisa-t-il, il n'y a pas moyen que tout ça ait l'air ancien. Il y a des impacts de balles qu'ils veulent recouvrir et moi, je pense qu'on devrait les laisser. Mais pour eux, c'est de l'histoire ancienne.

Je descendis au Grogan où, pour autant que je puisse juger, les ouvriers me parurent faire du bon boulot. Je demandai à Mick si cela voulait dire qu'il avait repiqué aux affaires.

— Absolument, me répondit-il.

— Mais tu ne m'avais pas dit que tu resterais là-bas jusqu'à ce qu'ils te virent ?

— Ah, dit-il, ce n'est pas ce qu'ils ont fait. Jamais ils ne pourraient se le permettre.

Il but une gorgée de whiskey à même sa flasque et ajouta :

— Ce sont vraiment des gens adorables. Je n'en ai jamais rencontré de plus gentils de toute ma vie. Ils ont même eu la bonté de me donner tout le temps de comprendre que je n'étais pas vraiment de leur monde. Il y a des moments où je le regretterais presque, mais c'est comme ça, et ils m'ont aidé à le comprendre.

— Et te revoilà.

— Et me revoilà, acquiesça-t-il. Et j'en suis tout heureux. Et toi aussi, j'espère.

— Et comment ! m'écriai-je. Et Elaine aussi, tu sais ? Tu nous manquais.

Comme quoi, et je l'ai dit, c'est plus son histoire que la mienne. Sauf que... qui serait arrivé à la lui faire raconter ?

[1] Soit « La cuisine de l'enfer », à l'ouest de la 42^e. (N. d. T)

[2] Citation d'un poème d'Ogden Nash. (N. d. T)

[3] En français dans le texte. (N. d. T.)

[4] 1846-1911 : Militante célèbre de la lutte antialcool. (N. d. T.)

[5] Soit : « Grosse charge ». (N. d. T.)

[6] Quartier assez mal famé de Brooklyn. (N. d. T.)

[7] Ancien nom de la 42^e Rue, à la hauteur de Broadway. (N. d. T.)

[8] National Public Radio, équivalent de France Culture. (N. d. T.)

[9] 1987. Film de James L. Brooks. (N. d. T.)

[10] Soit Manhattan, Brooklyn, le Bronx, Queens et Staten Island.
(N.d.T)

[11] Cf. *Le diable t'attend*, publié dans cette même collection.
(N.d.E.)

[12] Bandes d'ouvriers anglais qui entreprirent une vaste campagne
de destruction

des machines entre 1811 et 1816. (N.d.T)

[13] Ensemble de lois qui permettent de poursuivre des
organisations entières au

lieu du seul et unique individu qui s'est rendu coupable d'un crime.
(N.d.T.)

[14] Personnage d'*Un conte de deux villes* de Charles Dickens.
(N.d.T)

[15] Michael Collins, 1890-1922, révolutionnaire et patriote
irlandais. (N.d.T.)

[16] Eamon De Valera, 1882-1975, chef politique irlandais né aux
États-Unis. Il

fut Premier ministre, puis président de la République d'Irlande
entre 1932 et 1973.

(N.d.T.)

[17] Ou « Coalition de l'Arc-en-ciel », nom donné à un
regroupement de minorités

agissantes aux Etats-Unis. (N.d.T.)

[18] En français dans le texte. (N.d.T.)

[19] En français dans le texte. (N.d.T.)

[20] 1884-1946. Célèbre journaliste américain. (N.d.T)

[21] « Né pour tuer ». (N.d.T)

[22] Soit « La ville alphabet ». Nom d'un quartier de New York

situé au sud-est de

Manhattan et dont les avenues sont répertoriées par des lettres.
(*N.d.T.*)

[23] Nom de l'affaire qui, jugée par la Cour Suprême, ouvrit la voie
à la légalisation

de l'avortement aux Etats-Unis. (*N.d.T.*)

[24] Dans un conte populaire allemand, le nain Rumpelstiltskin se
suicide parce

que la princesse qui devait lui donner son premier-né a deviné son
nom. (*Nd.T*)

[25] Cf. *La Balade entre les tombes*, ouvrage publié dans cette même
collection.

(*N.d.T*)